CE
Coll
spéc

ŒUVRES
DRAMATIQUES
ET
LITTÉRAIRES.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdramatiqu04sale

ŒUVRES
DRAMATIQUES
ET
LITTÉRAIRES,

PAR M. DE SALES,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

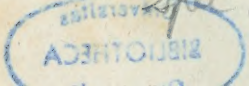
TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1809.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1977
.D28
1809
v.4



TIGE DE MYRTE

ET

BOUTON DE ROSE.

TIGE DE MYRTE

ET

BOUTON DE ROSE,

HISTOIRE ORIENTALE;

TRADUITE, DANS L'ORIGINE, SOUS LES YEUX D'UN ARABE DU GRAND-DÉSERT;

ENRICHIE AUJOURD'HUI DE NOUVEAUX PRÉLIMINAIRES;

RECTIFIÉE DANS TOUTES SES PARTIES,

ET AUGMENTÉE DE SIX CHAPITRES, D'APRÈS LE MANUSCRIT PRÉCIEUX DE LA BABYLONE DU NIL.

OUVRAGE PUBLIÉ EN EUROPE

PAR LES SOINS DE L'AUTEUR DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, rue Hautefeuille, n° 23.

1809.

AVANT-PROPOS
DE L'ÉDITEUR.

J'ÉTAIS, en 1794, dans une des quarante-quatre mille Bastilles républicaines, disséminées sur tous les points de la France, où, pour préparer la liberté publique, on tenait dans les fers tout ce qui tendait à s'élever au-dessus du niveau de la multitude, c'est-à-dire, la naissance, les richesses, le génie et la vertu : cette époque n'était pas la plus brillante de nos Annales, quoi qu'en aient dit les sages du temps, qui ont tant prêché la philosophie, pour la faire haïr.

On avait trouvé alors un mode très-ingénieux de ne faire de tous les peuples du globe qu'une seule famille : c'était de réunir dans les mêmes cachots tous les

étrangers que leur bonne ou leur mauvaise étoile conduisait en France. Une seule des prisons de la Capitale renfermait dans son sein le trop fameux baron de Trenck, une princesse polonaise du nom de Lubormiska, et le petit souverain de l'Allemagne Salm-Kirbourg : tous personnages aussi étonnés de se trouver ensemble que les trois rois détrônés, à qui Candide donna à dîner dans une auberge de Venise. Les trois nobles étrangers, après avoir fraternisé long-temps dans les fers avec nos plus fameux républicains, fraternisèrent encore, comme l'on sait, avec eux, en les accompagnant à l'échafaud.

La nuit, où l'on me fit l'honneur de m'associer, sinon par le génie, du moins par la perspective du supplice, à Bailly et à Malesherbes, je trouvai dans mon cachot un Arabe du Grand-Désert, qui, conduit par une foule d'événemens bizarres à Marseille, était venu deman-

der l'hospitalité à ce grand divan des Français, qu'on appelait le Comité du Salut Public. Comme personne ne savait les langues orientales parmi les décemvirs, l'étranger, qui avait le malheur de ne parler que son idiome maternel, fut jugé suspect, et à ce titre, on l'envoya recevoir un accueil hospitalier du concierge de Sainte-Pélagie.

Les captifs, qu'on sépare du reste des humains, fussent-ils nés aux deux extrémités du globe, ont bientôt un langage commun qui les rapproche : c'est que le malheur est une espèce d'aimant moral, qui met en contact la pensée des hommes qui ne peuvent s'entendre. Le républicain du Désert et moi, après plusieurs essais, nous réussîmes, par l'intermède de la pantomime, à nous faire un dialecte qui mit en correspondance son entendement et le mien : je lui appris un peu de français, il m'apprit un peu d'arabe; dès-lors, nos organes se modi-

fièrent, nos cœurs s'entendirent, et, malgré le Comité de Salut Public, qui ne cherchait qu'à isoler ses victimes, nous fûmes heureux.

L'Arabe avait sans cesse à la main un manuscrit qu'il avait acheté à grand prix d'un Mollah, dans son pélerinage à la Mecque; comme ce livre, en caractères orientaux, ne ressemblait ni à un Missel, ni à un Traité de l'existence de Dieu, et encore moins à un assignat de contrebande, les Législateurs révolutionnaires n'avaient pas jugé à propos de le confisquer : aussi, mon Asiatique était-il entré dans sa prison, comme Bias, avec toutes ses richesses; elles consistaient dans sa robe de toile des Indes, sa pipe d'ivoire, son turban vert et son livre musulman.

A l'enthousiasme presque religieux de l'Arabe pour son livre, je ne doutai pas que ce ne fût quelque copie légale du Coran : je me trompais; mon Asia-

tique était un homme d'une belle imagination, versé dans la littérature orientale, et qui savait par cœur les Fables de Locman et le Jardin des Roses. Il me dit que son manuscrit était l'Histoire de Tige de Myrte, la beauté la plus sensible du globe; de Bouton de Rose, qui, sans elle, n'aurait jamais connu de rivale; d'Ariel, descendu exprès du firmament pour subjuguer toutes les femmes; du trop célèbre Timour, l'invincible sultan de la Montagne; et du patriarche Orondate, contemporain du Déluge, qui ne s'est jamais couché depuis tant de siècles amoncelés sur sa tête, sans faire quelque bien aux hommes. Tant d'éloges de la part d'un homme dont le goût n'était pas à dédaigner, m'engagèrent à étudier tout-à-fait l'arabe dans le manuscrit de la Mecque, et par suite de mes leçons, à le traduire.

Il est difficile de révoquer en doute l'authenticité d'un manuscrit, écrit dans

la langue indigène du pays où les événemens se sont passés, dont un Arabe du Grand-Désert a fait son manuel, et qui a sûrement touché dans la Mecque le tombeau du saint prophète.

Il ne serait pas moins injuste de jeter des nuages sur la fidélité de ma version, quand elle a été faite sous les yeux de mon maître d'arabe, et d'un maître d'autant plus véridique, surtout à l'époque de notre proscription, que, comme on le dit sur la scène française, *n'ayant plus qu'un moment à vivre, il n'avait plus rien à dissimuler.*

Les seules libertés que j'aie cru devoir me permettre, c'est d'avoir fait précéder quelques chapitres, en apparence un peu isolés, par ces transitions qui réveillent le lecteur dans le poème de l'Arioste, et sans lesquelles nous n'aurions aucune route pour nous conduire, dans un monde aussi nouveau que celui du Paradis de

Masiath, du Pont d'Arimane et de la Grotte aux Merveilles.

Quelque plaisir que m'ait fait la première lecture de Tige de Myrte et de Bouton de Rose dans sa langue originale, quelque soin que j'aie mis à en faire passer les beautés dans celle que nos conquêtes vont rendre universelle, je ne me flatte point d'obtenir tous les suffrages : malheur au livre contemporain que personne ne contredit, dont les beautés froides et sans couleur ne sont pas dignes des traits de l'envie ! L'auteur n'a rien fait pour la gloire, quand on lui pardonne son talent; il peut exister pour les distinctions littéraires, mais son livre a vécu.

On pourra trouver mauvais que de jeunes beautés, qui ne doivent avoir d'esprit que par l'impulsion de l'amour et pour assurer ses triomphes, parlent des arts avec une sorte de sensibilité, que le goût sans expérience ne donne

jamais; mais si ces beautés étaient nées sous le ciel générateur de la Grèce, si le sang illustre qui coule dans leurs veines décelait en elles l'éducation la plus cultivée, si elles ne ressemblaient que par leurs grâces et le feu de leurs regards à ces sultanes élevées par des eunuques, dont le froid argile ne se vivifie que pour l'éclair du plaisir, peut-être pardonnerait-on à la jeune amante d'Ariel de raisonner, en animant sa toile, sur l'art enchanteur du dessin; peut-être que l'Aspasie de vingt ans, qui, sous le nom d'Adine, se joue d'un des sceptres de l'orient, nous paraîtrait moins hors des convenances dramatiques, quand elle embellit de son imagination brillante ces longs entr'actes, ménagés par la nature, pour empêcher l'homme de se détruire dans les scènes brûlantes de l'amour.

Et cet amour même, l'ame des sérails de l'Asie, que Montesquieu devina dans ses Lettres Persanes, et qui semble avoir

d'autres élémens que les passions factices de l'Europe, de quel œil sera-t-il regardé par les vieillards de vingt ans de nos Capitales, qui doivent, avant de me lire, avoir déjà condamné ma Tige de Myrte et mon Bouton de Rose !

Voilà d'étranges mœurs, dira dans un bal de parvenus, un de ces demi-hommes qui ne lisent pas, mais qui jugent ! Il y a donc des pays où les amans se cherchent, s'entendent et se respectent ; où les têtes couronnées commandent l'amour à leurs esclaves et ne se font pas obéir ; où une sultane, ivre de désirs, provoque l'abandon de ses charmes et ne s'abandonne pas ! Dans quel volume des Mille et une Nuits trouve-t-on ces fadaises philosophiques, qui n'amusent les Aspasies que quand elles sont sorties des bras de leurs Alcibiades ?

On les trouve, pourrais-je répondre, dans le livre du cœur humain, dans ce livre sacré, dont la nature a dicté les pages

primitives, et qui ne ment que quand l'être immoral interprète ses oracles.

Ah ! sans doute, dira avec le sourire de l'ironie une voix de quinze ans qui voudrait n'être pas douce, *sans doute que l'auteur de l'histoire orientale croit à la pudeur !* J'envisagerai ce nouvel adversaire : je verrai une beauté de l'âge d'Hébé, ayant sa demi-nudité sans sa décence, s'entourant d'hommes éteints qu'elle défie de ses regards, et repoussant par son audace l'amour que sa fraîcheur fait naître. Ce spectacle fera expirer ma réponse sur mes lèvres. Que dire en effet à une Parisienne de quinze ans, dont une touchante rougeur n'a jamais coloré le front, qui révoque en doute l'existence de l'attribut, qui la rend le chef-d'œuvre de la nature, et qui, à un âge où une Romaine ignorait jusqu'au nom du plaisir, en est venue au point de n'avoir plus rien à apprendre ?

Hommes sensibles, hommes de goût,

pour qui seuls mon Arabe semble avoir écrit, si vous êtes blessés de quelques disconvenances locales que vous croyez apercevoir dans son ouvrage, suspendez votre jugement : on peut mal observer sous notre ciel embrumé ce qui se passe sous le ciel si pur de l'Asie. Songez que notre Seine n'est ni l'Oronte, ni l'Euphrate; que notre petit tertre de Montmartre n'a aucun rapport avec les pics inaccessibles du Liban, et que, par conséquent, le changement de la scène doit influer un peu sur les mœurs des personnages.

Un des tableaux de cette histoire orientale qui laissera le plus de traces dans nos ames, aguerries depuis vingt ans aux orages de la politique, c'est celui qui résulte de la tyrannie royale du sultan de la Montagne, tyrannie qui n'est étayée de tout le génie du despote que pour forcer au crime son ame généreuse, et

du sein même de ses succès faire sortir ses revers : ce tableau ramènera sans peine notre pensée flétrie sur une monarchie amie de la liberté, le seul des gouvernemens dont l'esprit humain s'honore, quand les pouvoirs bien organisés s'y balancent sans secousses, quand les lois n'y sont que le développement des oracles éternels de la morale, et que la nation, en harmonie avec les étrangers et avec elle-même, marche constamment au bonheur par la tolérance des opinions, la philantropie et l'humanité.

Je ne dissimulerai pas que cet ouvrage a été écrit avec un charme inexprimable : à mesure que je prenais la plume, je croyais faire divorce avec mon ame, trop préoccupée des malheurs de tout ce qui m'environne. Mon esprit exalté se perdait dans les espaces intellectuels; il planait sur un monde nouveau, dont l'absence des lumières ne gênait pas le mouvement, et que l'abus des lumières,

bien plus désastreux encore, n'avait pas encore désorganisé : cet enthousiasme m'était communiqué par mon Arabe, qui tenait le sien de la beauté du sol qui l'avait vu naître, des mœurs hospitalières et patriarchales de ses concitoyens, contre lesquelles venait se briser le despotisme des mauvaises lois, et, en général, d'une nature amie de l'homme, qui faisait partager à l'imagination destinée à la peindre toute sa richesse et toute sa fécondité.

Le dirai-je encore ? le hasard a prêté à cette histoire orientale un attrait particulier, qui semble lui donner un air de consanguinité avec notre chef-d'œuvre de la Nouvelle Héloïse : c'est qu'à l'exception du sultan de la Montagne, tous les personnages dominans y sont bons sans faiblesse, et vertueux sans effort; l'être pur, qui n'a pas répudié sa conscience, aime à se trouver avec eux, se plaît à se bercer de leurs douces illu-

sions, à partager leurs erreurs involontaires, et même leurs faiblesses : il se surprend, quelque heureux qu'il soit au sein de sa famille, à dire plus d'une fois : Un tel frère honorerait mon sang par sa fierté et son courage : je pourrais nommer avec orgueil ce vieillard, *mon père*, si je n'avais pas le mien. Que le ciel accorde à mes désirs une pareille amante; et, tout vertueux que le ciel m'a fait naître, je sens que, pour empêcher qu'on ne l'arrache de mes bras, je détruirais le temple d'Ephèse, et j'embraserais le Capitole.

Un seul personnage se montre, dans cette production arabe, profondément pervers ; mais né vertueux, élevé par un Fénélon, il ne doit ses égaremens qu'à cette habitude du pouvoir absolu, qui, comme la baguette de Circé, change à la longue en bêtes féroces les héros et les sages ; encore, combien le naturel noble et généreux de ce despote semble

ressortir, au milieu des crimes que sa politique semble lui commander! Quel caractère de grandeur il imprime à ses succès odieux, et encore plus à ses revers! De quel génie il entoure les monumens ineffaçables de sa perversité!

Que ceux qui aiment à reposer leur imagination flétrie sur des tableaux d'une morale dépravée; qui organisent des monstres, parce qu'ils ne savent pas faire parler des hommes; qui, ne voyant la nature nulle part, la cherchent dans un enfer fantastique ou sur des échafauds, n'entreprennent pas la lecture de ce livre; il paraîtrait insipide à leur goût perverti; il ferait l'effet d'un jour doux, à l'œil éteint, qui ne distingue son horizon qu'au feu des éclairs.

Je ne parle pas des scènes merveilleuses que l'imagination arabe a parsemées, mais avec quelque discernement, dans cet ouvrage : elles ne ressemblent en rien à celles de cette féerie surannée,

ou de cette magie religieuse, qui, depuis quelque temps, font la fortune de tant de romans éphémères, destinés à mourir un jour obscurément sur la poudre d'un boudoir. Peut-être trouveront-elles grâce devant ce tribunal d'hommes éclairés qui forment l'opinion publique, si, par hasard, il se trouve que le goût en conduise l'intrigue, et que la philosophie la dénoue.

Je ne me dissimule cependant pas les défauts d'une pareille production; mais comme ils tiennent, pour la plupart, à la transplantation d'une plante indigène sur un sol étranger qui la repousse, j'aime mieux en faire un aveu modeste qui désarme la critique, que d'en entreprendre une apologie que l'esprit à la mode ne me pardonnerait pas.

Un de ceux qui me frappent le plus en relisant cette traduction, c'est que l'ouvrage semble dépourvu de ces lon-

gueurs, que la paresse justifie, en se couvrant du grand nom de l'auteur de Clarisse ; longueurs, du goût de ces hommes nouveaux qui, fatigués d'un intérêt continu et toujours croissant par degrés, aiment à trouver presque à chaque page des points de repos qui les autorisent à interrompre leur lecture. Ici l'original arabe ne se perd point en futiles digressions ; il voudrait mettre dans sa manière de narrer moins de mots que de choses : c'est un vice sans doute dans un genre de travail, qui comporte plus l'abondance harmonieuse de Cicéron, que la précision énergique de Tacite ou de Montesquieu ; mais enfin il est un ordre de lecteurs qui seront moins blessés d'avoir à ajouter à un livre, que d'être forcés d'en trop retrancher ; qui préféreront un seul volume, germe de dix autres, à une espèce de bibliothèque, qui, au creuset du bon goût, se réduirait à un seul volume.

En faisant passer dans notre langue Tige de Myrte et Bouton de Rose, je n'ai point adopté la manie des traducteurs qui mettent toujours au-dessus des plus belles conceptions de l'esprit humain le livre dont ils se regardent comme les seconds pères, jusqu'à ce que leur plume s'exerçant sur un autre, ils oublient et l'auteur du premier écrit et son apothéose : pour moi, je connais les défauts de cette histoire orientale, et les plus grands seront peut-être ceux que la critique contemporaine n'apercevra pas : mais, quel qu'en soit le nombre, je n'en persiste pas moins à penser que c'est un ouvrage neuf, sinon parce que c'est une production du génie, du moins parce que dans son ensemble il ne ressemble à rien.

Je m'imagine cependant que le grand nombre de lecteurs fera grâce à mon historien Arabe, mort évidemment il y a plus de cinq siècles : l'antiquité est un

puissant opium pour faire dormir l'envie; il y a même grande apparence que si, au lieu d'être dans la tombe depuis cinq cents ans, sa cendre avait l'âge de la momie de la grande pyramide, son nom serait au niveau de celui d'Hermès, et qu'au lieu de m'amuser à le défendre contre l'audace de la critique, je serais forcé de le protéger contre la témérité de l'éloge.

Mais si l'auteur original de Tige de Myrte et de Bouton de Rose échappe à la satire, celle-ci s'en dédommagera sur l'éditeur. Voilà, dira-t-elle, une belle occupation pour une plume grave, que de chanter des amours de quinze ans, ou de décrire une Grotte aux Merveilles, quand des événemens qui changent la face du monde appellent le génie d'un Tacite; de déterrer un manuscrit oublié dans un coin de l'Hyémen, lorsque l'Alexandre de nos jours menace cet Hyémen même de lui faire subir le joug

qu'il donna quelque temps à l'Égypte ; enfin, d'amuser sa nation avec des hochets, quand cette nation, devenue l'arbitre du globe, promène sur lui la foudre de Jupiter !

. . . . . .
. . . . . .
. . . Ne voilà-t-il pas ce bon La Fontaine, que j'ai tant chanté, qui m'apparaît, et tout en se jouant, d'un trait de sa plume philosophique, efface ma réponse.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR ARABE.

IL *n'est rien de plus difficile en tout que de bien commencer*, disait l'iman Almovadar, mon maître, qui, dans ses momens d'extase, parlait à l'oreille de l'ange Gabriel, voyageait avec Mahomet dans les sept orbes du firmament, et jouait aux dés avec les Planètes.

C'était en sortant de la mosquée, un jour du Rhamadan, que le saint homme débitait son apophthegme ; les fidèles se pressaient autour de lui, leurs ames semblaient tout entières dans leurs oreilles. Ces machines intelligentes, qu'on appelle le peuple, attachaient d'autant plus de prix à tout ce qui sortait de la bouche de l'iman, qu'accoutumé à ses exaltations prophétiques, il parlait toujours en inspiré ; on ne distinguait, par aucune dégradation de nuances, son visage, soit dans le tumulte des pas-

sions, soit dans leur silence. Sans cesse sur le trépied de Delphes, comme la Pithye grecque, on aurait dit qu'il ne quittait jamais le commerce des intelligences. Les mots les plus simples, sortant de ses lèvres sacrées, frappaient les esprits comme les préceptes sublimes de la religion : il parlait de Dieu, et souhaitait le bonjour dans le style des oracles.

« L'iman a raison, dit d'une voix flûtée un » demi-homme qui conduisait un troupeau de » jeunes esclaves à un bazar. Je voulais, en » entrant dans le bel âge de l'adolescence, » franchir tous les obstacles qui s'opposaient » à mon commerce avec les beautés de l'Orient, » les voir, leur parler, les servir à toute heure. » Infortuné ! je ne savais pas à quel tourment » on s'expose en survivant à ses sens. Je ne sais » plus aimer les êtres qui auraient fait le » charme de ma vie ; je ne sais plus que les » vendre, *j'ai bien mal commencé.* »

L'eunuque tenait par la main une Babylonienne de quatorze ans, qui entr'ouvrait, de

temps en temps, avec un charme indéfinissable, le triple voile que la jalousie avait jeté sur ses grands yeux bleus pour les empêcher de jeter des étincelles, et sur son sein d'albâtre pour dérober ses palpitations à tous les regards. L'œil d'un homme de Dieu n'est pas moins clairvoyant que celui d'un profane. L'iman, que les ondulations de ce sein de quatorze ans avaient jeté dans une douce rêverie, accélère ou rallentit sa marche, de manière que ce soit le hasard qui le place à côté de la jeune esclave : celle-ci qui le devine, profite d'un moment de tumulte où les flots du peuple se pressent autour d'elle, se penche vers le saint homme, et lui dit, dans la langue sacrée des Mages : « Iman, je suis bien mal-» heureuse ! cet eunuque me maltraite, va » me vendre, parce que je ne sais qu'aimer ; » s'il faut que mon cœur se taise au moment » où j'entends son langage, *j'ai bien mal* » *commencé.* »

A quelques pas de la belle esclave se for-

mait un groupe : c'était un émir d'Ismaéliens, à peine âgé de vingt ans, qui se plaignait à quelques Arabes de n'avoir pas été tué : « Vous » voyez, leur disait-il, cette vallée de l'Anti- » Liban, à moitié inondée par les torrens, » ou couverte de débris de rochers : là, j'avais » l'ordre de mon souverain d'attendre un » scheik ennemi de notre sublime religion, de » le poignarder au milieu de ses soldats, et de » me percer ensuite avant d'être atteint par » ses vengeurs. Le scheik s'est noyé ce matin » en traversant l'Oronte, et j'ai perdu le prix » éternel de mon dévouement. Comment me » présenter devant mon souverain ?... Com- » ment, à ma mort, affronter les regards du » grand prophète ?... Je vis encore. *C'est bien* » *mal commencer sa carrière.* »

Tout en discourant ainsi, le peuple qui marchait à la suite d'Almovadar était arrivé sur l'éminence entourée de cèdres, où le saint avait choisi sa demeure : là, un vénérable vieillard, qui avait la barbe de Moïse et l'éloquence de

Nestor, arrêta un moment le cortége : « Mes » amis, leur dit-il en soupirant, contemplez » ce vaste amas de décombres qui borne la » plaine du côté de l'Orient : ce sont les restes » d'une ville libre que j'ai fondée dans l'âge » brillant de l'enthousiasme et de l'inexpé- » rience. J'avais rassemblé péniblement toutes » les institutions d'une haute antiquité qui ca- » ractérisent le plus une intelligence supé- » rieure; ma république était celle de Platon, » et je ne l'avais pas bâtie comme lui dans les » nuages : malheureusement j'avais oublié la » seule chose essentielle, c'est-à-dire des » hommes pour mon gouvernement. Mon plan » tendait à réunir Athènes, Sparte et Rome » dans la même enceinte, et je n'avais à mes » ordres ni Romains, ni Athéniens, ni Spar- » tiates. Le temps a fait justice de ma sublime » et inepte métaphysique; la hideuse Anarchie, » comme le prédisait, dans sa cour, le soudan » de France Louis IX, est venue s'asseoir » sur les monumens de ma métropole : mes

» hommes libres ont achevé de dépraver leur » morale; mes sages se sont entre-tués, et au- » jourd'hui il ne reste, d'une puissance qui » devait être éternelle, qu'une solitude silen- » cieuse, où les vautours achèvent de dévorer » des cadavres, et le temps de consumer des » édifices.

» Oui, l'iman a fait pressentir une grande » vérité ; c'est que *de tous les ouvrages émanés* » *des hommes, il ne reste que ceux qui n'ont* » *pas été mal commencés.* »

Je me tourne alors vers Almovadar : « Tu » le vois, lui dis-je, mon maître, personne » ici n'est satisfait, ni l'eunuque qui se laisse » mutiler pour régner sur des femmes, ni la « Babylonienne qui croit au bonheur parce » qu'elle sait aimer, ni l'émir des Ismaéliens » qui trouve tant de plaisir à se donner un » coup de poignard, ni le législateur qui or- » ganise péniblement des républiques pour les » vautours. Si tant de personnages divers se » plaignent d'avoir mal commencé, comment

» moi, historien obscur des prodiges arrivés » dans un coin de l'Orient, puis-je me flatter » de faire précéder mon livre d'une bonne » préface ? »

L'iman, qui avait lu mon manuscrit, sourit sur moi avec une sorte de dignité : « Quel » est le but, mon fils, de tout homme de goût » qui commence un ouvrage où l'imagination » joue un rôle ? N'est-ce pas de jeter tout d'un » coup son lecteur au milieu de ses person- » nages, afin de lui donner une première idée » du grand tableau qu'il va dérouler à ses » yeux ? N'est-ce pas d'imiter, ce qu'on » appelle dans les pièces dramatiques, l'acte » d'exposition, où le poète, s'il veut motiver » l'intérêt qu'il fait naître, indique d'abord » son héros, le lieu de la scène et l'époque où » il a vécu ? Eh bien, si tu te rappelles ce qui » vient de se passer depuis une heure, tu » auras fait tout cela sans le savoir. L'eunuque » qui conduit la Babylonienne à un bazar, » annonce que l'amour jouera un grand rôle

» dans ton livre : l'émir des Ismaéliens qui, » sorti de son défilé de l'Anti-Liban, montre » tant de regrets de vivre encore à vingt ans, » désigne que le principal lieu de la scène sera » la vallée de l'Oronte et la montagne des » Cèdres : le législateur, qui parle des prédic- » tions du soudan français Louis IX, fait en- » tendre clairement que l'époque des merveilles » dont tu nous promets le récit, sera le temps » des Croisades. »

Jeune homme, crois-moi : publie ce qui vient d'arriver depuis que j'ai quitté la mosquée, et tu auras ta Préface.

NOUVEAUX
PRÉLIMINAIRES
DE L'ÉDITEUR.

TIGE de Myrte et Bouton de Rose ! voilà un titre qui promet beaucoup, diront quelques Sybarites de nos capitales, qui aiment à se couronner du myrte de Vénus, et à recueillir, pour leurs sérails, des boutons de rose; mais leur attente peut être trompée : cette histoire orientale n'est point un livre de boudoir; l'imagination féconde qui s'y déploie n'y joue qu'un rôle secondaire : c'est une série d'aventures anacréontiques, qui cache un noyau de vérités primordiales; et dans ce livre, le seul peut-être de ce genre, la volupté, qui respire à chaque page, n'émane

que de la morale et ne conduit qu'à la vertu.

Sybarite, qui ne dors que sur des roses, qui, vieux à vingt ans, réunis dans ton corps flétri les deux époques de l'enfance et de la caducité, ne lis point le livre substantiel de mon Arabe : il ne faut à ton estomac délabré que la vapeur aérienne d'un plaisir en réminiscence : le véritable amour, celui qui ne produit que des actions grandes et généreuses, te donnerait la mort.

On me dira peut-être encore (car que ne dit-on pas quand on n'écrit que pour nuire), on me dira que Tige de Myrte et Bouton de Rose sont déjà très-connus par leurs touchantes aventures dans les gorges du Mont-Liban, et qu'il ne convient point de se mettre à couvert derrière un frontispice, pour falsifier leurs mémoires. Cette critique offrant une ombre de vraisemblance, je descends dans l'arène pour y répondre.

Il est certain que, peu après la mort

de Timour, trois éditions de ces singuliers mémoires parurent à quelques années de distance l'une de l'autre, dans la langue orientale des Arabes : deux d'entre elles étaient divisées en quarante chapitres; la dernière semblait un peu plus volumineuse, mais sans être moins substantielle.

Ce furent les colombes d'Alep, d'Alexandrie et du Mont-Liban, chargées de la correspondance secrète des sérails, qui s'en chargèrent : chaque caravane était composée de quarante messagers ailés, dont chacun portait à son cou une feuille de papier de soie, légère comme l'ambre, écrite en caractères que nos typographes appellent la *perle* (*a*), et composant un chapitre. Une

(*a*) Nous n'avons fait fondre encore cet infiniment petit caractère que pour des opuscules latins de l'ancienne Rome ; mais l'arabe, une des plus belles langues des âges primitifs, aura son tour : on commencera par imprimer ainsi quelques chapitres du Coran ; et, pour que les extrêmes se touchent, on finira par quelques dialogues de Tige de Myrte et de Bouton de Rose.

des caravanes descendit à la Mecque, la seconde dans l'île de Chypre, et la dernière dirigeant son vol vers la Babylone de l'Égypte, s'abattit précisément sur l'observatoire de l'académie de Phthta-Cneph. L'édition de la Mecque fut celle qui tomba en partage à mon Arabe du Grand-Désert, que je connus dans la Bastille républicaine de Sainte-Pélagie, et qui a couru le monde, au grand scandale des *frères et amis* de la congrégation de Béelzébuth.

Un membre de l'Institut du Caire, qui a manqué à être empalé pour avoir voulu éclairer l'Égypte, m'a apporté celle de Babylone; et j'ai acquis celle de l'île de Chypre d'un Lusignan, réduit par l'extrême misère à se faire capucin : je lui donnai en échange un Homère de Chalcondyle, acheté six livres pendant notre révolution, à un Vandale du Comité de Salut Public, et que le moine illustre eut le bonheur, dans la suite, de vendre

six cents livres pour la bibliothèque du prince de Bénévent.

A peine me vis-je possesseur de mes deux nouveaux manuscrits, qu'armé du zèle d'un Scaliger, d'un Wolff ou d'un Villoison, je m'occupai à en recueillir les variantes, et à les confronter avec l'édition de l'Arabe du Grand-Désert, pour avoir un texte pur, et qui sourît à la fois à la grammaire et à la raison. Ce travail de patience ne laisse pas que de présenter quelque attrait, surtout quand on opère sur un ouvrage reconnu universellement pour classique, comme l'Illiade, ou sur un livre qui, peut-être dans deux mille ans, pourra le devenir, comme Tige de Myrte et Bouton de Rose. On se flatte toujours alors d'ajouter à son nom quelque poids, et de devenir aussi immortel que l'érudit qui tira de la poussière des cloîtres le premier recueil des *Oracles des Sybilles*.

Voici le résultat de mes longues et

laborieuses recherches sur les trois manuscrits microscopiques, en caractères de la perle, que mes yeux sexagénaires ont eu tant de peine à déchiffrer, et qui, sans me procurer le génie d'Homère ou de Milton, ont été sur le point de me faire partager leur aveuglement.

Il n'existe aucune variante, quant à la grammaire, dans les manuscrits de l'île de Chypre, de la Mecque et de la Babylone d'Égypte, dont j'ai établi la concordance. Le Coran, tout descendu du ciel qu'il est, ne saurait se flatter d'un pareil avantage : trente mille commentateurs le lisent chacun à leur manière, ce qui annonce probablement qu'il y a trente mille modes de faire son salut dans l'Islamisme : c'est sous ce point de vue seul que je me permets d'établir un parallèle entre mon Code d'Amour et l'Évangile des Arabes.

Voyez au reste avec quelle facilité s'explique le rapport admirable entre les trois textes de mon Histoire Orientale:

les variantes de nos poèmes grecs, de nos Évangiles, résultent de ce qu'avant l'époque où l'imprimerie vint donner de l'unité à ses caractères mobiles pour éterniser la pensée de l'homme, on n'avait de bons livres qu'en les achetant de la main mercenaire qui les transcrivait, souvent sans les entendre : aussi, d'erreurs en erreurs, au bout de la cinquantième transcription, l'ouvrage n'appartenait plus à son auteur original, mais à ses interprètes. Ici tout marche du même front, tout a le même droit à la croyance des contemporains et au suffrage des siècles. Les trois manuscrits ont été faits au même pavillon des sultanes, dans les jardins enchantés de Masiath : c'est la même main d'eunuque qui les a tracés, mais à diverses époques : le premier, celui de la Mecque, est de l'an de l'hégire 649, qui répond à l'an 1250 de l'ère de l'Europe; le second, celui de la maison de Lusignan, est postérieur de deux années; et le plus important de tous, celui

de la Babylone d'Égypte, de dix. Toutes ces dates, écrites en belles lettres d'or, avec des ornemens en filigrane, sont de la plus grande authenticité; on ne peut les révoquer en doute sans infirmer indirectement les calculs d'Ussérius, de Fréret ou du père Pétau, et sans abattre par contre-coup la belle chronologie des Olympiades.

Mais ce qui met encore plus la pureté de mes manuscrits arabes à l'abri de tout scepticisme, c'est qu'ils nous ont été transmis, non par des hommes qui laissent d'ordinaire sur tout ce qu'ils touchent l'empreinte de leurs doigts falsificateurs, mais par des colombes. Oh! combien un monument qui m'arrive par l'intermède des colombes a droit à mon enthousiasme! N'est-ce pas une colombe qui sortit de l'arche de Noë pour instruire la terre de la fin du déluge qui l'avait dévastée? Mahomet, envoie-nous ton évangile par des colombes, et tu ne trouveras point d'in-

crédules; Gengis-Kan, Timur-Bec, donnez la forme des colombes aux vautours que vous soudoyez, et l'Asie entière embrasse vos genoux.

Voilà des colombes qui me font franchir les temps avec autant de rapidité qu'elles franchissent l'espace. --- Je reviens à mon sujet. Le manuscrit, apporté par la caravane ailée dans l'île des Lusignan, ne diffère de celui de l'Arabe du Grand-Désert, que celui-ci m'a fait traduire, que par le changement de titre, et l'éditeur en donne les motifs que je vais exposer; car j'ai une conscience littéraire, et elle me dit que dans les monarchies où les titres des individus sont comptés pour quelque chose, ceux des livres doivent être respectés : c'est souvent ôter à une jolie femme son visage, que d'ôter à une histoire un peu célèbre son frontispice.

Voici la traduction littérale d'une note de l'eunuque Bagoas, qui se dit historiographe des jardins de Timour :

« J'atteste à mes lecteurs, si j'en trouve » hors des pavillons des sultanes, que le » premier manuscrit de cet ouvrage, » envoyé par la voie des colombes dans » la ville où repose la cendre du saint » prophète, n'avait de titre que celui » d'*Histoire Orientale;* l'autre, qu'une » main étrangère y a fait interpoler, » est évidemment une fraude pieuse, » digne de l'animadversion de tous les » gens de goût qui cultivent la littéra- » ture arabe, depuis la chaîne du Liban » jusqu'au détroit de Babel-Mandeb : » cependant, comme le mot d'*Histoire* » pourrait paraître un peu vague, parce » qu'il s'applique à tout, depuis le cèdre » jusqu'à l'hysope, et depuis l'ange aux » soixante-dix mille têtes de Mahomet » jusqu'à la beauté servile d'un sérail, » qui d'ordinaire n'en a point, d'après » l'avis du frère du Soleil, l'incomparable » successeur de Timour, je surcharge- » rai ce frontispice des mots de *Tige* » *de Myrte* et *Bouton de Rose*, les

» véritables héroïnes de cet ouvrage : ». il faut être juste en tout; on ne peut » s'en dispenser que dans une satire ou » dans une gazette. »

L'eunuque historiographe ne dit pas tout : il y avait bien d'autres bienséances qui devaient éloigner l'écrivain arabe de l'idée de choisir Timour pour héros, même d'un opuscule qui viserait un peu à l'immortalité.

D'abord ce Timour, encore dans son adolescence, qu'on appelle *le Vieux*, par la seule raison qu'il est Scheick, ou homme appelé à gouverner, ne présente à la raison européenne qu'un être fantastique; or, le goût sévère du beau siècle de Louis XIV répugne à ce qu'on commence un ouvrage par un solécisme.

De plus, le sultan de la montagne de Masiath n'est point le personnage dominateur dans le grand drame qui va nous occuper; les grâces de cet Alcibiade ne servent qu'à faire ressortir la magnanime résistance de Tige de Myrte et de Bouton

de Rose; son génie pour le commandement est anéanti sans cesse par la philosophie d'Orondate.

Enfin, et c'est ce qui me réconcilie le plus avec le nouveau frontispice de l'eunuque, je n'aimais pas à voir sur le premier plan du tableau un despote infiniment habile, sans doute, mais dont le talent est sans cesse en opposition avec le bonheur des peuples; qui tourmente son génie à se faire admirer et haïr, et qui pouvant, à force d'exploits, s'élever à la plus pure des gloires, ose descendre, à force de crimes heureux, à la plus odieuse des immortalités.

Les colombes de l'île de Chypre ont donc ici raison contre celles de la Mecque. Il est évident que Tige de Myrte et Bouton de Rose sont les vraies héroïnes d'une Histoire Orientale, où tous les prodiges s'exécutent avec la baguette magique de l'Amour; et quand l'Arabe du Grand-Désert leur a substitué son Scheick, qu'il appelle *le Vieux*, sans doute

par antonomase, il a montré par cette interprétation, que le génie de Polybe lui était moins familier que celui d'Annius de Viterbe. Encore une fois, respectons les titres, même des livres, pour que les législateurs apprennent à respecter les propriétés des hommes.

J'en viens au manuscrit dont l'imagination orientale a le plus de droit de s'honorer, à celui que la caravane ailée dirigea précisément sur l'observatoire de la Babylone du Nil. Ce manuscrit d'abord n'a point le frontispice apocryphe de celui de la Mecque; on y lit, en lettres onciales d'or : *Tige de Myrte et Bouton de Rose.* De plus, il s'y trouve quelques chapitres tout neufs, d'un intérêt aussi touchant que ceux qu'on connaît déjà, et qui, en rendant moins pénible la marche de l'intrigue, ajoutent au charme précieux du dénouement. Béni soit à jamais Bagoas, qui s'est plu à les recueillir, ou, si l'on veut, à restaurer, d'après les traditions con-

temporaines, ce beau monument littéraire! Cet éditeur, s'il a quelque rapport avec Combabus et Narsès, n'est pas du moins eunuque d'intelligence.

Je me suis exprimé avec liberté sur les interpolations et augmentations faites ou rassemblées par l'éditeur arabe à cet ouvrage : maintenant je me dois à moi-même de m'entretenir avec mes lecteurs d'un retranchement de deux pages que je me suis permis dans cette nouvelle édition; sorte de délit qu'on sera d'autant plus tenté de me pardonner, que la réparation est toute entière dans le mode de l'aveu.

L'Histoire Orientale était traduite toute entière d'après le manuscrit de la Mecque, en 1798, et on acheva de l'imprimer les premiers mois de 1799 : on parlait alors avec le plus grand intérêt d'un héros qui étonnait l'Orient, et qui depuis a changé la face du monde; il me parut infiniment piquant de dresser son horoscope près de six cents ans avant

qu'il fût né, et de prédire, dans un oracle de Misphragmouth, tout ce que l'Europe avait à espérer de son génie et de son étoile; l'Arabe du Grand-Désert était encore à cette époque dans Paris: il adopta mon idée, qu'aucun motif d'intérêt ne dégradait, et traduisit lui-même, dans la langue du Coran, mon Oracle Egyptien; mais aujourd'hui que le héros est au-dessus du panégyrique même, il y aurait peu de dignité à mêler ses lauriers avec les myrtes de Vénus, et à montrer son nom, qui efface tous les noms, enlacé avec le chiffre de Bouton de Rose. J'ai donc pris le parti de supprimer mes deux pages, non traduites de l'arabe, mais traduites en arabe, soit parce qu'elles rapetissent trop nos deux héroïnes de l'Amour, soit parce que l'histoire les revendique dans ses pages immortelles.

Bagoas a évidemment copié les trois manuscrits de l'Histoire Orientale. Mais qui a composé l'ouvrage original? C'est

une question sur laquelle des nuages épaissis pendant près de six cents ans m'empêchent de prononcer; j'avais d'abord soupçonné que Bouton de Rose et Tige de Myrte avaient écrit leurs propres aventures, et qu'Ariel, qui les connaissait encore mieux que lui-même, avait rédigé leurs mémoires; mais il est dit tant de bien, dans ce Livre, de ces trois êtres sublimes, que j'ai rejeté loin de moi une idée si injurieuse à leur mémoire; il me répugne de soupçonner de la vanité à qui possède tant de titres à la gloire, et je ne puis reconnaître le même personnage dans le pontife et dans l'idole.

Si la bonne littérature des siècles de Périclès, d'Auguste, d'Aaron-Rachild et de Louis XIV n'était pas aujourd'hui une monnaie un peu hors de cours; si la poésie, l'éloquence n'allaient pas sans cesse s'enfonçant de plus en plus dans le tombeau de la librairie, j'aurais, d'après le conseil de quelques hommes de goût,

fait imprimer Tige de Myrte et Bouton de Rose, avec le texte original en regard. J'ai pour collègues dans mon académie deux Orientalistes d'un grand nom, que le dieu de l'Erudition semble avoir gratifiés du don des langues, et qui sauraient rendre mon texte arabe aussi pur que celui du Coran : malheureusement l'arabe, jusqu'à ce que nous ayons fait la conquête de l'Hyémen, est pour nous une langue aussi morte que le persépolitain ou le samskretan; aucun libraire n'est en état d'en réimprimer le dictionnaire, et aucun homme qui sait lire ne serait assez riche pour l'acheter ; attendons en paix une seconde révolution française, qui, déraisonnant sur l'amour, comme la première a déraisonné sur les lois, mette Tige de Myrthe et Bouton de Rose en polyglotte.

Il est bien dommage, au reste, que les presses orientales ne roulent pas sur ma production littéraire du Mont-Liban: il n'y a rien de commode comme une

langue orientale, pour donner tout d'un coup, à un ouvrage qui serait mort en naissant, une renommée colossale. Prenons pour exemple le Copte, né dans cette Egypte, qui a fourni tant de scènes attachantes à l'historien de Tige de Myrte et de Bouton de Rose : le Copte est une langue mêlée de grec et d'égyptien indigène, aussi énigmatique que les hyéroglophes des obélisques : nos savans l'écrivent et ne l'entendent pas ; l'Égyptien de la Thébaïde ne l'écrit ni ne l'entend : cependant si quelque Européen s'avise de nous promettre un alphabet raisonné du Copte, il entre avec ce passeport en correspondance avec trois ou quatre Orientalistes, qui ont publié sur le même sujet leurs énigmes, et qui attestent que le nouvel Adepte est un grand homme : les véritables Coptes ignorent que ce savant existe ; mais celui-ci acquiert un grand nom, qui semble d'autant plus stable, que personne ne le contredit, et il meurt im-

mortel, sans que les bons esprits du pays où il est né puissent s'apercevoir qu'il a vécu.

O mes amis! vous qui croyez à la gloire contemporaine, et surtout qui voulez en jouir de votre vivant, gardez-vous de tenter de ces hardis monumens, qui laissent après eux une grande mémoire; car, dans la plupart des corps littéraires qui se disent libres, les hommes d'une taille ordinaire ont de la répugnance à s'asseoir à côté de ceux qui ont six pieds; surtout n'entrez point dans une carrière ouverte à tout le monde, et où vous auriez autant de rivaux que de lecteurs. D'ailleurs, l'histoire effraie, la philosophie est un crime public; l'éloquence, condamnée à louer tout le monde, est censée ne louer rien. La scène française est inabordable depuis qu'il faut deux ans pour composer une bonne pièce de théâtre, cinq pour la faire recevoir, et dix pour la faire jouer. Encore une fois, mes amis,

puisqu'il vous faut les illusions de l'amour-propre pour vous rendre heureux, travaillez avec art votre renommée éphémère; soyez les Pindares de toutes les puissances, tant qu'elles restent puissances; laissez-vous protéger par les hommes insignifians qui ne vous valent pas; ne publiez que de petites brochures, destinées à apprendre que vous existez; de petits mémoires, qui vont s'enterrant honorablement dans de vastes recueils; ou encore mieux de petits opuscules sur d'antiques logogriphes, que deux ou trois personnes, dans les deux mondes, peuvent interpréter; alors toutes les trompettes littéraires vous préconisent, tous les panthéons s'ouvrent devant vous, et vous respirez, enveloppés d'un nuage d'encens, qui dure jusqu'à la dernière phrase de votre oraison funèbre; il est vrai que, le lendemain de votre apothéose, vous mourez tout entiers, vous et vos ouvrages.

TIGE DE MYRTE
ET
BOUTON DE ROSE.

CHAPITRE PREMIER.

Notions mystérieuses sur quelques-uns des personnages.

« Homme, qui que tu sois, qui as des peines » morales, le dépositaire de ta fortune a-t-il » trahi ta confiance, ta patrie est-elle ingrate, » ton amante infidèle? Quel que soit le sujet » qui te rende amère la coupe de l'existence, » crois-moi, ne te console point, à la manière » de l'Orient, en t'abreuvant d'opium, ni à » celle de l'Europe, en lisant dans des livres » de froids apophtegmes : sors de la ville dont » l'aspect t'importune; emporte, comme Bias » de Priene, ta sagesse avec toi, et voyage » dans les montagnes.

» Les montagnes semblent avoir été don- » nées à l'être intelligent qui les parcourt, » pour le mettre à l'abri de la tyrannie des » hommes et des choses : à mesure qu'on s'é- » lève sur leurs flancs, les chagrins perdent » de leur amertume, le cœur sent s'alléger le

» poids qui l'écrase : si l'on atteint leur som-
» met, on croit faire divorce avec la terre
» qu'on foule aux pieds : on dirait qu'on ne
» peut approcher de la demeure de l'ordon-
» nateur des mondes, sans partager son éter-
» nelle sérénité.

» Mais toutes les montagnes n'ont pas le
» même ascendant sur la sensibilité humaine :
» quand on a le choix d'errer sur les chaînes
» qui divisent le globe, il faut s'arrêter sur
» celles qui ont influé d'une manière puissante
» sur notre histoire, sur celles qui, ayant été
» habitées par les sociétés primordiales, of-
» frent à une imagination vive de grandes
» réminiscences.

» Telle est cette chaîne immense du Liban,
» dont les derniers conquérans, accoutumés
» à tout dénaturer, ont fait le Sannin; et qui,
» dans sa partie centrale, domine toute la
» Méditerranée, depuis la mer Asphaltide
» jusqu'au lac d'Antioche.

» Montez-vous cette chaîne du côté de
» Laodicée, vous avez sous vos yeux l'île de
» Chypre, consacrée de temps immémorial
» à Vénus; et si la beauté qui captive vos sens
» vous rend infortuné, l'idée du viol d'Hélène,
» de l'abandon d'Ariane, du naufrage de Sa-

» pho, donne une autre direction à votre
» sensibilité. Les antiques malheurs du sexe
» semblent vous venger de ses nouvelles per-
» fidies; et plus maître de vous-même, vous
» secouez cette peste de l'amour, qui avait
» tenté de vous inoculer ses trop longs tour-
» mens avec ses courtes jouissances.

» Est-ce l'ambition qui vous dévore? des-
» cendez le Liban du côté du Midi; et, quand
» vous serez arrivé à la pointe des Cèdres, que
» votre vue plonge sur la vallée où sont éparses
» les ruines magnifiques de Balbeck; qu'elle
» tente, s'il est possible, d'atteindre, dans
» l'immensité du Désert, les décombres non
» moins superbes de l'antique Palmyre; et le
» spectacle du néant de ces métropoles de
» l'Asie vous guérira du néant de votre or-
» gueil.

» Je ne puis me lasser de répéter à tous les
» hommes qui respirent dans l'élément si dan-
» gereux de la sensibilité : Quittez les prisons
» des villes, et venez jouir du ciel et de vous-
» mêmes sur le sommet de nos montagnes. »

Le lecteur va s'imaginer peut-être que cette morale philosophique émane de moi : il se trompe; ce n'est pas l'auteur de cet ouvrage qui parle, c'est un bel Adolescent, sur le point

de se dégoûter de la vie, au moment où la nature lui en offre les premières jouissances, qui a trouvé un palliatif aux blessures de son cœur, en parcourant la chaîne du Liban, et qui écrit sur l'écorce des cèdres ce long monologue.

Cet Adolescent, grâces aux charmes de sa figure, à la douceur de ses regards, à l'élégance de sa taille, arrête, par un charme magique, l'attention de tout ce qui s'offre sur son passage; il se montre, et on admire; il parle, et l'on sent résonner les cordes sensitives de son cœur; il verse une larme à la dérobée, et tout le monde est ému, comme à l'aspect du couteau paternel qui perça le sein de Virginie.

Mais quel est cet Adolescent, dont le seul portrait déjà m'intéresse? Je l'ignore, son nom même est un problême pour moi. Imitons les navigateurs phéniciens qui cherchent au travers des mers inconnues quelques îles oubliées de la nature pour y jeter des colonies, et allons paisiblement à sa découverte.

L'Adolescent était sur le point d'atteindre le pic le plus élevé de la montagne des Cèdres, quand il vit rouler sur sa tête un homme ceint du turban de Mahomet, qui, quoique

couvert de sang, ne faisait aucun effort pour ralentir sa chute précipitée vers l'abîme. Le jeune homme sensible (ils le sont tous dans le premier âge) s'écarte un peu de la ligne de direction, prend son temps, et, au moment où l'infortuné passe à ses pieds, saisit son doliman avec la pointe d'un poignard qu'il enfonce avec force dans la terre : la violence de la chute déchire le doliman ; mais le mouvement se trouvant sensiblement amorti, la frange du vêtement l'arrête tout-à-fait : alors le bel Adonis s'approche, voit l'Arabe sans connaissance, et le porte doucement sous un rocher en saillie pour panser ses blessures.

Cet Arabe paraissait avoir un peu plus de vingt ans ; mais l'habitude de vivre sur le sol embrasé du Désert, des exercices violens, peut-être même une gymnastique trop forte pour son âge, avaient détruit en lui, de bonne heure, les formes arrondies de l'adolescence. Ses muscles étaient prononcés comme dans l'âge viril ; et si l'Adolescent ressemblait à l'Apollon du Belvédère, on ne pouvait le comparer lui-même qu'au Gladiateur mourant du Capitole.

Le soleil, la pureté de l'air, la sensibilité ingénieuse du jeune homme, eurent bientôt

rappelé le musulman à la vie : celui-ci ouvre les yeux, devine le bienfait de son libérateur et s'en indigne. « Barbare, dit-il, qu'as-tu fait? » J'ai long-temps pesé ma destinée; je voulais » rompre les chaînes de la vie, et personne » n'a le droit de me les imposer encore; ce » qui est écrit dans le firmament, n'en sera » jamais effacé : garde pour des êtres pusilla- » nimes ton importune bienfaisance; ramène- » moi sur le bord du précipice, et laisse-moi » mourir. »

L'Adolescent prend les mains de l'Arabe avec quelque intérêt, lui montre le ciel, et expliquant, à la manière des sages, le dogme de la fatalité, lui fait entendre que, si son projet de suicide était écrit dans une des pages du livre éternel du prophète, il y en avait une autre consacrée à sa délivrance. Ce raisonnement était si simple, que le musulman du Désert fut tout étonné de ne l'avoir pas trouvé lui-même. Cependant la pureté de l'atmosphère commençait à appaiser l'effervescence de son sang; l'aspect de son beau libérateur, à qui il ne manquait que des ailes pour lui représenter l'archange Gabriel, acheva sa guérison. Au bout d'une heure il se lève; et, embrassant avec émotion le jeune homme qu'il

avait appelé barbare : « Ange de Mahomet, » dit-il, je te remercie, j'ai encore quelque » bonheur à goûter sur ce globe ; et, si le » ciel était juste, je voudrais le partager avec » toi. »

Quand les forces de l'Arabe se trouvèrent réparées, les deux voyageurs descendirent ensemble le mont des Cèdres, et suivirent la chaîne du Liban dans la direction du Midi, sans avoir de dessein marqué, comme des citoyens du globe à qui il importe peu de fouler aux pieds un sol ou un autre, pourvu qu'ils trouvent un ciel pur, des hommes hospitaliers et une belle nature.

L'Arabe et son libérateur marquaient la même insouciance pour découvrir leurs secrets. Déjà ils avaient fait trois lieues, et le silence n'avait pas encore été interrompu ; enfin, arrivés sous un bois de mélèzes, dont l'ombrage les invitait au repos, ils s'invitent mutuellement à y manger les dattes qui devaient leur servir de repas. Une eau limpide sortant, à gros bouillons, d'une roche régulièrement taillée en parallélogramme, et qui ressemblait à un portique entr'ouvert, tombait en cascade non loin des mélèzes, et serpentait au travers des arbrisseaux et des fleurs sau-

vages dont le sol était émaillé ; des dattes pour alimens, de l'eau pour boisson, c'est tout ce qu'il faut pour soutenir l'homme de la nature, surtout quand son ame, ouverte à l'amour, ne connaît le prix que de ses jouissances.

L'Adolescent était sur le point de s'asseoir quand il aperçut, sur la surface du ruisseau, l'image d'un bouton de rose placé sur l'autre rive, et que le cristal de l'onde réfléchissait ; à l'instant sa philosophie lui échappe ; et, se jetant dans l'onde, il va baiser, non sans émotion, la fleur naissante, la cueille avec une sorte de respect, et la place sur son sein qui se colore à son approche.

L'Arabe contemple, avec surprise, cette espèce d'idolâtrie, que la religion de l'Islamisme semble réprouver. Cependant, contre l'ordinaire des propagateurs des cultes exclusifs, il n'ose prononcer. C'est peut-être, dit-il en lui-même, un poète que son imagination entraîne ; peut-être aussi est-ce un infortuné, dont le sensorium est malade, et qui paye, par un moment d'égarement, son tribut à la faiblesse humaine. Je n'ai le droit d'accuser personne, puisque j'ai échappé à la folie de mon suicide.

A peine avait-il donné l'essor à cette dernière

pensée, que ses regards errans tombent sur une tige de myrte suspendue au rocher, d'où le ruisseau s'échappait; aussitôt il prend son cimeterre, s'élance avec la rapidité de l'éclair, et mutile, à diverses reprises, l'arbuste de Vénus, qui, tombé sans honneur dans l'onde, en trouble un moment la transparence.

Le premier mouvement passé, les deux voyageurs revenus un peu à eux-mêmes, se rapprochent, et, rougissant de s'être montrés un moment dans une apparence de délire, épanchent timidement leurs ames dans des demi-confidences.

« Pardon, mon cher Arabe, disait l'Adolescent, si je semble épris d'un bouton de » rose; mais si tu connaissais ma faiblesse, » tu la respecterais sans doute : non, après » le Dieu d'Abraham, le quadrupède ailé du » prophète et le sultan de Masiath, il n'y a » rien dans les sept orbes célestes qui égale » en beauté mon bouton de rose; avec cet » objet de mon idolâtrie, tout paraît, à mes » yeux, une émanation pure de la divinité : » sans lui, je me trouve seul au milieu de la » nature. »

L'homme du Désert souriait de dédain sur cet aveu : Comment, disait-il à demi-voix,

quand on a cette figure céleste et qu'on peut subjuguer avec elle toutes les beautés de l'Orient, est-on idolâtre d'un bouton de rose ?

Après un moment de silence, il lui vint dans l'idée de se justifier lui-même : « Pardon, dit-il, » mon cher libérateur, si tu m'as vu exhaler » ma haine contre une tige de myrte ; mais si » tu connaissais les longs malheurs dont elle » m'a abreuvé, tu n'aurais pas à rougir de ma » vengeance : non, après le Dieu de Samuel » qui coupe les rois en morceaux, l'ange exter- » minateur de Sennachérib et le sultan de Ma- » siath, il n'y a rien dans les sept orbes célestes, » qui égale ma tige de myrte en férocité : » l'enfer est dans mes veines toutes les fois que » je vois ma tige de myrte, et ce ne serait » que pour la tourmenter sans cesse que je » désirerais le breuvage de l'immortalité. »

L'Adonis de l'Orient souriait, mais sans dédain, sur l'aveu de l'Arabe : il sentait, d'après son cœur, que qui peut aimer avec transport un bouton de rose, peut détester une tige de myrte ; seulement cet être céleste, qui n'avait jamais rien haï dans la nature, s'étonnait qu'on n'arrivât que par le sentiment pénible de la haine à l'immortalité. Cet homme est fier, disait-il en lui-même, je lui pardonnerais de

frapper un tyran qui le force au suicide; mais tourmenter une tige de myrte!

Les deux paladins descendaient ainsi lentement dans le cœur l'un de l'autre; ils essayaient, pour ainsi dire, leur tendresse mutuelle par ces demi-confidences, et encore n'auraient-ils jamais osé se les permettre, s'ils ne s'étaient pas cru, en ce moment, les seuls habitans de ces déserts.

Ils se trompaient cependant: un des rochers de cette partie du Liban avait des yeux et des oreilles; mais il existait un grand motif pour le dissimuler; et l'erreur des deux sages errans aurait probablement duré autant que leur vie, si cet intérêt de se cacher n'avait cédé à un intérêt plus grand, celui de savoir comment le Sultan de Masiath était à la fois le plus beau des êtres, et celui qui avait le plus de férocité.

Le cousin de Mahomet (car les Arabes qui ont le turban vert le sont tous) était monté avec son jeune ami jusqu'à l'endroit escarpé où il avait mutilé la tige de myrte; son unique dessein paraissait être de puiser de l'eau au-dessus de l'endroit que l'arbuste, en tombant, semblait avoir souillé. Tout-à-coup les deux fragmens du portique de roches qui voilaient la source, se retirent; une grotte soutenue de colonnes de stalactites, plus transparentes que

le cristal, se présente; et, au milieu du vestibule, un vieillard, dont la barbe de patriarche attestait la foule de générations qu'il avait vu naître et mourir : « Jeunes voyageurs, dit-il, » vous êtes venus violer mon asile, en abattant » ma tige de myrte et en coupant mon bouton de rose; mais je pardonne ce délit à » votre inexpérience. Vous étiez loin de soupçonner que cette partie du Liban est mon » antique propriété, que j'ai planté les cèdres » qui s'élèvent sur votre tête, les mélèzes qui » vous prêtent une ombre hospitalière, et les » cyprès qui vous cachent, au fond de la vallée, » l'enceinte de ces tombeaux; et moi aussi, » quand je vivais au berceau du monde, tout » entier aux illusions enchanteresses du jeune » âge, fort de l'amour qui embrasait mon sein, » je croyais que la nature entière était ma » propriété. Depuis que les siècles se sont » écoulés sur ma tête, j'ai vu que le monde » social, pour subsister, devait avoir d'autres » élémens; j'ai reconnu que l'homme, en naissant, n'avait reçu de l'ordonnateur des » mondes d'autre propriété que celle de sa » pensée; je me suis abstenu de cueillir des » fleurs qui n'avaient pas été semées de ma » main, d'arracher des arbres que je n'avais

» pas plantés ; cent souverains de tous les » âges m'ont consulté sur leurs lois diverses, » et tous ont reçu de moi la même réponse : » *Hommes forts, leur ai-je dit, respectez le do-* » *maine des faibles : le plus grand crime, dans* » *l'ordre social, est d'attenter à la propriété :* » *sans un respect religieux pour elle, il n'y a* » *point de morale ; et du moment que la mo-* » *rale publique est anéantie, les peuples sont,* » *de droit, en guerre avec les gouvernemens.* »

Il est difficile d'exprimer l'effet de cette espèce de coup de théâtre. L'écartement du rocher, l'aspect d'un vieillard qui se disait aussi ancien que le monde, surtout son discours plein de sens et de raison, tout était fait pour opérer un mouvement extraordinaire dans des ames neuves encore ; aussi le Nestor du Liban n'avait pas achevé, que l'Arabe avait laissé tomber à ses pieds le cimeterre qui avait mutilé la tige de myrte ; l'Adolescent, de son côté, portait une main timide sur le bouton de rose qu'il voulait, avant de le rendre, baiser pour la dernière fois. Le Vieillard, qui lisait dans le cœur des deux amis, fut ému ; il les prit par la main, leur prodigua ces caresses touchantes qui ont tant de prix, quand celui qui les reçoit ne croit pas les avoir méritées ;

et les faisant asseoir à ses côtés, dans une rotonde, sur une ottomane à pieds de cristal de roche, qui décorait le fond de la grotte, il les pria d'agréer son dîner patriarchal, c'est-à-dire du lait pour boisson, et une corbeille de figues, de pastèques et d'oranges.

Les deux chevaliers errans, au bout d'un quart d'heure, se trouvaient aussi à leur aise avec le Vieillard, que si vingt ans de commerce avaient serré les nœuds de leur union. Déjà leurs ames toutes entières sur leurs lèvres, épiaient l'occasion de s'épancher, et le voile étendu sur leur vie romanesque allait s'entr'ouvrir; mais le Vieillard, né dans l'âge d'or, n'avait rien des petites curiosités de l'âge de fer; plus les jeunes gens le mettaient sur la voie, plus il montrait d'art à éluder leurs confidences. Je suis heureux, disait-il, parce que je me crois maître de moi-même; aucun secret étranger ne me tente, et personne ne saurait m'arracher ceux que j'ai intérêt à voiler; quand le hasard vous a conduits à mon bois de mélèzes, j'ai vu vos larcins, j'en ai entendu les apologies, il ne tiendrait qu'à moi de lire dans vos cœurs encore mieux que vous-mêmes; mais il est plus dans mon caractère d'ignorer qui vous êtes et de vous servir, parce que je vois en

vous des hommes, que de mettre un prix à mes bienfaits en les faisant dépendre de la naïveté de vos confidences.

Cependant le Vieillard, comme je l'ai déjà dit, avait un intérêt puissant à interroger ses convives sur le sultan de Masiath; mais il ne voulait pas le faire paraître. Il mit tant d'art dans son entretien, que ceux-ci, en s'ouvrant, ne pensèrent avoir cédé qu'à l'étourderie naturelle à leur âge. Vaincus par le manége ingénieux de leur hôte, ils crurent avoir à rougir de leur propre indiscrétion plutôt que de s'être acquis un titre à sa reconnaissance.

Personne, dit le Vieillard, ne prend un intérêt plus vif que moi au sultan de Masiath; j'ai créé son génie; et s'il avait une ame, il serait tout-à-fait mon ouvrage; mais retiré comme il est, dans une forteresse inaccessible du Liban, invisible à tout le monde, excepté à ses ministres, à ses eunuques et à ses femmes, il est difficile de le connaître et de l'apprécier. Je suis loin, jeunes voyageurs, de soupçonner votre franchise; ce n'est point sur les lèvres de rose de l'adolescence qu'habite la dissimulation : on n'apprend à tromper les hommes que quand on a été long-temps trompé soi-même; mais sûrement vous n'avez pas vu le sultan de

Masiath; vos opinions contradictoires le démontrent assez, et il est aussi mal jugé, en cette occasion, par la haine que par l'amitié.

Le paladin de quinze ans avoua, non sans rougir, que la personne du prince lui était inconnue, mais qu'il tenait son idolâtrie pour lui d'un bouton de rose qu'il croyait à l'égal de Dieu même. L'Arabe de vingt ans déclara, de son côté, qu'il n'avait jamais vu le Néron de Masiath, mais qu'il le haïrait au-delà même du tombeau, parce qu'il avait transmis à une tige de myrte toute sa férocité. Ces reproches qui offraient au vulgaire des hommes, pressés de juger, une teinte de folie, ne firent pas même sourire le Vieillard. Ce n'est pas à une raison forte de l'expérience de quarante siècles, à prononcer légèrement sur des phénomènes que des raisons de sophistes déclareraient inexplicables. La nature, qui a tout organisé, a plus de puissance sans doute dans ses moyens d'exécution, que nos modernes Archimèdes; et, puisqu'elle met quelquefois des ames qui végètent dans des corps d'hommes qui raisonnent, pourquoi ne logerait-elle pas, de temps en temps, dans une tige de myrte, l'ame d'une Médée, et dans un bouton de rose, l'intelligence d'une Aspasie?

Quoi qu'il

Quoi qu'il en soit de ces conjectures philosophiques ou antiphilosophiques, le Vieillard, le moins curieux des êtres intelligens, ne témoigna aucun désir de connaître la généalogie de ses myrtes et de ses roses ; content de savoir qu'aucun des voyageurs n'avait vu le sultan de Masiath, il changea habilement d'entretien ; et, le repas fini, il proposa de leur montrer quelques phénomènes de sa grotte : Les héros d'Homère, dit-il en souriant, faisaient l'échange de leurs armes avant de se combattre ; nous, avant de nous aimer, nous ferons l'échange de nos merveilles.

Nous avons vu que, quand les deux paladins arrivèrent au bois de Mélèze, le ruisseau sur la rive duquel ils vinrent s'asseoir, leur parut tirer sa source du rocher : cette source jaillissait réellement d'un réservoir, produit de la fonte des neiges, que le temps avait creusé au sommet de la montagne. Le Vieillard, en venant s'établir, dans les premiers âges, sur cette partie du Liban, profita de ce jeu de la nature pour embellir sa retraite. Le soleil d'été, alors dans toute sa force, avait tari en grande partie le réservoir ; ce qui donnait la plus grande facilité de travailler dans l'ouverture de cinq cents pieds de hauteur, pratiquée lentement par les eaux, et

qui aboutissait près de la rotonde de stalactites, choisie pour le cabinet d'étude du philosophe; celui-ci fit creuser régulièrement, en forme de cône renversé, l'abyme sans forme où le torrent se précipitait, et y ménagea deux séries d'assises, du haut jusques au bas, dont l'une en bancs de gazon émaillé de fleurs servait de degrés pour atteindre au sommet, l'autre en rocailles présentait mille points de repos aux ondes jaillissantes, pour en former autant de cascades : la circonférence supérieure, égale par son diamètre à la profondeur du cône, était bordée tout entière de cèdres, vieux d'un grand nombre de siècles, qui protégeaient, contre l'éboulement des terres et des roches, la demeure paisible du philosophe de la nature.

Il faut observer que les deux séries d'assises ne communiquaient point entre elles. L'architecte de ce hardi monument avait rencontré des deux côtés du cône, et à une égale distance, un banc de granit rouge qui partait de l'extrémité supérieure de la montagne, et se prolongeait probablement jusque dans sa base, ce qui formait deux murs immenses, que le ciseau avait rendus encore plus inaccessibles en les polissant comme des miroirs.

Le Vieillard tira parti, en homme de génie,

de ces irrégularités : les assises de verdure étaient au midi en face des cascades : il fit construire à l'orient, dans la roche de granit, quarante appartemens l'un sur l'autre, et dans celle du couchant, autant de tombeaux. On demandera peut-être pourquoi cette profusion de logemens, et surtout de demeures funèbres, pour un sage isolé sur le globe, qui n'avait besoin que d'un arpent pour vivre et d'une toise de terrain pour mourir? Attendons la réponse du Vieillard, s'il daigne nous la faire; car comme il n'interroge personne, il n'aime guère à être lui-même interrogé.

Il est difficile d'exprimer l'enthousiasme des deux jeunes voyageurs, quand, au sortir de la rotonde de stalactites, ils entrèrent dans ce cône, dont leurs yeux pouvaient à peine atteindre la hauteur, et leur imagination apprécier la magnificence; le soleil, alors à son midi, éclairait jusqu'au fond du monument; il vivifiait les fleurs des assises de verdure, couvrait d'une écharpe de feu les deux roches de granit, se jouait au travers des rocailles transparentes, et changeait les cascades en autant d'arcs-en-ciel. Ce spectacle était à la fois si neuf et si grand, que l'Adonis oublia un moment de baiser son bouton de rose,

et l'Arabe de maudire la tige de myrte qui avait fait son infortune.

Au centre inférieur du cône, s'élevait un autel de pierres brutes, sans ornement et sans statue, qui contrastait, par sa simplicité, avec la magnificence de cette espèce de temple de la nature. Voilà, dit le sage à cheveux blancs, l'autel de l'ordonnateur des mondes; sa grandeur colossale ne saurait être que rappetissée par nos faibles monumens : contens d'offrir à la cause de tout un hommage aussi simple que les cœurs purs dont il émane, réservons la parure pour les faibles ouvrages de notre intelligence.

A mesure que les deux paladins montaient les degrés de verdure, siége d'un éternel printemps, leur admiration devenait plus vive. Voilà, disait l'un, un travail à comparer aux jardins suspendus de Sémiramis : Babylone n'est plus, répondait le Vieillard, et mon jardin, construit avant elle, conserve encore toute sa fraîcheur. Combien de milliers d'hommes, disait l'autre, n'a-t-il pas fallu pour exécuter ce cône, puisqu'un Pharaon n'élevait son orgueilleuse pyramide qu'avec les bras de cent mille esclaves ? Pour moi, ajoute le sage, j'ai fait le plan de tout ce que vous

voyez en une heure; je n'ai employé d'autres bras que ceux de mes enfans, et une révolution du globe autour du soleil a suffi pour exécuter l'ouvrage.

Arrivés au sommet du cône, les hôtes du Vieillard aperçoivent, au milieu d'un massif de cèdres, un Observatoire babylonien, soutenu de deux rangs de colonnes, dont la terrasse supérieure dominait sur les arbres destinés à le protéger contre les tempêtes. Le point du Liban, où cette tour avait été construite, se trouvait déjà un des plus élevés de la chaîne; grâce à l'Observatoire, aucun des pics qui se trouvait dans sa direction ne pouvait lui voiler les objets : il est vrai qu'à cette hauteur étonnante, les mers ne paraissent que des nappes d'eau, et les villes les plus populeuses que de faibles nuages. Mes amis, disait le Vieillard, tous les jours je viens passer quelques heures sur cette terrasse, d'où mes regards se perdent dans l'immensité de l'espace; c'est là que je m'instruis à apprécier les hommes, leur existence fugitive, leur ambition circonscrite, et leurs titres éphémères à l'immortalité. Aussi ma curiosité n'a-t-elle plus qu'un faible aliment. Les empires passent devant moi avec la rapidité de la pensée; je plane sur tout ce qui a occupé le burin de l'histoire,

comme l'aigle sur toutes les cimes de cette chaîne de montagnes, et, à quelques hommes supérieurs près, tels que Gengiskan, le monarque français Louis IX et le sultan de Masiath, je ne crois aujourd'hui de dignes d'occuper mon entendement, que l'être des êtres, moi et la nature.

Cependant l'Adolescent, dont les yeux étaient supérieurement organisés, cherchait à fixer des points sur cette espèce de carte géographique, projetée par la nature dans le vague de l'horizon. Voilà, disait-il, le grand désert d'Arabie à l'orient; mais les ruines de Palmyre échappent à ma vue. Je plonge à l'occident sur la Méditerranée, et je ne vois point l'île antique de Vénus; je cherche du côté du midi cette superbe ville du Delta, bâtie sur le modèle de la Diploïde d'Alexandre, et à peine mes yeux égarés dans le vide de l'espace peuvent-ils en assigner la place. Vénérable Vieillard, toi que la nature semble avoir fait le dépositaire de sa toute-puissance, te serait-il donc si difficile de suppléer par quelque mode inconnu à la faiblesse de ma vue physique, comme ta raison profonde a déjà suppléé au vide de mon intelligence?

Rien n'est impossible, mon fils, à une expé-

rience de quarante siècles ; tu vois cet instrument placé au centre de mon Observatoire : je vais, par son moyen, te créer un nouvel organe de la vue et te faire atteindre des objets, dont ton imagination seule semblait pouvoir apprécier l'intervalle.

Tu viens de me parler d'Alexandrie : là est un phare célèbre, où un mécanicien des Ptolémées avait placé un instrument de son invention, destiné à rapprocher les objets. A en croire les Egyptiens toujours exagérateurs, cette machine faisait discerner, sur la mer intérieure, un navire sous voile qui en était éloigné de six cents milles : un pareil résultat est impossible, parce que, d'après la convexité reconnue du globe, un observateur placé sur une tour de cent cinquante pieds d'élévation ne saurait atteindre, sur la surface unie des ondes, à plus de treize mille toises de distance ; mais, partant de l'idée primitive de l'artiste égyptien, combinant dans ce tube d'or l'effet, incompréhensible pour le vulgaire, de deux miroirs de métal et de ce que j'appelle un oculaire à réfraction, au lieu de placer mon Observatoire sur la terrasse d'un phare de cent cinquante pieds, le transportant sur la cime d'un mont qui s'élève au-dessus des nuages,

j'ai réussi à prolonger ma vue presque aussi loin que ma pensée. Je vais justifier mon ascendant sur la crédulité de mes amis, en les faisant voyager tous deux un moment dans cette région des merveilles.

En ce moment le Vieillard fait tourner le tube d'or sur son pivot, et le dirige au couchant sur la partie de la Méditerranée qui sépare Arad de l'île de Chypre ; à peine son œil est-il fixé sur l'oculaire de l'instrument, que, reculant avec effroi : Mes amis, s'écrie-t-il ! un grand malheur menace les habitans de ces paisibles contrées, qui furent un des berceaux du genre humain : venez et voyez.

L'Arabe alors se trouvait à côté du télescope (*a*) ; le Vieillard interpose sa main sur un des yeux du jeune homme, lui fait fixer de l'autre l'espace de mer sur lequel l'instrument se trouvait dirigé ; et celui-ci déclare qu'il voit la Méditerranée couverte de vaisseaux armés en guerre, et cinglant à pleines

(*a*) Il y a dans l'Arabe une longue périphrase : l'amour de la précision m'a engagé à la traduire par un mot qui la renferme toute entière, mais qui n'a été trouvé qu'à l'époque des découvertes astronomiques des Galilée, des Cassini et des Newton.

(*Note de l'Éditeur français.*)

voiles vers le rivage que domine la chaîne du Liban, comme s'ils voulaient en faire la conquête.

L'Adolescent, étonné à la fois et de la merveille et de ce qu'elle présageait de sinistre, était tombé aux genoux du Vieillard, qu'il regardait comme un de ces génies intermédiaires, chargés par l'ordonnateur des mondes d'être pour la terre une seconde providence, et il semblait lui dire dans son silence éloquent : Puisque tu es un demi-Dieu, protége-nous.

L'homme primitif, cédant à une émotion involontaire, le relève avec attendrissement. Enfant de la nature, lui dit-il, ma longue expérience, le spectacle de quatre mille ans de vicissitudes, l'habitude de voir les empires s'écrouler les uns sur les autres, ont singulièrement affaibli ma sensibilité. A force de voir souffrir le genre humain en masse, j'ai appris à attacher moins d'importance aux souffrances des individus. Cependant un sentiment impérieux et que je ne saurais définir, m'attache à ta destinée. Dès le premier moment que je t'ai aperçu, un charme indéfinissable, répandu sur toute ta personne, semble avoir enchaîné mon existence. Quand tu as arraché

mon bouton de rose, je n'ai pas éprouvé la même peine que quand ton ami a mutilé ma tige de myrte. Vingt souverains ont tenté vainement de découvrir ma demeure, et ces portes de rochers, inaccessibles au reste des humains, se sont ouvertes devant toi. Etre étonnant, puisque tu as réussi à me rendre sensible, je te protégerai sans doute; mais que t'importe l'appui même des maîtres du monde? Ne tiens-tu pas de toi-même ta supériorité sur tout ce qui t'environne? Montre-toi à l'homme qui oserait être ton ennemi, et il s'étonnera de son ressentiment; parle, et il sera subjugué.

L'Adolescent ajoutait un prix à cet éloge par sa touchante modestie : une pudeur ingénue colorait les lys de son visage : il aurait voulu se cacher au sein de la terre; et, s'apercevant qu'il était sur un des points les plus élevés de sa surface, il portait machinalement sur ses yeux la main du Vieillard, qui ne termina cette scène céleste d'embarras, qu'en attirant le jeune homme dans ses bras pour l'embrasser.

Pendant ce temps-là, les soldats de la flotte ennemie débarquoient sur le rivage : le tube d'or fut incliné d'un point; et l'Adolescent

ayant pris la place de l'Arabe, vit distinctement deux armées rangées en bataille. Il reconnut jusqu'aux drapeaux : c'était le soudan d'Egypte Melech-Salah qui, malgré les glaces de la vieillesse, déployant, à la tête de la milice des Mamelucks, toute la bravoure de ses premières années, s'opposait à la descente des Croisés en Phénicie. En moins d'une heure, la mer et la rive adjacente au Liban furent couvertes de cadavres ; les Français, vainqueurs en tout temps, même dans la plus mauvaise des causes, l'emportèrent à la fin sur les cohortes égyptiennes ; mais ils perdirent tant de monde dans cette première action, qu'il était évident qu'une seconde victoire deviendrait le tombeau de la Croisade.

Ce spectacle de morts précipités dans la mer par des mourans qui allaient les rejoindre, de cohortes renversées par les roches qu'on roulait du haut des montagnes, de vaisseaux embrasés par les vaincus, pour ne point tomber entre les mains de ceux qui tentaient l'abordage ; ce spectacle déchirant, dis-je, eut bientôt flétri l'ame de l'enfant de la nature. Il quitta avec effroi l'espèce de guérite où la curiosité naturelle à son âge l'avait mis en sentinelle ; et, se tournant, l'œil humide de

pleurs, du côté du Vieillard : Je ne sais, dit-il; mais si j'étais guerrier, la victoire même fatiguerait ma sensibilité. Je ne crois pas qu'on jouisse d'une gloire bien pure quand on est maudit de ceux dont on a triomphé, et que l'on dorme d'un bon sommeil quand la tête ne repose que sur des cadavres.

Bon jeune homme, répond le Patriarche, tu parles d'après ton cœur, et le cœur ne trompe guère, même en législation. Eh quoi! les pestes, les tremblemens de terre, les éruptions des volcans et tous les cataclysmes du globe ne tourmentent donc pas assez l'espèce humaine, sans qu'elle ait encore à gémir de l'ambition des rois, des querelles du fanatisme et de l'épidémie des Croisades? Mon fils, on dit le monde bien vieux; mais il me semble que la raison des êtres qui l'habitent, est bien jeune encore. A quoi sert donc l'ordre social, si ce n'est pas à prévenir les guerres d'homme à homme et de peuple à peuple? Ce n'est que pour jouir de la paix, que la raison suprême des lois a créé le pouvoir. Si les souverains ne savent que déchirer la terre, qu'ils nous remettent dans l'état de nature, sans ajouter encore aux chaînes de la nécessité celles des gouvernemens.

L'Arabe n'avait point pris part à cet entretien ; il ne l'avait pas même entendu ; car du moment que l'Adolescent avait abandonné le télescope, il s'y était élancé et n'avait quitté son poste que lorsque les Croisés n'ayant plus d'ennemis à combattre, commençaient à asseoir leur camp sur le champ de bataille. En ce moment il se lève avec fierté ; et, tirant son cimeterre de son fourreau : Je suis Arabe, dit-il, c'est-à-dire libre ; tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne souffrirai pas que d'insolens étrangers, qui sont sans patrie, viennent me ravir la mienne : je vais offrir mes services au brave soudan des Mamelucks ; je défierai, s'il le faut, le général même de cette armée de brigands : *la gloire ou la mort*, voilà désormais ma devise. Si je triomphe, j'en deviendrai plus fort, pour me venger de la tige de myrte qui fait le tourment de ma vie ; si je succombe, en cessant d'être, je serai trop heureux de l'oublier.

L'Arabe, en présence du Vieillard, présentait l'image d'Achille devant le Nestor de l'Iliade ; l'explosion de son courage était si violente, qu'il y aurait eu du danger à lui opposer de la résistance. Aussi le sage, gardant un silence philosophique, se contenta d'aller

changer l'appareil de son instrument; et, après diverses tentatives qu'il rendait à dessein infructueuses, pour donner à la fougue impétueuse du jeune guerrier le temps de se calmer, il dirigea le tube d'or sur le roc inaccessible où le sultan de Masiath avait établi sa forteresse. Brave Arabe, dit alors le Vieillard, je t'ai montré le mal à l'ouest de la chaîne du Liban; viens à l'est, et je vais t'en offrir le remède.—

Le remède est dans mon cimeterre : je ne sais point endurer mes injures, encore moins celles de mon pays; et le temps que la raison perd à méditer ses coups, mon courage l'emploie à frapper.—

Jeune insensé, c'est toi seul que tu frappes: c'est toi seul que tu veux punir des attentats dont tu demandes vengeance; crois-moi, l'homme en société des grandes populations du globe n'est pas l'homme isolé de tes déserts : le courage individuel peut briller un moment, mais il se brise devant les masses contre lesquelles il se déploie; ce n'est pas la bravoure, c'est le nombre des tyrans qui, à la longue, détruit toutes les résistances. Voilà pourquoi, dans les convulsions politiques, l'homme sage qui est seul, attend les événe-

mens et ne les dirige pas. Crois-moi, laisse dormir ta valeur jusqu'à ce que ta raison la rende utile à tes semblables ; sois toujours en guerre avec les crimes, et rarement avec les hommes. Ceux-ci, entraînés par les événemens qu'ils ne peuvent ni prévoir ni prévenir, ayant une existence trop courte pour mûrir des insurrections contre les mauvaises lois, plus faibles en général que pervers, méritent peu qu'on s'arme pour les punir, et encore moins qu'on meure pour les défendre.—

Ta philosophie peut me réduire au silence, mais elle ne saurait me persuader. Né dans le pays le plus indépendant du globe, je ne suis entré en commerce avec les hommes que pour éprouver, de l'être qui m'était le plus cher, la plus révoltante des injustices. Cet événement terrible a fait la destinée de ma vie ; mon sang bouillonne dans mes veines toutes les fois que je rencontre des tyrans. Eh ! qui le fut jamais d'une manière plus insultante à l'espèce humaine que ces Croisés, qui veulent nous ravir notre patrie, parce qu'il y a douze siècles et demi que leur Dieu y est mort ; qui, pour posséder un vain tombeau à Jérusalem, se proposent d'en faire un de l'Egypte, de l'Arabie et de la Palestine ! Sans doute il vau-

drait mieux qu'un grand nombre d'êtres libres s'unissent pour faire disparaître à la fois, de la surface de la terre, un plus grand nombre d'oppresseurs; mais enfin, pourquoi enchaîner le courage individuel de l'homme qui a la conscience de ses forces? un jour, une heure, un moment de délai, ne sont-ils pas des délits inexpiables, quand on aurait pu sauver de l'incendie une chaumière, prévenir un assassinat? D'ailleurs le méchant, quelle que soit sa puissance, est toujours seul; seul je puis l'attirer dans l'ombre, le combattre corps à corps, lui faire subir le sort de ses victimes. Que m'importent ses gardes, ses échafauds? Je serais toujours plus fort que lui, parce que je sais mourir. —

Le raisonnement n'aurait fait que glisser sur une imagination aussi exaltée; il est des êtres organisés d'une manière si bizarre, qu'ils sont inaccessibles à toute espèce de lumières : la foudre même les écraserait sans les éclairer. Le Vieillard prend l'Arabe par la main, le conduit auprès de son appareil; et, lui montrant la forteresse de Masiath : Jeune Musulman, lui dit-il, je vois, à ton courage et surtout à tes principes, que le ciel t'a fait naître pour obéir au sultan qui règne sur cette contrée:

je ne contrarierai point en toi l'impulsion de la nature ; va de ma part lui offrir tes services : terrible pour les tyrans de la terre, il est le génie tutélaire de l'homme libre, qui le rend maître de sa destinée ; tu brûles de punir une tige de myrte, de faire rendre compte aux Croisés de leurs attentats : eh bien, si la vengeance a pour toi tant de charmes, tu pourras, sous les auspices de ton nouveau souverain, en épuiser toutes les jouissances. Je te vois impatient d'entrer dans la carrière que je viens de t'ouvrir ; je ne retiens plus ton bouillant courage, laisse-moi t'armer d'un fer qui te rendra terrible, mais sans te rendre invulnérable ; frappe les oppresseurs de l'homme sans les assassiner ; fais couler beaucoup de sang impur, et, s'il est possible, sois heureux.

L'Arabe faisait étinceler son cimeterre ; il regardait tour à tour Masiath et son bienfaiteur ; il semblait ivre de joie et de reconnaissance. Le Vieillard le conduit dans un appartement secret de la tour, le revêt d'une cotte d'armes qui avait appartenu au paladin Roland, y joint une épée d'une trempe rare, dont la poignée à hyéroglyphes devait lui servir de passe-port auprès de son nouveau souverain, et, après lui avoir bandé les yeux, le mène par

la main dans une route secrète, connue de lui seul, qui aboutissait aux dernières limites de sa petite monarchie.

Quand on eut marché en silence l'espace de deux milles, le mugissement d'un taureau se fit entendre; alors le Vieillard délia le bandeau qui couvrait les yeux de l'Arabe. Quelle fut la surprise de celui-ci, lorsqu'il se vit sur un des pics du Liban, les pieds posés sur une plate-forme de six pieds à peine de circonférence, dont il occupait la surface avec son guide et un taureau; et quand, parcourant l'horizon, il reconnut que le rocher, taillé en forme de muraille, aboutissait de trois côtés à un abîme incommensurable! Il y avait dans ce spectacle terrible de quoi tourner la tête à l'homme le plus intrépide. Le péril semblait même d'autant plus éminent, que le quadrupède étonné, mais furieux, occupant de la circonférence de son corps tout l'espace qui conduisait au sentier, le plus léger mouvement suffisait pour déterminer sa chute dans le précipice. L'Arabe, quoique ému, regarde sans pâlir le Vieillard; une ame neuve encore se connaît en générosité. Jeune homme, dit ce dernier, il n'est donné à personne d'entrer dans ma grotte ou d'en sortir sans mon aveu.

Si quelque audacieux veut forcer son vestibule du côté du bois de Mélèze, les roches, quand je ne les sépare pas moi-même, tombent sur lui et l'écrasent ; si, montant à ma tour, il me quitte dans des desseins sinistres, forcé de prendre la seule route que nous avons suivie, il arrive à cette plate-forme, où, quand je ne le protège pas, il trouve la mort.

L'Arabe tombait de surprise en surprise ; un instant après, le Vieillard feint de prendre le taureau par la corne ; le quadrupède terrible fait un mouvement en arrière, pose le pied sur une pierre fatale ; alors une partie du rocher s'écroule, et l'animal se précipite avec fracas dans l'abîme. L'épreuve est faite, dit le Vieillard : tu n'es pas troublé, et ton ame magnanime me répond que tu ne trahiras pas les secrets que j'avais osé confier à ton inexpérience. Oublie désormais mon asile, mais n'oublie pas l'être qui t'y a reçu, qui te porte dans son cœur, et dont la main invisible te protégera jusqu'à ce que tu rentres dans le sein de la nature.

En achevant ces mots, il cherche sous les décombres de la plate-forme une pierre taillée en héxagone, qu'il ordonne à l'Arabe de soulever ; c'était l'entrée d'une longue galerie

taillée dans l'intérieur du rocher, et éclairée d'intervalles en intervalles par des ouvertures qui servaient de nids aux aigles et aux vautours. Après une demi-heure de descente sous ces voûtes inconnues, on arriva à une porte d'airain revêtue exprès en-dehors d'un tapis de mousse, afin de la dérober à tous les regards : la seule pression d'un bouton la fit ouvrir; elle donnait sur un sentier à perte de vue, dont le point de perspective était la citadelle de Masiath. Le nouveau paladin et son guide, rendus tout-à-fait à la lumière, tombent dans les bras l'un de l'autre, et se disent un adieu qu'ils croient éternel; qui l'aurait été du moins, s'il ne s'était pas trouvé des élémens incompatibles entre le caractère du jeune prosélyte qui se dévouait, et celui du prince qui devait profiter de son dévouement.

Après cette scène d'effusion de cœur, l'Arabe acheva de descendre le Liban, et prit la route que son courage lui indiquait, méditant en silence sur les merveilles dont il venait d'être le témoin, sur la profonde sagesse du Vieillard, sur la beauté du jeune Adonis, à qui il devait la vie, et appuyant surtout sur son antipathie pour la tige de myrte qui occupait d'autant

plus sa pensée, qu'il faisait plus d'efforts pour la bannir de sa mémoire.

Le Vieillard, de son côté, l'esprit calme, parce que les petites passions humaines ne pouvaient l'atteindre, remonta avec gaîté à sa tour, par la route souterraine de la plate-forme.

CHAPITRE II.

Idées premières qu'on saisit, sans les chercher, sur un des héros de cette histoire.

La longue absence du Vieillard avait fait naître les idées les plus sinistres à l'Adolescent, qui était resté en sentinelle sur la tour; ne pouvant expliquer dans les principes de sa grandeur d'ame la précaution injurieuse de bander les yeux de l'Arabe, après l'avoir comblé de bienfaits, il avait été tenté de croire que, comme dans les anciens sacrifices de la religion grecque, l'homme des temps primitifs avait paré sa victime pour l'immoler. Ce soupçon s'était changé presque en certitude, lorsqu'ayant dirigé par

hasard, du côté de la plate-forme, le tube d'or, il avait aperçu un corps étranger tomber dans l'abîme. Aussi, quand le Vieillard parut seul, l'Adonis mit une grande réserve dans ses caresses; il fut tenté plus d'une fois de lui adresser ces mots terribles de la Génèse : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?* Et quand il s'entendit appeler du nom de *fils*, il resta dans le silence de la stupeur, sans baigner, comme c'était sa coutume, la main de son bienfaiteur des larmes de la reconnaissance.

Le Vieillard avait une expérience trop profonde du cœur humain, pour ne pas soupçonner le motif de cette réserve ; cependant il ne parut pas d'abord s'en apercevoir. Le soleil sur son déclin commençait à ne plus dorer que les pics les plus inaccessibles du Liban ; il fallut songer à descendre dans la rotonde de la grotte. Comme l'homme primitif sentait ses genoux harassés de fatigue se dérober sous lui, il demanda le bras de l'Adolescent, qui s'étonna un moment de ne l'avoir pas prévenu. Il fallut s'arrêter dès la seconde assise du cône, et alors ce dernier s'aperçut que le Vieillard s'appuyait sur la pointe d'un cimeterre.

O Dieux! c'est l'arme avec laquelle il a mu-

tilé la tige de myrte, et sa personne même a disparu! —

C'est l'arme avec laquelle il aurait assassiné un héros; je lui épargne un crime et un remords.—

Eh! qui vous a dit que l'homme qui parle d'honneur à vingt ans, aurait été un assassin?—

Qui me l'a dit? Le fanatisme de son courage.—

Ainsi mon frère d'armes, celui qui s'honorait de votre bienveillance, l'infortuné qui devenait sacré pour vous, puisqu'il en avait reçu l'accueil de l'hospitalité.....—

N'achève pas, mon fils?...—

Ce mot, *mon fils*, que les hommes pervers prononcent toujours mal, était sorti d'une manière si pathétique des entrailles du Vieillard, que le jeune homme, qui croyait à la vertu, sentant tous ses soupçons disparaître, s'élança dans ses bras. Oui, dit-il, vous êtes mon pere, et l'Arabe vit encore.

Quand on arriva au pied du cône, les feux éteints du dernier crépuscule rendaient à peine transparentes les colonnes de stalactites qui formaient la rotonde de la grotte; mais le firmament était pur et sans nuages; ce passage d'une clarté qui finit, à des ténèbres qui commencent, dispose d'ordinaire les ames expan-

sives à des épanchemens. Mon père, dit le jeune homme, tout ce qui fait le charme de mon existence est dans Masiath, mais jamais il ne m'a été possible d'en escalader les murs de rocher. Quel est donc ce sultan qui met la majesté de sa couronne à se rendre inaccessible aux hommes, qu'on m'a représenté comme un ange de lumières, et à l'Arabe, comme un ange de ténèbres? Vous le connaissez, dites-vous; il tient de votre bienfaisance le génie qui vivifie son pouvoir. S'il n'y a point d'indiscrétion dans ma prière, éclairez mes incertitudes, et montrez-le moi tel qu'il est; il importe au bonheur de ma vie de savoir s'il est digne de ma haine ou de mes hommages.

Le Vieillard va ouvrir le portique de la grotte du côté qui domine le bois de Mélèzes, afin de jouir plus long-temps du bienfait de la lumière; et, s'asseyant sur un lit de fleurs sauvages, à la naissance du ruisseau : Mon fils, dit-il avec une émotion qu'il cherchait vainement à dissimuler, un pouvoir inconnu m'entraîne dans tes bras. Maître jusqu'ici de moi-même, je cesse de l'être en te voyant; je n'ai rien à te refuser, écoute-moi.

Dans l'origine des âges, tous les gouvernemens furent des Théocraties; il serait en effet

difficile d'expliquer comment l'homme primordial put dire à ses égaux, *vous m'obéirez*, s'il n'avait pas fait intervenir en sa faveur l'ordonnateur des mondes, s'il n'avait sanctionné le titre de vice-roi qu'il usurpait, par celui de vice-dieu.

La Théocratie n'ayant de base que la crédulité, s'affermit dans les siècles de barbarie, et se renverse aux premiers rayons des âges de lumières; la Grèce sous Périclès, et Rome sous les premiers Césars, n'eurent point de Théocrates; mais Moïse le fut, lorsque personne ne savait écrire chez les Hébreux, si ce n'est la caste des prêtres; Numa, quand les Romains croyaient aux visions d'Egérie; et, de nos jours, le Pontife de l'Italie, lorsque l'Europe théologienne s'imagina régénérer l'Asie avec la folie sanglante des Croisades. La Théocratie est une arme terrible entre les mains du vulgaire des rois, parce que, se plaçant toujours eux-mêmes, et non leurs peuples, au centre de la grande circonférence sociale, ils ne font servir qu'à alimenter leurs passions petites et cruelles, le double despotisme qu'ils tiennent de leur épée et de leur encensoir.

Cependant, puisque la masse des hommes ne

semble faite, sur toute la surface de la terre, que pour croire et obéir, il n'était pas impossible de créer une Théocratie raisonnable, c'est-à-dire un art de comprimer toutes les tyrannies du globe avec un gouvernement robuste, qui marcherait à la fois, d'après l'assentiment des peuples et le suffrage du ciel, qui serait fort des lois, du pacte social et de l'empire de la crédulité.

Cet art d'organiser les Théocraties fit de grands progrès, il y a précisément un siècle et demi, lorsque Hassan-Sabah vint fonder sa principauté d'Ismaéliens dans les montagnes de l'Irak Persienne. Alors toute la partie de l'Asie qui s'étend depuis les bords de l'Indus jusqu'à la Méditerranée, obéissait à une foule de petits despotes qui n'écrivaient leurs lois qu'avec la pointe de leur épée. Les cris de cinquante millions d'infortunés transformés en bêtes de somme, ou dévorés par des tigres-rois, dans leurs repaires, parvinrent au sage Hassan, qui se proposa de venger l'espèce humaine, en réparant les torts, à la façon des Thésée et des Hercule, c'est-à-dire en achetant, par la mort des tyrans, les honneurs de l'apothéose.

Pour arriver sans danger à cette Théocratie réparatrice, il fallait d'abord se créer, avec

les prestiges de la crédulité, un peuple purement passif, instrument servile des volontés de son souverain, qui regardât ses décrets comme une émanation des volontés du ciel. Hassan fut admirablement servi dans ce projet par un chef de Bathéniens ou d'*Illuminés* qui, commentant la *doctrine intérieure* d'Ismaël, fils de Giafar, établit le nouveau pacte social sur deux dogmes exclusifs, celui de la Fatalité et celui de la Métempsycose.

Quand Hassan eut bien mûri sa grande conspiration contre les rois ennemis de leurs sujets, il fit, dans son conseil d'État, le procès à ceux d'entre eux contre lesquels l'opinion publique était le plus fortement prononcée ; et des assassins d'élite (si on peut réunir ces deux mots) allèrent, en bravant mille morts, exécuter la sentence.

Cependant la nouvelle religion, comme toutes celles où l'on s'annonce en qualité de vengeurs des droits de l'homme, fit de grands progrès autour de la Perse. Hassan fut obligé d'envoyer des colonies loin de sa métropole, et les principales furent celles d'Hagiaz, à une extrémité de l'Arabie, et de Masiath, au pied de cette chaîne du Liban.

Ta religion, mon fils, a consacré l'audace

d'Abou-Taher, un des théocrates d'Hagiaz ; c'est lui qui, après avoir pillé la Mecque et enlevé de son temple la Pierre Noire, la plus ancienne relique des cultes émanés des hommes, osa, à la tête de cinq cents chevaux, défier une armée du calife composée de trente mille hommes. Le général ennemi étant venu le sommer de se rendre : *J'y consens*, dit l'Arabe, *lorsque tu me montreras, parmi tes trente mille esclaves, trois hommes pareils aux soldats qui m'entourent.* Alors il donne le signal terrible du suicide, et trois de ses cavaliers l'exécutent : l'un se perce le cœur de son poignard, l'autre se jette tout armé dans le Tigre, et le dernier se précipite du haut d'un rocher, au fond d'un abîme. Ce spectacle, comme la tête de Méduse, pétrifie l'armée du calife, et les trente mille Musulmans fuient devant les cinq cents chevaux du Théocrate.

Depuis les révolutions sanglantes de l'Arabie et de la Perse, le centre de la religion politique d'Hassan semble avoir passé dans la principauté de Masiath. C'est son souverain qui est l'ame de toutes ces bandes de héros fanatiques, qui, sous le nom d'Ismaéliens, de Bathéniens, ou, comme les appellent les Croisés, d'Assassins, vont faire trembler sur leurs trônes mobiles

les rois dont les crimes appellent sa vengeance. On le nomme le Scheik-al-gebal; ce qui, dans la traduction littérale de l'Arabe, signifie *le Scheik* ou *le Sultan de la Montagne.*

Le sultan actuel entrait dans l'adolescence quand il commença à régner; je fus chargé, par son père mourant, de pétrir, s'il était possible, pour le bonheur du monde, cet argile, que des femmes de sérail et des eunuques commençaient à modifier pour le plaisir. Le jeune prince, appelé à de grandes choses, avait la fierté qui naît de la conscience de ses forces, et le courage qui semble en légitimer l'abus; je profitai de ces deux principes d'action, pour tendre vers la politique tous les ressorts de son entendement. Je lui montrai Moïse et le fils de la Vierge, trompant les hommes par la révélation, pour les rendre heureux par la morale; je lui rappelai Mahomet, fort de la crédulité humaine, arrachant les peuples à des erreurs sinistres, pour les bercer d'erreurs plus douces; créant, avec ses Houris, la seule immortalité dont la multitude s'accommode, celle qui parle à la fois à l'imagination et aux sens, et unissant la raison terrible de l'épée à l'éloquence persuasive du Coran, pour jeter les fondemens de la religion éternelle. Le jeune

sultan avait un grand caractère ; un jour il ferma son sérail, dressa un camp au milieu de ses jardins enchantés ; et, se jetant dans mes bras : Mon père, dit-il, je dois à tes conseils généreux l'enthousiasme dont tu me vois saisi ; et moi aussi, je pleurerai sur la statue d'Alexandre jusqu'à ce que je puisse l'imiter. Loin de moi une volupté qui ne procure que l'ivresse ; déjà je suis las de jouir, apprends-moi à régner.

Ce fut alors que je lui traçai le plan d'une nouvelle religion politique, d'après l'idée primitive de Hassan-Sabah, religion qui tendait à délivrer la terre de ses oppresseurs, et à amener le genre humain, par la paix universelle, à ne faire qu'une seule famille.

Afin de ne point bâtir ce système de félicité publique dans les nuages, comme la République de Platon, il fallait lui donner deux des grands leviers qui remuent le monde, celui de la force pour épouvanter la race des tyrans, et celui de la crédulité pour avoir l'assentiment de la masse innombrable des victimes.

Il ne fallait point annoncer avec faste cette régénération, parce que toutes les puissances alarmées auraient conjuré pour l'étouffer dans son germe. C'est ce qui avait amené le ren-

versement des deux Théocraties de l'Irak de Perse et d'Hagiaz.

Surtout il était nécessaire que le centre de la nouvelle religion régénératrice ne fût pas dans une des métropoles du globe, comme Rome, Bagdag, ou Constantinople ; car il était à craindre que, dans ces villes immorales, devenues par un luxe dépravateur la sentine du genre humain, on ne fît plier les principes à des haines petites et cruelles, et qu'on n'assassinât les hommes au lieu de les juger.

Toutes ces considérations conduisaient à établir le chef-lieu de la grande puissance dans Masiath, et à l'y maintenir, malgré le temps, la jalousie des sectes sacerdotales et les fureurs des despotes, si par hasard le fondateur se trouvait un grand homme.

Le sultan fut pendant trois ans ce grand homme ; ses décrets, révisés par son conseil d'Etat et sanctionnés par moi, semblaient, par leur justice impartiale, émanés de Dieu même. Pendant cet intervalle, de petits tyrans vinrent abdiquer dans ses mains ; de grands oppresseurs tremblèrent, et la paix régna du Caucase au Liban, et de la Méditerranée à la Mer Caspienne.

Un des modes les plus puissans que nous

imaginâmes pour empêcher les trônes absolus, les aristocraties perverses et les démocraties immorales de peser sur les peuples, fut de faire enlever, du théâtre de leur tyrannie, les oppresseurs puissans qui avaient évidemment violé le pacte social, de les conduire, sous mille déguisemens divers, dans cette retraite inaccessible, et de leur faire expier, par une captivité plus ou moins étroite, les attentats dont ils avaient souillé leur gouvernement. Tu connais, mon fils, ces deux immenses murailles de granit, où, dans un temps plus heureux et pour un usage connu de moi seul, je fis pratiquer quarante appartemens et autant de tombeaux. C'est là où Timour et moi nous tenions renfermés nos captifs. Les hommes puissans qui n'étaient qu'égarés habitaient les appartemens et y jouissaient d'une liberté plus ou moins étendue, en raison de la vérité de leurs remords. Pour les grands oppresseurs du genre humain, ils se voyaient ensevelis tout vivans dans les demeures funèbres, mangeant les fruits dont ils se nourrissaient, sur la cendre des morts qui les avaient précédés, et, dans leur imagination troublée, croyant sans cesse voir errer autour d'eux les ombres de leurs victimes.

Je croyais que, d'après ces exemples terribles, le souverain de Masiath serait peu tenté d'imiter les forfaits que la morale le chargeait de punir. Malheureusement j'abandonnai trop tôt à lui-même le lion-roi que j'avais apprivoisé. Une beauté de la Georgie prit ma place dans son cœur; elle avait des vengeances à exercer; le sultan épousa sa haine, devint injuste; et le sage couronné ne fut plus, dans ses accès d'amour, qu'un de ces chefs de brigands dont on met la tête à prix, partout où il y a des lois, des mœurs et un pacte social.

Ces deux époques de son règne justifient peut-être les deux jugemens contradictoires portés ce matin dans cette grotte, et qui ont excité ma curiosité. On te l'a peint sous les traits du plus beau des hommes, quand une philosophie tutélaire ne lui faisait rendre que des oracles; on est toujours tenté de croire beau ce qui nous protège. D'un autre côté, on en a fait un monstre aux yeux de l'Arabe, lorsque l'amour, enchaînant sa sagesse, lui commandait des assassinats. L'idée de la laideur, dans la langue populaire, marche toujours à côté de celle de la férocité.

Le temps viendra peut-être, mon fils, où tu jugeras par toi-même le prince dont la haine

ou l'amitié fait tant de portraits infidèles ; alors tu ne confondras pas son ame avec son visage, tu ne lui donneras pas les traits du tyran de Caprée, lorsqu'il en imite les fureurs ; et quand il déploie sa bienfaisance, tu n'en feras ni un Pâris ni un Alcibiade.

Mais je te préviens que la nature semble avoir jeté cet homme extraordinaire dans un moule particulier ; son génie et son courage sont à lui, tandis que quand il s'égare, il n'a qu'une perversité d'emprunt. Irrite-t-on sa fierté ? son premier mouvement est terrible ; il irait poignarder le calife dans Bagdad et embraser Samarcande ; mais si, lorsque son cimeterre est levé sur la tête du successeur de Mahomet, lorsque des torches d'incendie entourent la ville de Gengiskan, on parle un instant à sa grandeur d'ame, Samarcande redevient libre, et le calife est sauvé.

CHAPITRE III.

Série d'événemens merveilleux, pour ceux qui croient aux merveilles.

L'ADOLESCENT avait écouté, avec un intérêt plus grand que celui de la curiosité, le récit du Vieillard; et, quand celui-ci lui avait fait pressentir qu'un jour viendrait peut-être où il serait introduit dans Masiath, il avait été sur le point de se jeter à ses pieds. Masiath, en effet, comme il l'avait dit lui-même, renfermait l'être qui maîtrisait sa destinée, celui qui tenait tous ses desirs en effervescence, et dont il aurait acheté de sa vie l'espoir de se rapprocher un moment. Ce mot du sage fut même le dernier qu'il entendit, parce qu'il absorba toutes les facultés de son ame; le reste du portrait du sultan se trouva entièrement perdu pour lui, et, sans moi, il le serait sans doute pour la postérité.

Le Vieillard, qui observait tous les mouvemens de l'ame du jeune étranger sur son visage, s'aperçut aussi que, depuis ce mot, qui semblait jeté au hasard, mais qui était réellement

Universelles BIBLIOTHECA Cistavlensis

le fruit d'une haute combinaison, il avait gagné singulièrement sa confiance. On s'inquiétait moins de la destinée de l'Arabe, mais on parlait sans cesse de Masiath ; on attendait le jour avec empressement pour revoir sa position avec le télescope ; on baisait sa main plus souvent, lorsqu'il disait que les jardins enchantés du sultan s'ouvraient à sa voix, quand ses amis désiraient d'en contempler les merveilles.

Cependant la nuit commençait à épaissir ses voiles ; le Vieillard, pressé par la faim, propose au jeune étranger de prendre un léger repas, avant de se livrer au sommeil. Tous les deux rentrent alors dans la grotte ; la porte de rochers se ferme, et, au milieu des ténèbres les plus profondes, chacun cherche à tâtons le sopha de verdure.

Avoue, mon fils, que ces ombres, cette solitude inconnue au reste des humains, cet abandon total de ta destinée entre les mains d'un être qui a une grande puissance, t'inspireraient quelque terreur, si ton ame était destinée à sentir l'atteinte des remords. —

Qu'ai-je à craindre ? ne m'avez-vous pas embrassé ?—

Néron embrassa Britannicus au moment où il lui présentait la coupe de poison. —

Il n'y a point de Néron parmi les hommes qui ont vu le berceau de la nature.—

Mais enfin cet Arabe à qui tu as sauvé la vie, que tu traitais de frère, que j'ai regardé un moment comme mon second fils..... —

Il l'est encore, car mon père m'en parle avec sérénité. —

Ne l'ai-je pas conduit, les yeux bandés, sur une roche inaccessible du Liban entourée d'abîmes ? —

J'ai suivi sa route avec le tube d'or qui était au haut de la tour.—

Et, quand il n'y avait plus que quelques lignes de distance entre lui et la mort....—

Alors j'ai cru voir un corps quelconque se précipiter dans l'abîme : le dirai-je même ?... Malgré l'intervalle immense qui m'en séparait, il m'a semblé entendre le fracas de sa chute.—

Eh bien, jeune homme, tu n'as point d'effroi ?.... —

Je commence à en ressentir, car vous ne m'appelez point votre fils.—

Ainsi je ne suis point un Néron à tes yeux.—

Un voile impénétrable me cache la destinée de l'Arabe; mais j'attends en silence que votre sagesse le déchire. Quand tout vous accuse ici, ma tendresse vous défend; et, accueilli

dans cette grotte par votre main hospitalière, j'aime mieux, sur un pareil événement, en croire mon cœur, que mes yeux et mes oreilles.

Le Vieillard attendri pressa alors la main du jeune homme contre son sein ; et celui-ci se contenta de lui dire avec émotion : Vous le voyez, je vous avais bien deviné.

En ce moment un trio de voix mélodieuses se fait entendre au haut de la voûte ; quatre figures voilées, en forme de cariatides, se montrent dans les interstices des colonnes de stalactites, portant des trépieds surmontés de flambeaux ; et la terre s'entr'ouvrant, mais sans fracas, devant le lit de verdure, on voit s'élever lentement une table de bois de cèdre chargée de laitage, de légumes et de fruits qui réunissent l'éclat à la maturité.

Il est difficile d'exprimer la surprise du jeune homme, quand il vit tous ses sens captivés à la fois au gré de la magie du Vieillard ; ses yeux, par la réflexion des lumières sur le cristal diaphane des stalactites ; son oreille, par une mélodie enchanteresse, dont le mécanisme lui était inconnu ; son odorat, par le parfum qui s'exhalait des plus beaux fruits de l'Orient.

Voilà une surprise, dit-il, dont les jardins de Masiath ont pu donner l'idée.

Non, mon fils, reprit le sage, c'est de moi que le sultan la tient. Je le rendis témoin d'un pareil coup de théâtre, le jour qu'il vint m'apporter en secret le testament de son père. Il l'a depuis imité plus d'une fois dans un pavillon de son sérail, et toujours il en a tiré parti en homme de génie, pour étendre les fils imperceptibles du réseau avec lequel il veut envelopper l'univers.

L'Adolescent respirait à son aise dans cet atmosphère d'enchantemens. Il mangea avec appétit, et n'en parla pas moins. On peut observer que ses discours, qui ne manquaient pas d'art dans leur apparente volubilité, tendaient tous à ramener l'entretien sur les jardins de Masiath. Il interrogea à cet égard le Vieillard sur une foule de questions accessoires, mais sans oser entamer la principale. On voyait que son cœur errait dans ces jardins, qu'il n'en rougissait pas, mais qu'il voulait être deviné.

Parmi cette galerie de tableaux qui occupèrent tour à tour l'imagination impétueuse du jeune homme et la raison tranquille de son hôte, il était difficile que la dernière descente

de Louis IX sur les côtes de la Syrie n'occupât pas une place. On se perdit de part et d'autre en vaines spéculations sur le succès de cet armement, et enfin l'Adolescent crut résoudre le problème par les faits, en demandant quelle avait été l'issue de la dernière Croisade.

Ce n'est pas à moi à répondre, dit le Vieillard, car je n'ai joué qu'un rôle passif dans une expédition aussi sanglante. Il est ici des témoins qui ont pris part à ces scènes de carnage, et qu'il est difficile de récuser. Tourne tes regards, mon fils, du côté des colonnes, et interroge les Cariatides.

A peine l'homme primitif avait-il prononcé ces mots, que les voiles qui cachaient ces figures tombèrent à leurs pieds ; et, au lieu de froides statues portant des flambeaux, l'Adolescent vit quatre héros de l'ancienne chevalerie, bardés de fer, le casque en tête et la pique à la main, prêts à entonner le chant des batailles.

Ange du Liban, dit le plus vieux des guerriers, tu vois en nous les restes déplorables d'une des plus absurdes irruptions de l'Europe en Asie, d'une de celles qui déshonoreraient le plus l'espèce humaine, si elle pouvait l'être par l'ignorance de quelques rois et le fanatisme de quelques prêtres.

Nous étions dévoués, dit un autre, à la mort la plus odieuse, pour l'homme dont l'élément est un champ de bataille : à celle de l'échafaud, lorsque le sage qui habite ces retraites obtint notre grâce du sultan de la Montagne.

Devenus esclaves de notre libérateur, ajoute un troisième, il a fait de nous ses amis; il nous a éclairés sur le néant de notre politique religieuse, sur les préjugés de l'honneur féodal, sur l'atrocité du dogme infernal du prosélytisme; et, en nous enlevant à l'inquisition papale et aux erreurs orgueilleuses des ordres de chevalerie, il nous a rendus à la nature.

Vingt fois, dit le dernier, cette intelligence tutélaire nous a proposé de retourner en Europe chargés de ses bienfaits; mais, libres de fait, nous n'avons pas voulu l'être de droit. Le bonheur est ici, parce qu'il ne saurait être dépravé par l'influence des hommes, parce qu'il est tout entier dans notre cœur et dans la morale.

Notre bienfaiteur a fait de nous des hommes nouveaux, il nous a créés comme la Pandore de Pygmalion, et c'est dans ses bras que nous voulons mourir.—

Votre reconnaissance, dit le Vieillard, est au-dessus de mes bienfaits: eh! moi aussi je suis

l'allié des rois dont vous êtes issus, et des héros que vous représentez! Ce secret, qui pèse depuis long-temps à ma sensibilité, demande aujourd'hui à être épanché devant vous, ainsi que devant cet excellent jeune homme, descendu du Ciel, pour m'indiquer mon origine et le dernier séjour que je dois habiter. Une force impérieuse que je ne puis vaincre m'assure qu'il n'y a point d'indiscrétion à redouter de la part d'illustres Paladins qui sont de ma famille, et encore moins de la part d'un Ange qui est digne d'y entrer.

Le jeune homme était dans le ravissement. Sur un mot que le Vieillard lui dit à l'oreille, il va détacher les casques des anciens Paladins, les délivre du poids importun de leur armure, et les fait asseoir à la table du plus étonnant des philosophes.

J'avais un fils, reprit l'auguste Vieillard, et un fils de la plus haute espérance; il avait la bravoure d'Achille avec sa beauté. Je l'envoyai, il y aura bientôt trente ans, dans l'île de Chypre, pour étudier la tactique militaire de l'Europe, et faire ses premières armes contre les pirates de l'Asie, qui infestaient ses côtes de leurs brigandages. Une jeune princesse de Lusignan, du nom d'Adèle, en devint éprise,

obtint l'aveu de son père ; elle avait déjà le mien, et elle l'épousa.

S'il en faut croire leurs récits, confirmés d'ailleurs par les historiens de France et de l'Orient, ce fut la politique du soudan de Babylone qui amena les malheurs des Croisés. Ce prince, se voyant hors d'état de conserver le tombeau du Christ, dans Jérusalem, à la religion musulmane, s'avisa de le céder à une horde de brigands originaires de la Perse, chassés de leurs foyers par les Tartares, et cherchant, dans toute l'Asie, une contrée sans défense, pour en faire la conquête. Ce peuple fugitif, nommé les Corasmins, fondit comme un torrent en Palestine, et la dévasta dans une seule campagne. Jérusalem restait encore aux Croisés ; mais le prince de Masiath, qui y avait des intelligences, s'introduisit la nuit dans ses murailles, et alors le signal fut donné du plus affreux carnage. Sept mille hommes armés furent passés au fil de l'épée ; on égorgea les vieillards sur les autels qu'ils tenaient embrassés, les enfans au berceau, sur le sein de leurs mères, et les femmes qu'on venait de violer, dans les bras de leurs époux. C'était le fanatisme du Coran qui luttait contre le fanatisme de l'Evangile, et les discordes terribles de la

politique qu'on empoisonnait par leur mélange avec la religion.

C'est surtout à tous les ordres de chevalerie de l'Europe que cette invasion fut fatale ; il y en avait trois qui renfermaient l'élite de ses maisons patriciennes, et ils furent presque anéantis ; il ne resta que trente-trois Templiers, vingt-six Hospitaliers, et trois chevaliers Teutoniques. Ce sac de Jérusalem fit une plaie mortelle à la haute noblesse du monde chrétien.

Pendant qu'on discutait dans les entrailles du Liban les maux innombrables qu'avait faits aux vaincus et aux vainqueurs l'épidémie sacrée des Croisades, la pierre centrale de la voûte fut enlevée par une main invisible, et une de ces colombes qu'on instruit dans l'Orient à porter des nouvelles, descendit dans l'intérieur de la grotte, agitant de joie ses ailes brillantes, et portant dans son bec une lettre parfumée : c'était l'Arabe qui instruisait le Vieillard de l'accueil que sa recommandation lui avait valu dans Masiath. Toutes les hyperboles orientales étaient prodiguées dans ce billet ; mais on pardonnait aisément à son auteur de manquer de goût, parce qu'il était loin de manquer à la reconnaissance.

Le Sage présente la lettre à l'Adolescent ; ce-

lui-ci la refuse avec la plus noble fierté : Elle est inutile, dit-il, il y a long-temps que mon cœur m'en a dit le contenu. O mon père ! je serais bien peu digne de vous, si j'avais attendu que l'Arabe vous écrivît pour vous juger.

Lis toujours, mon fils, répond le Vieillard : tout ce qui se passe dans Masiath ne t'est point indifférent ; tu as peut-être des secrets à recueillir ou à épancher. Prends cette lettre, te dis-je, et fais toi-même la réponse.

L'Adolescent rougit ; le Sage l'embrasse comme pour lui laisser croire qu'il ne s'en aperçoit pas, et c'est sur la table même du festin que s'écrit la réponse.

Le billet achevé, l'Adonis le porte tout ouvert au Vieillard ; celui-ci refuse de le lire, parce que, dit-il en souriant, les secrets d'un cœur de quinze ans ne sont pas faits pour une raison de quarante siècles ; mais il le plie d'une façon mystérieuse, y appose son sceau, et le remet à la colombe, qui reprend son vol par l'ouverture de la voûte.

A peine l'oiseau messager avait-il disparu, qu'une voix perdue dans l'intérieur de la grotte fait entendre l'hymne à Morphée : c'était le signal qui annonçait minuit : aussitôt les flambeaux s'éteignent, la table du festin s'engloutit ;

et le jeune homme, enlevé par un mécanisme inconnu dans la direction de la Colombe, s'arrête au-dessus de la voûte, dont la pierre centrale se renferme à l'instant.

Là, une nouvelle surprise l'attendait; le pavillon où il avait été déposé était triangulaire et représentait un bosquet. On voyait au centre un lit en corbeille de fleurs, dont l'impériale d'azur, parsemée de petits globes en cristal de roche, donnait une idée du firmament. Chaque face du pavillon était occupée par une glace, et chaque interstice des glaces, par un cèdre factice, dont le feuillage entrelacé servait à la pièce de couronnement; mais ce qui décelait le plus le génie de l'architecte, c'était l'art avec lequel il avait disposé les lumières dans ce séjour enchanté. Comme l'appartement était consacré au sommeil, il fallait n'y introduire qu'un jour doux, presque semblable au crépuscule; aussi les flambeaux croisés partout par les feuillages, glissant à peine sur la surface des miroirs, ne jetant que des feux mourans sur les globes de cristal, ne répandaient qu'une lueur pâle, semblable à celle que l'Astronomie découvre dans l'étoile d'Orion.

A peine l'Adolescent s'était-il jeté sur le lit en corbeilles pour goûter quelque repos, que

des voix mélodieuses, qui semblaient partir de l'intérieur des cèdres, exécutèrent à demi-voix un trio digne de Timothée, ou d'Arion; l'Adonis de l'Orient qui avait été trop bien partagé par la nature, pour n'avoir pas l'oreille sensible à l'harmonie, respirait à peine de volupté; mais quel ne fut pas son délire quand, le trio terminé, celle de ces voix dont le timbre argenté résonnait le plus au fond du cœur, sembla lui adresser cette romance :

Jeune homme au teint de rose,
Sur ce tapis de fleurs où ta tête repose,
Attends en paix le lever du soleil;
Bientôt, fidèle au joug qu'amour t'impose,
On te verra, la nuit, attendre à son réveil
La belle au teint de rose.

Le jour nuit à la rose,
Son calice se fane aussitôt qu'on l'expose,
Et son bouton en devient moins vermeil :
Toi, sous tes yeux si la beauté repose,
En vain à tes desirs elle donne l'éveil:
La nuit, garde sa rose.

J'aime Bouton de Rose,
Quand, voyant d'un amant la fleur à peine éclose,
Elle lui voile un visage vermeil;
Mais j'aime mieux l'amant qui dit : Je n'ose,
Quand sur un lit de fleurs il se livre au sommeil,
Près de Bouton de Rose.

L'art de cueillir la rose,
D'écarter sans danger l'épine qu'elle oppose,
Demande un soin à nul autre pareil;
Bel Adonis, cède au joug qu'on t'impose,
Du cœur, et non des sens, en amour prends conseil,
Tu cueilleras la rose.

Ce n'était pas le moyen de faire dormir l'Adolescent, que de lui parler du bouton de rose qui causait son délire : inquiet, agité, soupçonnant son secret entre des mains qu'il n'en avait pas fait dépositaires, tenté un moment de croire que les cèdres du Liban parlaient comme les chênes de Dodone, il s'était levé en sursaut et se promenait autour du pavillon triangulaire, cherchant à épier la voix de la syrène à son passage; heureusement que la main invisible du Vieillard protégeait son sommeil, et un spectacle auquel il ne s'attendait pas, détruisit un peu les illusions enchanteresses auxquelles il s'était abandonné.

Les trois cèdres factices du pavillon formaient de leurs racines entrelacées le parquet sur lequel la corbeille était assise : l'Adolescent ayant pressé, par hasard, de son pied léger, un bouton de bois de rose qui marquait leur point de réunion, tout-à-coup les trois arbres s'entr'ouvrirent, et, dans l'intérieur de

chaque tronc mutilé, parurent les Nymphes, dont la voix magique avait si délicieusement suspendu son sommeil.

Ces nymphes n'étaient point les beautés fraîches des vallées de Tempé ou de l'Enna, que les héros grecs disputaient aux Dieux, et que ceux-ci métamorphosaient en fleurs ou en étoiles, quand ils étaient blasés sur leur jouissance : l'une ne voyait que d'un œil, l'autre avait une oreille de moins, la dernière semblait boiteuse : toutes les trois, d'ailleurs, étaient noires comme les belles de la Cafrerie, et paraissaient, par la courbure de leur dos et l'effort qu'elles faisaient en s'appuyant sur un bâton noueux, avoir atteint l'âge de Baucis, quand elle donna l'hospitalité à Jupiter. Ce tableau, fait pour repousser le plaisir que la mélodie du trio magique semblait appeler, rafraîchit un peu les sens de l'Adonis ; et déjà il avait mis un pied sur le lit en corbeilles pour y goûter le repos, dont les fatigues de la journée lui avaient fait le plus impérieux des besoins, quand l'idée du bouton de rose vint frapper de nouveau ses esprits ; alors il pria celle des trois Africaines qui avait chanté les derniers couplets, de lui accorder un moment d'entretien.

Il est des instans dans la carrière orageuse des passions, où l'on aime encore mieux obéir à la beauté qu'au pouvoir : les sirènes ne dépendaient que du Sage, et elles s'empressèrent de céder au désir du jeune étranger. A peine celui-ci eut-il manifesté son vœu, que deux des arbres à l'instant se fermèrent. La boîteuse s'élança, avec assez de légèreté, de son piédestal; et, pendant que l'Adonis disposait les coussins de son lit, elle vint s'asseoir gaîment au pied de la corbeille.

CHAPITRE IV.

Entretien sur un bouton de rose.

L'ADOLESCENT.

Il est difficile d'avoir un organe plus enchanteur que le vôtre : toutes les cordes de mon cœur vibrent à la fois, quand je vous entends; faut-il....

LA VIEILLE.

Achevez.... Faut-il que le charme disparaisse en me voyant ?

L'ADOLESCENT.

Il est vrai que vous avez une voix de quinze ans;... mais il faut bien, dans cette grotte enchanteresse, s'accoutumer aux merveilles.

LA VIEILLE.

Avouez qu'il pourrait exister un plus grand prodige encore, celui de vous faire oublier votre bouton de rose.

L'ADOLESCENT.

Moi, oublier ce qui fait le charme de ma vie....!

LA VIEILLE.

Que voulez-vous? tous ces boutons ne demandent qu'à s'épanouir, et, quand une fois ils le sont, on n'attend pas qu'ils se flétrissent pour les oublier.

Mais une voix qui, en flattant doucement l'oreille, porte la mélodie jusque dans le fond de l'ame; mais un art de séduire par le sentiment, très-indépendant de l'âge, qui ne séduit que par les grâces; mais cette fleur d'esprit qui survit à la décadence de la beauté, qui rajeunit ce qui est éteint, qui vivifie jusqu'à l'uniformité, voilà ce qui subjugue à la longue

tout être bien organisé qui veut éterniser ses jouissances.

L'ADOLESCENT.

Les grâces de votre entretien m'étonnent; elles me captivent d'autant plus, qu'elles sortent d'une bouche qui semble les repousser. Oh! combien, à vingt ans, vous deviez être aimée!

LA VIEILLE.

J'ai toujours vingt ans : ce n'est pas mon miroir qui me le dit, c'est mon cœur : au lieu que tous vos boutons de rose sont bien près de la vieillesse, quand ils tiennent leur vingt ans, non de leur cœur, mais de leur miroir.

L'ADOLESCENT.

Je crois que vous avez envie de me subjuguer : heureusement, pour mon repos, cette tête courbée vers la terre...

LA VIEILLE.

S'il se trouvait un être digne de moi, cette tête reprendrait l'attitude du commandement.

(*Le voile lourdement drapé qui la couvrait, tombe à ses pieds.*)

L'ADOLESCENT.

O ciel! combien ce voile que vous jetez loin de vous contribuait à vous déguiser! Quelle fierté maintenant dans le port! quelle élégance dans la taille! Je ne connais qu'un être sur le globe que la nature ait jeté dans un pareil moule.

LA VIEILLE.

Et cet être qui occupe toutes les puissances de votre ame, si je le connaissais....!

L'ADOLESCENT.

Vous le connaissez.... Puissante enchanteresse, je tombe à vos pieds...

LA VIEILLE.

Jeune homme, vous êtes trop ému pour m'entendre; retenez votre bouton de rose prêt à s'échapper.

L'ADOLESCENT.

Je vous remercie.... J'allais perdre le talisman qui me protégeait contre votre pouvoir.

LA VIEILLE.

Oui, un bouton de rose est un talisman, tant qu'on désire; encore perd-il quelquefois

un peu de sa puissance, quand on entrevoit dans le lointain un plaisir plus vif que celui dont il est la sauve-garde.

L'ADOLESCENT.

Vous avez là une métaphysique qui m'embarrasse ; mais mon cœur est pur ; et au lieu de se jouer de sa franchise, vous devriez vous faire un titre à sa reconnaissance : vous connaissez, dites-vous, le seul être qui maîtrise ma destinée ?

LA VIEILLE.

Oui, comme moi-même. — Je vais vous en faire le portrait : taille petite, mais svelte, teint de lys et de roses, visage dans la coupe de ce bel ovale qui caractérise les statues grecques.

L'ADOLESCENT.

Oh ! oui.... c'est elle.

LA VIEILLE.

Cœur de quinze ans, qui en cherche un autre du même âge.

L'ADOLESCENT.

Oh ! je n'ose m'en flatter.

LA VIEILLE.

Eh bien, cet être parfait est destiné à rendre heureux le sultan de Masiath.

L'ADOLESCENT.

Que dites-vous? mon ame est oppressée, et je me soutiens à peine.

LA VIEILLE.

Les voilà les amans de quinze ans! il faut que rien ne résiste à l'impétuosité de leurs feux. Il faut que l'asile impénétrable des sérails s'ouvre à leurs voix, que les souverains cèdent leurs maîtresses : bientôt ils demanderont la suspension des lois de la nature et la métamorphose des élémens.

L'ADOLESCENT.

Je ne sais pas ; mais tout-à-l'heure vous aviez sur moi plus d'empire : votre voix était plus touchante ; elle était plus en harmonie avec mon cœur.

LA VIEILLE.

Ce n'est pas moi, c'est le lieu de la scène où je vous transportais, qui a changé.

L'ADOLESCENT.

Le dirai-je ? mon désenchantement va encore plus loin ; je ne vous trouve plus la taille si élégante, les formes du corps si heureuses : vous avez repris tout-à-coup votre antique vieillesse ; et si nous pouvions nous méprendre sur notre sexe, je croirais que c'est vous qui êtes Tithon, et moi qui suis l'Aurore.

LA VIEILLE.

Je vous trouve assez aimable pour désirer d'être Tithon, si vous étiez l'Aurore ; mais pourquoi vous offenser, quand je vous éclaire ? il n'est pas plus en mon pouvoir d'empêcher le sultan de la Montagne de trouver une femme jolie, que d'abaisser la chaîne du Liban au niveau des mers qui baignent ses racines.

L'ADOLESCENT.

Ma bonne, vous raisonnez à merveille : mais je désire d'être seul, j'ai besoin de chercher dans le sommeil un repos qui fuira long-temps mes paupières.... et mon cœur.

LA VIEILLE.

Vous allez être obéi.

(*En se retirant avec précipitation,*

ses pieds inégaux perdent l'équilibre ; elle tombe, et l'Adolescent la porte, sans connaissance, sur le lit en corbeille.)

L'ADOLESCENT.

Cette chute m'a donné une émotion à laquelle je me croyais inaccessible; — mais c'est de l'humanité pure. — Oh ! si c'eût été la captive de quinze ans ! Voyons si l'infortunée a repris ses esprits : — Dieux ! quel pied charmant frappe ma vue ! on ne saurait rien ajouter à la finesse de ses proportions et au moelleux de ses contours : et cette gorge, que le satin ne peut voiler sans en tracer l'heureux modèle ! Ce ne sont pas là les attributs de la froide vieillesse : il y a ici quelque chose qui étonne de plus en plus ma raison.

(*En cherchant à donner de l'air au pavillon pour secourir la Vieille, l'Adolescent découvre la fenêtre qui avait reçu la colombe, et saisit une seconde lettre sans adresse, qu'un autre messager ailé avait sans doute apportée : elle était de l'Arabe, à en juger par le sceau et la forme des plis de l'enveloppe.*)

Son œil s'ouvre, sa gorge s'élève, son cœur palpite ; enfin elle est rendue à la vie, et je me sens moi-même plus à mon aise... oui, plus à mon aise que si je n'avais fait qu'un simple acte d'humanité.

LA VIEILLE.

Ange de la terre, votre sensibilité m'est connue ; il me suffit, donnez-moi la main pour descendre de ce lit dangereux.

L'ADOLESCENT.

La voilà : appuyez-vous sur elle ;... mais vous la serrez avec une reconnaissance.... qui me met tout en feu...

LA VIEILLE.

Le moment est venu de vous quitter, peut-être pour jamais.

L'ADOLESCENT.

Avec quel abandon de douleur vous me dites cela ? Pourquoi, pour jamais ? est-ce que je vous hais....? Vous n'êtes pas blanche : eh bien, nous nous verrons à l'entrée de la nuit, c'est le moment des illusions. — Votre teint n'offre pas les lys et les roses de l'objet qui absorbe toutes mes pensées, mais du moins vous avez

la coupe de son visage ; et si quelque Phidias vous faisait respirer toutes deux en marbre de Paros, je vous prendrais pour les deux sœurs. — Vous n'êtes pas jeune ; est-ce que cette taille céleste, ce joli pied que vous avancez pour descendre, cette main qui serre la mienne avec émotion, surtout votre esprit enchanteur, ne m'ont pas réconcilié avec votre vieillesse ?

LA VIEILLE.

Ainsi, supposé que je fusse jeune et blanche, votre cœur errerait un peu moins dans les jardins de Masiath.

L'ADOLESCENT.

Il y errerait toujours ; mais vous seriez là pour lui en indiquer la route, pour l'empêcher de s'égarer, dans la position la plus délicate où il se trouvera jamais.

LA VIEILLE.

Je crois vous comprendre : vous marcherez sur les pas de l'amie pour arriver plus sûrement à l'amante.

L'ADOLESCENT.

Ce partage ne saurait vous faire injure. Si l'être qui m'est cher était pur, vous me le mon-

treriez luttant avec son cœur contre toutes les forces de la toute-puissance ; s'il ne l'était pas, vous emploiriez toutes les ressources de votre esprit à le justifier. On est si éloquent, quand on est généreux ! Alors, votre pensée s'allierait avec la mienne, votre bonheur deviendrait nécessaire au mien ; je croirais, en vous parlant....

LA VIEILLE.

Jeune homme, votre bouton de rose commence à se faner.

(L'Adolescent porte, en rougissant, la main sur sa fleur; alors la Vieille s'élance d'un pied léger hors de la corbeille, et rentre dans son arbre qui se referme à l'instant.)

CHAPITRE V.

On commence à connaître les noms des personnages.

L'ADOLESCENT, étonné plus que jamais, se jette sur son lit pour essayer de remettre le calme dans ses sens ; mais il appelait en vain le sommeil pour les rafraîchir : l'idée de la moitié de lui-même appelée à régner dans Masiath, celle de la Vieille à la taille svelte, à la gorge de marbre, à l'esprit d'Aspasie, qui menaçait de le quitter pour jamais, se succédaient tour à tour dans son entendement pour le tourmenter. Cependant le demi-jour du pavillon, par l'extinction graduée des flambeaux, ayant fait place à une nuit absolue, il éprouva un sommeil léger, environ une heure avant le retour de l'aurore.

Cette aurore vint, de ses rayons dorés, éclairer à demi les cimes du Liban. C'était le moment où le Vieillard venait d'ordinaire ouvrir la fenêtre du pavillon pour établir sa correspondance avec Masiath par l'intermède de la colombe. Il entre à petit bruit, et voit

avec intérêt l'Adolescent, une main étendue sur ses beaux yeux pour repousser la lumière naissante, tandis que l'autre retenait le bouton de rose à demi-fané sur son sein, comme pour l'inviter, par sa douce chaleur, à lui rendre ses couleurs primitives. Ce tableau charmant ne fut point perdu pour la sensibilité du sage. Il y avait, dans l'ouverture de la tour des colombes, quelques rosiers de toute saison qui servaient d'asile à ces oiseaux de Vénus contre les ardeurs du soleil : le sage y cueille le plus beau des boutons, et va le placer avec adresse sur le cœur de l'Adonis endormi, au lieu de la fleur flétrie qui le déshonorait. Bon ! disait-il en lui-même, je commence bien ma journée ; je procure à la vertu une jouissance.

Près de se retirer, il aperçut aux pieds de l'Adolescent le second billet de l'Arabe; les plis n'en étaient point ouverts, et le sceau restait entier. Cette timide circonspection, lorsque les désirs bouillans de l'âge semblaient donner le droit d'être indiscret, l'éclairèrent sur la moralité du jeune homme, et il s'applaudit plus que jamais de l'avoir jugé digne de sa confiance.

La lettre ouverte, le Vieillard vit qu'elle

s'adressait à celle des trois Vieilles qui, à force de sensibilité et de talens, réussirait à changer un bouton de rose en tige de myrte, et une tige de myrte en bouton de rose. Cette suscription, qui ne se trouvait qu'en tête du billet, lui donna à rêver : il ne voulut pas en savoir davantage; et laissant la lettre ouverte sur la corbeille, il disparut.

L'Adolescent, en ouvrant les yeux, chercha d'abord l'objet de son idolâtrie, son bouton de rose; et quand au lieu d'une tige flétrie il vit la plus belle fleur de l'Orient exhaler son parfum dans l'air qu'il respirait, il attribua cette douce magie à l'amour, et ses sens émus frémirent de volupté.

La lettre, ouverte sur la corbeille, l'intrigua bien davantage; il n'avait vu personne entrer dans le pavillon, et il croyait n'avoir cédé au sommeil qu'un moment. Sa première pensée fut d'attribuer cette indiscrétion à l'enchanteresse qui boîtait avec le plus joli pied du monde, dont la couleur africaine contrastait avec l'or de sa blonde chevelure, et qui portait le Printemps sur sa gorge et l'Hiver sur son visage.

La suscription du billet confirma ses soupçons. Il était difficile de déployer une ame

plus sensible et une intelligence plus rare que celle des trois Vieilles qui avait tenté de le rendre infidèle ; ainsi cette partie de la lettre cessa d'être pour lui un problème.

Le Vieillard s'était arrêté à la suscription : le jeune homme, plus curieux, voulut aller plus loin, et il lut en effet ce qui suit, avec quelque peine cependant, parce que le billet était écrit avec les caractères de l'Arabe primitif, dont les savans seuls avaient l'intelligence.

« J'ai rempli les devoirs de l'amitié. Les » deux lignes écrites par mon libérateur ont » été portées par une colombe à leur adresse. » Je ne sais si cette réponse mystérieuse, » qu'un inconnu vient de me remettre, et » que je suis loin de pouvoir interpréter, » remplira son attente.

« Je n'ai écrit ni la suscription ni les vers » de l'Oracle; on s'en apercevra aisément à » la différence des caractères.

» On me charge de faire passer cette ré- » ponse à une Adine que je n'ai jamais vue, » et qui la transmettra à un être céleste que, » sans doute, elle ne connaît pas encore.

» Cette Adine peut seule interpréter les » vers arabes, dont le vrai sens n'a aucun » rapport avec celui qu'ils présentent; mais

» elle n'y parviendra que quand elle aura » opéré sa double métamorphose.

» Salut, par Mahomet et son sublime Evan- » gile, à mon ami, dont je ne sais pas le » nom, à la Vieille dont j'ignorais l'existence, » et surtout au vénérable Orondate, contem- » porain du déluge, qui m'a introduit dans » le paradis terrestre de Masiath. »

KONDEMIR.

Me voilà, dit l'Adolescent, à peu près aussi instruit de ce que je brûlais de savoir, que si la colombe ne m'avait apporté aucune réponse. Pourquoi aussi n'ai-je pas remis l'écrit, sans le lire, au Vieillard qui me comble de ses bienfaits ? Je suis puni de mon indiscrétion, et je le mérite, sans doute : cependant la peine que j'ai prise à déchiffrer cet arabe des premiers âges du monde, ne sera pas tout-à-fait perdue pour moi. Il y a là trois noms qui ne sont rien moins qu'indifférens à mon cœur, et que je me plairai souvent à répéter.

Le jeune guerrier à qui j'ai sauvé la vie s'appelle *Kondemir*. Je dirai quelquefois : Kondemir, je t'ai aimé quand j'ignorais jus-

qu'à ton nom; que ferai-je donc quand ce nom, que mon cœur aime à répéter, me rappellera tes bienfaits ?

Et toi, Orondate, toi qui rassembles dans ton intelligence la raison de quarante siècles, crois-tu que j'oublierai un nom qui me rappelle tes merveilles ? — Oui, je l'oublierai peut-être, car je sens qu'il est plus doux à mon cœur de t'appeler *mon père.*

Il n'est pas jusqu'à cette incompréhensible Adine, dont le nom ne flatte du moins ma curiosité; car enfin cette Adine est sûrement la céleste Vieille avec qui j'ai eu cette nuit un si singulier entretien : oh ! si jamais, grâce à ses soins, je revoyais mon bouton de rose..., je serais tenté de diviniser a Vieillesse, et de placer le nom d'Adine à côté de celui de la Providence.

Cependant l'Adolescent, après avoir lu la lettre de l'Arabe, qui ne lui était pas adressée, semblait avoir le droit de parcourir l'oracle dont il pouvait être l'objet. Il prit en effet le papier; ses yeux étincelaient et son cœur palpitait avec force, à mesure qu'il avançait dans cette nouvelle lecture.

Je me suis dit souvent : Prends les conseils d'Adine,
Prends-les avant l'aurore et sur la fin du jour :
Un ange est-il reçu dans un certain séjour ?
La Vieille, dans son cœur, pénètre à la sourdine,
Et change en infidèle un amant sans détour.
Heureuse alors Adine, au péril s'il s'expose;
Mais malheur, si l'amant est bien sûr du retour !
La Gloire disposa des destins de Timour :
De Timour, aujourd'hui, la Sibylle dispose ;
Elle gouverne tout, invisible à la cour :
Le sceptre, le sérail, tout sur elle repose,
En disgrâce, en faveur, reine ou rien tour à tour.
Respectons la Vieillesse et la Métamorphose :
L'une au plus grand des rois livre Bouton de Rose,
L'autre jette Psyché dans les bras de l'Amour.

Voilà, disait le jeune homme, une étrange manière de correspondre avec un être qui doit nous être cher ; envoyer, par une colombe, des logogryphes, et en demander l'interprétation à une Vieille qui fait des métamorphoses! Je conçois sans doute que la langue des sérails doit être énigmatique pour ne compromettre personne; qu'il doit y avoir un sens pour le despote entre les mains de qui le billet clandestin pourrait tomber, et un autre pour l'objet favorisé à qui il s'adresse ; mais enfin, quelle que soit cette langue, je n'en ai point les élémens, et autant valait ne point écrire,

que de m'envoyer des oracles de Sibylles, dont l'explication échapperait à la sagacité des académies de Bénarès ou de Samarcande.

Je me suis dit souvent : Prends les conseils d'Adine,
Prends-les avant l'aurore et sur la fin du jour.

Cette Adine m'a donné jusqu'ici de beaux conseils! elle a voulu me détacher de Bouton de Rose. Oh! j'aime trop cette dernière pour ne pas lui désobéir.

La Gloire disposa des destins de Timour :
De Timour, aujourd'hui, la Sibylle dispose.

Tout ce qu'il y a de clair dans ce distique, c'est que le sultan de Masiath s'appelle *Timour*, ce que jusqu'ici j'avais ignoré; quant à la Sibylle qui dispose du sultan, je plains les peuples qu'on fait gouverner par une boiteuse invisible qui s'amuse à chanter dans un cèdre et à interpréter des logogryphes.

L'une au plus grand des rois livre Bouton de Rose.

Voilà le seul vers qui présente quelque clarté, et c'est une clarté infernale..... Relisons pour la seconde fois cette lettre..... Non, ce serait retourner le poignard dans mon cœur.

En ce moment le Vieillard paraît, et l'Ado-

lescent se jette avec émotion dans ses bras, en l'appelant du nom d'*Orondate*. Celui-ci s'étonne de ce que son secret a été deviné, et, pour toute réponse, on lui remet la lettre de l'Arabe, dont il n'avait parcouru que la suscription; il en achève la lecture, souriant et soupirant tour à tour, promet de la remettre lui-même à son adresse, et emmène ensuite avec lui le jeune homme dans un vallon, parfaitement ignoré, de la chaîne du Liban, afin d'éclaircir quelques doutes qu'il avait sur son origine.

CHAPITRE VI.

Quelques doutes levés sur l'histoire d'Ariel.

Jeune homme, dit Orondate pendant la route, le hasard t'a fait connaître les noms de quelques êtres qui te sont chers ou qui pourront le devenir. Tu sais maintenant que c'est à l'intrépide Kondemir que tu as sauvé la vie, qu'Orondate est le vieillard qui voudrait te voir heureux : il n'y a pas jusqu'à cette Sibylle ingénieuse d'Adine, que tu ne sois bien aise un jour d'appeler par son nom pour t'introduire dans les jardins enchantés du Sultan

de la Montagne; mais toi, qu'un dieu tutélaire semble avoir jeté dans mon asyle, toi qui répands le charme inexprimable de l'intérêt sur tout ce qui t'environne, toi qui as su tirer des larmes de mes yeux flétris et desséchés.....

— N'achevez pas, ô mon digne bienfaiteur! mon secret depuis long-temps est sur mes lèvres, et il n'a pas tenu à moi qu'il n'arrivât jusqu'à votre cœur.

— Je voulais tenir de la seule amitié de celui que j'appelais *mon fils*, le nom qu'il avait reçu de ses pères.

— Je n'ai point de nom.

— Quoi! tu n'aurais jamais vu ceux qui t'ont donné la naissance?

— Jamais.

— La nature seule aurait pris soin de son chef-d'œuvre!

— On trouva, m'a-t-on dit, mon berceau dans une touffe de roses sauvages, au sein d'un désert. C'était une biche, dont un chasseur Cypriote avait tué le faon, qui eut soin de m'allaiter.

— Et il ne te reste aucun indice, même muet, de ton origine?

— Ce même chasseur, l'année suivante, fut conduit par hasard à mon berceau; il y trouva

les débris de quelques langes de pourpre à franges d'or, une croix artistement brodée sur un lambeau de casaque, et la poignée d'une épée enrichie de diamans. Il en conclut que j'appartenais à quelque grand personnage de l'Europe; alors il me prit dans ses bras, suivi de la biche, qui ne voulut jamais m'abandonner, et me confia à une Georgienne échappée à une caravane de jeunes beautés de l'Orient, qu'on conduisait au Sultan de Babylone, et qui vivait avec un Arabe dans une des gorges inaccessibles du Liban.

— Mais ce chasseur de l'île de Chypre qui sembla t'adopter.....?

— Il périt en traversant l'Oronte à la nage, le soir même de ma rencontre.

— Et la Georgienne?

— J'avais à peine sept ans, quand le Sultan de Masiath la fit enlever pour son sérail, où elle mourut peu de temps après de désespoir.

— Mais enfin l'Arabe?

— Il a été étouffé, il y a quelques années, par le Samielh, en traversant le Grand-Désert.

— Ainsi il ne reste aucun être sur le globe, qui puisse dévoiler le mystère de ta naissance.

— Il ne reste que la biche, que je vais voir de temps en temps dans la grotte sauvage qui

probablement m'a vu naître, et dont un esclave qui m'est dévoué protège la vieillesse.

— Quoi! tout ce qui pouvait remplacer ton père a péri, emportant dans la tombe le secret de ton origine !

— Il est vraisemblable que ce secret n'a jamais existé pour eux; le chasseur Cypriote ne pouvait lire le premier chapitre de ma vie que sur la croix de ma casaque ou sur la garde de mon épée; et, en le supposant plus instruit, il n'avait pas eu le temps d'en faire confidence à la Georgienne. Cet anneau de la chaîne une fois rompu, peu importe que l'Arabe ait parlé ou non; il ne tient aucun des fils de ma généalogie.

Pendant cet entretien, interrompu plus d'une fois par de longs silences, les deux voyageurs étaient parvenus, en suivant des sentiers à peine frayés, à un défilé creusé par les torrens, entre deux énormes rochers taillés à pic, où l'on ne pouvait avancer qu'en escaladant des quartiers de granit qui obstruaient le passage. Ces obstacles une fois surmontés, on arriva à un vallon circulaire d'environ un mille de diamètre, fermé de la manière la plus pittoresque par un mur inaccessible de roches, et qui, malgré un ruisseau limpide

qui serpentait au travers des fleurs et des arbres à fruit dont il favorisait la végétation, paraissait tout-à-fait oublié de la nature. A mesure que le jeune homme avançait, sa respiration semblait s'affaiblir, sa démarche devenait chancelante, les roses de son teint commençaient à se décolorer. Mon père, dit-il, je ne sais si c'est une illusion, mais il me semble que voici le lieu où j'ai passé mon enfance. Je reconnais l'enceinte circulaire de rochers, les arbres dont on recueillait les fruits pour ma nourriture, le ruisseau transparent où j'étais baigné par la Georgienne : seulement il me semble que le défilé qui conduit au vallon n'est pas le même, soit que la main des hommes ait frayé une autre route, soit que la main du temps ait dénaturé l'antique passage.

Maintenant, dit Orondate, mon rôle est fini; c'est à toi à me conduire.

L'Adolescent porta ses premiers pas vers une petite péninsule que le ruisseau formait au centre du vallon par ses sinuosités; comme elle s'annonçait par une longue avenue de palmiers, il était aisé de la reconnaître. A peine les premiers arbres furent-ils franchis, qu'on vit bondir, mais pesamment, une biche

presque entièrement privée de sa fourrure, qui semblait accuser sa vieillesse de la lenteur de sa marche. Le jeune homme à l'instant s'élance vers elle : Voilà ma mère, s'écrie-t-il! et quand il se voit à sa portée il se jette à terre, flattant de sa main la place de ses mamelles, et prêtant sa bouche aux caresses de l'animal tutélaire, qui, trop faible pour tant de sensibilité, épuise en transports de joie ses derniers principes de vie, et meurt sur le corps de son nourrisson.

L'esclave, qui cherchait sa biche, arriva au moment où elle rendait le dernier soupir. Son maître, aussi ému que s'il avait perdu l'auteur de ses jours, était étendu à ses côtés, sans connaissance; il fallut, pour lui rendre l'usage de ses sens, que le Vieillard lui fît respirer une liqueur spiritueuse qu'il portait toujours dans un petit flacon d'émeraude. Pendant ce temps, l'esclave transportait derrière les palmiers, et hors de sa vue, le corps du quadrupède. Quand l'Adolescent ouvrit les yeux à la lumière, il se vit dans les bras d'Orondate, qui le comblait des plus tendres caresses. Pardon, mon père, dit-il, si j'associe le sentiment pénible de regret que me cause la perte de ma biche, avec la tendresse raisonnée que je

vous dois; mais je ne connus jamais d'autre mère, et sans vous rien ne réparerait le vide que sa mort laisse dans mon cœur.

Bon jeune homme, reprit Orondate, crois que je ne m'offense pas d'un pareil partage : d'ailleurs, qui nous dit que cette biche si sensible n'a pas autrefois appartenu à une hiérarchie d'êtres supérieurs? Qui nous dit..... mais il n'est pas encore temps de t'initier dans les mystères philosophiques de la métempsycose.

Quand l'Adolescent fut tout-à-fait revenu à lui-même, il conduisit le Vieillard à ce qu'il appelait ses foyers paternels. C'était une espèce de hutte sauvage adossée à un bloc énorme de marbre rouge, monument impérissable de l'antique séjour des eaux sur sa surface.

Orondate, à force de chercher quelques traces d'une origine qui piquait sa curiosité, rencontra une espèce de petit obélisque taillé dans le roc, et chargé d'hyéroglyphes, comme le monument égyptien qu'on appelle l'*aiguille de Cléopâtre*. Il se mit aussitôt à le dessiner avec la plus scrupuleuse exactitude, dans le dessein d'en étudier à loisir les caractères mystérieux, et d'arriver par-là à l'interprétation de l'énigme. Pendant ce travail, l'esclave ap-

prêtait le déjeûner. Son maître, qui avait banni de sa mémoire toute idée sinistre, chantait de sa voix touchante les airs qu'il avait appris de la Georgienne, et tout, jusqu'aux oiseaux peu farouches qui avaient leurs nids dans la grotte, semblait partager la commune allégresse.

Au milieu du repas, le Vieillard, à qui le jeune homme par la beauté de son ame devenait sans cesse plus cher, imagina un mode nouveau de se l'attacher. Mon ami, lui dit-il, je vois qu'une fatalité cruelle t'a ravi jusqu'à ton nom; tu es peut-être le seul être intelligent dans la nature que l'Amour ou la Haine ne puisse désigner.

—Je n'ai jamais été assez heureux pour tenir un nom de l'amour, mais j'en ai quelquefois reçu un de la flatterie : n'importe, il me plaisait, à cause de la charmante bouche qui s'ouvrait pour me le donner.

—Et ce nom, quel est-il?

—Oh! croyez que je me rends assez de justice pour croire que je ne le méritais pas : on m'appelait l'*Ange*.

—Et de qui partait cette flatterie, qui a si fort l'air de la vérité?

—De la première beauté de l'Asie : d'une Houri de quinze ans qui habite le paradis ter-

restre de Masiath, et que sans doute je ne reverrai plus qu'après ma mort, dans le paradis aérien de Mahomet, en un mot, de Bouton de Rose. —

—Charmant enfant! le mot d'*Ange* semble bien fait pour toi, mais il est un peu vague : il y a tant d'Anges dans les différentes hiérarchies du ciel! Veux-tu que nous fixions un peu le sens que ce mot présente, ou plutôt te serait-il agréable que je partageasse le droit de te nommer avec Bouton de Rose?

—Eh! qui a plus de droit de me donner un nom, que l'être que j'ai tant de plaisir à appeler *mon père!*

— Parmi les anges de tous les cultes qui admettent une révélation, il en est un qui a quelque droit à nos hommages ; il joint à l'ame la plus expansive le corps le plus svelte et le plus léger : il vivifie tout, depuis l'homme jusqu'à l'atome. La mythologie grecque l'a un peu défiguré sous le nom d'*Amour;* mais dans notre théologie, c'est Ariel.

—Je serai ce que voudra mon père, pourvu qu'il m'aime; je porterai le nom qu'il désire, pourvu qu'il m'apprenne à le mériter.

CHAPITRE VII.

Visite inattendue du Sultan de la Montagne.

Tandis qu'Ariel reprenait, avec le Vieillard, la route de la Grotte aux Merveilles, le Sultan de Masiath s'y rendait de son côté par un chemin au travers des rochers du Liban, connu de lui seul, et qui lui avait coûté autant d'or et un peu plus de génie à pratiquer, que les Pharaons n'en avaient mis à construire la plus grande des pyramides.

Ce prince amenait avec lui trois personnages destinés à compliquer un jour l'intérêt dramatique, dont je rassemble péniblement les fils, afin d'augmenter le charme du dénouement. Ces trois personnages, dont le plus âgé avait treize ans, conduits les yeux bandés pour ne point compromettre le secret du Sultan, furent déposés avec mystère dans la Grotte aux Merveilles. Ce ne fut qu'une demi-heure après l'éloignement de Timour et d'Orondate, qu'un fil magique, tirépar une main invisible, vint faire tomber à la fois les trois bandeaux; mais le moment n'est pas venu de s'expliquer davan-

tage. Homère, notre maître à tous, ne fait guère parler ses héros que quand il va les faire mourir.

Comme Ariel arrivait par le bois de mélèzes, et le Sultan par le cône renversé, ils ne se rencontrèrent pas ; le premier se hâta de monter au pavillon des colombes pour interroger le cœur d'Adine ; et, pendant ce temps-là, Orondate, voulant se purifier dans l'eau des cascades, y rencontra Timour, avec qui il eut cet entretien.

LE SULTAN.

Sage du monde primitif, un grand danger menace mon empire : et je viens te consulter.

LE PHILOSOPHE.

Il y a bien des années que tu as oublié la route de ma retraite, de cette retraite où j'ai sauvé de l'incendie des passions ta fougueuse adolescence, où je t'ai appris à être roi, où j'ai plus fait encore, où j'ai tenté de t'apprendre à être homme.

LE SULTAN.

Je serai homme, Orondate ; c'est le malheur qui me donnera cette leçon : cependant j'aimerais mieux la tenir de ton amitié.

Louis, le soudan des Français, est descendu sur ces côtes à la tête d'une horde de Croisés; il a vaincu l'Égypte : il menace mes Etats ; et si ton génie ne donne l'impulsion au mien, avant un mois ton élève n'aura plus ni trône, ni asyle pour reposer sa tête.

LE PHILOSOPHE.

Sultan, je connais Louis; ce n'est point avec du génie, c'est avec une ame qu'on triomphe de ce grand homme.—Il est invincible pour toi.

LE SULTAN.

Orondate. . . . .

LE PHILOSOPHE.

Je te le répète, Timour; depuis que les beautés de ton sérail, en t'imposant leur joug, t'ont forcé à secouer le mien; depuis que tu as déchiré le grand livre de la morale pour y substituer tes lois futiles de circonstances; depuis qu'au lieu de juger les tyrans tu assassines les rois, toute la force que j'avais donnée à ton empire a disparu; tu restes seul en présence d'ennemis conjurés qui ont de la vertu; et Louis surtout, quelque tribut qu'il paye au fanatisme de son siècle, est invincible pour toi.

LE SULTAN.

Vieillard, j'étais venu chez toi prendre des conseils, et non recevoir des outrages.

LE PHILOSOPHE.

C'est en t'éclairant, que je remplis envers toi les devoirs sacrés de l'hospitalité.

LE SULTAN.

Eh bien ! laisse là ce passé dont je rougirais, si tu avais la générosité de l'oublier, et éclaire-moi sur un avenir qui pèse déjà sur ma tête, et d'après lequel un cheveu ne pourrait tomber de mon front, sans faire couler des flots de sang humain.

LE PHILOSOPHE.

Il est heureux pour toi, Sultan, que je ne sois pas dans ta cour, car ta fierté ne m'en imposerait pas; je te laisserais lutter seul contre le torrent de la fatalité qui t'entraîne, et mon silence vengerait les rois, la morale, et le genre humain.

Mais tu es venu avec la confiance d'un héros dans mon asile; ta vie est dans mes mains : tu sais qu'un mot que je dirais ferait écrouler sur ta tête sacrilége les roches du Liban. Je

ne rendrai pas vaine l'estime que je t'ai inspirée; je tenterai de te sauver, fût-ce malgré toi-même; et si je réussis en guidant ton bras, je me croirai plus heureux de tes remords que tu ne le seras de ta victoire.

Dis-moi, Timour, près de voir les Croisés inonder tes frontières, as-tu étudié le caractère des ennemis que tu avais à combattre ou à désarmer?

LE SULTAN.

Ils peuvent être des héros, mais j'ai aussi les miens.

LE PHILOSOPHE.

Il y a peu de héros en guerre, parce que c'est le sang-froid qui fait le vrai courage, parce qu'on n'est pas précisément brave, lorsqu'on se jette à corps perdu au milieu du danger, mais quand on l'envisage dans toute son étendue, qu'on le calcule et qu'on l'affronte. Au reste, les invasions des conquérans, si elles sont quelquefois imaginées par des héros, ne s'exécutent jamais que par des automates.

L'art du héros est de doubler le principe d'action de ses automates, en y ajoutant un grand motif qui légitime la guerre, ou du

moins une illusion qui le remplace. Il n'existe qu'un seul motif qui puisse rendre la guerre légitime, c'est le cas de la défense naturelle; mais les conquérans ont une autre logique : s'ils ne s'armaient que pour défendre leurs foyers, le globe serait presque toujours en paix, et ils perdraient leurs titres, sinon à la gloire, du moins à la célébrité.

Les illusions guerrières naissent de cette exaltation d'idées qui ne voit le bien que dans la ligne qui l'outre-passe; les plus puissantes, dans la main des hommes de génie, sont celles de la patrie et de la religion.

La patrie et la religion sont les plus grands bienfaits que l'homme tienne de l'ordre social; ce sont ceux du moins dont les êtres purs ont plus le droit de s'enorgueillir; mais quand l'une et l'autre sont dans la ligne de la nature et de la morale, ceux-ci ne songent point à faire la guerre, à n'éclairer les peuples qu'en portant dans leurs villes la torche des incendies, à attenter à leurs propriétés les plus sacrées, en leur ôtant leur Dieu et leur gouvernement.

Mais il y a des athées en politique qui appellent *patrie* l'Etat sans lois qu'ils peuvent bouleverser à leur gré, et des athées en théo-

logie, qui nomment *religion* le culte exclusif qui les autorise à faire couler le sang des incrédules sur leurs autels. Cet abus de tout ce que l'ordre social avait destiné à rendre l'homme heureux, constitue le fanatisme, c'est-à-dire le ressort dont se sert le perturbateur des empires pour doubler l'aveugle bravoure de ses automates.

Rome république, qui appelait *amour des droits de l'homme* ses tables de proscription contre les rois; *système de lois*, son anarchie populaire; *droit des gens*, ses guerres de brigandage; Rome, dis-je, qui n'eut jamais de patrie, parce qu'elle ne fut jamais un instant libre, tranquille et heureuse, eut l'adresse de donner son fanatisme politique à ses guerriers, qui, avec ce nouveau principe d'action, conquirent, dévastèrent et abrutirent l'univers.

Mahomet, de nos jours, convaincu, en homme de génie pervers, que l'exaltation des principes fait toutes les révolutions, a jeté sur l'Arabe crédule son fanatisme de religion; et avec ce ressort si puissant sur la multitude, il a donné une seconde ame à ses guerriers, et préparé ainsi le germe d'une nouvelle invasion du globe.

Ces principes une fois posés, voyons, Sultan,

ce que tu peux pour éloigner de ton Empire, faible et morcelé, le fléau des Croisades.

D'abord tu ne peux doubler par le patriotisme le principe d'action des machines intelligentes que ta tactique militaire fait mouvoir; car tu es despote, et là où le pouvoir absolu est érigé en loi, il n'y a point de patrie; là où il n'y a que des soldats aux ordres d'un maître, il n'y a point de citoyens.

Cette espèce de fanatisme, qui consiste à propager un système de gouvernement dont on se glorifie, manque donc à ta politique; jamais tu ne feras croire à tes sujets que la patrie est dans le sérail de Masiath; jamais trois cents de tes soldats, en présence des cohortes innombrables des Croisés, ne feront des défilés du Liban un pas des Thermopyles.

Il te reste le fanatisme de la religion; mais combien il est faible devant celui qui arme les Européens! Tu opposes un culte né d'hier à celui qui compte déjà plus de douze siècles d'existence. Tes guerriers ne savent que mourir pour leur roi : ceux de Louis savent vaincre pour conquérir le tombeau de leur Dieu.

Crois-moi, il ne s'agit point ici de résister au torrent de la conquête, mais de lui imprimer avec adresse un autre cours. Si tu mets

ton génie à subjuguer celui de Louis, tu es sauvé ; si tu résistes à la force, je vois ton trône en poudre et ta tête sur l'échafaud.

LE SULTAN.

Tu oublies, Orondate, l'arme la plus formidable que je puisse tenir de ton antique amitié, celle qui met dans ma main la destinée des rois, et par conséquent celle des monarchies.

LE PHILOSOPHE.

Non, Timour, ce n'est pas moi qui t'appris à bouleverser la terre pour devenir le fléau de ses souverains. On ne rétablit pas l'ordre dans les corps politiques en abattant leurs têtes : la justice universelle ne consiste pas à changer sans cesse les poids de la balance, et on ne juge point les oppresseurs des peuples en assassinant les rois.

D'ailleurs, connais-tu cette confédération de princes qui forment l'armée des Croisés ? C'est l'élite de la plus haute noblesse de l'Europe ; il n'y a point de capitaine d'armes qui ne tienne par le sang à quelque maison souveraine. Si tu frappes aujourd'hui le premier représentant de cette république royale, demain un autre sera élu pour lui succéder ; et

au lieu d'affaiblir dans tes ennemis le fanatisme de la religion, tu le renforceras par celui de la vengeance.

LE SULTAN.

Orondate, cette discussion m'éclaire; tu as plus que moi de cette philanthropie qui conduit à la chimère de l'optimisme; mais je calcule mieux la chance des événemens: Louis est l'ame des Croisés; son armée ne serait qu'une masse inerte, sans son génie qui la vivifie. Je n'attendrai pas que l'orage soit sur Masiath pour le conjurer. L'Asie entière a les yeux sur moi, et je ne dormirai pas un an entier, comme Brutus, avant de poignarder César.

LE PHILOSOPHE.

Quoi! tu te dévouerais toi-même!

LE SULTAN.

Non, je tiens encore à la vie, pour exécuter les grandes choses que me promet mon étoile; mais tu m'as envoyé hier un Arabe, que la nature semble avoir pétri pour les deux extrêmes de la force d'ame et de la crédulité; c'est lui qui deviendra l'instrument de ma haute entreprise: demain je lui apprendrai à

croire, et la nuit suivante je l'instruirai à frapper.

LE PHILOSOPHE.

(*Après quelques minutes de recueillement.*)

Sultan, il me vient une idée heureuse. Quand tu auras imprimé le premier mouvement à cette conjuration, laisse-moi la conduire à son terme. Tu sais que dans des temps plus heureux j'épousai ta gloire; aujourd'hui, je veux assurer ta vie : repose-toi sur moi.

CHAPITRE VIII.

Entretien de trois enfans, qui ne se sont jamais vus, et qui ne se reverront guère qu'au dénouement.

A PEINE les trois personnages amenés par Timour avaient-ils vu tomber les voiles étendus sur leurs yeux, qu'ils dévorèrent en silence le spectacle brillant que leur offrait la Grotte aux Merveilles; ils tombaient en extase à chaque site pittoresque du tableau, et leur enthousiasme muet était plus éloquent que de vains éloges.

Quand leurs yeux eurent parcouru à loisir tout le champ de la scène, il fallut bien en rendre compte ; et l'admiration est aussi babillarde chez les beautés de l'Orient que chez celles de l'Europe.

Il faut avouer, dit le plus âgé de ces personnages, qui avait treize ans, qu'il n'y a point de féerie pareille dans les jardins enchantés du Sultan de la Montagne. L'ange de Mahomet, qui se promène d'étoile en étoile, n'a pas une baguette plus féconde en prodiges qu'Orondate. Je ne m'étonne plus que Timour, pour rendre plus piquante notre entrée dans un monde nouveau, ait tenu nos yeux fermés jusqu'à ce que le chérubin d'Eden nous eût ouvert la porte de ce paradis terrestre du mont Liban.

—Je demande pardon à votre sérénité, dit un enfant d'un peu plus de sept ans, aussi beau que l'Amour, sans avoir ni son aveuglement ni ses flèches ; mais ce n'est point moi qui vous ai ouvert les portes de rocher destinées à protéger cet asile. A mon âge on n'est dépositaire d'aucune clef : l'homme puissant ne me confierait point celle de ses trésors, ni une beauté timide la clef de son cœur.

—Eh ! où trouvez-vous, bel Ange, répond la

beauté de l'Orient en jouant, de sa main d'albâtre, avec les tresses de sa chevelure, que j'aie soupçonné que les portes colossales de ce séjour pussent s'ouvrir à la voix d'un enfant ?

—Pardon encore une fois, répond le petit Amour, avec une naïveté rendue piquante par les grâces ; mais vous avez nommé Chérubin (*a*) : c'est ainsi que je m'appelle, du moins depuis que Timour m'a présenté à Bouton de Rose.

—Quoi ! céleste Chérubin, tu as eu le privilége d'entretenir la sultane favorite de Timour ?

—Timour, qui m'a distingué parmi les anges de Masiath ; Timour, que j'ai la liberté d'accompagner dans tous ses voyages, a demandé à sa favorite une place pour moi parmi ses pages, et elle y a consenti à une condition

(*a*) Les amateurs des bienséances dramatiques ne trouveront sûrement pas étrange que mon auteur arabe donne au page de Timour, qui le sera bientôt de Bouton de Rose, le nom de *Chérubin*, quand la scène où toutes ces aventures se passent est chez le peuple d'Ismaël, qui, de temps immémorial, admet dans sa religion toutes les hiérarchies d'anges du Pentateuque.

bien bizarre ; c'est que je rendrais le baiser qu'elle voulut bien me donner, à l'être, quel qu'il fût, qui partagerait ma ressemblance.

—Chérubin, je suis depuis six mois, sous le nom de *Zeni*, au service de Bouton de Rose. Tu vas y entrer. Il est probable que la sultane n'a voulu que nous lier ensemble; car elle me dit un jour, en me montrant un portrait qu'elle avait l'air de dessiner de fantaisie : Cherche-moi, dans la chaîne du Liban, le modèle de cette peinture, et je te fais sultane à ma place. C'est une grande jouissance, mon ami, d'être sultane. Je demandai en secret à Timour, dans le dessein de parcourir le Liban, la permission de venir quelques heures avec lui chez Orondate; et, après s'être fait un peu prier, il me le promit en souriant, pourvu que je ne susse ni où j'entrerais, ni par où je pourrais sortir..... Mais il me semble que mon pressentiment est rempli : approche-toi, Ange de Timour; viens t'asseoir sur mes genoux..... Oui, plus je contemple mes traits dans cette onde transparente, plus je fixe mes regards sur les tiens, et plus je suis frappé du rapport singulier de notre ressemblance.

—L'idée de ressembler à la beauté sourit à mon amour-propre; aidez-moi, charmante

Zeni, à trouver ce rapport : il me tarde de rentrer au service de Bouton de Rose.

—Ce rapport, Chérubin, est à la fois dans mes yeux et dans mon cœur. Hâte-toi de m'embrasser..... Je brûle de me voir sultane.

—Le baiser du frère de l'Amour fut donné avec tant de grâces, il fut reçu avec tant de chaleur de la part de Zeni ; tous deux trouvèrent tant de charmes à le prolonger, que le troisième personnage, qui méditait tristement dans un angle de la Grotte, électrisé tout-à-coup par ce tableau anacréontique, sort de sa rêverie ; il s'approche : le couple heureux ne le voit point ; il interroge Chérubin : celui-ci répond à ce que Zeni ne lui dit pas ; il questionne Zeni. Celle-ci, dont la voix expire sur sa bouche de rose, n'agite ses lèvres que pour rougir de leur impression les joues de Chérubin. A la fin, ces caresses de l'âge d'or ont un terme ; le bonheur s'épuise aisément, surtout quand le cœur n'attend pas le développement des organes. Les deux Anges, qui s'aiment déjà sans le savoir, s'étonnent à la vue d'un témoin, et rougissent comme s'ils avaient perdu leur innocence.

Ce troisième personnage était un enfant de

dix ans, dont le sexe semblait à peine prononcé ; il avait, sous une physionomie qui n'appartenait point aux beautés de l'Orient, les grâces de Zeni, avec une touchante réserve dont celle-ci se jouait, et l'intelligence de Chérubin dans sa folâtre gaîté. Le petit Amour, à sa vue, s'élança des genoux où on le tenait enlacé, et remit un moment son bandeau, honteux de regarder l'être qui l'avait vu rougir. Alors il s'établit entre Zeni et l'étrangère un petit entretien énigmatique, dont le sens doit échapper à tous les ordres de lecteurs.

Vous avez notre secret, dit l'amie de Chérubin, et il me serait bien doux de tenir le vôtre de votre charmante ingénuité ; car ce n'est pas le hasard, sans doute, qui nous a réunis tous les trois dans le palanquin à triples jalousies de Timour ; qui nous a fait monter, les yeux bandés, dans une tour à quarante étages ; qui nous met en présence, sans nous connaître, dans la grotte magique d'Orondate.

—Il n'y a point de mystère dans mon voyage. Je m'appelle *Atane*. Le vieillard respectable qui me tient lieu de père, se promenait avec moi le long de la mer Jaune, à quelques lys de notre grande Pagode, lorsque Timour parut avec son grand palanquin d'ébène, couronné

d'un chapiteau d'or. Le prince descend, cause un moment avec moi, s'informe d'une descente des brigands de l'Europe au pied des hauteurs du Liban; et sachant que je portais dans mon sein une lettre écrite sur du bambou, qui renfermait des détails précieux sur cette invasion, lettre qu'une colombe devait porter à Orondate, il proposa de remplacer lui-même le messager ailé. Je fis quelque résistance pour donner la lettre. Les prières des despotes sont des ordres absolus : Eh bien! dit l'impétueux Sultan, Atane la donnera elle-même. Au même moment il me prend dans ses bras, et me porte dans le palanquin. Les cris de mon père se perdirent dans les airs; et à peine put-il entendre la réponse de Timour, que je serais rendue à sa tendresse avant le coucher du soleil.

—Ce que vous annoncez, Atane, n'être un mystère pour personne, en renferme un inexplicable pour moi. Quelle est donc cette mer Jaune, cette contrée où l'on évalue les distances par les lys, où l'on écrit sur des feuilles de bambou? On nous donne dans les sérails de l'Orient les élémens de la géographie et de l'histoire, et jamais je n'entendis parler de ces objets. Daignez satisfaire ma curiosité, que vos

grâces justifient; quel est le pays qui vous a vu naître?

—Le Cathay.

—Le Cathay! Ce nom ne se trouve point dans la langue arabe que nous parlons tous deux.

— Quoi! vous ne connaissez point notre fleuve Hoangho, nos villes peuplées de trois millions d'hommes, notre grande muraille, que les anges seuls peuvent escalader, et nos tours de porcelaine!

— Je n'ose croire à tous ces enchantemens; je n'ose aussi les nier, puisque je me vois dans la Grotte aux Merveilles.

— Que serait-ce donc, belle Zeni, si je vous montrais notre carte générale du monde? Le Cathay en couvre presque toute la surface; seulement le géographe, par condescendance pour les autres peuples du globe, a figuré aux extrémités quelques plages sans contours, qu'il désigne par un *peuple de Boîteux*, un *royaume des Aveugles*, et un *empire d'hommes sans tête.*

— Ces géographes du Cathay me semblent bien impolis; car enfin les hommes vigoureux, qui escaladent les pics du Liban, ne boîtent pas; ce ne sont pas des aveugles qui ont

construit les pyramides d'Egypte; Adine, Tige de Myrte et Bouton de Rose, les sultanes favorites de Timour, ne sont pas des beautés sans tête.

— Que voulez-vous, ma chère Zeni? on ne saurait changer de patrie comme de vêtement. Quelque envie que j'aie de ne point contrister l'amie de Bouton de Rose, je ne puis pas n'être pas Atane née au Cathay, le premier Empire du globe, me promenant souvent en jonque, sur la mer Jaune, la première des mers, et m'honorant d'être la pupille d'un mandarin qui fut, dans son âge viril, le premier des mandarins.—

Lorsque Atane cessa de parler, il y avait déjà long-temps que Chérubin avait ôté son bandeau, et était venu se grouper entre cet enfant étranger et son amie. Le silence qui suivit cet entretien donna occasion à la jeune citoyenne du Cathay d'étudier la physionomie de l'Ange de Timour. Cet Ange, beau comme la Mythologie grecque peint le fils de Vénus, avait d'ailleurs une expression dans les traits, qui accompagne rarement les formes voluptueusement arrondies de l'enfance : c'était un corps de sept ans, vivifié par une ame de vingt; son visage n'offrait rien de la coupe de celui

de Zeni : il n'y avait que l'égarement de l'amour qui pouvait y trouver des rapports ; mais sa tête, dans son ensemble, se rapprochait tellement de celle d'Ariel, qu'elles semblaient avoir été jetées toutes les deux, par une nature bienfaisante, dans le même moule. Ce prestige, qu'on était tenté de ne prendre que pour l'effet du hasard, ajoutait un charme indéfinissable aux grâces enfantines de Chérubin ; celui-ci séduisait les femmes, d'abord parce qu'il était essentiellement beau, ensuite parce que l'expression de sa beauté faisait pressentir qu'un jour il saurait aimer.

Le charme qui avait enlacé Chérubin dans les bras de Zeni ne tarda pas à faire son effet sur Atane. Jusqu'alors le désir n'avait point éveillé son heureuse ignorance : à l'approche de l'Ange de sept ans, elle sentit éclorre son ame, et Zéni eut une rivale.

Il manquait une occasion à la pupille du Mandarin de prouver au second Ariel combien il lui était cher ; sa touchante pudeur lui interdisait à cet égard jusqu'à l'ombre d'un aveu ; mais le hasard la servit au-delà de ses espérances. Il entr'ouvrit un moment pour elle le rideau du plaisir : c'était tout ce qu'elle

pouvait espérer du ciel, quand son âge lui défendait de le goûter.

La légère Zeni montait d'un pas rapide vers les cèdres qui environnaient l'extrémité du cône, curieuse de connaître les limites de cette magnifique prison; et Atane, que la petitesse de son pied exposait à faire des chutes, était restée au bas, près d'un bassin octogone qui recevait dans son sein les eaux jaillissantes des cascades. On voyait sur la surface transparente de ce réservoir jouer une foule de petits poissons à écailles dorées, apprivoisés de longue main, et s'approchant avec sécurité de l'homme qui voulait les caresser. La pupille du Mandarin désira d'en porter un dans sa principauté du Cathay. Alors Chérubin, assis sur la rive, fit long-temps de vains efforts pour lui en procurer. Le poisson frétillait autour de ses bras; il glissait entre ses doigts entr'ouverts, et trompait toujours le mouvement de la main prête à se refermer. A la fin l'Ange prend son parti, s'élance dans les eaux; et, adossant contre un des angles du bassin une partie de la troupe fugitive, il saisit le plus apparent, le dépose dans un vase de cristal qui se trouvait sur l'autel de la Nature, et vient le présenter avec une joie timide pour recevoir sa récompense.

Atane lança sur Chérubin des regards, où le feu du désir étincelait pour la première fois. Elle prit sa main avec une émotion qui la lui fit serrer malgré elle, et s'en tint là. Le baiser de Zeni était encore une énigme pour son intelligence.

Cependant l'eau du bassin, inaccessible par la hauteur du cône à l'influence du soleil, était infiniment froide; tandis que l'Ange, en s'y précipitant, sentait circuler dans ses veines les feux de son âge et ceux de la saison. Le contraste, au bout de quelques minutes, fit son effet sur des organes délicats. Le jeune Adonis sentit sa voix s'éteindre, son teint se décolorer, et il tomba sans connaissance aux genoux de la pupille du Mandarin.

Atane effrayée appelle à grands cris Zeni, qui ne peut la voir, et Timour, qui ne peut l'entendre; ensuite, devenue assez calme pour raisonner le danger, elle découvre que le vêtement humide et glacé qui couvre Chérubin est un obstacle invincible à son retour à la vie; alors elle se hâte de le dépouiller de sa robe légère, elle essuie son corps d'albâtre avec le voile transparent qui dessine son sein; et, entr'ouvrant sa robe antérieure, qui n'est séparée que par un voile de ses charmes in-

visibles, elle l'en enveloppe tout entier, le pressant avec force, comme pour lui faire repomper, par le contact, de nouveaux principes de vie, à la place des siens prêts à s'exhaler.

Au bout d'un quart d'heure, la douce magie de la nature opéra son effet. Les yeux de Chérubin s'entr'ouvrirent, et sa main se porta machinalement sur un sein à demi-nu, qui commençait à faire pressentir ses deux boutons de rose. Ce dernier talisman acheva la guérison.

Chérubin avait à peine recouvré ses sens, que, honteux de voir une de ses mains inexpérimentées avoir pour appui un sein qui commençait à éclorre, il porta l'autre machinalement sur ses yeux, pour se dérober à la fois au spectacle de son offense et à celui de son apprentissage du plaisir. Cependant il aperçut, par les interstices de ses doigts entr'ouverts, que cette main égarée n'était point repoussée par Atane; que les boutons de rose s'élevaient même comme pour aller au-devant de l'obstacle qui s'opposait à leur palpitation. Alors, tout entier à une volupté dont il avait à peine l'intelligence, il écarte le voile, et imprime sur ce sein de dix ans un baiser de feu qui le rougit. C'est en ce moment que le même pouvoir magique, qui, une heure auparavant, lui

avait ôté son bandeau, le lui remit; et la nuit profonde, dont il fut tout-à-coup couvert, lui fit croire qu'il n'avait été heureux qu'en songe. Alors il craignit de se réveiller.

Le baiser de feu de Chérubin avait achevé d'égarer la tête d'Atane. Déjà ses mains ardentes entouraient le col de l'Ange pour le fixer sur son sein, lorsque la même main invisible qui avait sauvé l'attentat du page de Timour, sauva l'innocence de la beauté de la Chine. Un diadème enveloppa ses yeux trop long-temps ouverts, et l'intrigue amoureuse se dénoua sans que les coupables s'aperçussent qu'ils avaient à rougir.

Zeni, en ce moment, descendait du cône; elle se sentit arrêtée à la naissance d'une cascade, et son propre voile, artistement arrangé autour de sa tête, déroba à ses regards le triomphe de Chérubin sur Atane, triomphe qui pouvait avoir l'apparence d'une infidélité.

—Eh bien! mon cher Arabe, vous vous taisez; déjà je vous pardonnais d'introduire chez le Vieillard du Liban trois personnages nouveaux, et de les faire sortir sans le voir ni l'entendre; déjà je consentais que des enfans, très-jolis sans doute, mais très-ignorans, quoique cette ignorance même fût pour eux

une nouvelle grâce, eussent l'air de venir étudier en silence la raison des Orphée et des Zoroastre dans un monument des âges primitifs. Mais quand l'Amour, avec son charmant cortège de volupté et d'innocence, vient effleurer leurs sens et embraser les miens, pourquoi jeter vos pinceaux? Pourquoi, quand je consens à être le jouet de vos caprices littéraires, votre encre sympathique cesse-t-elle de couler? Mais ma voix se perd dans les sables du Grand-Désert, et peut-être mon Arabe fantasque va-t-il y entraîner Tige de Myrte son héroïne, qu'après tant de chapitres de son ouvrage dramatique, il n'a pas encore songé à introduire sur la scène.

CHAPITRE IX.

Le Sultan monte au pavillon des Colombes. Traits échappés sur l'histoire d'Adine.

Le Sultan, avant de se rendre à Masiath, demanda au Vieillard de voir le jeune ami de Kondemir, dont celui-ci lui avait peint, avec enthousiasme, la beauté et l'innocence; il ne dissimula pas que son dessein était d'en faire

un des Archanges de son nouveau paradis de Mahomet. Ce jeune homme, dit Orondate, n'appartient qu'à lui-même; nous n'avons pas le droit d'en disposer pour le rendre heureux à notre manière; il est entré libre dans mon asile, il en sortira de même. Au reste, je vais t'introduire dans l'intérieur d'un cèdre fait de main d'homme, d'où tu pourras l'entrevoir sans en être aperçu; tu jugeras d'un coup-d'œil cet être céleste, et tu reconnaîtras qu'il n'est pas plus possible au souverain qui se respecte d'attenter à son indépendance, qu'à celui qui a brisé tous les freins d'attenter à celle de la Divinité.

Lorsque le Sultan montait dans le réduit mystérieux du pavillon aux Colombes, Ariel, abandonné à de douces rêveries, cherchait l'interprétation des vers énigmatiques envoyés par Kondemir, et qui renfermaient sa destinée. Comme, malgré ses connaissances dans la littérature arabe, les ténèbres s'épaississaient dans son entendement à mesure qu'il faisait des efforts pour les dissiper, il prend tout-à-coup le parti de s'adresser à Adine, que, dans son imagination ardente, il supposait à portée de l'entendre; et, s'asseyant auprès du cèdre d'où elle s'était élancée la nuit de son entretien :

« Étonnante enchanteresse, dit-il, c'est le » ciel qui te nomme pour expliquer le véri- » table sens de l'oracle. Viens rendre le calme à » mes sens; viens me prouver que quand on a » le cœur pur on peut aspirer à être heureux.

» Tu te joues peut-être de ma crédulité en » parlant à mon imagination avec ton élo- » quence de vingt ans, et à mes yeux avec » ton visage de quatre-vingts; mais légitime » par ta bienfaisance l'usage que tu fais de la » baguette des enchantemens; n'éloigne pas » mon cœur des affections qui font le charme » de ma vie: et si le désir de subjuguer, le » dernier sentiment que conserve ton sexe, » lorsque tout lui échappe, t'a fait prétendre » un moment à m'imposer un joug, toi qui » sais que je ne m'appartiens plus à moi-même, » sois assez généreuse pour m'empêcher.... » même de rêver à toi.

» Mais j'entends du bruit dans l'intérieur de » ce cèdre..... Viendrais-tu à ma voix?... » Tu m'écoutes, du moins, et j'ose m'en flat- » ter. Eh bien! si tu te défies de ton pouvoir, » essaie ton influence sur un des plus grands » enchanteurs de l'Asie, sur le Sultan de Ma- » siath. Sans doute, tu ne nieras pas que son » cœur ne soit dans ta main.

» La gloire disposa des destins de Timour;
» De Timour aujourd'hui la Sybille dispose :
» Elle gouverne tout, invisible à la Cour;
» Le sceptre, le sérail, tout sur elle repose,
» En disgrâce, en faveur, Reine ou rien tour à tour.

» Il est vrai que je ne conçois guère comment, avec ton visage d'ébène, tu disposes de celui qui a, dans son sérail, toutes les beautés à teint de lys et de roses de la Géorgie: comment, ayant l'âge de la sybille de Cumes, tu gouvernes tous ces cœurs de quinze ans, qui ne palpitent que par lui, avec lui et pour lui. Mais est-ce que cette chaîne du Liban n'est pas le foyer de toutes les merveilles? Depuis vingt-quatre heures que je suis dans les domaines d'Orondate, ai-je passé une minute sans voir des phénomènes qui écrasent mon intelligence? O mon Adine! fais un plus grand prodige encore, rends-moi heureux à ma manière: ne donne point une rivale à celle que le ciel créa pour n'en point avoir, et mon imagination, doucement trompée, croira trouver les grâces du printemps sous les glaces de ton hiver. »

Orondate, en ce moment, emmena Timour, qui, tout préoccupé qu'il était du grand danger qu'il pouvait courir par les premiers succès

de la nouvelle Croisade, ne pouvait se lasser de contempler Ariel et de rêver d'Adine.

Vieillard, disait Timour en remontant avec lui le cône renversé des cascades, tu m'as promis de servir ma grande conjuration contre le soudan de France.

— Sans doute, mais d'une manière qui ne compromettra ni ta gloire ni ma philantrophie.

— Sais-tu que cet ami de Kondemir parlerait, avec une éloquence bien persuasive, aux houris que j'ai dérobées à la religion de Mahomet ?

— Oui ; mais les réponses que lui feraient tes houris, son cœur ne les entendrait pas.

— Je n'ai qu'entrevu son visage, mais quelle coupe superbe de corps! comme il réunit la force d'un sexe aux grâces de l'autre, pour servir de type à l'hermaphrodite du Capitole!

— Timour, tu oublies que les Croisés, dans quelques heures, peuvent être rangés en bataille devant tes forteresses.

— Non, jamais les gymnases de la Grèce antique n'offrirent un plus beau modèle au pinceau de Protogène et au ciseau de Phidias.

— Tu l'as entendu, Sultan ; il t'a donné, sans le savoir, une leçon hardie, dont ta grande ame devrait bien profiter.

—Quoi! Orondate, cet ange m'a parlé!

— Sans doute.

—Eh bien! te le dirais-je? Son ame sereine, empreinte sur sa bouche de rose, absorbait mon attention toute entière. Je le regardais parler, et je ne l'écoutais pas.

—Il répétait ce vers, qui rappelle les temps heureux de ton adolescence :

La gloire disposait des destins de Timour.

—La gloire, Orondate, me parle encore; tu verras, à ce que j'oserai contre les Croisés, si j'entends son langage, si je suis encore digne de toi; mais enfin tu sais que cet amour des grandes choses, que tu m'as inspiré, n'est pas circonscrit dans des limites vulgaires. La politique, sans laquelle mon génie serait sans action, admet tous les élémens; je fais concourir à mes exploits un Pâris comme un Achille, une Aspasie comme une Lucrèce; et, puisque tous les êtres intelligens sont dans mes mains un argile que je modifie, pourquoi ne ferais-je pas servir la beauté de l'ami de Kondemir à faire secouer à l'Asie le joug des tyrans de l'Europe?

— Sultan, nous n'en avons pas besoin : d'ailleurs, cet enfant de la nature n'a pas été

jeté dans le moule de ceux que jusqu'ici ton génie a façonnés ; il a une ame à lui, et il n'est pas donné à tout le monde de parler à sa crédulité.

—Orondate, quel est le nom de l'ami de Kondemir ?

—Je lui ai donné celui d'Ariel.

— Eh bien ! il faut qu'Ariel conjure avec moi, ou qu'il disparaisse de dessus la surface de la terre.

— Tu parles sans cesse, Timour, comme si le globe entier était sous ta puissance. Voilà bien les despotes..... Il faut que rien ne leur résiste ; si c'est le ciel, ils lancent une flèche contre lui ; si c'est la mer, ils la font frapper de verges ; et cependant la moindre intempérie de l'air les fait frissonner, un insecte les tourmente, une Adine les gouverne.

—Adine, dis-tu ? Oui, j'ai eu long-temps la faiblesse de l'élever jusqu'à moi ; elle a osé un jour me faire descendre jusqu'à elle, et je l'en ai punie. Ses charmes ont disparu ; et si tu ne l'avais arrachée de mes mains, elle serait restée confondue dans la classe la plus abjecte des esclaves.

—J'avais peut-être quelques droits pour la réclamer. Elle avait à peine cinq ans, quand je

la rencontrai mourante dans un vallon entouré de rochers, qui semblait le tombeau de la nature. J'ai été son bienfaiteur, et sa reconnaissance m'a appelé du nom *de père*.

—Adine est sensible en effet : elle a, pendant un an entier, enchaîné ma fierté. J'ai oublié un an avec elle que j'étais roi. Quoique, depuis son supplice, une foule d'autres objets aient parlé à mes sens, je m'aperçois quelquefois qu'elle a laissé un vide dans mon cœur. Le dirai-je ? j'ai la faiblesse, quand je suis seul, c'est-à-dire que je n'ai autour de moi que des beautés faciles et des esclaves, de la regretter.

—Sultan, c'est moi qui élevai cette Adine : je l'instruisis à ne donner à un souverain que des conseils qui l'élèvent. Sa fierté a pu te blesser, mais non te faire rougir.

— Adine a voulu me donner son amc. Je n'aime point cette espèce de fierté, parce qu'elle m'oblige à descendre. Cependant je la crois assez punie. Je n'attendrai pas que le temps fixé par mon courroux pour expier son délit soit tout-à-fait expiré ; et je vais faire relever dans Masiath le pavillon qui la reçut dans son triomphe, et que j'avais fait renverser.

CHAPITRE X.

Du Pont d'Arimane. Entrée de Tige de Myrte dans la Grotte aux Merveilles.

Le Sultan de la Montagne, sur le point de partir, avait fait remettre, comme nous l'avons vu, le bandeau sur les yeux de Chérubin, de Zeni et d'Atane; il les plaça ensuite lui-même dans son palanquin, et ordonna aux guides de les déposer, jusqu'à son arrivée, à peu de distance du rocher en esplanade.

Pendant que les trois aimables enfans suivaient, dans le char doré, la route du cône au rocher, Orondate, dit Timour avec une espèce d'abandon de sensibilité, j'oublie, en passant le seuil de cette grotte, tes discours offensans, et je n'emporte avec moi que le souvenir du fond de vérité qui en fait le caractère; je vais même te laisser un gage destiné à t'assurer qu'il ne me reste aucune trace de ressentiment : tu le trouveras sur l'esplanade du rocher, dont la galerie intérieure communique aux frontières de mes Etats; c'est une beauté de mon sérail qui a osé

défendre devant moi la cause de ces Croisés insolens, auxquels on doit les malheurs de l'Asie. Condamnée à être précipitée sur les roches qui hérissent la vallée, elle s'est évanouie à l'aspect de l'abîme. Le spectacle de son touchant abandon, ses yeux eteints, qui avaient vainement sollicité ma clémence, et ses charmes à peine voilés, que je voyais pour la dernière fois, ont suspendu les effets de mon ressentiment. J'ai donné l'ordre à deux de mes gardes, qui l'avaient amenée, de veiller sur elle, et d'attendre mon retour pour exécuter la sentence de ma victime. Maintenant que j'ai eu le temps de respirer l'air serein de ta philosophie, des sentimens plus doux ont succédé aux transports de ma fureur. Je te fais présent de cette esclave : tu seras son Dieu tutélaire, comme tu l'es de tous les infortunés qui ne sont ni vils ni pervers : elle remplacera Adine dans ta retraite; et cet échange, digne de tous deux, en te sauvant quelque sollicitude, m'épargnera des remords. —

Timour était à peine parti, que le Vieillard appelle Ariel : Mon fils, dit-il, es-tu un peu remis de ta course du matin?

—J'ai voyagé avec mon père; je ne crois pas être sorti de sa grotte.

— S'il s'agissait d'entreprendre une belle action, de faire palpiter d'aise ton cœur, ouvert aux douces impressions de la nature, viendrais-tu avec moi sur cette terrasse du Liban, d'où tu as cru voir Kondemir précipité dans l'abîme?

— J'irais, avec vous, aux limites de l'univers.

— Eh bien! Ariel, suis-moi; je veux me rendre digne de remplacer un jour dans ton cœur l'auteur de ta naissance.—

Il est difficile de peindre la gaîté charmante de ce voyage; l'idée de faire une bonne action est, pour les êtres bien nés, le meilleur restaurant pour soutenir leurs forces. Ariel, pour montrer qu'il avait les ailes de l'Ange dont il portait le nom, escalade les rochers, afin d'atteindre quelques fleurs sauvages, dont il vient faire hommage à son père. Pendant que celui-ci se désaltérait sur les bords d'un torrent, il aperçoit, au haut d'un platane, un oiseau peu farouche, ainsi qu'ils le sont tous dans ces hautes régions des montagnes, où les hommes n'atteignent jamais : il grimpe vers la tige de l'arbre, et saisit le volatile dans le nid même, où il donnait à manger à ses petits. Il descendait avec sa proie, tout fier

du succès de son audace, quand, arrivé à la branche la plus voisine des racines, que fais-je ? dit-il. J'ôte une mère à ses petits, et je suis Ariel! Alors il donne la liberté à l'oiseau, et s'élance dans les bras d'Orondate, qui sourit en l'embrassant.

Arrivés aux deux tiers de la route, le pont d'Arimane se présente aux deux voyageurs : il était difficile d'imaginer un site plus pittoresque. C'était une arche de trois pieds de large et de sept ou huit pieds de long, qui unissait deux murailles de rochers de plus de trois cents pieds de hauteur, au pied desquelles roulait un torrent, avec le fracas des cataractes. En partant de la Grotte aux Merveilles, on s'apercevait peu du danger de ce passage, parce que, vers le penchant du précipice, se trouvait un de ces saules de l'Orient, que la botanique de l'Europe désigne sous le nom de *saule pleureur*, dont les branches, prolongées circulairement jusqu'à terre, semblaient de loin réunir les deux énormes fragmens de rocher; mais quand on avait dépassé le pied de l'arbre, et qu'on voyait devant soi ce pont hardi de trois pieds, sans parapet, qu'on en mesurait des yeux l'épouvantable profondeur, et que, pour comble d'horreur, on apercevait sur sa tête un bloc

énorme de granit, suspendu dans les airs, et menaçant, au plus léger souffle des vents, de s'écrouler, il était difficile, malgré tout son courage, de se défendre d'un mouvement d'effroi. J'ai vu bâtir ce pont, dit Orondate; il le fut par Rustan, un des héros de la Perse, à l'époque de ses premières dynasties; ce n'est pas sans motif qu'on lui donne le nom du génie du mal, car tout retrace, dans ces lugubres déserts, les ravages du temps et les scènes de la destruction.

Lorsqu'il fallut traverser le pont, le léger et intrépide Ariel proposa au Vieillard de le prendre par la main. Non, dit celui-ci en souriant, Arimane me respecte depuis tant de siècles, il me respectera encore : c'est moi qui veux te devancer.

Enfin, après plusieurs heures de la marche la plus pénible, on arrive à la fameuse esplanade, d'où Kondemir avait vu le taureau se précipiter dans l'abîme.

Là, était une femme de la taille la plus svelte, dont la robe légère et transparente semblait plus faite pour dessiner ses charmes que pour les voiler. Elle était assise au centre de la plate-forme, ayant sa chevelure tressée autour d'un arbuste qui avait pris racine dans

les fentes du rocher. Comme cette sauve-garde ne la rassurait que faiblement, elle couvrait encore avec force ses yeux de ses mains étendues, s'imaginant, dans son erreur enfantine, que ne pas voir le péril, c'était le faire disparaître.

A l'approche des deux voyageurs, l'infortunée se soulève à demi, parce qu'elle était arrêtée par les tresses de sa chevelure; et, fixant vers la terre ses beaux yeux humides de pleurs : Eh bien ! dit-elle, le barbare Timour a-t-il encore révoqué l'arrêt de mon pardon? Suis-je deux fois condamnée à mourir, parce que j'ai épousé, non sa personne, mais sa gloire?

Rassurez-vous, belle inconnue, dit Ariel, votre vie est en sûreté du moment qu'on nous la confie. Eh quoi ! n'avez-vous pas deux sauvegardes contre les attentats, votre beauté qui captive nos yeux, et votre innocence que nos cœurs attestent?

Ces mots consolateurs étaient partis d'un organe si touchant, ils avaient été prononcés avec un sentiment si profond, que la victime de Timour ne put résister au désir de lever ses yeux pour voir l'être qui les lui adressait. Quelle fut sa surprise, quand elle aperçut le

jeune homme de l'Orient qui réunissait, avec le plus de perfection, la grâce à la beauté! Son teint décoloré reprend son incarnat, ses paupières humides laissent échapper des étincelles, et sa voix, se perdant sur ses lèvres, ne peut que balbutier ces mots : Ange tutélaire.... je me livre à toi.... et j'accepte tes bienfaits.

Déjà Orondate avait dénoué les cheveux de la belle de Masiath; déjà, aidée par la main tremblante d'Ariel, elle avait quitté l'esplanade fatale, lorsque, portant tout-à-coup ses regards sur son bras gauche, découvert jusqu'à l'épaule; sur la moitié de sa gorge d'albâtre, qui n'était voilée que par les ondes mobiles de sa chevelure; sur sa robe diaphane, qui laissait pressentir, dans un corps sans défaut, toutes les formes heureuses de l'adolescence, elle rougit d'être ainsi exposée, à demi-nue, à l'avide curiosité, même de la vertu. Alors elle se précipite dans les bras du Vieillard, et s'entoure de sa robe flottante, comme pour lui demander un asyle contre la témérité de son fils, témérité que sa pudeur redoute, en même temps que peut-être son désir l'appelle. Ariel la devine; il défait un long manteau de satin rose qu'il avait attaché en forme d'écharpe

autour de sa ceinture, pour être plus libre dans ses mouvemens, et prie Orondate d'en couvrir lui-même la jeune infortunée, qui les remercie tous deux, mais avec une sorte d'embarras, comme si elle regrettait que le possesseur de l'écharpe n'eût pas daigné lui-même l'en revêtir.

Ariel ne s'aperçut point de ces combats de la pudeur contre l'intérêt qu'il pouvait inspirer. Pendant que le Vieillard arrangeait l'écharpe de la Sultane, de manière à refréner ses désirs, lui-même ajustait son vêtement intérieur, de façon à ne point offenser les regards. Comme il portait dans toutes ses courses une forte courroie faite de la peau d'un hippopotame, pour lier le gibier qu'il pouvait prendre à la course, il s'en fit une ceinture destinée à empêcher le désordre de son second vêtement, et il la lia fortement avec l'agrafe de son écharpe. Nous ne tarderons pas à voir comment le ciel fit servir à une des jouissances les plus pures d'Ariel cette précaution de la pudeur, pour ne point alarmer l'innocence de l'enfant de la nature.

Pendant la route vers la Grotte aux Merveilles, la Sultane, un peu plus rassurée, s'occupa à conter, avec tout le feu de l'intérêt

et toute la franchise de l'ingénuité, l'histoire de son infortune.

« J'étais née libre, et avec toute la fierté » que donne à une ame neuve le sentiment de » son indépendance. Je comptais m'unir avec » un jeune Arabe plein de courage, que mon » cœur avait choisi, lorsque le premier eu- » nuque de Masiath, ayant entendu parler de » ma faible beauté, vint m'enlever au sein de » mes foyers, où je reposais sous la sauve- » garde des lois, et me fit entrer, éperdue et » mourante, dans les jardins de Timour. Ma » mère ne survécut que deux jours à cet ou- » trage; elle appela en vain à son aide les » mânes des Lusignan et des Châtillon, dont » elle se disait descendue, et mourut d'in- » dignation à la vue des riches présens, avec » lesquels le Sultan avait cru payer l'opprobre » éternel de sa maison.

» Il me restait un amant. Je corrompis, à » force d'or, un esclave pour lui remettre un » billet où je l'engageai à porter le fer et le » feu dans Masiath, dussé-je n'arriver à lui » que froissée par les décombres, ou mutilée » par les poutres embrasées de l'édifice.

» Le barbare ne me répondit point. Un » mois entier s'écoula, et je ne vis flotter aucun

» pavillon vengeur sur les tours de la forte-
» resse; et le Sultan, ivre de sa puissance,
» continua, dans son sérail avili, à me parler
» d'amour.

» Je dois vous en faire l'aveu; cet abandon
» du ciel et de la terre opéra dans mon na-
» turel une étrange métamorphose. Le fiel
» circula dans mes veines, et toutes les tor-
» ches de la vengeance furent secouées dans
» mon cœur. J'écrivis une lettre très-violente
» à l'Arabe qui avait osé me désobéir, et on
» ne m'apporta d'autre réponse que ces mots,
» tracés avec du sang : *Je vais mourir.* »

La belle infortunée en était là quand, tout-à-coup, un bruit terrible se fait entendre, comme si des blocs énormes de rocher, détachés des cimes inaccessibles du Liban, s'écroulaient dans les vallées, entraînant avec eux des forêts et des édifices.

Nos trois voyageurs gardaient le silence, promenant avec effroi des yeux inquiets autour d'eux, et se frayant, pour ainsi dire, dans la pensée, une route nouvelle, au travers des débris des montagnes. Au bout de dix minutes, les échos du Liban cessèrent de répéter ces espèces d'éclats de tonnerre. La petite caravane de philosophes ne voyant point

d'images de ruines dans son horizon, reprit courage, et la sultane de Masiath continua le récit de ses aventures.

« Livrée à moi-même, ne tenant plus à la » nature par l'intermède d'une mère ou d'un » amant, le temps peu à peu amortit ma vive » sensibilité, et prépara, sinon mon cœur, » du moins ma raison, à goûter quelques » jouissances.

» Je me fis des amies dans le sérail de » Masiath; et de ce nombre fut Adine, qui, » touchée de ma longue infortune, me pro- » tégea contre mon tyran, et, ce qui valait » encore mieux, contre mes propres fureurs.

» Timour lui-même, il faut l'avouer, s'y » prit avec la grandeur d'ame d'un héros pour » me séduire. Instruit de la violence qu'on » m'avait faite pour m'arracher du foyer de » mes pères, il désavoua l'eunuque, et l'en- » voya au supplice.

» Non content de cet acte éclatant de jus- » tice, il déclara solennellement que j'étais » libre, et voulut que, secouant toutes les » chaînes du pouvoir, je ne tinsse à lui que » par les liens de la reconnaissance.

» A cette époque, Adine fut disgrâciée, » je pris sa place dans le cœur de Timour;

» et, souveraine dans un sérail où mes fu-
» reurs m'avaient fait descendre quelque
» temps dans la classe abjecte des esclaves,
» je vis les ministres à mes pieds, et je gou-
» vernai mes rivales.

» Ce triomphe, que je ne sollicitai pas, fut
» de peu de durée ; les rois, à qui on se donne,
» ne tardent pas à être ingrats. Timour m'avait
» consulté sur la guerre de la Croisade ; je
» lui parlai avec une fierté que le sang des
» héros qui coulait dans mes veines ne dé-
» savouait pas : il s'offensa de mon courage ;
» et, traitant la liberté de mes opinions de
» crime d'État, il me dénonça lui-même à son
» conseil de guerre pour prononcer sur ma
» rebellion.

» Digne Vieillard, dont les cheveux ont
» blanchi sur l'étude des hommes et des
» choses, tu sais quelle est la jurisprudence
» de ces commissions sanglantes créées hors
» du théâtre de la guerre : tu sais que, par-
» tout où la tyrannie a l'audace de les ériger,
» il n'y a plus ni mœurs, ni lois, ni gouver-
» nement. Le conseil militaire de Masiath,
» épousant une querelle de sérail et prêtant
» à Timour un désir atroce de vengeance,
» que peut-être il n'avait pas, me condamna
» unanimement au supplice.

» C'était pour la première fois, depuis le » commencement de ce règne, qu'on avait » vu une favorite destinée à l'échafaud. Le » sultan craignit de devenir l'horreur du » sérail, il devait aujourd'hui parcourir la » chaîne du Liban; et, afin de dérober ma » mort à tous les yeux, il me fit traîner par » deux hommes affidés, jusqu'à l'esplanade » que nous venons de quitter, pour me pré- » cipiter dans un abyme qui n'est connu que » des despotes et des vautours. Parvenue au » lieu de mon supplice, je perdis connaissance, » j'ignore combien de temps a duré cet état » de mort; mais ce ne fut que quelques » minutes avant votre arrivée, qu'ouvrant les » yeux à la lumière, je me vis seule et retenue » pour ainsi dire au pied de mon échafaud » par les tresses de ma chevelure. Digne » Vieillard, et toi Ange tutélaire qui mérites » d'être son fils, protégez-moi de votre ten- » dresse, je renonce pour jamais au titre de » Sultane; et un trône à recevoir des mains » de Timour, me flattera moins qu'une chau- » mière que je partagerai avec mes libéra- » teurs, dussé-je n'être que leur esclave. »

Ce récit, terminé par une effusion de larmes, en fit couler de bien douces de la part

des deux voyageurs : Ariel surtout, qui ne pouvait voir pleurer de beaux yeux sans être attendri, montra une émotion qu'il regretta dans la suite de n'avoir pas su dissimuler. Cependant la route se continuait ; et comme la confidence de l'infortunée avait mis tout le monde à son aise, ces amis d'une heure avaient l'air d'amis de vingt ans. Orondate parlait à l'oreille de sa nouvelle pupille; son jeune ami, vêtu à la légère, recommençait à escalader les rochers pour montrer sa prestesse à d'autres yeux qu'à ceux du Vieillard : il n'y avait pas jusqu'à la Sultane, qui, lorsque l'Ange de l'Orient revenait au-devant d'elle, sous prétexte de lui tendre les bras, laissait échapper comme involontairement l'écharpe qui voilait à demi son sein pareil à celui de Vénus.

C'est avec cette aimable gaieté que la caravane escalada le mont sourcilleux qui dérobait à ses regards l'aspect du pont d'Arimane.

Arrivé le premier sur la pointe, Ariel s'écria avec effroi : Mon pere, je ne vois plus la roche suspendue qui servait de voûte au pont bâti par Rustan : c'est elle sans doute qui, détachée de sa base, nous a épouvantés du fracas de sa chute : je vois le vallon dévasté, et le torrent obstrué par les décombres.

La terreur fut à son comble quand on se

vit en présence du pont même ; il avait été rompu dans un espace de cinq pieds par l'éboulement de la roche, et il n'existait, dans toute cette partie du Liban, aucun autre passage que celui-là pour arriver à la Grotte aux Merveilles.

La Sultane proposa, avec timidité, de jeter un pont avec des branches ; mais il n'y avait aucun arbre accessible, si ce n'est à plusieurs lieues de distance : d'ailleurs, comment couper, sans instrument, des branches assez fortes pour soutenir un homme suspendu sur un précipice? Pour comble de perplexité, la nuit approchait, et une nuit orageuse, déjà annoncée par l'amoncellement des nuages et les feux croisés des éclairs.

Ariel, dans un instant aussi critique, ne prend conseil que de son courage; il mesure des yeux, un moment, l'étendue de la rupture, voit que, du côté où il est, l'arche a laissé une fente assez considérable pour que ses pieds puissent rester arrêtés, tandis que, de l'autre, les racines entrelacées du saule d'Orient peuvent retenir avec force ses mains en arrêt ; alors il se laisse tomber avec adresse sur le bord opposé, de manière que son corps, suspendu sur l'abîme, remplace le pont que

la roche a brisé. Le Vieillard et la Sultane jetèrent un cri d'effroi en voyant ce dévouement; ensuite, sur les instances d'Ariel, qui avait eu le temps de se faire un point d'appui des racines tutélaires du saule, ils se déterminent à franchir ce pont vivant. Orondate passe le premier; et, malgré le poids de son corps et les glaces de l'âge, il arrive sain et sauf sur l'autre bord. Sa pupille encouragée veut le suivre; mais à peine a-t-elle posé ses pieds légers sur ceux d'Ariel, que le fragment d'arche, qui retenait ce dernier, se détache; et l'infortunée tombait avec lui dans l'abîme, si, par un mouvement involontaire, ses mains n'avaient embrassé le corps d'Ariel, et n'étaient restées accrochées à la ceinture de peau d'hippopotame.

Qu'on se représente maintenant la situation pénible des trois personnages : la Sultane éperdue, que la simple lassitude de ses mains peut détacher du point d'appui qui la soutient sur l'empire de la mort; Ariel, qui, seul, aurait pu s'élever sur le bord où était son père, mais qui, appréhendant que le plus léger effort ne rompe l'agrafe de sa ceinture, préfère, si le ciel ne vient à son secours, de mourir avec l'être sensible qui semble lui avoir confié le

dépôt de sa vie; Orondate, non moins troublé, qui ne peut présenter à son fils un bras énervé, sans être entraîné avec lui dans le sein de l'abîme. Ce tableau est déchirant pour tout ce qui a une ame: et quel est le lecteur qui n'en a pas, quand il est arrivé à la vingtième page de cet ouvrage?

Le Vieillard ne mit pas à réfléchir sur le danger tout le temps que j'ai employé à le peindre. A peine a-t-il entendu tomber dans le torrent le fragment de l'arche, qu'il creuse, avec un silex, par-dessous les racines du saule, pour ajouter à la force du point d'appui d'Ariel: ensuite, tressant avec célérité plusieurs branches de l'arbre, dont les extrémités pendaient naturellement sur la fracture du pont, il dirige le faisceau vers les mains de la Sultane, qui s'y accroche. Au même moment, son jeune libérateur, dégagé du fardeau qui le subjugue, s'élance avec légèreté sur le sol que presse le Vieillard; et tous deux, de concert, retirant le câble d'une espèce nouvelle, auquel la Sultane reste arrêtée, la déposent doucement au pied du saule, dont le pavillon circulaire les protège tous trois de son ombrage.

Il faut avoir pénétré, avec le flambeau de

l'Amour, dans toutes les avenues du cœur humain pour se faire une idée des transports de reconnaissance de la jeune victime de Timour, quand elle se vit sur les genoux d'Orondate, et en présence d'Ariel, qui semblait la dévorer de ses désirs bien plus que de ses regards. Après avoir sollicité, par une caresse légère, la permission du Vieillard, elle attire doucement l'Ange de l'Orient à ses pieds, et, d'un coin de son écharpe, lui essuie la sueur mêlée de larmes qui coule de son front. La main tutélaire de la Sultane demandait à être baisée, et elle le fut avec un embarras dont rien n'égalait la grâce. Dans ce mouvement non prévu, l'écharpe se dérange, la gorge d'albâtre se découvre; et qui sait si le jeune téméraire, emporté par la fougue de ses sens, n'aurait pas eu l'audace d'y porter ses lèvres de rose, lorsque le Sage, se levant tout-à-coup : Mes amis, dit-il, le voile de la nuit est sur le point de nous atteindre : la foudre menace nos têtes : croyez-moi, ne différons pas un moment de nous mettre à l'abri du double danger des ténèbres et de la tempête.

CHAPITRE XI.

Petite digression sur le tonnerre.

Tige de Myrte ne s'était point aperçue du dérangement de son écharpe lorsqu'elle donna sa main à baiser à Ariel ; ainsi le trait de sagesse du Vieillard fut perdu pour elle : mais dès les premiers pas qu'elle fit en quittant le saule d'Orient, ses regards tombèrent sur ce désordre involontaire ; et, se détournant aussitôt, sous prétexte d'aller cueillir une fleur sauvage, elle se hâta de le réparer. Orondate vit le mouvement, en devina le motif, et en remercia la Sultane par un de ces coups d'œil qui parlent à la pudeur sans l'effaroucher.

Il y avait encore loin du pont d'Arimane à la Grotte aux Merveilles, et l'amoncelement de nuages noirs et livides sur la crête des montagnes n'annonçait pas la fin de l'orage. Comme la Sultane, à chaque coup de tonnerre, ne pouvait se défendre de laisser paraître de l'effroi, le Vieillard prit le parti de s'entretenir avec elle des effets de ce grand météore. L'expérience apprend que rien n'épouvante plus

le vulgaire des hommes qu'un phénomène sinistre de la nature, dont on ignore la cause; mais placez-vous au centre même du phénomène, raisonnez l'effroi qu'il vous inspire, et le péril disparaît.

Par un concours singulier des effets du hasard, il se trouvait qu'Ariel, peu initié dans les mystères de la physique, avait besoin de la même leçon que Tige de Myrte. Cet adolescent, d'ailleurs né intrépide, tremblait malgré lui à l'approche d'un orage; il bravait la mort quand il n'avait que l'homme à défier, et il reculait à sa vue quand il était en présence de la nature.

Aussi, quand Orondate commença à disserter sur la théorie de la foudre, vous eussiez vu les deux enfans de l'Amour se presser autour du Vieillard et concentrer leurs ames dans leurs oreilles; Ariel oublier un moment qu'il a vu le sein de Tige de Myrte, et Tige de Myrte retirer involontairement sa main passée sous le bras d'Ariel.

Mes enfans, dit le Sage, vous venez de traverser sains et saufs l'abîme du pont d'Arimane; ce danger, croyez-moi, est mille fois plus grand que celui que vous offre l'explosion de la foudre. Sur cent mille individus qui vivent

journellement dans l'atmosphère des tempêtes, à peine en est-il deux qu'atteigne la mort ; mais sur dix qui répéteraient l'expérience terrible que vous venez de tenter, neuf paieraient de leur vie l'audace de leur dévouement.

Sage Vieillard, dit Tige de Myrte, le tonnerre ne se fabrique donc pas dans les arsenaux du firmament, comme le disent les sublimes interprètes de l'évangile de Mahomet, qui n'a jamais menti ni en physique ni en religion.

Le tonnerre, belle Tige de Myrte, ne se fabrique que dans notre atmosphère ; les matières sulfureuses et inflammables qui s'élèvent de la terre, s'embrasent dans les nuages, et forment cet éclair rapide, dont les feux croisés sillonnent les plaines de l'air ; quelquefois la détonation vient : alors le sol sur lequel on repose, semble frappé jusque dans ses fondemens ; mais le danger est plus grand dans l'imagination de l'être faible qui s'alarme, que dans le météore même : ces longs roulemens qui propagent l'effroi, ne sont qu'un effet de simple répercussion, dont la nature offre le modèle dans le phénomène de l'écho : d'ordinaire la détonation des nuages se réduit à un seul coup, comme on l'éprouve dans un navire

qui vogue en haute mer dans la saison des tempêtes : mais, sur une chaîne de montagnes comme celle du Liban, l'explosion du tonnerre est répétée de cent façons différentes par les cavernes et les rochers; on croit, à chaque nouvel éclat, avoir à courir un nouveau danger; mais l'imagination s'effraie mal à propos, il n'y a de réel que la première commotion bruyante qui déchire le nuage, le reste n'est, pour l'homme instruit, qu'un jeu de la nature.

Savez-vous, Sage de l'Orient, dit Tige de Myrte, que vous allez me réconcilier avec le tonnerre; il me semble que je vous comprends, et dès lors j'ai moins de peur; cependant je vais vous faire un aveu : en diminuant sur la terre le nombre des merveilles, vous affaiblissez peut-être la félicité du genre humain. Si tout marche par des lois constantes et uniformes; si notre étonnement n'est que l'effet de notre ignorance, quel sera le frein qui arrêtera l'homme qui peut tout, et qui, en vertu de sa toute-puissance, ose tout? Ne vaudrait-il pas mieux que l'ange exterminateur parût toujours devant les pervers, armé de sa foudre? Timour, par exemple, s'il voyait un être vengeur sur sa tête, songerait-il à faire

assassiner Louis IX, et à envoyer sa captive couronnée au supplice ?

Mes enfans, repond le Sage, parlons bas, il ne faut pas que le despote qui a répudié son cœur nous entende ; je puis, sans danger pour vos mœurs pures, vous rassurer sur les atteintes de la foudre ; mais il est nécessaire, pour le repos du monde, que le tyran la voie sans cesse gronder entre lui et la nature.

Laissons donc à Timour, à la horde féroce des conquérans, à ces brigands lâches et féroces qui tourmentent le monde parce qu'ils ont peur, laissons-leur, dis-je, toutes leurs craintes pusillanimes ; qu'ils voient, dans les nuages éclairés par la foudre, les ombres errantes des victimes qu'ils ont assassinées ; que dans leur délire ils disent comme Caligula à Jupiter tonnant : *Tue-moi, ou je te tue.* Pour nous qui, ne songeant qu'à nous gouverner nous-mêmes, devons être sans remords, nous n'avons pas besoin de terreurs surnaturelles qui rappetissent notre entendement : voyons le spectacle de l'univers du côté des machines, et non du côté de la toile : quand on a le cœur pur, la raison doit conserver toute son énergie, et l'erreur n'est plus bonne à rien.

Mon père, dit Ariel, je n'entendis jamais

parler, avec autant de clarté, des phénomènes les plus faits pour subjuguer notre crédulité; on dirait que vous vous êtes introduit dans l'atelier de la nature lorsqu'elle forge en silence cette foudre destinée à écraser les tyrans, et à n'embraser que le génie des philosophes.

Mon fils serait bien étonné, reprit Orondate, si je lui disais qu'à force de réfléchir sur cette grande opération de l'élément du feu, je suis parvenu à le décomposer; qu'il ne tient qu'à moi de faire descendre le tonnerre dans mon laboratoire, de le forcer, à l'aide d'une baguette qui n'est ni celle de Moïse, ni celle d'Armide, à quitter le nuage livide qui le recèle, pour se perdre, sans danger pour l'homme, dans les entrailles de la terre ou dans le sein des mers; mais je ne dois que par degrés initier mes enfans dans les mystères de cette haute physique, et je veux, en leur popularisant quelques autres merveilles, acheter des droits à leur confiance.

Il n'est pas possible, dit l'Ange de l'Orient, d'ajouter à notre confiance dans notre bienfaiteur; mais enfin, si Dieu n'est pour rien dans le phénomène de la foudre, ou du moins s'il n'agit que par l'intervention des causes secondes, quel est le but d'un appareil aussi

effrayant ? Avais-je besoin de voir le ciel en feu, les cèdres déracinés, et des êtres sensibles sur le point de perdre la vie, pour m'assurer de la puissance de la nature ?

Les origines de tout, Ariel, sont dans la main de celui qui tient la chaîne des êtres ; pour nous, qui ne sommes placés qu'au milieu de l'échelle, il ne nous est donné de pressentir les principes que par leurs effets. Cependant le but des orages n'est point inaccessible à notre raison : ils sont destinés à purger le ciel d'exhalaisons nuisibles, à les rendre utiles en les atténuant : quand ils ne serviraient qu'à rafraîchir l'atmosphère, ce serait encore un grand bienfait, et il ne faudrait point que l'homme qu'ils effraient fît le procès à la nature.

Mais les nuages s'entassent sur l'horizon, le feu est dans l'air que nous respirons ; croyez-moi, mes enfans, précipitons nos pas avant que le ciel vomisse les torrens qu'il recèle : appréhendez la nuit qui peut voiler notre route, les ondes qui peuvent briser notre sentier ; mais ne craignez pas plus les atteintes de la foudre, que la chute de cet arbre, dont l'ouragan fait plier la tige, ou l'écroulement de ce rocher qui semble suspendu sur nos têtes.

Je sens, dit Tige de Myrte, que je puis

m'éloigner de ce chêne qui plie, de ce roc qui s'ébranle; mais comment se dérober à l'action de la foudre, que je ne vois qu'à l'instant même où j'en suis frappée?

Il est plus d'un moyen, ma fille, que, dans un moment plus heureux, je saurai t'indiquer; en attendant, je veille sur toi, et je jure, par le Dieu des sages, qui ne me trompa jamais dans mes pressentimens, qu'il ne tombera pas un seul cheveu de ta tête avant que tu arrives dans l'asile que t'offre ma tendresse.

Au reste, le peuple exagère dans tout ce qu'il raconte des désastres occasionnés par la foudre; défions-nous de ses récits, et, en général, de tout ce qu'on nous donne pour des merveilles. L'admiration et l'effroi n'émanent d'ordinaire que de notre crédulité; une raison supérieure ne voit point de prodige : tout est prodige pour l'être borné qui n'explique rien.

Il est infiniment rare que le fluide éminemment actif, qui semble constituer la foudre, fasse périr les hommes qui se trouvent dans la sphère de son activité. Le vent terrible du Samielh, qui dévaste le Grand-Désert, tue plus d'Arabes en un jour, que la foudre n'atteint, dans une année, de sectateurs de Mahomet dans toute la chaîne du Liban; mais comme

le Samielh n'entraîne aucune explosion, la mort prend ses victimes sans laisser aucune trace, et on parle plus long-temps à Damas et à Alexandrie d'un Musulman foudroyé, que du fléau qui a privé l'Asie de dix caravanes.

En général, une longue expérience m'a appris que la foudre ne tue point quand on adopte un genre de vêtement qui repousse ses atteintes, quand on l'isole de ses émanations, et qu'on fait en sorte qu'à son approche la zone d'air qu'on respire ne soit pas interceptée.

Cette théorie d'Orondate subjuguait singulièrement l'attention de Tige de Myrte et d'Ariel; tous deux avaient sucé avec le lait la crédulité populaire, et ils recevaient avec transport le jour doux qui commençait à entrer dans leur entendement. Le Vieillard, qui étudiait en eux les progrès de l'instruction, s'aperçut, dans un moment de silence, de l'ascendant qu'il prenait sur leur raison. Déjà la Sultane cessait de fermer les yeux au jaillissement du feu des éclairs; déjà le fracas du tonnerre ne la contraignait plus à cacher sa tête dans les replis de la robe d'Orondate. L'Adonis de l'Orient, plus intrépide encore, promenait, sans effroi apparent, ses regards sur l'incendie de l'horizon; quelquefois même,

quand les rochers du Liban semblaient le plus ébranlés par la foudre, oubliant son propre péril, il se permettait de prendre la main de Tige de Myrte et de la porter sur son sein, comme pour lui faire observer que ses douces palpitations n'étaient point l'effet du désordre des élémens; alors la jeune infortunée appuyait, mais avec une timidité charmante, cette main sur le poste que lui indiquait Ariel: elle croyait l'orage fini, et elle retrouvait son cœur.

Je vous observerai encore, ajoute le Vieillard, que le fluide inconnu qui semble constituer la foudre, tout terrible qu'il est, opère de temps en temps des effets tutélaires; il a réduit en poudre, sous mes yeux, la bordure dorée du portrait de Timour, mais il a ravivé en même temps les couleurs éteintes du tableau. S'il prive des êtres animés du mouvement organique, quelquefois il guérit des paralysies.

Les Eunuques du sérail de Masiath, disait Tige de Myrte, ces hommes qui ne règnent que par la faiblesse du prince et par notre inexpérience, se plaisaient souvent à effrayer notre imagination de tous les contes populaires entassés sur les effets du tonnerre : nous les écoutions avec avidité, parce qu'il faut des merveilles à la curiosité et au désœuvrement;

et comme personne ne les contredisait, nous étions étonnées d'y croire. Timour même, tout dégagé qu'il devait être, par ses lumières, des entraves de la crédulité, se plaisait à épaissir à cet égard les ténèbres de notre raison : « Croire et obéir, me disait-il quelquefois, » voilà le culte de cette contrée, sa morale, » et son pacte social : avec ces deux mots magiques, je gouverne mon peuple et je règne » sur les rois. Cependant il se trouve quelque» fois, parmi les Anges de mon paradis, des » esprits téméraires qui osent discuter leur foi » et raisonner leur obéissance; alors je fais » tomber sur leurs têtes le feu du tonnerre, et » il s'opère en eux les plus étranges métamor» phoses : l'un se trouve un moment pétrifié » comme la femme de Loth; l'autre, changé » en taureau, broute l'herbe des champs, à » l'exemple de Nabuchodonosor; le plus cou» pable voit s'élever, du fond des eaux, un cro» codile monstrueux qui l'engloutit, comme » la baleine de Jonas. Tous ces prodiges sont » connus dans Masiath; et, à l'approche d'un » orage, il n'y a point de Musulman qui ne » tremble devant le ciel et devant moi. »

Timour, ma fille, dit le Vieillard, n'est point le dépositaire de la foudre; il ne sait, sur ce

phénomène effrayant de la nature, que ce que je lui en ai appris; et, heureusement pour les peuples, je ne l'ai instruit que de ce dont il pouvait rarement abuser: car si, avec sa théorie de despotisme, son intolérance religieuse, et ses sens embrasés, il pouvait tout ce que médite son orgueil, la monarchie de Masiath serait bientôt un vaste désert, et il ne régnerait plus que sur des décombres et des tombeaux.

Les prodiges de Timour sont une des fables de sa politique. Sans ces fables, loin d'être le tyran de l'Asie, il serait à peine le roi de son sérail; mais si le tonnerre ne change personne en statue de sel ou en taureau, s'il n'évoque pas les crocodiles du sein des abîmes, il opère quelquefois dans l'organisation animale des changemens que l'imagination d'un Ovide serait tentée de prendre pour des métamorphoses; par exemple, il lui est arrivé, lorsque la détonation a eu lieu sur des êtres doués d'une grande sensibilité, de blanchir le visage d'un Africain, de noircir celui d'une Georgienne, et, soit en ridant un front, soit en changeant la couleur des cheveux, de donner à un corps de quinze ans toutes les apparences de la vieillesse.

Tige de Myrte, en ce moment, se trouvait auprès d'un bassin formé par les eaux d'un tor-

rent; elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil furtif sur ce miroir naturel, pour voir si son éclatante blancheur n'avait point été altérée par la foudre; et Ariel, qui s'aperçut de ce mouvement, la rassura par un regard plus fait encore que le discours consolateur d'Orondate pour lui donner de la sérénité.

Oui, dit le Sage, j'ai vu la foudre altérer en un clin d'œil les élémens de la couleur, de la jeunesse et de la beauté. Tu connais, Ariel, l'enchanteresse au teint d'ébène qui tenta, par son esprit, sa voix mélodieuse et ses grâces, de te subjuguer la nuit de ton entrée au pavillon des Colombes; eh bien! il ne faudrait qu'un coup de tonnerre pour donner à son visage l'éclat du marbre de Paros. Tige de Myrte, la belle Tige de Myrte, dont le corps, modelé par les grâces, le dispute à l'albâtre pour la blancheur, pourrait, en ce moment d'orage, si je ne veillais sur elle, prendre le teint basané d'une beauté du tropique. Mes enfans, il est bien rare que la foudre donne la mort; mais il est prudent d'éviter ses atteintes quand on veut conserver sa couleur, sa jeunesse et sa beauté.

Cette dernière théorie d'Orondate fit une impression extraordinaire sur ses jeunes amis;

ils marchaient en silence, et les yeux fixés sur cette mer de feu dont ils étaient environnés. Si je perdais, disait en elle-même Tige de Myrte, cette blancheur de teint qui captiva Kondemir ..... et qu'Ariel aime tant! ..... Ariel, à chaque coup de tonnerre, se tournait involontairement du côté de Masiath. Si Bouton de Rose, disait-il à demi-voix, allait être atteinte de la foudre; si, sans perdre la vie, elle perdait le charme qui lui a fait donner le beau nom de *Bouton de Rose!*

Cependant les nuages livides, amoncelés sur le Liban, trop pesans pour rester suspendus dans l'atmosphère, commençaient à se résoudre en pluie. Tige de Myrte aperçut, à quelque distance du sentier, un mélèze; et, prenant Ariel et Orondate par la main, elle leur proposa de chercher un asile sous l'ombre hospitalière de son feuillage. Arrêtez! s'écrie avec feu le Vieillard; n'avancez pas vers cet arbre isolé : les pointes de sa tige se trouvent précisément sous le point du nuage qui semble le foyer du feu céleste. Si l'explosion se fait, malheur à l'être qui croit trouver un asile sous son ombrage! car la mort est là.

A peine ce dernier mot est-il prononcé, que

le nuage s'entr'ouvre, la foudre éclate, et le mélèze, sillonné par ses feux, se trouve à la fois flétri et renversé.

Cependant, quelque courage que la théorie du Vieillard eût donné à ses enfans, la violence du coup, le spectacle de la chute de l'arbre embrasé agit avec force sur leurs sens émus. Ariel pâlit, et ses genoux chancelèrent. Tige de Myrte, encore plus frappée de terreur, se laissa aller presque sans connaissance dans les bras de l'amant de Bouton de Rose, laissant, dans ce moment, son sein découvert en proie à tous les désirs. Heureusement pour tous deux, l'Ange de l'Orient n'était plus à lui-même : il ne voyait que l'arbre incendié; et, grâce à la foudre, il ne fit point d'outrage à l'Amour.

Ce péril fut le dernier auquel, dans cette soirée terrible, Tige de Myrte se trouva exposée. Peu à peu le ciel s'éclaircit; on n'entendit plus que dans le lointain les éclats mourans du tonnerre, et le firmament commençait à s'étoiler quand on arriva à la tour de la Grotte aux Merveilles.

Orondate, qui voulait le bonheur d'Ariel, et qui craignait l'indiscrétion de sa sensibilité, le sépara à l'instant de la Sultane, et

confia cette dernière à Adine, dont le pavillon, connu de lui seul, se trouvait à la plus grande distance possible de celui des Colombes.

CHAPITRE XII.

Piéges tendus à la crédulité de Kondemir. Troubles dans le sérail de Masiath.

Je vois d'ici mes lecteurs pressés de savoir ce que deviendra le sensible Ariel, entre Adine qu'il n'aime pas et Tige de Myrte que le devoir lui défend d'aimer. Je les entends errer à petit bruit de l'appartement de l'ingénieuse Vieille au pavillon des Colombes, prêter une oreille attentive au plus léger mouvement qu'on fait dans l'intérieur des cèdres, et venir demander à Orondate l'interprétation des sublimes bouts rimés de Bouton de Rose; toutes recherches qui deviennent plus piquantes que jamais, surtout depuis l'aventure du pont d'Arimane. Je partage aussi l'impatience de mes lecteurs; et, après m'être perdu quelque temps dans l'intrigue de ce drame oriental, je voudrais bien en accélérer le dénouement;

mais je prie d'observer que mon histoire, quelque merveilleuse qu'elle paraisse, n'a rien de commun avec ces contes de féeries, où l'auteur n'a besoin que d'un coup de baguette pour satisfaire toutes les fantaisies des êtres frivoles dont il veut acheter le suffrage. Pour moi, je suis commandé impérieusement par la série des faits et par l'ordre des tableaux que le temps a distribués dans ma galerie ; il ne m'est pas permis de quitter le pinceau de Tacite pour suivre dans le vague des airs le Sultan fantastique des Mille et Une Nuits, ses bluettes de morale, et son éloquence en feux d'artifice. Lecteurs, vous voulez aller au pavillon des Colombes ; je vais vous mener dans le sérail de Masiath : songez bien que, tout séduisant qu'est mon Ariel, il ne saurait écraser la célébrité colossale du Sultan de la Montagne.

Timour, comme nous l'avons vu, avait été contraint de faire traîner par deux de ses gardes la Sultane dégradée jusqu'à l'esplanade qui devait terminer son supplice. Ces témoins de sa fureur le gênaient. Rarement les tyrans pardonnent à leurs complices ; d'ailleurs ces infortunés avaient suivi une route connue de lui seul, et dont il lui était important que le secret ne fût partagé qu'entre lui et Orondate. A son

retour de la Grotte des Merveilles, décidé à faire grâce à Tige de Myrte, il commanda, au nom du Dieu de Mahomet, aux deux guerriers qui l'avaient amenée, de prendre sa place et de se jeter dans l'abîme. Des hommes libres qui se seraient alors permis de calculer leurs forces et de raisonner leur obéissance, dans l'alternative d'un double crime, auraient bien pu préférer l'assassinat au suicide; mais les deux soldats se trouvaient à la fois dévots et esclaves; ils crurent en Mahomet, et se précipitèrent.

Arrivé dans Masiath, le Sultan, instruit que les Croisés, pour s'assurer la conquête de l'Egypte, voulaient s'emparer de toutes les contrées que dominent le Liban et l'anti-Liban; convaincu que leurs premières victoires avaient déjà découragé ses soldats et fait luire des espérances de liberté parmi les Chrétiennes de son sérail, voulut, malgré les présages sinistres d'Orondate, abattre d'un seul coup la tête de la grande conspiration qui menaçait le repos de l'Asie. Il fit venir Kondemir dans un berceau voluptueux de ses jardins enchantés, et eut avec lui cet entretien :

—Jeune guerrier, tu as aimé?

—Avec fureur.

—Et quel a été le prix de ton dévouement?

—Le désespoir et le besoin impérieux de la mort.

—Ainsi tous tes sens sont ouverts à la vengeance?

—Je suis Arabe et ne pardonne jamais.

—Kondemir, le Prophète a fait de toi un vase d'élection; il approuve tes ressentimens: eh! comment y serait-il indifférent, puisqu'il les partage? Sais-tu que l'être qui t'a poursuivi long-temps de sa haine voulait la ruine du culte sublime de tes pères? Sais-tu qu'il conspirait pour donner, à de fanatiques esclaves des Papes, l'empire de l'Asie?

—Quoi! Timour connaît l'objet trop long-temps aimé que ma fureur poursuivra au-delà de la tombe?

—J'ai lu son nom dans ton cœur: c'est Tige de Myrte.

—Eh bien! Tige de Myrte.....

—Elle allait ouvrir aux Croisés les portes de Masiath. Mon conseil de guerre l'a jugée, et voici la sentence:

—Ange exterminateur, tu es donc juste une fois!..... Mais d'où vient l'horreur que je ressens, quand le ciel a exaucé mes vœux? Sultan, pardonne un doute à ma sensibilité:

est-il bien vrai que Tige de Myrte ait voulu anéantir la religion éternelle du Prophète? Elle a conspiré contre toi, sans doute, et c'était à ton fidèle Kondemir à t'apporter sa tête; mais un bourreau profaner des appas dignes des houris !.... un échafaud dressé pour qui aurait mérité un trône !....

—J'ai deviné des doutes qui t'honorent : sois tranquille, Kondemir; puisqu'il fut un temps où la coupable te fut chère, c'est toi qui la jugeras en dernier ressort; et à cet effet j'ai suspendu son supplice.

—Magnanime Timour, je tombe à tes genoux.....

—Arrête, élu de Mahomet, le ciel a mis une condition au traité qu'il fait avec toi.

—Parle, Sultan, et je jure d'accomplir son oracle.

—Louis est l'ame de cette Croisade impie, sans laquelle Tige de Myrte n'aurait été criminelle qu'envers toi.

— Je le sais, et son génie ne m'en impose pas sur sa perversité.

—Il entretenait des intelligences jusque dans le sein de mon sérail. C'est lui, sans doute, qui a dicté aux esclaves de son culte de ne recevoir mes caresses que le dédain sur la bouche

et la haine dans le cœur : eh! comment, sans cela, interpréter la rage toujours renaissante de Tige de Myrte contre son fidèle Koudemir? Ce n'est pas la première fois, mon fils, que la religion divise les enfans de leurs pères, et fait taire la tendresse dans le cœur des amans.

— Oui, il fallait le fanatisme de la religion pour éteindre dans Tige de Myrte ce que j'oserais appeler *le fanatisme de l'amour*.

—Eh bien! mon fils, il faut venger d'un seul coup Mahomet, la patrie et toi. Voici un poignard qui a touché trois fois, dans la Mecque, le tombeau du Prophète; il ne trompa jamais la main pure qui en fit usage. Va sous les auspices de l'Ange qui livra Holopherne à Judith; introduis-toi dans la tente du brigand couronné qu'on nomme *Louis;* et, quand tu seras seul avec lui, fais tomber sa tête.

—Mais, Tige de Myrte.

—Je t'entends, et je veille sur ta vie. Rends-toi de ma part dans la Grotte aux Merveilles. Le Sage du monde primitif décidera dans sa sagesse les mesures à prendre pour protéger tes jours contre le ressentiment des Croisés; tu connais sa puissance : elle ne cède qu'à celle de la nature. Va, dis-je, Koudemir; si tu remplis avec courage ta mission auguste, il ne

tombera pas un seul cheveu de ta tête. A ton retour, on te livrera Tige de Myrte, tu peseras sa destinée, tu te vengeras, et tu seras heureux. —

Pendant ce dialogue, il se passait d'étranges événemens dans le sérail de Masiath : tous les esprits étaient exaspérés de la sentence qui avait condamné Tige de Myrte au supplice ; l'infortunée n'avait conjuré contre personne : son délit, si c'en était un, n'était qu'un délit d'opinion ; et il paraîtra toujours atroce d'appeler un bourreau pour réfuter une erreur en politique, soit qu'on vive libre sous des lois, soit qu'on obéisse servilement à des maîtres.

Il y avait long-temps que les membres du conseil de guerre étaient flétris dans l'opinion publique ; Timour le savait, et il ne les soutenait contre la juste indignation de son peuple que parce que, dans tous les gouvernemens dépravés, on met la majesté du pouvoir à ne jamais reculer devant les murmures qu'il fait naître : voilà ce qui fait que, dans les grands orages de la politique, un État bien organisé plie et se conserve, tandis qu'un Empire absolu résiste, et finit par être brisé.

Les premiers murmures vengeurs partirent des pavillons où étaient renfermées les favo-

rites. Comme chacune craignait pour sa tête, elles ne pardonnèrent point au Sultan d'avoir puni lorsqu'il ne devait qu'écouter; et, à cet égard, l'intérêt personnel faisant taire toutes les discordes de religion, les Chrétiennes, unissant leurs imprécations à celles des Musulmanes, on vit ce qu'on n'avait jamais vu dans les sérails de l'Asie, une femme régner sur son maître sans avoir de rivales.

Ce mouvement ne pouvait avoir lieu chez des femmes accoutumées à dominer, sans se communiquer aux eunuques qui les servaient et aux soldats chargés de la garde extérieure du sérail. Les eunuques, les plus adroits des hommes, sans cesser d'en être les plus vils, attirèrent les membres du conseil de guerre dans un pavillon consacré aux plaisirs secrets du prince, en leur donnant l'espoir de les leur faire partager; et à peine ceux-ci y eurent-ils mis un pied téméraire, que les gardes de Timour, appelés par les mêmes eunuques, se jetèrent sur eux et les poignardèrent.

Un pareil massacre, dans des circonstances aussi suspectes, donna de l'ombrage à Timour. Il était trop éclairé dans sa tyrannie pour croire que son conseil de guerre tout entier eût imaginé de braver, dans le sanctuaire même des

plaisirs d'un maître, les lois terribles de clôture dont il était chargé de punir les infractions. Il eut l'imprudence de déclarer qu'il irait à la source du complot; et, une heure après, la chaîne qui pouvait conduire à sa découverte fut rompue par l'empoisonnement d'un eunuque noir, qui avait conduit les soldats au pavillon des favorites.

Timour voulut faire parler l'Aga de sa garde. Celui-ci répondit qu'il ne savait pas dénoncer, mais qu'il savait mourir; et il se perça le sein devant lui d'un coup de poignard.

Il était évident que les premiers fils de la trame avaient été ourdis parmi les sultanes. Le monarque de Masiath les rassembla toutes dans le pavillon où son conseil de guerre avait été égorgé, et voulut, en les intimidant par l'appareil du supplice, les forcer à écarter les nuages épaissis sur cette œuvre de vengeance. Ce dernier trait de tyrannie fut sur le point d'amener une révolution. La plus jeune des favorites, qui unissait la fierté au sentiment profond de son opprobre, se dévoua pour sauver ses rivales. Timour, dit-elle, une seule femme a voulu venger son sexe; et cette femme, c'est moi : écarte ces infortunées que je n'ai pas jugées dignes d'être associées à la gloire

de mon délit. Je t'instruirai de tout en secret; et si mon courage ne dit rien à ta générosité, après m'avoir donné dans ton cœur la place de Tige de Myrte, tu me feras partager son supplice.

Depuis l'assassinat des membres de son tribunal militaire, le caractère du Sultan semblait changé. Comme à l'exemple de Denis, le tyran de Syracuse, il voyait sans cesse l'épée de Damoclès, suspendue par un fil, sur sa tête; incapable désormais de sentimens nobles, il ne croyait à personne la grandeur d'ame que lui-même avait abdiquée. A peine les Sultanes furent-elles sorties, que se défiant de l'héroïne qui le bravait, pour n'avoir rien à craindre des armes meurtrières qu'elle pouvait receler, il lui ordonna avec empire de se dépouiller de tous ses vêtemens. Celle-ci, la rage dans le cœur, dissimule et obéit. A peine les derniers voiles qui couvrent des charmes de quatorze ans ont-ils disparu, que Timour, embrasé de feux qu'il ne peut contenir, cessant un moment d'être despote pour devenir un homme, tente de profaner de ses caresses l'être céleste que, dans son cœur peut-être, il venait de vouer à la mort. C'est dans tes bras, dit le tyran avec feu, que je veux apprendre tes

secrets. Mes secrets, répond la Sultane en se débattant, tu vas les connaître. A l'instant elle saisit le cimeterre de son oppresseur, et le lève sur sa tête coupable pour l'en frapper.

Le ciel n'avait pas encore marqué l'heure dernière du Sultan de la Montagne. Bouton de Rose avait tout vu, tout écouté, cachée à demi derrière le tapis de perse qui servait de portière au pavillon, non qu'elle soupçonnât ce terrible dénouement, mais dans le dessein de sauver, s'il était nécessaire, sa jeune amie des fureurs de Timour. A peine le fer commençait-il à étinceler sur la tête du dernier, qu'elle s'élance avec la rapidité de l'éclair, et détourne le bras de la nouvelle Judith. Alors le Sultan lève les yeux; il croit voir les serpens des furies s'entrelacer autour de ce corps de Vénus, et ce spectacle le pétrifie. Son front pâlit, sa bouche balbutie quelques mots sans suite, où la rage et l'effroi se succèdent tour à tour. *Tu m'as trahie*, dit avec douleur la belle infortunée : *Non*, répond Bouton de Rose, *j'ai voulu vous sauver tous deux.—Insensée !* s'écrie la première avec l'accent du désespoir, *tu as sauvé le tyran et tué sa victime !* En même temps elle dirige sur son sein la pointe du cimeterre, se perce, et tombe

expirante sur Timour, qui, l'esprit égaré à la vue d'un sang qu'il prend pour le sien, appelle à grands cris ses gardes, et leur ordonne d'embraser le sérail entier, pour que tout ce qui serait tenté d'applaudir à sa mort le suive aux enfers.

Bouton de Rose, qui avait sauvé le Sultan, eut la gloire de sauver aussi le sérail. Elle couvre d'un voile le corps ensanglanté de l'amie généreuse qu'elle vient de perdre, et emploie avec tant de succès cette éloquence persuasive d'une bouche de quinze ans, dont l'homme le plus aguerri aux séductions ne se défia jamais, que l'ordre terrible de l'incendie est à l'instant révoqué. Timour, sans blessure, abaisse même ce qu'il appelle la majesté de la toute-puissance, jusqu'à tomber aux pieds de sa libératrice. Bientôt la paix se rétablit dans Masiath; et, comme il arrive dans les États absolus, où tout ce qui émane du trône, juste ou illégitime, a toujours en apparence l'assentiment du peuple, les mêmes esclaves qui auraient applaudi à l'embrasement du sérail, l'ordre une fois retiré, portent jusqu'aux nues la clémence du Sultan de la Montagne.

CHAPITRE XIII.

Histoire de Bouton de Rose.

Quel est donc, dira le lecteur, ce Bouton de Rose que je ne connais que par le nom d'*Ange* qu'il a donné à Ariel, et qui, à quinze ans, voit le plus terrible des rois à ses pieds et prévient les révolutions des monarchies? cet être semble destiné à jouer un grand rôle dans cette histoire. Cependant, quand tous les autres personnages y sont peints de face, celui-ci n'est pas encore dessiné de profil; l'auteur arabe connaît bien peu les convenances dramatiques qui servent à graduer l'intérêt d'un ouvrage!

L'auteur arabe, placé au centre de son sujet, en sait plus à cet égard que ses lecteurs, qui ne peuvent y aborder que par les points divers de la circonférence; laissons-le dérouler à son gré sa toile; et, contens du plaisir qu'il nous promet, ne perdons pas notre temps à refaire d'avance son ouvrage.

Il faut du moins, se dit à lui-même le lecteur, que cette favorite de Timour soit la première beauté de l'Orient. Il est bien évident que si elle

n'avait pas la perfection des charmes que l'antiquité prête à Hélène et à Aspasie, elle ne pourrait, comme ces héroïnes, prétendre à la gloire de régir et de bouleverser l'univers.

Eh bien! le lecteur se trompe encore! Bouton de Rose n'est point une beauté parfaite. A peine même, le premier moment qu'on la voit, soupçonne-t-on que c'est une beauté; je vais plus loin. Je ne crois pas qu'avec un visage dont la coupe est tout-à-fait sans défaut, on fasse de grandes choses: j'aurais adoré la Vénus de Médicis, mais je ne lui aurais point donné mon cœur; je me figure toujours au menton d'Hélène quelque jolie fossette où siégeaient les grâces: à la brune Aspasie, un nez retroussé qui, en écartant le respect, commandait l'amour. C'est avec sa jolie fossette que la fille de Tyndare renversa le royaume de Priam; c'est avec son nez retroussé que la maîtresse de Périclès gouverna le Péloponèse.

Voyons donc, continue mon éternel lecteur, l'histoire de cette beauté plus piquante que parfaite, qu'on appelle *Bouton de Rose*. Nous venons de laisser le Sultan à ses pieds; sans doute, il sera, suivant l'usage, bientôt dans ses bras, et c'est dans un entr'acte de la jolie comédie de l'Amour, que l'héroïne contera à son vainqueur

ses aventures. — Point du tout, on ne connaît pas en Asie l'art dépravateur de l'Europe, d'arriver, par le respect avec lequel on embrasse les pieds d'une femme, à l'audace de se jeter dans ses bras. Timour, sensible au bienfait de la Sultane, ne songea point à être entreprenant; il la laissa au bout de quelques minutes dans le pavillon du massacre, et ce n'est pas à lui que Bouton de Rose fit l'honneur de conter son histoire.

J'entends, c'est au chef des eunuques noirs que s'adressa ce récit plein d'intérêt. Ces hommes-là sont les confidens naturels d'une jeune beauté de sérail, qui n'ose ni avouer un amant ni se fier à un maître. — Vous vous trompez encore; une vieille sultane Validé, à qui il ne reste aucune existence quand il ne lui reste aucune intrigue à former, fait son conseil d'un chef d'eunuques; mais une beauté de quinze ans, qui n'a besoin que de se montrer pour être souveraine, méprise des demi-hommes qui n'ont été imaginés que pour son supplice, reçoit leurs services et ne leur parle jamais.

Ainsi, c'est à une Sultane de ses amies que Bouton de Rose apprend les secrets de son cœur. — Est-ce qu'on a des amies parmi ses rivales?

Enfin, j'y suis. Bouton de Rose va s'ouvrir à son amant. — Est-ce que Bouton de Rose sait qu'elle a un amant? Est-ce que l'amant croit avoir quelques droits sur Bouton de Rose?

En vérité, mon cher historien arabe, vous vous jouez étrangement de votre lecteur; mais à qui donc va parler votre héroïne? J'ai épuisé dans mes conjectures tous les êtres vivans avec qui elle peut être en correspondance dans un sérail. — Est-il donc bien nécessaire qu'elle parle à un être vivant? La femme frivole, qui n'a rien à dire, s'adresse à tout le monde, parce que le parlage est son élément; la femme, profondément émue, n'interroge qu'elle-même, ou l'objet inanimé qui lui rappelle de douces réminiscences. Elle cause, pour ainsi dire, avec le silence; et, craintive avec l'homme, elle ne met sa pensée en contact qu'avec la nature : telle fut Bouton de Rose. Aussi, nous l'allons voir converser avec un tableau, et il ne sera pas difficile aux êtres dignes de prendre intérêt à sa destinée, de deviner son histoire dans son monologue.

« Enfin, Timour est parti; il ne me fatiguera » plus, le reste de la journée, d'un hommage » qui m'importune et que j'abandonne à mes » rivales. Plaçons sur mon chevalet ce tableau,

» ouvrage de mes mains, qui m'est si cher,
» auquel je revenais tous les jours avec tant
» de délices, et que j'ai eu ce matin le malheur
» d'achever.

» Mon père, toi qui me donnas le talent
» de faire respirer la nature entière sur la
» toile, oh! si tu étais ici, combien tu serais
» doucement ému de voir mes faibles progrès!
» Je n'ai rien fait dans cette île de Chypre,
» où je suis née, de comparable à ce paysage.
» La nature alors était muette pour moi, parce
» que je n'avais point d'Ange à mes côtés pour
» me la faire observer.

» Vois combien j'ai été heureuse de ren-
» contrer ce site du Liban pour y placer ma
» scène! Comme cette enceinte circulaire de
» roches nues et arides fait ressortir la magni-
» fique végétation de la plaine! Et ce jour
» tombant qui émeut l'ame sans l'attrister! et
» cette lumière vacillante de la lune, qui on-
» dule à la surface du ruisseau; tout, jusqu'à
» cette biche errante que j'ai placée dans la
» demi-teinte, ajoute au charme inexprimable
» de cette solitude. Voici une grande figure,
» sur le premier plan, qui fixe tous les regards,
» et ce n'est pas sans dessein que je l'ai mise
» à égale distance d'une tombe et d'un berceau.

» Mon père, l'esprit tout seul ne trouve point » ces choses-là ; il faut une inspiration secrète, » et je te le dirai avec une franchise qui ne » te déplaira point, ce n'est pas toi qui m'as » inspirée.

» Si jamais ce tableau tombe entre tes mains, » tu reconnaîtras l'asile sauvage où tu m'avais » conduite, lorsque le fier Almoadan, héritier » présomptif de la couronne d'Egypte, mena- » çait mon honneur et ta vie. Je n'y restai que » peu de jours, parce que, pendant une de » tes courses pénibles pour assurer notre subsis- » tance, des brigands m'enlevèrent et me me- » nèrent au Sultan de la Montagne. Mais dans » un de ces courts intervalles, un Ange sembla » descendre du ciel pour vivifier mon talent, » et c'est lui qui forme la figure dominante de » mon paysage.

» Cet Ange, car quel autre nom lui donner » qui rende mieux son ame céleste et sa beauté? » cet Ange..... oui, c'est lui.... Sa figure » était toute tracée dans mon cœur ; et c'est » de là qu'elle a passé sur ma toile..... Voilà » sa tête d'Apollon, sa taille d'Antinoüs! Il » ne parle pas ; et tout ce qu'il m'a dit, tout » ce qu'il voulait me dire, il me le répète » encore.

» Oui, quel que soit l'intervalle qui s'est
» écoulé, il se souvient peut-être de la scène
» délicieuse de notre rencontre. J'étais assise
» sur le bord du ruisseau, non loin d'une île
» de palmiers, flattant de la main une biche
» qui semblait se prêter à mes caresses; tout-
» à-coup tu te présentes à moi : une commune
» surprise nous fait garder un long silence ;
» ensuite timide, et ta voix expirante sur tes
» lèvres de rose, tu m'offres des services que
» je reçois avec embarras, et sans oser lever
» les yeux. Peu à peu tes regards s'animent,
» ton teint se colore; tu me dis de ces riens
» aimables, que la bonne éducation suggère,
» quand on est en présence des femmes, mais
» qui nous remuent malgré nous, quand on y
» mêle une teinte de sentiment. Je rougissais,
» et, n'osant te répondre, je promenais avec
» sensibilité ma main sur la biche : c'était la
» promener sur ton sein, et je m'aperçus bien,
» à ses douces palpitations, que ton cœur
» entendait le langage du mien.

» Au bout d'une heure, nous n'avions plus
» de secret l'un pour l'autre; je te demandai
» avec inquiétude ton origine, et tu me dis,
» non sans répandre quelques larmes, que tu
» ne tenais que par un fil à la nature, par la

» tombe de tes pères et par ton berceau. Ce » mot me fit rêver, parce qu'il était profond » sans prétendre à l'être. — J'ai conservé cette » tombe et ce berceau dans ma peinture.

» Mais que devins-je quand, m'ayant de- » mandé à moi-même mon nom, et l'ayant » appris de ma bouche ingénue, je te vis » cueillir à l'instant un bouton de rose que tu » plaças sur ton sein, promettant de le rem- » placer tous les jours, jusqu'au moment (dis-tu » à demi-voix) où l'habitude de me voir te » dispenserait de contempler mon image.

» Cependant le jour baissait, et mon père ne » revenait pas : c'est l'innocence de ton cœur » qui m'en fit apercevoir. Je t'en sus un moment » mauvais gré, et ensuite je t'en estimai da- » vantage.

» Tu partis enfin avec ta biche; et moi, je » restai seul avec moi-même... Avec moi-même! » Oui, car je ne m'occupai que de toi.

» Depuis cet instant, un vide indéfinissable » est dans mon cœur. J'ai subi tour à tour » toutes les vicissitudes de la fortune sans m'en » sentir affecter, tantôt esclave de vils bri- » gands, tantôt sur le trône de Masiath : tout » cela a passé comme un songe, et je ne me

» souviens que de ta réserve touchante, de ta » biche et de ton bouquet.

» Mais, quelle est mon erreur ? Je me sur- » prends à causer..... Avec qui ?.... Avec un » tableau. Comme si cette image muette pou- » vait me répondre ! comme si elle pouvait me » révéler un secret que je cherche, et qui ne » fut peut-être jamais dans les replis du cœur » qu'elle représente !

» Quelle que soit mon illusion, elle m'est chère : » on rencontre si rarement des Anges dans le » commerce de la vie. Celui-ci m'a fait passer » une heure qui vaut une éternité de jouis- » sances.... Mais voyez donc quelle vérité de » détails j'ai mis dans sa figure ! Cette main » doucement arrondie, n'est-ce pas celle qui » plaçait le bouton de rose sur son sein ? Cette » bouche, qui s'entr'ouvre avec tant de grâces, » ne croit-on pas en voir sortir de ces mots » qui partent de l'ame et que l'ame recueille ? » Et ce front, siége de la candeur la plus pure, » quel est l'être glacé qui ne serait pas tenté » de le baiser, si l'incarnat de la pudeur qui le » colore, ne le forçait au respect ?

» Ange du ciel, comme tu me regardes !... » Mais, est-ce qu'il te reste encore quelque » chose à me dire ?... Sans doute ; et le billet

» qui m'est parvenu par les soins de Konde-
» mir.... Oh ! je le sais par cœur, il est à l'abri
» de la jalousie de tous les Sultans; l'*Ange*,
» *qui ne l'est que de la faveur d'une intelli-*
» *gence céleste, cueille tous les matins un*
» *bouton de rose, qui le préserve pendant la*
» *journée des périls et des erreurs où son âge*
» *l'expose; mais ces boutons sont de nature à*
» *se faner ou à se perdre. N'y aurait-il pas*
» *moyen de se transporter auprès de l'arbuste*
» *même, qui produit ces belles fleurs du prin-*
» *temps? C'est mourir que de vivre loin de lui,*
» *c'est vivre que d'aller mourir sous son om-*
» *brage.*

» La réponse que je t'ai faite par le minis-
» tère de la Colombe, pouvait tomber dans
» des mains infidèles; et j'ai dû la faire énig-
» matique. Mais Adine est auprès de toi, elle
» est initiée dans les ruses des sérails; et si elle
» veut te servir, cette réponse ne renfermera
» de nuages ni pour elle ni pour toi.... On
» entre dans ce pavillon : c'est Timour, pré-
» cédé d'esclaves qui portent les dons brillans
» de sa magnificence. Me voilà donc con-
» damnée aux honneurs importuns du trône;
» moi, qui me trouvais si heureuse de con-
» verser en paix avec mon tableau ! »

CHAPITRE XIV.

Puissance donnée à Adine. Ses tentatives heureuses pour changer Tige de Myrte en Bouton de Rose.

Adine, étonnante Adine, c'est toi que j'appelle : comment t'es-tu dérobée si longtemps à mes pinceaux? Sais-tu que tous les yeux sont fixés sur toi? Il t'est réservé de rendre Bouton de Rose aussi terrible que Tige de Myrte, et Tige de Myrte aussi douce que Bouton de Rose. Le Sultan de la Montagne t'attend pour te rendre la moitié de son trône; et, ce qui t'intéresse bien davantage, Ariel te désire pour te demander à qui appartient son cœur. Viens m'ouvrir ton cabinet de cèdres dans le pavillon des Colombes. Mais je vois le Vieillard t'emmener mystérieusement dans un réduit encore inconnu de sa grotte, et je vais t'y suivre. Si j'aime à entendre parler une de mes héroïnes, je n'aime pas moins à voir agir la baguette du philosophe.

« Ma chère Adine, te voilà dans mon labo-
» ratoire, qui, depuis que j'existe, n'a encore

» été ouvert qu'aux plus illustres magiciens du
» globe, à Moyse, à Salomon, à Numa, à
» Mahomet, au Sultan de Masiath, et à toi.
» C'est là que j'opère les apparentes métamor-
» phoses, à l'aide desquelles je subjugue la cré-
» dulité aveugle de la multitude, et la crédu-
» lité un peu plus raisonnée des sages et des
» rois. Avec la liqueur de ce vase, je fais boiter
» la femme qui marche le mieux, et je rends
» aveugle celle qui voit. Cet autre flacon est
» consacré pour donner à un teint de lys la
» couleur d'ébène d'un nègre de la Cafrerie ;
» et ce dernier sert à courber un Adonis de
» vingt ans sous le fardeau de la vieillesse.

» Mais, contraint quelquefois, pour forcer
» l'homme à être heureux, de lui paraître l'in-
» fernal Arimane, je me plais bien davantage
» à être le bienfaisant Oromase. A côté des
» poisons, tu vois les antidotes. Une goutte
» de cet élixir rend la lumière aux aveugles
» que j'ai faits. Ce mélange chimique, dont la
» base est l'alcohol, donne à la feinte Afri-
» caine le teint d'albâtre d'Aspasie. Le Nestor,
» de mon organisation, qui semble traîner à
» peine son squelette que la tombe réclame,
» muni de la plus petite mesure de ce nectar,
» reprend la brillante jeunesse d'Alcibiade.

» J'ai été six cents ans (ce n'est qu'un point » dans l'âge de la nature) à rencontrer tous » ces breuvages. Dans six cents ans encore, si » le genre humain, à force de raisonner son » pacte social, sa morale et ses lois, ne rétro- » grade pas vers les siècles de barbarie, je lui » ferai part de mes secrets. Alors ce sanctuaire » des arts sera sans portes; et, comme l'Her- » cule de l'artiste grec, je me reposerai sur mes » travaux.

» Timour, que, dans des temps plus heu- » reux, j'avais enrichi d'une partie de mes » vases, n'a guère fait usage que des poisons. » Toi, intéressante Adine, choisis les breu- » vages tutélaires, et répands-les au gré de ta » bienfaisance. Le temps approche où tu re- » prendras ton ascendant sur le souverain de » Masiath : alors tu auras besoin de mes se- » crets, pour rendre au bonheur les infortunés » qu'il a faits, et empêcher la vertu qui souffre » de blasphémer la Providence.

» Déjà, Adine, ta douce sensibilité m'a payé » de mes bienfaits : tu aimes à me rappeler » que, descendue en cet asile en qualité d'es- » clave, je n'ai trouvé en toi que ma pupille » et mon amie; j'ai fait en sorte du moins que » rien ne manquât à tes désirs. Tu as souhaité

» que je rendisse à leurs familles les deux com-
» pagnes de ta proscription, qui charmaient,
» par leurs voix mélodieuses, les ennuis de ta
» solitude; et elles sont rentrées en Circassie
» aussi fraîches, aussi brillantes de santé et
» d'attraits, que quand l'eunuque favori de
» Timour vint autrefois les en arracher. Pour
» toi, ta destinée est entre tes mains: tu peux
» à ton gré étonner ou séduire, et tu seras
» heureuse, pourvu que tu saches maîtriser
» ton cœur.

» N'oublie pas qu'avant de partir, il te reste
» deux merveilles à opérer, afin de pouvoir
» interpréter au gré de l'oracle l'étrange
» énigme qui tourmente l'imagination d'Ariel:
» l'une est de faire en sorte que la douceur
» innée de Bouton de Rose adopte un mo-
» ment les explosions du caractère de Tige de
» Myrte; l'autre, que le caractère irascible
» de Tige de Myrte prenne la teinte douce
» du beau naturel de Bouton de Rose. Je
» soupçonne que le premier de ces prodiges
» coûtera un peu plus à ta volonté, je ne dis
» pas à ta puissance; mais tu as donné à Timour
» trop de leçons de combats avec soi-même,
» pour que tu ne recueilles pas quelquefois les
» fruits de ta philosophie. Il s'agit ici de la

» tranquillité d'Ariel. Faire des heureux ,
» Adine, voilà, quand tout nous abandonne,
» la seule jouissance qui nous reste; et il faut
» bien acheter cette jouissance si pure par
» quelque sacrifice : il n'y a qu'une ame vul-
» gaire qui puisse s'applaudir d'une vertu qui
» ne lui coûte rien. »

Adine ne savait comment remercier le philosophe : elle baisait avec transport ses mains vénérables. Mais pourquoi partir? disait-elle; est-ce qu'il manque ici quelque chose à ma félicité? Je n'aurai que trop le temps de régner sur Masiath, je voudrais apprendre du sage de la Nature à régner sur moi-même ; et, en disant ces mots, elle tentait d'entraîner le Vieillard dans le pavillon des Colombes, où elle se croyait attendue d'Ariel.

Sur la route se présente Tige de Myrte, qui errait dans les sentiers tortueux de la grotte, étonnée de sa profonde solitude, contente de trouver Orondate et sa pupille, mais ne les cherchant pas; le Vieillard, après avoir donné un baiser paternel à la jeune Sultane, soupçonna que sa présence pourrait la gêner dans ses épanchemens, et alla étudier dans son observatoire le passage calculé d'une comète dans le soleil.

Respectable amie d'Orondate, dit Tige de Myrte, j'ai passé près de vous une nuit délicieuse, telle que le cercle journalier des plaisirs n'en offre jamais de pareille dans les sérails des rois. Combien il en coûte à ces maîtres du monde pour dérober quelques minutes fugitives de leur existence à l'ennui qui les dévore! Et nous, sans faire de frais, sans sortir de nous-mêmes, conversant, rêvant à demi, et dormant tour à tour, nous avons goûté ce bonheur sans secousses, qu'on ne rencontre que dans les plaisirs de la nature.

—Tu oublies, aimable Tige de Myrte, ce qui assaisonne de pareilles jouissances, l'idée que tu fus infortunée et que tu as cessé de l'être dans nos embrassemens.

—Ce que je devais encore moins oublier, c'est que j'eus dans Masiath une amie nommée *Adine,* qui avait votre taille enchanteresse, cet esprit avec lequel vous subjuguez mes sens, et surtout ce son de voix si touchant qui résonne encore dans mon ame, long-temps après que vous avez cessé de parler. L'illusion est telle que, sans votre couleur et l'accident qui vous fait boiter, je vous croirais Adine même, l'Adine à qui je confiais tous mes secrets, lorsque son despotisme, de grâces, enchaînait le des-

potisme, de force, du Sultan de la Montagne.

— Eh bien ! ma chère Tige de Myrte, pour que nos cœurs soient encore plus en contact, appelle-moi Adine ! Je n'ai ni la jeunesse de ton amie ni ses attraits ; mais tu trouveras en moi son ame expansive. Ces ames-là créent quelquefois des charmes à l'être que la nature semble avoir le plus disgracié : elles forcent à trouver le printemps sous les glaces de l'hiver ; et, j'ai besoin, pour donner quelque force à notre amitié naissante, que tu te prêtes un peu à cette métamorphose.

—Cette idée est charmante : je ne vois plus qu'Adine dans la bienfaitrice que j'embrasse ; et en substituant au respect que vous inspirez la confiance que votre générosité appelle, mon cœur en sera plus à son aise.... Adine, dis-moi pourquoi nous ne sommes ici que nous deux ? Deux êtres également tutélaires m'ont hier sauvé la vie : l'un vient de m'embrasser, l'autre....

—Achève ; ton silence n'a pas assez de franchise : avoue qu'un baiser qu'Ariel t'aurait ravi, t'aurait paru plus doux que celui qu'Orondate t'a donné.

—Un baiser ravi ! Ah ! j'espère qu'on ne ravit point un baiser à Tige de Myrte ! Il m'en a tant

coûté d'avoir feint une fois de dormir, quand un jeune Arabe vint, de ses lèvres ardentes, effleurer mon sein! J'ai compté tout cela à l'Adine de Masiath.

—Eh bien! Tige de Myrte, conte-le lui encore : je suis dans les pavillons du Sultan.... Mais veux-tu que j'appelle Ariel pour être en tiers avec nous? Sa présence mettra plus d'intérêt dans ton récit.

— Oh non! pas encore; il est des choses qu'une femme ne dit jamais bien devant un homme, cet homme fût-il un Ange comme Ariel.

— Ta réserve, charmante amie, m'éclaire plus que tes confidences; je crains bien qu'en me parlant de l'Arabe qui te fut cher, tu ne l'oublies quelquefois.

—Oui, cet Arabe me fut cher; il était, après mon père, le premier homme qui s'était montré à mes regards, et il avait acheté l'intérêt tendre que je prenais à son sort, en m'arrachant, au péril de sa vie, d'une mosquée embrasée où je venais faire ma prière. Une vie qu'on dévoue, Adine, est un puissant secret pour subjuguer une femme ingénue. Je m'en suis bien aperçue hier au pont d'Arimane.

— Je te l'avais bien dit que, dans l'Arabe qui t'aima, tu verrais plus d'une fois Ariel.

—Je reviens aux suites de la scène de l'embrasement. L'Arabe, en me ramenant sous le toit paternel, m'avait regardé d'un air si tendre, sous le voile à demi brûlé qui me couvrait à peine; il me pressait le bras avec tant de chaleur, sous prétexte de raffermir ma démarche chancelante, que j'en étais singulièrement émue. Près de me quitter, il me demanda s'il pouvait se flatter de revoir quelque jour l'objet dont il ne perdrait le souvenir qu'avec la vie; et, en disant ces mots, une larme brûlante, qu'il laissa tomber sur ma main, m'annonça que j'avais trouvé la route de son cœur. J'osai lui montrer l'Oronte qui coulait derrière ma maison et lui servait de barrière. Là, lui dis-je, est un jardin entouré de berceaux, où je viens quelquefois promener mes vagues rêveries. Comme l'impétuosité du fleuve en empêche la navigation, j'y suis sans danger; on m'y laisse seule et sous la sauvegarde de mon innocence. J'écarterai quelques branches du berceau le plus voisin de l'autre rive de l'Oronte; et si, au lever de l'aurore, le hasard y porte vos pas, je ne fuirai pas les regards de mon libérateur.

—J'aimerais ce Kondemir, si le ciel m'avait fait Tige de Myrte.

— Kondemir ! est-ce que tu connais cet Arabe ?

—Tu oublies donc que je suis l'Adine de Masiath, à qui tu en as tant parlé !..... Continue.

—Oh ! si tu lis ainsi dans mon cœur, que me reste-t-il à te dire sur Kondemir ? Je vais te parler d'Ariel.

—Non ; tu m'as promis le tableau d'un baiser timide ravi sur ton sein, et tu acquitteras ta dette.

—Tous les matins mon jeune libérateur se rendait de l'autre côté de l'Oronte ; là, je le voyais quelquefois écrire un nom avec la pointe de son coutelas sur l'écorce d'un palmier : c'était le mien, sans doute ; car, après me l'avoir montré, il le baisait à plusieurs reprises. Un jour il apporta une longue tige de myrte, la plaça sur une espèce d'autel de verdure, et se mit à genoux devant elle, comme pour en faire l'apothéose : de pareils hommages ne me déplaisaient pas. Je me surprenais de temps en temps écrivant de mon côté, avec les épingles qui retenaient mon voile, sur les arbres de mes berceaux.

—Et tu écrivais le nom de l'Arabe ?

—Je n'osais jamais le tracer tout entier : un sentiment indéfinissable de pudeur venait toujours arrêter ma main au milieu de son ouvrage.

—Céleste enfant ! quand on a tant de réserve on est bien près d'aimer avec fureur. Achève ton récit.

—Un jour Kondemir fut plus entreprenant ; il mesura quelque temps de ses regards enflammés le fleuve impétueux qui le séparait de moi ; et, s'indignant de la barrière qu'il opposait à ses feux, il eut la hardiesse de s'y élancer. Le courage, Adine, est le plus éloquent des sophistes pour séduire un sexe faible et qui met toute sa puissance dans sa faiblesse. A la vue du dévouement de l'Arabe, je compris ses desseins ; et, luttant, pour ainsi dire, avec lui d'audace, je me laissai tomber sur un tapis de fleurs sauvages qui croissaient à l'ombre de mes berceaux, feignant de dormir, et laissant flotter mon voile entr'ouvert sur mon visage et sur mon sein. Kondemir arrive, ses vêtemens humides, et ses bras meurtris par les pointes des rochers où le fleuve venait se briser : il tombe à mes genoux, respirant à peine ; et d'une voix timide, dont son courage relevait encore les grâces : « Objet de mon idolâtrie, dit-il, tes

» charmes sont en mon pouvoir; mais je ne » sais point attenter à l'être que je divinise : » repose en paix sous la sauve-garde du pur » amour que tu m'as inspiré. Ce billet t'ins- » truira de ma présence à ton réveil, et t'en » instruira sans te faire rougir. Être céleste, » souviens-toi quelque jour que j'ai pu te con- » quérir, et que je n'ai voulu que te mériter. » Au même instant je le vois effleurer de sa bouche de rose le bouton de ma gorge naissante, y déposer son papier, et se précipiter dans les flots.

— Je crois qu'Ariel hier t'aurait moins respectée.

— Il est vrai qu'après l'aventure du pont d'Arimane, dans le désordre où se trouvaient mes vêtemens, dans l'ivresse où me jetait ma reconnaissance, il regardait mon sein avec des yeux..... Avoue aussi, mon Adine, qu'on ne résiste point à ces yeux-là..... On dit Ariel de la nature des Anges; mais quand un Ange nous regarde d'une certaine manière, nous, faibles et timides mortelles, il nous est bien difficile de nous abaisser désormais à regarder des hommes.

— Jeune insensée, Ariel n'est qu'un homme, car il se laisse aimer..... Mais parle-moi

encore de Kondemir : voyons comment ce héros du courage, de la décence et de l'amour a pu t'outrager au point de te donner la pensée d'être un jour infidèle.

—Kondemir, quand il traversait l'Oronte à la nage pour me voir et me respecter, était un héros, sans doute. A peine le vis-je s'élancer dans le fleuve, que, portant ma main sur mon sein, encore rouge de son baiser, je saisis son billet : il était en vers ; les Arabes n'emploient pas d'autre langage auprès de leurs amantes : le voici tel qu'il est resté gravé dans ma mémoire :

Héro vit, de sa tour, un amant intrépide,
Malgré l'onde en fureur, franchir la Propontide ;
Attendant que l'Amour le conduisit à bord.
Arrêté, comme lui, par un rempart liquide,
J'ai son audace et n'aurai point son sort :
En cherchant dans la nuit sa vie et son trésor
Sur le sein palpitant d'une amante chérie,
Léandre fit naufrage au port.
Dans l'Oronte en courroux, moi je cherche la mort ;
Et sur ton sein je retrouve la vie.

—A ton âge, Tige de Myrte, on ne répond point à de pareils billets ; mais on aime en silence et avec fureur.

—Je n'eus pas le temps même de songer si

je devais faire une réponse. L'Arabe était encore à lutter contre les vagues de l'Oronte, quand un bruit extraordinaire se fit entendre dans la maison paternelle : j'accours. C'était le premier eunuque de Masiath qui venait m'enlever de la part du Sultan, pour m'ensevelir tout vivante dans son sérail. On ne résiste pas plus au despotisme qu'à la foudre. Je partis ; et, quarante heures après cet outrage, ma mère mourut de désespoir. Pour moi, entièrement livrée au sentiment pénible de mon infortune, j'écrivis à Kondemir une lettre à la fois tendre et terrible, où, en lui donnant ma foi, j'appelais sa vengeance sur la tête de mes tyrans. Le croiras-tu, Adine, cet homme, qui, sans soupçonner que je le paierais de retour, avait deux fois exposé sa vie pour moi, cet homme, dis-je, lorsque je me jetai dans ses bras, craignit de mourir, et laissa ma lettre sans réponse.

—Tige de Myrte, je connais le cœur humain mieux que toi; il y a ici quelque chose d'inexplicable, laisse-moi éclairer de quelques doutes ton inexpérience. Dis-moi, es-tu bien sûre que ton billet est parvenu à Kondemir ?

— J'en ai la démonstration ; car le même esclave, gagné à prix d'or, que j'en avais fait dépositaire, s'étant chargé, un mois après,

d'une seconde lettre pour le perfide Arabe, m'en apporta la réponse; réponse, dont le laconisme pouvait être effrayant pour d'autres que pour moi, et où il n'y avait que ces mots tracés avec du sang : *Je vais mourir.*

— Je crois tenir, crédule amie, tout le fil de la trame. Eclaircis-moi encore un fait, que mandais-tu dans ton second billet à l'infortuné Kondemir?

— Je dois l'avouer, il était écrit avec tout le fiel que suppose dans une ame forte le sentiment de la perfidie; jamais Médée n'exhala plus d'imprécations contre Jason, quand elle embrasa Corynthe, ni Didon contre Enée quand elle monta sur le bûcher de Carthage; je lui annonçais que, libre désormais d'un amour qui ne pouvait que m'avilir, j'allais livrer à Timour une main que le lâche séducteur n'avait pas jugée digne de sa conquête.

— Tige de Myrte, il me suffit, et l'affreux mystère m'est peut-être dévoilé. Ton premier billet, intercepté par Timour, n'a point été remis à Kondemir.

— Adine, que dis-tu? ton assertion m'épouvante.

— Ecoute, puisque ta première lettre tendait à apporter le trouble et la dévastation

dans Masiath, avoue que Timour avait un grand intérêt à ne point la faire parvenir à son adresse.

— Je le pense avec quelque effroi.

— Et puisque la seconde était faite pour le délivrer d'un rival, ne te dissimule pas qu'il avait un intérêt non moins grand à la faire remettre à Kondemir.

— Il y a quelque vraisemblance dans l'explication de cette intrigue de sérail.

— Ne me parle pas de la fidélité de l'esclave de Timour; est-ce que des êtres vils, qu'on séduit à prix d'or, pour tromper leur maître, ont une foi à garder? Crois-tu que l'homme qui trahit un bienfaiteur de vingt ans est incapable de trahir une bienfaitrice d'un jour? J'ai trop d'expérience, Tige de Myrte, des manœuvres ténébreuses des sérails, pour ne pas avoir une opinion très-prononcée sur le principe sinistre de ta rupture avec Kondemir. Le Sultan, n'en doute point, a lu tes deux billets, a gardé le premier, et ne s'est que trop ressouvenu de ce qu'il renfermait d'offensant pour lui, quand il a dévoué ta tête à l'échafaud.

— Quelle affreuse lumière, Adine, tu jetterais dans mon ame, s'il était possible que tu

eusses rencontré la vraie cause d'un pareil abandon! Quoi! j'aurais mal jugé Kondemir! mes soupçons offensans auraient causé sa mort!

— Mais s'il vivait encore; et si, se rattachant par un fil à une existence que tu as tenté de briser, il ne vivait que pour toi!....

— Adine, tu me donnes une émotion dont je ne suis pas la maîtresse..... Mais non, tu veux m'éprouver, tu abuses de l'ascendant que te donnent sur moi tes bienfaits. Il est impossible que Kondemir, qui a juré de mourir, ait conservé sa vie : l'Arabe jure rarement, mais il ne jure jamais en vain.

— Eh! qui t'a dit qu'après avoir juré à l'amour de cesser d'être, plus éclairé sur ses vrais intérêts, il n'a pas juré à la nature de ne s'endormir à jamais dans son sein qu'après s'être vengé?

— Adine peut avoir raison. Moi, plus faible que lui, mais aussi plus sensible, j'avais bien dévoué sa tête aux puissances infernales. Que sais-je, j'aurais voulu vivre pour le voir expirer lentement de remords..... Mais au fond, que m'importe la mort ou la vie de Kondemir? S'il n'a pas reçu le premier billet de son amante, il a dû le deviner; le second du moins

lui est parvenu, il l'instruisait que j'étais dans Masiath, qu'un maître barbare allait me conduire en victime à l'autel. Eh! qu'a-t-il fait pour me dérober à l'horreur de mon sort? Il m'a répondu froidement qu'il allait mourir; mais quand on a du génie et un poignard, l'homme qui aime ne sait-il que mourir? Est-il donc impossible d'entrer dans un sérail ouvert tous les jours à des gens de guerre, à des eunuques, à des marchands d'esclaves? Ne pouvait-on pas pénétrer jusqu'à Timour, qui, s'il a le despotisme de Denys de Syracuse, semble du moins exempt de ses sombres défiances? Ne pouvait-on pas lui disputer ma conquête? N'étais-je pas dans ces mêmes jardins, pour servir la trame généreuse d'un héros ou pour protéger sa retraite? Ne me savait-il pas assez fière pour diriger son poignard ou pour m'en frapper avec lui? Non, l'ingénieuse bienveillance d'Adine ne m'en impose point. Kondemir, qui vit encore, manqua de constance ou de courage, et sous les deux points de vue, il ne m'a jamais aimée.

— Tige de Myrte, j'admire ta force d'ame, lors même que je pressens qu'elle fera ton infortune; mais je te conjure de suspendre encore ton jugement. Kondemir respire, et

je veux que tu lises dans son cœur avant de prononcer sa sentence, ou plutôt la tienne.

— Moi, interroger l'homme odieux qui outragea l'amour !

— Tu n'auras pas besoin de l'interroger ; son cœur est sans détour, il s'ouvrira lui-même devant toi.

— Et tu crois, Adine, que cet homme sans courage et sans foi soutiendra ma présence ?

— Il sera d'autant plus sincère, qu'il lui sera impossible de te reconnaître.

— Sais-tu, charmante amie, que tu piques singulièrement ma curiosité ?

— Ecoute, es-tu bien décidée à faire aveuglément tout ce que je t'indiquerai pour te rendre une paix que tu ne méritais pas de perdre ?

— Vois avec quelle émotion j'embrasse ma divinité tutélaire. Adine, voilà ma réponse.

— Tu ne sais pas tout ce que je vais exiger de toi.

— Je sais qu'Adine m'aime, et cela me suffit.

— Tu as été liée d'amitié avec Bouton de Rose, l'Ange de Masiath, par son inaltérable douceur et son éternelle sérénité. Eh bien, j'exige de toi que l'argile de ton cœur se

laisse modifier au gré de ma tendresse, et que je sois quelque temps pour toi ce qu'est pour ses esclaves crédules et fanatiques le Sultan de la Montagne.

— Je me révolterais contre l'ascendant de la force, je cède à l'ascendant de l'amitié. Adine a parlé, je me fais gloire d'être entre ses mains la statue de Pygmalion.

— Charmante Tige de Myrte, Kondemir ne tardera pas à paraître dans cette grotte; il est chargé, par Timour, d'une entreprise qui demande peut-être encore plus de lumières que de courage. Orondate et moi nous désirons que tu sois pour lui la Minerve qui, sous les traits de Mentor, servit de guide à Télémaque; s'il est digne de toi, cette Minerve-là deviendra Eucharis, et nous serons tous heureux.

— Quoi! tu me donneras, pour me déguiser à ses yeux, la barbe vénérable de Mentor ou la lance de Minerve!

— Tu ne cesseras pas un moment d'être toi-même. Te rappelles-tu, Tige de Myrte, qu'à la suite des infortunes de Psyché, cette rivale de Vénus, ayant ouvert une boîte qu'elle devait porter fermée à Amathonte, vit s'élever une exhalaison qui, en décolorant l'albâtre de son

visage et de son sein, lui ravit, pour quelque temps, un des charmes les plus essentiels à la beauté? Cette vapeur fuligineuse est renfermée dans le vase dont tu me vois dépositaire; je teindrai d'une couleur d'ébène tes mains et ton visage. Kondemir est crédule, tu le sais; on l'est toujours, quand on a son âge et les mœurs simples de la nature; il te prendra pour une beauté africaine, et tu ne redeviendras pour lui Tige de Myrte que quand sa fidélité lui aura donné des droits à ta métamorphose.

— Il faut avouer, Adine, que tu es une enchanteresse; tu fais de moi tout ce que tu désires; allons, ouvre ton vase, noircis mon teint, et que ma raison juge entre Kondemir et moi.

—Arrête; tu m'as abandonné ce dont une femme de ton âge se dessaisit le moins, ta beauté; il te reste encore un autre sacrifice non moins grand à me faire, c'est de ne point chercher à voir Ariel.

—Ariel, Adine! Ariel à qui je dois la vie!

—Tu dois la tienne à Kondemir.

— Je l'entends..... Il faudra donc que, quand Kondemir m'humiliera au point de me confondre avec une esclave de la Cafrerie,

moi, je le relève jusqu'à lui supposer la beauté céleste d'Ariel ! Eh bien, quoi qu'il m'en coûte, je me rends. Si, contre toute apparence, j'ai fait, sans le savoir, le malheur d'un être sensible et pur, je dois avoir la force de le réparer.

CHAPITRE XV.

Epreuves pour les cœurs d'Ariel et de Kondemir.

C'est en présence d'Orondate, qu'Adine colora le visage et les mains de sa jeune amie, de la liqueur qui devait lui ôter le nom et la figure de Tige de Myrte. La Sultane, pour la déguiser davantage, la vêtit ensuite d'une antique armure que porta Sémiramis quand elle suivit Ninus, son époux, à la conquête de la Bactriane. La nouvelle Africaine se trouvait plus grande que les personnes ordinaires de son sexe ; sa taille était svelte, et sa tête altière offrait l'attitude du commandement : aussi, une fois le casque en tête et la lance à la main, elle présentait aux yeux l'image du dieu des

batailles. Comme le Sage s'étonnait de son air aisé : Mon père, dit-elle, se plaisait, quand j'eus atteint l'âge de dix ans, de me vêtir en amazone. J'avais perdu un frère qui promettait d'être un héros guerrier; et, voyant que j'avais un peu de son courage, il versait des larmes de tendresse, quand il me rencontrait couverte de son armure. Je l'ai souvent accompagné, sous un pareil déguisement, dans les défilés de nos montagnes. Tout en veillant sur mes jours, il mettait quelquefois ma bravoure à l'épreuve; et, à en croire ses caresses, je n'ai jamais trahi sa confiance. Au reste, il ne sera pas dit que la faiblesse qu'on suppose à mon sexe rendra aujourd'hui ces armes inutiles. Je jure de défendre l'héroïne dont l'amitié généreuse veut m'éclairer sur Kondemir, l'illustre Vieillard qui m'a sauvé la vie; et, ajouta-t-elle à demi-voix et en rougissant, le céleste Ariel..... qu'il m'est défendu d'aimer.

Ariel entrait dans ce moment dans la rotonde, où venait de s'opérer la métamorphose de Tige de Myrte : il va baiser avec respect la main du Vieillard, s'incline en souriant devant Adine, et s'arrête avec surprise devant l'amazone. Revenu bientôt à lui-même : Mon père, dit-il, je ne vois point la beauté que vous avez

rendue à la lumière ; elle est faite, par ses grâces et par son ame, pour inspirer le plus grand intérêt : malheur à ceux qui ont pu la voir un moment et la condamner au supplice ! Il y a donc sur le globe des hommes nés avec des yeux ternes et un cœur de bronze ? et ces hommes mal organisés y ont la toute-puissance !

Tout le monde gardait le silence, mais on s'en dédommageait par le langage muet des regards. Tige de Myrte n'était point, à cet égard, le moins éloquent des trois personnages : aussi elle avait tant de choses à dire, ou plutôt à dissimuler !

Orondate, pour amener un autre sujet d'entretien, tenta le récit du passage de la comète qu'il venait d'observer sur le disque du soleil ; mais la science astronomique qu'il y déploya fut tout-à-fait perdue pour ses auditeurs. Comment aussi, quand on voit tout le monde ivre d'amour, peut-on parler télescope ou comète ?

Ariel avait, non les usages du grand monde, mais les attentions de la reconnaissance, qu'on prend souvent pour ces usages, et qui valent mieux. Ne voulant pas paraître indifférent au récit de son père, il chercha adroitement à le lier avec le secret de son cœur. Si du moins,

dit-il, Tige de Myrte, observant une comète, du haut de l'observatoire naturel qu'on avait destiné pour son supplice, s'était vue sur le point de tomber dans l'abîme, ayant moins à se plaindre des hommes, elle aurait peut-être autant de titres à notre sensibilité; car la touchante aventure du pont d'Arimane n'en serait pas moins arrivée; elle n'aurait pas moins ému nos ames par le délire ingénu de sa reconnaissance.

Adine, que cet épanchement commençait à inquiéter, faisait des signes d'intelligence à Tige de Myrte pour l'engager à se retirer avec elle; Ariel s'approche de la dernière: Jeune guerrier, lui dit-il, juge-nous; tu as l'armure des paladins, tu en as aussi sans doute le dévouement à un sexe timide et le courage. Avoue que si le ciel avait jeté dans tes bras la beauté éperdue et mourante; si, une fois hors de dangers par tes soins, elle t'avait, dans la sécurité de l'innocence, exposé, presque sans voile, et ses charmes et son cœur, tu n'aurais pas cru te manquer à toi-même, en t'inquiétant sur sa destinée, le lendemain d'un jour orageux où tu aurais fini son infortune.

Tu le vois, dit à demi-voix le faux chevalier, en se tournant d'un air ému vers Adine, c'est

lui qui m'interroge : apprends-moi donc à ne pas le regarder, pour que j'aie la force de ne pas lui répondre.

Quelque faible que fût cette voix, son vrai caractère ne pouvait en être déguisé. Ariel, plus étonné que jamais : Je ne sais, dit-il, si c'est une illusion, mais voilà le timbre touchant de l'organe de Tige de Myrte : sans ce teint d'ébène et cette armure, je me croirais..... oui, je me croirais au pont d'Arimane.

Il était temps que cette scène pénible se terminât. Orondate, voyant Ariel sans le bouton de rose qu'il portait sans cesse, le prit à part dans un coin de la rotonde. Mon fils, lui dit-il, je n'aperçois point cette fleur, emblème de ta fidélité, que ton cœur imagina de cueillir au lever de chaque aurore, et que tu plaçais près de lui, comme pour en régler les palpitations. Aurais-tu laissé tomber cet heureux talisman dans l'abîme du pont d'Arimane? Crois-moi, va entr'ouvrir la fenêtre des Colombes, tu trouveras dans l'angle même du rocher sur lequel elle est assise, des touffes de roses, nées de la semence que les vents y ont portée. Choisis le bouton dont l'enveloppe moins ouverte menace moins la fleur qu'elle renferme de se faner; et, armé ainsi de toutes pièces, présente-toi au

combat, et rends inutile tous les enchantemens.

L'Ange rougit, baisa la main du Vieillard, et remonta dans son pavillon. Adine n'avait pas attendu cette éclipse pour s'échapper avec Tige de Myrte. Alors, Orondate, resté seul, alla entr'ouvrir la porte de rochers qui fermait la rotonde, et prit la route du bois de Mélèses, pour jouir un moment de lui-même et de la nature.

A peine avait-il dépassé les premiers arbres de l'avenue, qu'il vit Kondemir se précipiter dans ses bras. Celui-ci avait encore la cotte d'armes du paladin Roland, qu'il tenait de ses bienfaits; mais à la place de l'épée à hiéroglyphes qui avait accompagné ce présent, il faisait étinceler dans sa main le poignard que Timour avait sanctifié, en lui faisant toucher trois fois le tombeau du prophète. Le Sultan de Masiath, dit-il, m'envoie auprès de toi : je vais, en abattant une seule tête, venger l'Asie des crimes de l'Europe. Éclaire mon entendement, dirige mon bras, et qu'il ne s'exécute pas une seule grande action autour du Liban, que la gloire n'en soit attribuée à ton amour raisonné des hommes.

Orondate répondit que Timour s'était entièrement reposé sur lui de la réussite de sa

grande conspiration contre le fanatisme européen : il ajouta que tous les fils en étaient disposés dans sa tête, et que, quand l'Ange exterminateur aurait fixé l'heure fatale, le vengeur de Mahomet pourrait frapper; l'Arabe ne s'attendait pas à tant de complaisance. Il avait quelque peine à concilier la philosophie tolérante de son bienfaiteur, avec l'idée d'un complot. Le Vieillard ne le laissa pas longtemps livré à ces réflexions. Il lui dit que, comme sa vie lui était chère, il ne voulait pas l'abandonner tout-à-fait à l'ivresse de son courage; qu'il aurait un guerrier de son choix pour surveillant, et que ce guerrier, en partageant le danger d'un ami, acheterait un jour quelque droit à sa reconnaissance.

L'Arabe s'étonna d'abord qu'on voulût, en lui associant un rival qu'il ne demandait pas, lui dérober la moitié de sa gloire; mais le Sultan de la Montagne lui avait expressément commandé de prendre les ordres du Vieillard. L'esclave des despotes, ainsi que celui des prêtres, ne raisonne pas, mais obéit; celui-ci ne demanda aucune explication à Orondate. Il baisa sa main avec respect, et entra sous sa conduite dans la Grotte aux Merveilles, dont les portes de granit se refermèrent à l'instant.

Les pas de Kondemir se dirigèrent bientôt vers le superbe amphithéâtre de cascades. Là, était Tige de Myrte, qui, étendue à demi sur une assise de verdure, occupée de son ancien amant, rêvant malgré elle à l'Ange de Bouton de Rose, semblait avoir fait divorce avec ses organes, et n'exister qu'avec son cœur, qui la berçait de songes charmans, et la tourmentait tour à tour.

Le Vieillard l'eut à peine aperçue, que la montrant à Kondemir : Jeune homme, dit-il, voilà le guerrier que j'associe à tes exploits : je te laisse avec lui étudier son caractère ; surtout respecte le secret de son infortune. Ce n'est que par ta réserve délicate que tu la feras cesser.

Orondate retiré, Kondemir s'approche à petit bruit ; mais le plus léger mouvement suffit pour tirer l'être, dont les sens sont émus, de sa rêverie. Tige de Myrte se retourne, voit son amant, et jette un cri de surprise. L'Arabe, étonné à son tour, s'avance, et, ne se méfiant d'aucune métamorphose, ouvre avec elle cet entretien.

— Le ciel et la gloire nous appellent dans le camp de Louis : Viens, brave guerrier, je

m'honore de tenir un pareil compagnon d'exploits, du choix d'Orondate.

— Les anciens paladins ne tenaient leurs compagnons d'armes que du choix de leur cœur.

— Eh bien ! je captiverai ton cœur, et j'aurai deux garans de la sagesse de son choix.

— Tu sais donc l'art de captiver un cœur !

— Je l'ai cru un moment, et j'en suis puni pour toute ma vie. Mais le poids de cette armure semble t'oppresser, tu n'es point parmi des ennemis. Délie ces brassards; pose sur cette assise ce casque importun, qui me dérobe ta vue.... Que vois-je ! Tes mains et ton visage m'annoncent que tu es né sur le sol embrasé de l'Afrique. Eh bien ! le Dieu de Mahomet soit béni ! ce Dieu devant qui les hommes de toutes les couleurs sont égaux ! ce Dieu qui suscite, de tous les points du globe, des vengeurs de la majesté de son évangile !

— Ainsi, nous, faibles mortels, qui ne sommes qu'un atome dans l'immensité, nous allons venger Dieu !

— Tu me dis cela avec un son de voix qui met le désordre dans mes sens : ainsi, dans des temps plus heureux, me parlait, sur les bords de l'Oronte, un être bien séduisant..... bien

perfide..... Il avait à peu près ton âge, ta taille, tes grâces même; mais la noirceur n'était que dans son ame.

— Kondemir ?

— Quoi ! tu connais mon nom !

— Orondate sait tout, et ne me cache rien.

— Mais toi, digne ami d'Orondate, quel est le nom que tu tiens de tes pères? Quand tu te seras distingué par quelque grand exploit, il faut bien que je sache quel est le héros que la patrie et l'honneur jettèrent dans mes bras.

— Éprouvé, depuis que je me connais, par la plus cruelle adversité, aigri peut-être par le sentiment de mon infortune, j'ai adopté un nom fait pour repousser tout ce qui m'approche: je m'appelle Buisson-Ardent.

— C'est le nom de cet arbuste épineux du mont Oreb, où le dieu d'Abraham apparut à Moïse, entouré d'un tourbillon de flammes.

— L'épine est pour l'être qui m'importune, et la flamme pour celui qui m'offense.

— Kondemir, né aussi sauvage que les déserts d'Arabie qu'habitèrent ses pères, n'importuna jamais les hommes, qu'il aurait désiré ne point connaître; quant à ses ennemis, aussi implacable que Buisson-Ardent, il ne les offense pas, mais il les frappe de mort.

CHAPITRE XVI.

Tige de Myrte et Kondemir entrent dans un Ordre de Chevalerie.

Il était difficile qu'un entretien pareil, prolongé plus long-temps, ne finît pas par aigrir deux amans qu'il était si doux de rapprocher. Orondate, qui, invisible aux deux personnages, avait tout entendu, parut tout-à-coup; il les conjura d'être toujours unis dans la cause commune qu'ils allaient embrasser; leur promit d'employer sa toute-puissance à assurer le succès de leur entreprise, et proposa de les armer en qualité de réparateurs des injustices, d'après les statuts de la Chevalerie des temps primitifs.

On se doute bien que cette diversion heureuse ramena la sérénité dans l'ame de Kondemir et de Tige de Myrte; cependant ils se séparèrent. Pendant que le Vieillard donnait ses ordres pour préparer la fête, Tige de Myrte alla retrouver Adine, et l'Arabe obtint de monter dans le pavillon d'Ariel.

Ariel, je retrouve ton nom sur mon papier,

et ton image dans mon cœur. Comment se fait-il que, du moment qu'on prononce ce nom chéri, tout intérêt étranger disparaisse devant celui que tu inspires; qu'on te voie jouer seul dans le grand drame qui occupe mes pinceaux, et que ta présence écrase tous les personnages qui sont en scène avec toi?

Mais aussi le charme inexprimable, répandu sur ta personne, commande l'enthousiasme à tout ce qui l'approche. Vois comme, sans le vouloir peut-être, tu es sur le point d'arracher Adine à sa raison, et Tige de Myrte à son amant. Il est impossible de rencontrer tes beaux yeux sans être tenté d'être infidèle, et on dirait que ta présence, comme le dogme musulman de la fatalité, suffit pour justifier, dans une femme, le sommeil de sa vertu.

Et toi-même, que manque-t-il à ton triomphe? te le dirai-je? d'être un peu moins parfait. Essaie un jour de ne plus cueillir de bouton de rose, et l'espoir de ta séduction justifiera vingt défaites; consens à être faible un moment, et tout le sexe de l'Asie tombe à tes genoux.

Insensé! je laisse errer, au gré de mon imagination, ma plume vagabonde, et j'oublie que c'est Tige de Myrte et Kondemir qui oc-

cupent le premier rang dans cette scène, et je donne un rôle dominant à Ariel, qui ne doit être qu'un personnage muet dans ce chapitre.

Point du tout; ce n'est pas moi qui pèche contre les convenances; ne venons-nous pas de voir qu'Orondate était sorti pour veiller aux préparatifs de son spectacle de Chevalerie? Eh bien, dans l'intervalle Kondemir parle à Ariel, Adine rêve pour séduire Ariel, Tige de Myrte lutte avec son cœur pour oublier Ariel; et moi, j'ai bien le droit de causer avec mon lecteur, pour lui dire que si j'étais Lucrèce ou la favorite de Mahomet, je ne saurais comment m'y prendre pour ne pas songer à subjuguer Ariel.

Enfin les préparatifs sont achevés, et l'ont été en très-peu de temps. Orondate, comme le dieu de Moïse, a dit : *Que la fête se fasse, et la fête s'est faite.*

Le théâtre est au pied du cône aux cascades, et le moment où la scène se passe, à midi, lorsque le soleil tombe verticalement sur l'autel de la nature.

Les sujets d'Orondate (j'appelle de ce nom les heureux qu'il a faits) occupent des places sur les assises de verdure, depuis les environs

de l'autel jusqu'à l'extrémité supérieure que les cèdres couronnent.

De l'autre côté, et dans les interstices que laissent les cascades, on a ménagé des espèces de trônes de fleurs, où de jeunes vierges vêtues de blanc sont assises, désignant ces intelligences intermédiaires entre Dieu et les hommes, que la mythologie grecque désignait sous le nom de *nymphes des fontaines.*

Au pied d'une des grandes murailles de granit, on voit quatre cubes de marbre de Paros, destinés à recevoir des statues; et le long de celle qui lui est opposée, un amphithéâtre décoré avec les attributs de l'harmonie, où des musiciens sont rangés.

Un air guerrier, exécuté par des trompettes, donna le signal de la fête, et à l'instant on vit défiler les personnages.

Le cortège commençait par une cohorte d'élite du Sultan de Masiath, chargée ordinairement de conduire les rois ou les démagogues perturbateurs, dans les tombeaux de la grotte, et qui, ce jour-là, avait été envoyée pour rétablir le pont d'Arimane : elle monta avec ordre les assises de verdure, par une route qui lui avait été laissée libre par les spectateurs, et se rangea le long des cèdres, les

panaches ondoyans des soldats ajoutant encore à la beauté de ce couronnement.

Après les hommes d'armes, marchaient en silence les quatre paladins, armés de toutes pièces, qui avaient assisté au premier repas d'Ariel; ils montèrent sur les cubes de marbre, et y occupèrent les places destinées aux statues de Thésée, d'Hercule, de Trajan et de Charlemagne.

On voyait ensuite Kondemir revêtu de sa cotte d'armes de Roland, et Tige de Myrte qui respirait à peine sous l'armure complète de Sémiramis.

Orondate marchait derrière eux, donnant une main à Adine et l'autre à un enfant de sept ans, vêtu en amour, qui portait dans une corbeille de fleurs les écharpes et les rubans destinés à la cérémonie.

Ariel fermait la marche; dès qu'il parut, tous les regards se fixèrent sur lui; les nymphes des fontaines se levèrent de leur trône, et l'orchestre cessa de jouer.

Quand tout le monde fut placé, un silence imposant et majestueux régna dans ce vaste amphithéâtre; il ne se trouvait point de peuple parmi les spectateurs, ou plutôt les individus de cette classe avaient cessé de l'être, dans

l'attente de l'auguste cérémonie. Alors Orondate monta sur les gradins de l'autel de la Nature; et, s'appuyant sur cet antique monument de la première des religions, il parla ainsi :

« Brave Kondemir, toi, le digne émule de » son courage et de ses exploits; soldats de » Timour, vous tous qui m'appelez votre sou- » verain, mais qui, libres par mes bienfaits, » n'obéissez qu'à la nature et à vous-mêmes, » ne confondez point l'Ordre philosophique de » la réparation des injustices, dont ma longue » expérience m'a fait établir Grand-Maître, » avec tous ces hochets de la vanité des rois, » que les esclaves titrés appellent *des Ordres* » *de Chevalerie.*

» Mon Ordre existait avant l'organisation des » grandes sociétés primitives; car, à cette » époque, la force perverse gouvernant le » monde, il fallait bien que la force magna- » nime réparât les injustices.

» Le pacte social vint : les gouvernemens » commencèrent. Alors, les oppresseurs du » genre humain ayant doublé leur force, en » l'appuyant des lois qu'interprétait leur per- » versité, les ennemis-nés de la tyrannie for- » mèrent entre eux une confédération auguste,

» qui pût rétablir l'équilibre du bien et du mal
» dans la balance de la morale.

» Cette confédération amena peu à peu le
» grand Ordre, l'Ordre par excellence, à demi-
» caché dans les nuages, à qui les sages don-
» nèrent sa doctrine secrète, les malheurs des
» empires, ses statuts, et la nécessité d'en im-
» poser à la multitude, son spectacle d'adop-
» tion et ses cérémonies.

» Tous les héros des temps antiques qui pur-
» gèrent le globe des monstres dont les forêts
» étaient infestées, des brigands vulgaires ac-
» coutumés à assassiner les individus, et des
» brigands-rois accusés d'assassiner les peuples,
» furent Chevaliers de cet ordre primitif; tels
» furent Hercule, Thésée, le perse Rustan et
» l'enfant de la nature Romulus.

» L'Ordre, dans le moyen âge, fut déféré à
» ces héros qui tentèrent, quoique vainement,
» d'opposer une digue au torrent du brigan-
» dage de Rome-République, aux Annibal,
» aux Mithridate et aux Sertorius.

» Des femmes, qui joignaient aux grâces de
» leur sexe la force d'ame du nôtre, eurent
» aussi part à cette distinction ; la plus fameuse
» fut Zénobie, qui vivifia Palmyre de son génie,

» et dont le nom a survécu à cette métropole
» de l'Orient.

» Des esclaves, que leur grandeur d'ame
» avait fait libres, furent eux-mêmes associés à
» cette confédération d'ennemis de toute ty-
» rannie. Nos fastes distinguent parmi eux
» Spartacus, qui déploya le génie des Philo-
» pomen et des Timoléon, jusqu'à ce que
» Rome victorieuse se déshonorât en l'en-
» voyant au supplice.

» Mais, en général, les vrais membres de
» l'Ordre, à cette époque, furent les souverains
» qui mirent à détruire les abus de leurs États,
» l'énergie qu'avaient montrée les héros des
» âges primitifs à détruire la race des monstres,
» sur les trônes et dans les repaires des déserts.
» La Rome des Césars nous a fourni à elle
» seule quatre empereurs, Titus, Trajan,
» Julien et le grand Marc-Aurèle.

» Dans les temps modernes, l'Ordre s'est
» montré encore avec quelque éclat : vos pères
» l'ont vu revivifier en Perse par Hassan-Sabah.
» J'ai initié dans ses mystères le sultan Timour,
» qui s'est montré pendant trois ans le héros
» de l'Asie. L'Europe a compté parmi ses
» membres les dignes Chevaliers de la Table-
» Ronde, les Lusignan, les Godefroy, le pa-

» ladin Roland et un des plus grands rois du » globe, malgré sa fièvre de prosélytisme, l'il- » lustre Charlemagne.

» Vous tous qui m'écoutez, ne voyez point » dans cette auguste Chevalerie une de ces » associations vulgaires, qui ne tendent qu'à » propager le fanatisme de la politique ou » celui de la religion. La théocratie qui la » protège n'aspire qu'à épurer le culte de l'or- » donnateur des mondes. Le dogme de la fata- » lité dont elle s'appuie sert à légitimer l'obéis- » sance à la loi, sans laquelle, dans les États » les plus libres, il n'y a point d'harmonie; et, » quelque merveilleux que vous paraisse celui » de la Métempsycose qu'elle adopte, il de- » vient dans ses principes le gage le plus tou- » chant de votre immortalité.

» Je ne puis vous dévoiler la doctrine secrète » de ces sages, parce que le bonheur de l'Asie » repose sur le rideau dont je la couvre. Les » guerriers même que je vais adopter n'en » seront instruits que quand ils se seront ren- » dus dignes de ma confiance par quelque » grand exploit; mais éloignez tout sinistre » pressentiment. Le bien que j'ai tenté de faire » ouvertement, est un garant de celui que je » médite en secret. Que les oppresseurs des

» hommes s'alarment du mystère impénétrable
» qui enveloppe les opérations de mon Ordre
» de Chevalerie ; ils en apprendront les résul-
» tats par leurs désastres, et le reste du monde
» par mes bienfaits. »

Ce discours fini, les nymphes des cascades descendent et exécutent, au son des instrumens guerriers, une danse de caractère autour de l'autel de la Nature.

Pendant ce temps-là, les quatre paladins quittaient les cubes de marbre où ils étaient en faction, et s'avançaient vers les deux nouveaux Chevaliers, pour les aider à quitter leur armure. Kondemir accepta, sans hésiter, leurs services. Pour Tige de Myrte, se trouvant plus voisine des Nymphes, elle eut recours à leurs soins généreux. Celles-ci ne défirent point une partie de cotte d'armes, qui, attachée avec une serrure à secret, servait à dérober aux regards les formes heureuses du sein le plus parfait, dont pût s'honorer la déesse de la beauté. Aussi, quand la taille de la nouvelle Glorinde parut à découvert, tout le monde fut doucement ému, en voyant en elle les contours arrondis de l'adolescence ; mais personne ne soupçonna son sexe, pas même Kondemir, que le son de sa voix et cet instinct indéfinis-

sable de l'amour mettaient sur la voix de la découverte.

Quand les deux guerriers eurent ainsi déposé leur armure, Orondate les amena sur les marches de l'autel, leur ceignit une écharpe de satin blanc à frange d'or, et y joignit un manteau lilas et un casque léger à panache ondoyant. Ce vêtement leur donnait moins l'air du dieu des combats, que celui d'Hébé aux banquets de l'Olympe, ou du jeune Ganymède avant qu'il fût enlevé par Jupiter.

Voilà, leur dit le Vieillard, toute la décoration qui vous est destinée; encore n'en ferez-vous usage que dans les cérémonies secrètes de l'Ordre. Les décorations habituelles des hommes en faveur, qui s'asseyent au pied des trônes, ne sont que la livrée de l'orgueil portée avec hauteur par des esclaves. Mais un Chevalier, que le ciel et son cœur destinent au noble emploi de réparer les injustices, doit se montrer, par la simplicité de son vêtement et de son armure, encore plus l'égal du peuple opprimé qu'il défend, que des oppresseurs couronnés qu'il défie; d'ailleurs, si les tyrans pouvaient, à des signes distinctifs, reconnaître les amis des hommes, ils sauraient, en les en-

veloppant de toute leur puissance, rendre inutiles leur force et leur vertu.

Le jeune Ismaélien, qui avait les grâces de l'Amour et sa demi-nudité, alla en ce moment prendre par la main les deux guerriers, et les amena sur les marches de l'autel. Ceux-ci s'attendaient à prêter un serment, et déjà ils tendaient la main vers l'Orient, symbole de la demeure de l'ordonnateur des mondes. Non, dit Orondate, vous ne jurerez point : le serment, inutile à l'homme d'honneur, est une arme impuissante entre les mains du législateur, pour empêcher l'homme sans morale de violer sa foi; il outrage la simple probité, et n'éveille que le parjure. Je vais vous lire les engagemens que vous prenez entre mes mains; vous désignerez ceux que vous adoptez, en portant la main sur votre cœur. S'il en est auxquels votre conscience se refuse, votre silence seul m'en instruira; et je me réserve, dans un entretien secret, d'approuver votre réserve ou de vous en faire rougir. La cause des infortunés est trop belle par elle-même pour être servie par des mains qui ne sont pas libres, ou que le cœur désavoue.

Orondate prit en ce moment un papier de soie où les statuts de l'Ordre étaient écrits en

hiéroglyphes, la seule écriture des âges primitifs, et en fit la lecture.

Le genre humain est au-dessus des Empires particuliers, et les Empires au-dessus des individus qui les gouvernent. Je promets donc de défendre d'abord les intérêts de la masse des êtres intelligens, ensuite ceux de l'Etat qui m'a vu naître, enfin les droits de mon Souverain; c'est-à-dire, que je serai sujet quand ce titre ne nuira pas à celui de citoyen, et que je serai citoyen quand ce nom ne m'empêchera pas d'être cosmopolite.

Les deux Chevaliers posèrent la main sur leur cœur; mais Tige de Myrte avec plus de chaleur que Kondemir, parce qu'elle avait moins les préjugés d'obéissance passive, pour les décrets justes ou illégitimes du Sultan de la Montagne.

J'obéirai aux lois de mon pays, quand il s'agira de sa sûreté, de son bonheur ou de sa gloire; et à ma conscience, quand il s'agira de la morale.

Même signe d'adhésion de la part des deux guerriers, et même diversité de nuances dans la manière dont ils le manifestent.

Je défendrai la cause des opprimés contre la tyrannie des oppresseurs, et je la défendrai

avec d'autant plus d'énergie que les premiers auront plus de faiblesse et les autres plus de puissance.

Tige de Myrte et Kondemir appuient la main sur leurs cœurs avec une égale vivacité.

J'instruirai avec la plus grande impartialité, et sans préjugé de patriotisme ou de religion, la cause des peuples contre les tyrans; je la porterai d'abord au tribunal du pays même où se commettent les délits de pouvoir, ensuite à celui de l'Ordre réparateur dont je suis membre. Si l'un et l'autre arment ma main, j'irai présenter au tyran le gage du combat, lui donner la mort dans les champs d'honneur, ou la recevoir; léguant alors à tous mes compagnons d'armes le soin de ma vengeance, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul guerrier de l'Ordre de Chevalerie.

Même vivacité d'adhésion dans les deux amis d'Orondate.

Les tyrans les moins dangereux sont ceux qui sont seuls dans les États qu'ils oppriment, parce que, exposés à tous les yeux, ils le sont aussi à toutes les épées. Un Sénat de despotes dans une Aristocratie, une confédération perverse d'Autorités constituées dans une République de démocrates, produisent des maux

infiniment plus incalculables. Je disséminerai sur toute la surface des Empires ainsi gangrenés, autant de mes dignes compagnons d'armes, qu'il y a de Sénateurs ou de suppôts de Démocratie immorale à punir. Les tyrans et les victimes subiront, s'il est possible, un interrogatoire; et si l'opinion publique continue à flétrir les premiers, nous leur ferons l'honneur de les traiter comme les brigands couronnés, que nous forçons à cesser d'être, ou à rendre les hommes heureux.

L'assentiment est le même dans l'Arabe et dans la Sultane.

Quel que soit le délit de l'homme qui gouverne, nous éclairons les coupables, nous les jugeons, nous les combattons à armes égales; mais nous n'assassinons personne.

Tige de Myrte adhère avec chaleur à cet article des statuts. Kondemir, enchaîné par l'ordre suprême du Sultan de la Montagne, hésite un moment : ensuite un regard de son compagnon le détermine, et il pose, à son exemple, la main sur son cœur.

Si le Souverain que je dois protéger de ma valeur, si le Sultan de la Montagne lui-même m'ordonnait, non de combattre un tyran, mais

de l'assassiner, je lui désobéirais pour conserver sa gloire et ma vertu.

Tige de Myrte approuve avec chaleur le statut. Kondemir baisse les yeux, reste immobile, et refuse son suffrage.

Le Grand-Maître de l'Ordre, s'appelât-il Codrus, Marc-Aurèle ou Orondate (a), ne peut m'ordonner d'enfreindre ces statuts; et s'il s'arroge le droit de m'y contraindre, l'honneur me donne celui de l'en punir.

Ni Tige de Myrte ni Kondemir ne donnent d'adhésion.

Le Vieillard satisfait jette le papier de soie sur l'autel, donne l'accolade aux deux Chevaliers, et fait signe aux nymphes des cascades de terminer la cérémonie par l'offrande ordinaire du ruban et du baiser.

Le ruban était bleu-céleste, pour désigner le paradis de Mahomet, prix de la victoire des guerriers ou de leur martyre. On en fit des nœuds qui servirent à décorer la garde des

(a) Ces mots : *s'appelât-il Codrus, Marc-Aurèle ou Orondate*, ainsi que celui de *Sultan de la Montagne*, qui se rencontrent dans le statut précédent, se trouvent en caractères arabes dans le cours de ces hiéroglyphes; ce qui suppose un texte interpolé. J'en avertis les commentateurs futurs de cet ouvrage.

épées, et ce furent les paladins qui les placèrent.

Le baiser fut reçu et donné avec le même plaisir par Kondemir et par les nymphes; mais on observa que, quand ces dernières approchèrent leurs bouches de Tige de Myrte, elles ne regardèrent qu'Ariel.

La dernière cérémonie était le baiser des deux Chevaliers. L'Arabe vint, et l'offrit avec grâce, quoique sans un vif intérêt, parce qu'il était loin de soupçonner que le guerrier au teint d'ébène fût l'objet charmant qu'il avait tant aimé. Pour la Sultane qui retrouvait Kondemir, mais qui ne pouvait lire encore dans son cœur, incertaine si elle était coupable de tyrannie, ou lui d'infidélité, à l'approche d'un baiser qui lui rappelait celui qu'aux bords de l'Oronte on avait pris, avec tant de réserve, sur son sein, elle ne put tenir contre les divers mouvemens dont son cœur était agité; elle pâlit, chancela, et tomba sans connaissance sur les marches de l'autel. Les spectateurs attribuèrent cet évanouissement à la chaleur du jour, au poids de l'ancienne armure, et à la fatigue de la cérémonie. Pour Orondate, qui se doutait de la vraie cause, il fit cesser la fête, et chargea Ariel de transporter le faux Chevalier dans la rotonde.

Quel fut l'étonnement de Tige de Myrte, lorsque, rouvrant les yeux à la lumière, elle se vit dans les bras d'Ariel, qui, l'œil humide des larmes touchantes de l'humanité, employait les soins les plus délicats pour la rappeler à la vie. Ce spectacle rouvrit toutes les blessures de son cœur sensible. Dès lors elle oublia son rôle de Chevalier, la couleur factice de son visage, le faux sexe qu'elle venait d'adopter; et, de ce ton qui va à l'ame quand c'est de l'ame qu'il émane : Ange du ciel, dit-elle, on vous rencontre donc partout où il y a des infortunés à consoler, partout où l'on peut sauver les jours de l'innocence, partout où il y a des ponts d'Arimane.

Ce son de voix, qui n'était point inconnu à Ariel, cette expression de reconnaissance, qui faisait vibrer à la fois en lui toutes les cordes de la sensibilité, surtout ce souvenir du pont d'Arimane, qui ne devait être présent qu'à l'objet qu'il s'était surpris un moment à aimer, le plongèrent dans une douce rêverie; il n'en sortit qu'en disant, avec un soupir : Aimable Tige de Myrte, tu te plaisais à me voir, et je n'ai point reçu tes adieux.

A ce mot, le prétendu paladin s'égare. Je connais Tige de Myrte, dit-il; en se dérobant

aux regards d'Ariel, elle a obéi à Adine, et non à son cœur.

Ariel, étonné plus que jamais, redoublait de soins pour hâter la convalescence du Chevalier. Sa main officieuse écartait une chevelure ondoyante qui, en tombant sur les yeux, en voilait la douce expression; il dénouait un brodequin qui gênait la circulation du sang dans le plus joli pied du monde; il cherchait à réchauffer une main potelée qui ne recouvrait le mouvement que pour le serrer à son tour. Rien de tout cela n'était perdu pour Tige de Myrte, qui, toute entière à un trouble délicieux fait pour maîtriser ses sens, appelait, par ses désirs, l'ennemi dangereux qu'il fallait combattre, et croyait déguiser sa défaite, en se transportant par la pensée sur les bords du fleuve, où elle reçut le gage touchant de l'amour de Kondemir.

Cependant Ariel, quoique dévoré d'un feu inconnu, sentait, malgré lui, expirer ses transports, à la vue de cette couleur africaine qui dégradait la main la plus doucement arrondie, et la coupe heureuse du plus parfait des visages. Tige de Myrte s'aperçut de cette impression fatale; et, toujours plus en proie à son imagination ardente, tourmentée tour à

tour par la fièvre des sens et par la vanité, elle osa tenter de dessiller les yeux de son libérateur, de manière à ne lui laisser aucun doute sur la perfection de tous ses charmes. Elle se plaignit à demi-voix de ce que sa respiration se trouvait gênée par la cotte d'armes qui enveloppait son sein, et en même temps elle chercha, d'une main égarée, le secret de la serrure. Ariel, toujours dupe de sa sensibilité, se précipite sur cette cotte d'armes, s'occupe à en défaire les agrafes, à en dénouer les courroies. Heureusement pour tous deux, que la Sultane, arrêtée dans son délire par cet instinct indéfinissable de pudeur, dont une femme qui sait aimer ne se défait jamais, la main posée sur la serrure, ne put jamais se résoudre à l'ouvrir; elle aurait bien voulu que l'Ange de l'Orient eût découvert le secret: mais elle croyait se dégrader en le dévoilant elle-même. La beauté la plus tourmentée de désirs, mais qui sait rougir encore, lors même qu'elle aspire le plus à être vaincue, veut encore ne paraître céder qu'à la conquête.

Ariel, de son côté, qui voyait soupirer le prétendu paladin, et qui attribuait les palpitations de son cœur à la gêne de son armure, continuait toujours à tenter de le débarrasser

de ses entraves. Voyant tous ses efforts inutiles, il se hasarde à glisser sa main avec adresse sous la partie antérieure de la cotte d'armes, afin de faire cesser, du moins pour un moment, l'oppression dont l'infortunée paraît gémir. Un obstacle se présente : c'est le sein lui-même, dont le marbre élastique semble le repousser. Un cri s'élève; ce n'est pas celui de l'effroi, c'est celui du plaisir. Tige de Myrte, hors d'elle-même, ne se connaît plus; elle cherche de nouveau le secret de la serrure. Ce beau sein de la Sultane, qu'Ariel n'avait vu qu'une fois en réalité pour le voir sans cesse en image, allait les rendre tous les deux infidèles, quand Adine, que le cri de son amie avait alarmée, paraît tout-à-coup, et sauve ainsi des tourmens éternels à Bouton de Rose et à Kondemir.

CHAPITRE XVII.

Par quels degrés le caractère sauvage de Tige de Myrte passe à Bouton de Rose.

ADINE, à ce que disent les traditions contemporaines, avait, pour séparer Tige de Myrte d'Ariel, un motif secret, bien supérieur à la crainte de blesser Kondemir et Bouton de Rose; mais ce motif, qui prépare à des scènes de volupté dignes d'être imaginées par Anacréon, est encore pour nous enveloppé d'un triple nuage. Nous allons donc voir les effets piquans du trouble de Tige de Myrte, quand sa vertu ne tenant plus qu'à un fil, la présence importune, peut-être, de son amie, l'empêcha de s'oublier elle-même; point du tout, l'Arabe dont je transcris les mémoires se joue de mon impatience, et par conséquent de mon plaisir. Fort bien, les deux nouveaux Chevaliers m'attendent pour commencer un dialogue, qui tende à filer l'intrigue attachante de leurs amours. Encore moins; l'écrivain de l'Orient que je traduis, ne fait pas une comédie pour les théâtres d'Alexandrie ou de Bénarès, mais un portrait en profil du Sultan de la

Montagne. Ah! je vous entends, c'est dans la tente de Louis IX, que les paladins d'Orondate vont être introduits, pour punir ce sage couronné de l'épidémie sacrée des croisades; rien de tout cela, je me laisse conduire par les événemens, comme les despotes des États absolus ou des Démocraties; mais je ne les dirige pas.

Mon Arabe, d'un coup de baguette, a transporté la scène dans les jardins de Masiath; et, quoiqu'il m'en coute de me séparer, surtout d'Ariel, je vais suivre mon guide à la cour du Sultan de la Montagne.

Timour, comme nous l'avons vu, avait dû la vie à la générosité de Bouton de Rose; et, à la manière des despotes de l'Orient, il s'en était fait un titre, pour exiger le sacrifice de son cœur. La jeune beauté, dont la douceur et l'égalité de caractère étaient l'apanage, attachait peu de prix à un trône aussi mobile que celui de Masiath, à un trône, l'écueil, en moins d'un an, des trois sultanes favorites, dont l'une avait été exilée, l'autre condamnée au supplice, et la dernière n'avait échappé à l'échafaud que par le suicide; mais sa douceur même lui devenait funeste, parce qu'elle donnait des espérances à l'homme le plus fait pour en abuser; fatiguée de ses hommages, elle

était réduite à chercher à le fuir : mais comment échapper, dans un sérail d'Asie, à un maître impérieux, qui n'a pas le temps de désirer, et qui obsède tout ce qui l'environne de ses regards, ainsi que de ceux de ses eunuques et de ses esclaves?

Au reste, Timour, ainsi qu'il arrive à tous les princes qui ont le malheur d'avoir un sérail, blasé de bonne heure sur les plaisirs de l'amour, n'aspirait pas au cœur de Bouton de Rose, uniquement pour avoir une nouvelle favorite, c'est-à-dire une nouvelle victime. Un projet plus grand maîtrisait sa pensée ; la jeune Sultane était la plus séduisante des femmes, sinon au premier abord, du moins quand on l'avait envisagée quelque temps, et que son ame expansive s'était répandue autour d'elle; il lui était infiniment important de la faire servir au succès de sa grande machine de prosélytisme, et par conséquent de l'introduire dans son paradis terrestre, dont les houris moins jeunes pour captiver les sens, moins intelligentes pour parler à la crédulité, perdaient de jour en jour une partie de leur influence.

Mais quel est ce paradis terrestre, qui n'est point celui de Mahomet? Quelles sont ces houris, qui n'ont qu'un rapport de nom avec

ces beautés bleu-célestes de l'Islamisme, que le prophete a instruites à renouveler tous les jours leurs jouissances, sans perdre leur virginité? Pour quel grand œuvre de la politique, Timour veut-il amener Bouton de Rose parmi ces vestales du plaisir? Questions inutiles! Mon Arabe, lecteur, ne fait point ton ouvrage, mais le sien; et si tu le fatigues encore de tes questions importunes, il est homme à t'égarer dans le dédale d'une nouvelle intrigue, de manière que ta curiosité ne soit satisfaite qu'au dénouement.

Lorsque Timour entra dans le pavillon des massacres, avec les eunuques qui portaient à Bouton de Rose les témoignages fastueux de sa reconnaissance, celle-ci achevait son dialogue animé avec son tableau; il n'était pas possible d'arriver plus mal à propos, pour le succès de l'intrigue amoureuse du Sultan; d'un autre côté, la jeune amie d'Ariel, ayant cru de la prudence de jeter avec précipitation son voile sur son chevalet, pour cacher son paysage, paraissait aux yeux de son maître, dans une espèce de désordre, fait pour irriter ses désirs; ce qui venait encore plus mal à propos pour le succès de sa propre défense; toutes ces contrariétés jetèrent un froid au commencement de l'entrevue, qu'on ne peut expliquer que par

l'intervention magique du beau nom d'Ariel.—

Tu m'as sauvé la vie, Bouton de Rose, dit Timour après un long silence, et tu accueilles bien froidement le maître qui, par l'hommage de son trône, veut s'acquitter envers toi.

—Sultan, tu ne me dois rien; je n'aime pas à voir répandre le sang, et j'aurais fait pour le dernier de tes sujets ce que j'ai fait pour toi.

—Je n'examine point le motif de cette belle action; je te dois l'existence, et il est de ma grandeur de reconnaître ce bienfait, en te demandant ton cœur en échange du mien.

—Ainsi, c'est en m'enchaînant que tu crois t'acquitter. Timour, laisse-moi libre, et je te décharge du fardeau de la reconnaissance.

—Songe-tu, Bouton de Rose, qu'en régnant sur moi tu règnes sur mon Empire, et surtout sur tes rivales?

—J'aime mes compagnes d'infortune, et je ne croyais pas avoir de rivales; mais si j'en avais, je n'aurais point l'orgueil de vouloir régner sur elles.

—Peut-être serais-tu plus flattée de régner sur moi?

—Encore moins, car je cesserais d'être libre; d'ailleurs, est-ce qu'à quinze ans on règne sur les rois?

— Bouton de Rose n'a pas toujours parlé avec tant de hauteur.

—Bouton de Rose a toujours eu les mêmes principes ; mais la crainte de t'offenser enchaînait sa franchise. Aujourd'hui elle acquiert, par le service qu'elle t'a rendu, le droit de refuser tes bienfaits.

— Jeune insensée, eh ! que feras-tu de ce cœur de quinze ans, que tu veux isoler au milieu de la nature ?

—Je veux avoir un cœur pour moi et non pour un maître.

— Bouton de Rose, songe qu'aujourd'hui c'est à tes genoux que je te commande ; demain peut-être....

— Timour, je t'entends, mais daigne m'écouter : Quel est ton but, en m'invitant à partager ton trône ? Tu crois peut-être que je puis t'instruire dans l'art de régner. Eh bien ! tu te trompes ; je n'en sais pas même assez, pour te convaincre que le dernier des métiers est celui d'être roi. Tu veux donc me couronner, parce que je suis jolie ; mais il n'en est encore rien, examine-moi un peu, sans le prestige de mes quinze ans : ai-je cette taille qui commande le respect ?

— Elle est moyenne, mais dans les plus heureuses proportions.

— Mon visage a-t-il la régularité de celui des Persannes ou des Georgiennes ?

— L'ensemble peut ne pas frapper l'homme indifférent : mais quelle perfection dans les détails ! quelle douceur touchante dans les regards ! que de grâces dans le plus simple sourire ! et cet incarnat admirable qui t'a fait donner le nom de Bouton de Rose !

— Toi-même, Timour, ne m'as-tu pas dit, le jour de mon enlèvement, avec cette franchise sauvage de la supériorité, que ma beauté était plus faite pour captiver un amant qu'un monarque ?

— Le premier abord, Bouton de Rose, peut ne t'être pas favorable; mais on est bien dédommagé quand on voit jouer les ressorts secrets de ta séduisante physionomie : ta beauté est loin d'ordonner de l'admiration; mais elle fait mieux, elle met tout le monde en harmonie avec toi. Tu prends plus d'ascendant sur les êtres sensibles que les femmes qui t'éclipsent; on peut te voir une fois et rester indifférent, mais si on revient sur ses pas, on est subjugué pour jamais.

— Ainsi, parce que j'ai sauvé tes jours, une fatalité cruelle enchaîne ma destinée à la tienne ! je serai reine un seul jour peut-être; et tout le reste de ma vie, ton esclave !

— Bouton de Rose a de l'humeur aujourd'hui ; si elle n'avait pas jeté au loin le voile qui me dérobait ses charmes, je partagerais cette humeur sans doute ; mais le prestige de ce que je vois me fait illusion sur les duretés que j'entends ; j'oublie que tu me parles pour ne m'occuper que des roses de ton visage, de la douceur enchanteresse de tes regards, des formes heureuses de ton sein.

— Voile funeste ! je ne croyais pas, en te quittant, troubler le repos de ma vie !

— Eh bien ! je suis généreux ! quelque empire que te donne sur mes sens ta demi-nudité, je ne veux point abuser de ce moment d'abandon. Reprends cette inaltérable douceur, qui te rend si supérieure à toutes les femmes qui ne sont que belles, et je vais te replacer de ma main ce voile que tu regrettes.... Dieu de Mahomet, qu'est-ce que j'aperçois ? C'est un tableau que, peut-être, dans ton trouble, tu as voulu dérober à mes regards ; réponds-moi : A qui appartient cette peinture ?

— A moi.

— Quel être téméraire l'a tracée ?

— Moi.

— Et cette grande figure d'homme qui occupe le premier plan, et qui n'est pas moi ?

— Tu te doutes bien qu'elle est un peu de

fantaisie; car, grâce aux lois sauvages de ton sérail! je ne rencontre ici que des eunuques et des femmes.

—Il semble qu'au lieu de désarmer mon courroux, tu le braves.

— Tu vois cette figure placée dans le paysage entre une tombe et un berceau; c'est l'emblème de la vie, Timour : elle n'est qu'un point; et, pour fixer ce point dans la mémoire des hommes, il faut le marquer par des bienfaits.

— Voilà de la philosophie qui m'étonne dans une jolie bouche, qui ne devait s'ouvrir que par l'impulsion de l'amour; au reste, la découverte est heureuse, et je saurai en tirer parti pour le bonheur du monde et pour ma gloire. Ecoute, Bouton de Rose, plus tu cherches par tes manières sauvages à m'éloigner de toi, plus un charme indéfinissable qui te vivifie m'en rapproche; tu deviens nécessaire à mon existence, tu le seras peut-être un jour au repos de l'Asie; oublions toutes les querelles de ce jour, accepte mon trône, et donne-moi en échange ton tableau.

—Mon tableau! pardon, Sultan, mais je l'estime plus que ton trône.

— Perfide ! tu t'es trahie, et ce tableau m'offre l'image d'un rival. —

En ce moment, le capitaine des gardes entra dans le pavillon, et vint annoncer au prince qu'une colonne de Croisés occupait les défilés qui conduisent à Masiath. Timour était né avec la bravoure d'un héros; l'amour ne semblait chez lui qu'une passion secondaire qui corrompait ses loisirs. A peine apprit-il le danger qui menaçait son empire, qu'il demande ses armes; et tel fut l'ascendant que prit tout-à-coup sur lui la passion de la gloire, que sur le vestibule même du pavillon qu'il quittait, il oublia le tableau qu'il devait emporter, et jusqu'à Bouton de Rose. Ce noble enthousiasme qu'Orondate autrefois avait pressenti, faisait quelquefois pardonner à Timour ses amours insensées, le délire de son despotisme, et ses assassinats de religion.

Il était temps que le Sultan de la Montagne allât convoquer son conseil de guerre, et préparer ses plans de campagne; car, au moment où le capitaine des gardes parut, Bouton de Rose, croyant le secret de son cœur découvert, pâlit, sentit ses genoux se dérober sous elle, et, si l'entretien avait continué, aurait sûrement perdu connaissance.

Rappelée à elle-même par le départ de Ti-

mour, elle erre dans le pavillon, songeant à la scène dangereuse qui venait de se passer, s'étonnant d'être sortie de son caractère, et calculant, quoique dans le tumulte des passions, si, pour ne pas compromettre l'Ange qu'elle n'osait nommer, il ne serait pas prudent d'y rentrer. En ce moment, elle aperçoit, sous la portière du vestibule, une lettre à son adresse qu'elle juge d'Adine. C'était le capitaine des gardes qui, dans le moment où le Sultan avait été enlever le voile qui cachait le tableau, l'avait laissé tomber avec adresse : car tout le monde dans le sérail était dévoué à Adine; les hommes, parce qu'ils ne resistaient point à ses charmes; les femmes, parce qu'elles résistaient encore moins à ses bienfaits.

Bouton de Rose visita avec un soin extrême toutes les issues du pavillon, afin de s'assurer si cette lettre n'était point un piége d'une main perfide, pour éclairer les replis de son cœur; et, quand elle se vit parfaitement seule, elle rompit le sceau, et alla lire toute tremblante le billet de son amie, auprès de l'image de l'être séduisant qui l'avait subjuguée.

« Invisible dans le sérail, seule, je le gou-
» verne encore : écoute une amie sensible qui
» veille sur ta destinée, et tâche de ne con-

» naître le malheur d'appartenir à Timour que
» par mon expérience.

» J'ai su que le Sultan allait t'offrir un trône
» qu'il m'avait donné, et, après moi, à Tige
» de Myrte. J'ai prévu que ta grande ame ten-
» terait de s'y refuser: mais craignant que ta
» séduisante douceur ne te compromît auprès
» d'un maître, qui se croirait des droits d'après
» ton silence, j'ai voulu te sauver d'une lutte
» inégale entre ton cœur et ta raison. Au mo-
» ment où Timour deviendra pressant, on
» viendra lui annoncer un danger qui, déjà,
» grâce à ma prudence, n'existe plus. Profite
» de cet instant d'absence pour te préparer
» au combat: et si ton courage est égal à ta
» beauté, pour t'assurer ta victoire.

» Ou ton cœur est libre, ma charmante amie,
» ou il ne l'est pas: si l'amour n'a pas fait en-
» core palpiter ton sein, ne l'apprends pas
» dans les bras d'un maître; si tu as cessé de
» t'appartenir, ne consulte que ta sensibilité;
» tu n'as point de conseils à recevoir de moi.

» Quelle que soit la perspective qui t'attend,
» une résistance, fût-elle sauvage, ne compro-
» met ni ton bonheur ni ta sûreté. Aimes-tu?
» résiste pour la moitié de toi-même et pour
» toi. Es-tu libre? résiste encore pour régner

» sur un maître, et souviens-toi que le jour où » tu donneras ton cœur, tu perdras la moitié » de ton empire.

» Ne m'oppose pas l'exemple déplorable de » Tige de Myrte : ce n'est pas sa résistance, » c'est le moment où elle en a fait usage qui » a causé ses malheurs. Elle était à Timour » quand elle l'a bravé, et il l'en a punie : si elle » avait conservé, à cette époque, sa sauvage » indépendance, elle régnerait aujourd'hui, » et les conseils de l'amitié seraient inutiles à » mon Bouton de Rose.

» L'oracle l'a dit, et mon amie ne le rendra » pas trompeur. Je suis destinée par le ciel à » changer Bouton de Rose en Tige de Myrte, » et Tige de Myrte en Bouton de Rose. La » moitié du prodige est faite, et l'être, que » l'accomplissement entier de l'oracle semble » intéresser le plus, ne s'opposera pas à la se- » conde métamorphose. »

Bouton de Rose lut jusqu'à trois fois ce billet, et le déposa ensuite dans son sein. Adine, dit-elle, a bien lu dans ma pensée : qu'ai-je besoin d'un trône, quand ce n'est pas un Ange qui me le présente ? Oui, je me propose bien de défier, autant qu'il sera en moi, toutes les ty-

rannies, la plus dangereuse surtout, celle des bienfaits.

Puis, se tournant du côté du tableau : O toi, intelligence céleste, à qui je dois d'avoir une volonté d'être moi-même, je puis donc encore m'entretenir avec toi ! Oh ! quand j'aurai puisé dans tes yeux un peu de cette ame qui te rendait si éloquent dans l'enceinte de rochers, combien je serai forte auprès du Sultan ! Il ne sait pas quelles armes il m'a laissées contre lui, quand il ne m'a pas enlevé le seul ouvrage dont ma main se glorifie.

En ce moment entre un eunuque noir, qui présente à Bouton de Rose ce billet de Timour :

« Le péril n'est plus, ma gloire est en sû-
» reté, et l'amour ou la vengeance me rap-
» pelle dans mon sérail. O toi qui, dans le
» même jour, sauvas la vie à ton amant, et
» outrageas ton maître, termine le combat qui
» s'élève dans mon ame : remets à mon envoyé
» un tableau où seul je devais guider ta main ;
» et songe que si je ne retrouve pas en toi une
» amante à couronner, je n'y vois plus qu'une
» esclave à punir. »

Bouton de Rose n'était pas encore à la dernière ligne du billet, que déjà l'Eunuque avait

enlevé le paysage de dessus le chevalet, et, sans attendre de réponse, avait disparu.

Cet Eunuque était encore une créature d'Adine. Instruit de l'objet de son message, et soupçonnant que la jeune infortunée, si elle aimait, pouvait refuser le tableau, il eut la générosité, en l'enlevant, de lui sauver un délit que la fierté de Timour n'aurait jamais pardonné. Ces stratagèmes de bienfaisance sont rares dans les sérails d'Asie, où un Eunuque, qui tremble à l'aspect d'un maître, ne se permet de ruses que pour faire trembler à son tour.

Cependant Bouton de Rose, après la lecture de ce billet, était restée quelque temps absorbée dans les idées les plus sinistres. Revenue un peu à elle-même, et ne voyant plus son tableau : Insensée! dit-elle, tu crois donc l'arracher de mon cœur? Oh! je sens plus que jamais que ton esclave a secoué ses chaînes! Tu peux assassiner les rois, mais ton pouvoir expire devant un enfant de quinze ans, qui, sans ta tyrannie, n'aurait jamais eu de volonté. Viens, Timour, faire ici l'essai de ta toute-puissance. J'ignore ce que le Ciel a décidé de ma destinée, mais j'aime mieux périr avec Tige de Myrte, que régner avec toi.

En ce moment le Sultan, ivre d'amour, entre, le cimeterre en main, dans le pavillon; et moi, fidèle au texte de mon auteur arabe, je vais entrer, par le pont d'Arimane, dans la tente de Louis IX.

CHAPITRE XVIII.

Retour critique de Tige de Myrte au pont d'Arimane.

Adine n'avait pas vu de sang-froid le sensible Ariel, la main sur le beau sein de Tige de Myrte, tenter de la rendre moins à la vie qu'à l'amour. Déguisant avec art la jalousie secrète qui la dévore, elle va trouver Orondate, lui annonce qu'une colonne de Croisés est déjà maîtresse des défilés du Liban, et le conjure de mettre un terme aux alarmes de l'Asie, en faisant tomber, au gré des deux nouveaux Chevaliers, la tête du chef suprême de la Croisade. Le Vieillard la regarde un moment, dans ce silence majestueux qui accuse un cœur barbare et y introduit le remords; ensuite il lui propose de lui envoyer Kondemir avec Tige de Myrte et Ariel, dans la rotonde.

Chevaliers, dit le Sage, l'ennemi est aux portes de Masiath: il est temps de remplir vos destinées : partez à l'instant. Voici une lettre pour Louis; c'est Buisson-Ardent qui est chargé de la remettre, et c'est à Kondemir à frapper; mais le Ciel, dont je suis l'interprète, ne consent au meurtre du Monarque qu'à deux conditions essentielles, l'une, que Buisson-Ardent prononcera ces mots : *il est coupable;* l'autre, que Louis donnera lui-même le signal de la vengeance, en découvrant son sein à l'aspect du poignard.

Les deux Paladins promirent d'obéir, et prirent, avec le Vieillard et Ariel, la route de Masiath, par le sentier effrayant de l'esplanade.

On marcha long-temps en silence. Les grandes passions parlent peu; et il n'y avait que le Sage, dans la petite caravane, qui depuis longtemps en eût repoussé l'atteinte.

Comme Buisson-Ardent marchait avec peine, à cause du poids de l'armure de Sémiramis, Ariel s'en revêtit lui-même pendant la route, ce qui donna occasion à l'Amazone d'exprimer sa reconnaissance avec une émotion qui n'était rien moins que le langage paisible de l'amitié.

On arriva au pont d'Arimane, récemment

réparé par les soldats de Timour, mais formé de simples troncs d'arbres, sans ciment et sans parapets. Orondate le passa le premier avec l'aide de Kondemir; et, comme ils s'entretenaient tous deux, d'une manière très-animée, sur les conjurations, ils continuèrent leur chemin, sans porter leurs regards en arrière, de manière qu'en peu de minutes le rocher auquel le pont était adossé se trouva entre eux et leurs compagnons de route. Quand Tige de Myrte se vit seule dans ce désert sauvage avec Ariel, près de ce pont d'Arimane, théâtre du courage du héros et de sa touchante sensibilité, tous ses feux mal éteints se rallumèrent; elle prit la main de l'Ange, et, la pressant avec intérêt sur son cœur, elle lui montra d'un côté les branches du saule d'Orient tressées avec adresse par Orondate, et, de l'autre, l'abîme où il était resté lui-même suspendu avec la victime de Timour. Ariel, dit-elle, doit avoir quelque tendresse pour Tige de Myrte, car les grandes ames s'attachent aisément aux objets de leurs bienfaits.

Sais-tu, jeune Paladin, répond Ariel, que cette Tige de Myrte m'a fait une impression qui, malgré les remontrances d'Adine et les cris d'un cœur qui, je crois, n'est plus à moi....

n'a pu être encore effacée. Elle était dans ce désordre pittoresque de vêtement qui donnerait des sens au marbre; ses beaux yeux, interprètes éloquens de la plus douce sensibilité, auraient rendu infidèle l'amant d'une houri de Mahomet. Oh! combien la reconnaissance a de force quand c'est la beauté qui la manifeste et le cœur qui l'exprime! Il est heureux, pour mon repos, que j'aie cessé de voir Tige de Myrte, car je ne sais jusqu'à quel point j'aurais mérité de subir l'atteinte du remords.

La Sultane était dans le ravissement; elle ne voyait plus ni le ciel qui l'éclairait, ni l'abîme qui était à ses pieds. Kondemir même, le fier Kondemir, qui avait tout fait pour elle, et dont la perfidie ne lui était rien moins que démontrée, lui semblait séparé de la chaîne du Liban, qu'elle parcourait, par l'intervalle d'un monde. C'est dans cette illusion enchanteresse qu'elle arrive au pont. A peine y a-t-elle fait un pas, qu'elle s'arrête, mesurant d'un œil égaré la profondeur du précipice : l'image de son beau libérateur vient aussitôt obséder sa pensée; elle recule d'effroi; et, son pied glissant dans les interstices des troncs d'arbres, elle tombe en arrière, la tête hors du pont. Ariel, qui veillait sur sa destinée, n'a que le temps de se

précipiter sur son corps, pour empêcher que le poids de la tête ne l'entraîne dans l'abîme. Il faut observer que la chute de l'Amazone avait été si violente, qu'elle avait brisé les courroies de sa cotte d'armes. Ainsi Ariel, plus heureux que dans la scène de l'évanouissement de la rotonde, avait pour appui le plus beau sein de la nature; sein dont un tissu léger de soie pouvait lui dérober l'albâtre, mais ne lui cachait aucun des mouvemens. Quelque séduisante que fût une pareille attitude, elle ne put lui en imposer sur son danger. Buisson-Ardent, dit-il, pendant que je te presse avec force de mes mains et de ton armure, retire ta tête hors du pont, ou je ne réponds pas de ta vie. — Eh! que m'importe ma vie? Ce moment, où un Dieu bienfaisant m'unit à Ariel, n'est-il pas pour moi l'immortalité? — Buisson-Ardent, la violence de mes efforts pour te retenir épuise mes forces, et nous allons tous deux tomber dans l'abîme. —

Ce dernier mot n'était pas encore prononcé, que la tête de Tige de Myrte était posée sur un des arbres du pont. Ariel la relève, se hâte de sortir de ce poste dangereux, et, à peine arrivé à quelques toises au-delà, pâlit, sent ses genoux chanceler, et tombe, à demi-évanoui,

sous un rocher en saillie qui cachait la route de l'esplanade.

La jeune Amazone, hors d'elle-même, s'élance sur l'être céleste qui deux fois lui a sauvé la vie, défait avec précipitation les agrafes de l'armure de Sémiramis, qui gênait sa respiration; et, sa main appuyée avec force sur la main inanimée du héros, qui pendait à ses côtés, son beau sein à demi-nu pressant avec chaleur son cœur palpitant, elle tente, par des baisers de feu, de ranimer les couleurs éteintes de son visage. Ariel, en rouvrant ses beaux yeux à la lumière, voit ce tableau touchant de la sensibilité; et sentant, aux mouvemens de la Sultane, qu'elle va tomber involontairement à ses genoux : Buisson-Ardent, dit-il, je suis trop payé de ce que je fais pour toi; ainsi, dans une circonstance aussi délicate, Tige de Myrte était à mes pieds, et un instinct indéfinisable me faisait désirer d'être dans ses bras.

Il semble bien étrange aux amans blasés des grandes capitales de l'Orient, qu'avec de pareilles étincelles, jetées sur deux cœurs aussi faciles à s'embraser que ceux de Tige de Myrte et d'Ariel, le dernier voile qui cachait l'Amour n'ait pu être déchiré. Mais la Sultane, toute

égarée qu'elle était, tenait encore, par deux fils, à sa pudeur expirante, la parole qu'elle avait donnée à Adine, et un reste de confiance qu'elle avait dans la foi de Kondemir. Pour l'Adonis du Liban, ivre d'un plaisir qu'il ne connaissait pas encore, il avait les yeux fascinés plutôt que le cœur malade; il cédait au prestige de ses sens plus qu'à l'attrait de l'infidélité. Un hasard unique servit singulièrement son innocence. Parmi tous les mouvemens qui échappèrent à Tige de Myrte depuis la rupture de sa cotte d'armes, il ne vit jamais l'éclat de ce sein céleste, dont il avait soupçonné deux ou trois fois les formes heureuses; et quand ses yeux auraient partagé le délire de ses mains, qui sait si le talisman du bouton de rose, qu'il portait sur son écharpe, n'aurait pas dérobé le héros de l'Amour au tourment éternel d'avoir été heureux ?

Cependant Tige de Myrte n'était sortie qu'à demi de son long égarement. Étonnée du respect d'Ariel, elle le prie de resserrer les nœuds de sa cotte d'armes, espérant peut-être que sa main inhabile découvrirait le trésor secret qu'elle avait à voiler; mais, contre son attente, l'amant de Bouton de Rose a tant d'industrie, qu'il supplée à l'inutilité de la serrure. Cependant

elle le regardait avec des yeux dont le sentiment semblait si expressif! l'Ange de l'Orient, de son côté, accélérait si peu un travail qui, s'il avait soupçonné le sexe du Paladin, lui aurait permis d'être téméraire, qu'on ne sait ce qui serait arrivé, si Orondate, inquiet de la longue absence de ses enfans, n'avait paru au haut de la montagne avec Kondemir!

—Mon cher Ariel, dit d'un air ému l'Amazone, nous allons nous quitter, et peut-être pour jamais.... pour jamais! cette idée me paraît bien sinistre.

—Eh! pourquoi pour jamais? Chevalier, tu reviendras vainqueur, et nous nous reverrons.

—Quand on est heureux, Ariel, on oublie aisément les infortunés..... qu'on a faits.

—Non; le sentiment odieux de l'oubli n'est point fait pour mon ame. Le temps peut effacer de mon souvenir le peu de bien qui m'est échappé, mais non la reconnaissance qu'elle a fait naître. J'ai eu le bonheur de rendre à la vie, dans ce désert sauvage, les deux êtres les plus sensibles qui soient sortis des mains de la Nature; j'oublierai peut-être un jour le pont d'Arimane, mais jamais Buisson-Ardent ni Tige de Myrte.

— J'aime, Ariel, à voir réunir dans ton amé ardente les deux noms de Tige de Myrte et de Buisson-Ardent; promets-moi, quels que soient les événemens, de ne jamais les séparer.

— Eh! pourquoi séparerais-je deux noms qui se rappellent naturellement à ma mémoire? N'est-ce pas vers la même époque, sur le même pont d'Arimane, avec les mêmes circonstances de sensibilité, que ces deux scènes touchantes se sont passées? D'ailleurs, mon imagination, toute bizarre qu'elle peut paraître, trouve d'autres rapports entre Buisson-Ardent et Tige de Myrte : ils ont une élégance pareille dans la taille, une fraîcheur commune d'adolescence; j'ajouterais, si je l'osais, un autre genre de ressemblance plus étonnant encore : ces rapports sont tels, que, sans la couleur qui éloigne à jamais toute idée de famille, je croirais Buisson-Ardent frère de Bouton de Rose.

— Je n'ai plus qu'une grâce à demander à mon Ange tutélaire : pendant qu'il était étendu, avec le sentiment pénible de la douleur, sous ce rocher, j'ai vu qu'il foulait aux pieds un myrte qui croissait avec peine dans ses interstices; j'en ai coupé l'extrémité d'une branche,

et je le prie de la placer à son côté, au-dessous de Bouton de Rose. —

Ariel, qui ignorait la nature de l'engagement qu'il semblait contracter, venait de réunir l'arbuste et la fleur sur son écharpe, quand Orondate s'approcha du rocher.

Ce fut Tige de Myrte qui prit la parole; elle expliqua le délai par l'évanouissement d'Ariel, suite de la fatigue d'avoir porté pendant la route l'armure de Sémiramis; quant à la scène pathétique du pont d'Arimane, c'était un secret de nature à expirer entre son cœur et celui de l'amant de Bouton de Rose. Le Vieillard, qui voulait donner à son fils le temps de reprendre ses forces, décida qu'il resterait sous le rocher jusqu'à son retour; et, emmenant ses deux Chevaliers, il alla leur ouvrir la porte secrète de la galerie de l'esplanade qui conduisait à la forteresse de Masiath, et par conséquent à la tente de Louis IX.

CHAPITRE XIX.

Conjuration pour l'assassinat de Louis IX.

Pendant que les Croisés, fiers de leurs victoires sur Melech Salah, s'approchaient de l'Egypte sous les ordres du comte d'Artois, une colonne de son armée, commandée par le roi de France lui-même, s'était emparée des gorges de l'Anti-Liban, et campait à l'entrée de la plaine sur laquelle dominait la forteresse de Masiath. Il était minuit, et Louis tenait dans sa tente un conseil de guerre pour savoir si, d'après les maximes de la Chevalerie, il enverrait un cartel de défi au Sultan de la Montagne, avant d'entreprendre la conquête de ses États, lorsque l'on vint lui annoncer que deux guerriers ennemis se présentaient à la porte du camp, et demandaient à conférer avec lui. Quoique l'heure pût faire naître des idées sinistres, le monarque, qui n'avait jamais reculé à l'aspect d'aucun danger, consentit à l'entrevue, et le Connétable de France eut ordre de les introduire.

Avant de lever les portières de la tente, le

Connétable proposa, suivant l'usage, aux deux envoyés de déposer, entre les mains de la garde, leurs lances et leurs armures ; ceux-ci s'y refusèrent, en alléguant qu'ils avaient été armés Chevaliers, et que ce titre leur donnait le privilége de n'être désarmés que par un ennemi vainqueur sur le champ de bataille. Dans la chaleur des débats, Louis parut lui-même: Et moi aussi, dit-il, j'ai été armé Chevalier avant d'être sacré roi ; ces étrangers sont mes frères d'armes : c'est m'avilir moi-même que de leur montrer de la défiance ; et quand leur armure atteste leur bravoure, ce n'est pas à moi à les soupçonner de perfidie.

En même temps le prince, sans attendre leur réponse, les prend tous deux par la main, les fait entrer dans sa tente, et leur indique une place au milieu même de son conseil.

Kondemir, étonné d'un accueil qu'il ne s'attendait pas à éprouver de la part d'hommes que le fanatisme de sa religion lui représentait comme des barbares, se tourne vers Buisson-Ardent, comme pour demander conseil à sa générosité ; et, certain de son aveu : Sultan des Français, dit-il, je te remercie de ne nous avoir point confondus avec des guerriers qui ont l'ame des esclaves; tu nous a laissé nos

épées : il est juste que, par reconnaissance, nous offrions à tes regards les ennemis avec lesquels l'honneur de ton pays te force à se mesurer.

Alors il défait son casque : son compagnon d'armes l'imite ; et tous deux, avec leur front plein de candeur, leurs yeux qui étincellent des feux de l'adolescence, leur blonde chevelure, qui tombe en ondoyant sur leurs cottes d'armes, présentent aux regards, des ennemis intéressans qu'on est plus tenté d'admirer que de combattre.

Le conseil de guerre était composé de l'élite de la noblesse et de la fleur de la Chevalerie ; c'étaient le Grand-Maître du Temple, le sénéchal de Champagne, les comtes de Flandres et de Poitiers, les Coucis, les Beaujeu, les Sargines et les Châtillon, dont les noms semblaient synonymes à ceux de loyauté, de vaillance et de vertu ; un comte de Salisbery, arrivé de Londres pour faire disparaître, à force de grandeur d'ame, l'éternelle rivalité de la France et de l'Angleterre ; un évêque de Beauvais, enfin, du nom de Du Châtel, qui, ennoblissant son fanatisme par sa valeur, excommuniait tour à tour les Sarrasins, et les passait au fil de l'épée sur le champ de bataille.

Tous ces Paladins admirèrent d'abord plus Kondemir, dont l'air martial était plus analogue avec leur caractère belliqueux. Ensuite, quand, surmontant l'espèce de répugnance que leur donnait la noirceur du teint de son frère d'armes, ils purent fixer cette coupe heureuse de visage, qu'on ne rencontre jamais sous le soleil brûlant de l'Afrique, ces lèvres de rose, qu'une peau d'ébène faisait encore plus ressortir, surtout ces yeux, organes du sentiment, qui ne s'ouvraient que pour commander l'amour; ils ne contemplèrent plus que lui, et oublièrent, pour les grâces touchantes de l'Amazone, la beauté plus fière et plus prononcée de Kondemir.

Après un moment de silence amené par la surprise, Tige de Myrte tira de son sein une lettre d'Orondate sur un papier de soie, qu'elle présenta avec dignité au monarque : Prince, dit-elle, cet écrit n'est que pour toi; il renferme un secret dont le ciel et ton cœur sont les seuls dépositaires. Quant à l'objet de notre entrevue, il peut être discuté devant ton conseil, et tu peux nous interroger.

Louis développe à l'instant les plis mystérieux de la lettre, en lit les premières lignes avec un trouble qu'il n'est pas le maître de

dissimuler; et, revenu bientôt à lui-même, jette un regard plein d'attendrissement sur Tige de Myrte, qui baisse les yeux dans la crainte de se voir devinée.

Le sénéchal de Champagne se trouvait assis à côté du roi : c'était l'ami de son cœur. Louis lui dicte une réponse à Orondate; et, après l'avoir signée, la jette sur la table du conseil, qui se trouve devant son fauteuil.

—Sultan des Croisés, dit alors Kondemir, nous sommes les envoyés du Souverain de la Montagne, du seul monarque de l'Orient qui tienne dans sa main la destinée des rois : connais-tu la justice de ce prince, et surtout sa puissance?

—S'il est juste, il est mon ami; s'il n'est que puissant, va lui annoncer que je le défie aux champs de l'honneur.

—Tu es venu porter le ravage dans un Empire où ses ancêtres ont régné.

—Je suis venu réclamer, l'épée à la main, le tombeau du Dieu qui règne encore sur lui et sur nous.

— Eh! de quel droit, toi qui habites une extrémité de l'Europe, revendiques-tu, en Asie, le tombeau de ce Dieu que tes pères n'ont pu empêcher de mourir?

—Du droit par lequel tes Arabes ont con-

quis, à la Mecque, le tombeau de leur Prophète.

— Les Musulmans ont justifié leur culte belliqueux par la conquête de la moitié du globe.

—Déjà j'ai justifié mes droits sur Jérusalem, par le succès de ma descente en Asie et par mes victoires.

— Ainsi l'Éternel a prononcé que, parce qu'il se commit, il y a douze siècles et demi, un déicide sur les bords du Jourdain, tu viendrais, des bords de la Seine, commencer un combat à mort entre ton peuple et le nôtre!

—Le Dieu, dont la terre entière est l'ouvrage, a manifesté sa volonté par des prodiges; ce n'est pas à moi à examiner, quand il ordonne. Ma religion présente sans cesse à mes yeux le coutelas avec lequel Abraham devait immoler son fils. C'est à ce Dieu de mes pères que nous devons tout le sang qui coule dans nos veines; pur ou impur, ce sang est fait pour couler à sa voix : s'il proscrit un infidèle, j'ai droit de le frapper; s'il demande ma tête, c'est à moi de mourir.

—Ta sainte éloquence embrase mon ame: je crois entendre le Dieu de Mahomet me parler par ta voix.

— Le ciel veut que le fer décide entre les Croisés et les Infidèles.

—Le fer, Louis! songe que c'est toi-même qui l'a prononcé.—

En ce moment un cliquetis d'armes se fait entendre non loin de la tente du roi; les membres du conseil se lèvent avec précipitation, tirent leurs épées, et regardent avec inquiétude les deux Chevaliers Ismaéliens, comme pour démêler dans leur contenance s'ils sont complices de ce mouvement extraordinaire. Kondemir, absorbé dans son fanatisme religieux, ne changea pas de visage; mais Tige de Myrte, qui lisait dans l'attitude de ces héros ce qui se passait dans leur ame, leur jeta un de ces regards de sentiment, que les êtres pervers ne sauraient contrefaire; ce qui les fit rougir de leurs soupçons.

Cependant le Connétable, qui était sorti pour s'informer des causes du tumulte, vint dire à l'oreille du roi, qu'il venait des alarmes qu'on avait inspirées à une compagnie de cent hommes d'armes, sur l'arrivée des Ismaéliens; que ces braves guerriers, ne voyant dans les ambassadeurs du Sultan de la Montagne que des assassins, avaient voulu, malgré leurs officiers, se rendre au conseil de guerre, et

défendre les jours de leur monarque, soit contre les attentats de la force, soit contre les piéges de la perfidie; il ajouta qu'une querelle s'en était ensuivie, que des épées avaient été tirées, et que, si des généraux ne se présentaient à l'instant, c'en était fait de la discipline.

Louis prend son parti en héros : il dissout le conseil de guerre, ordonne aux membres qui le composent de suivre le Connétable, afin que l'ordre renaisse partout à leur présence, et ne retient auprès de lui que le sénéchal de Champagne.

Kondemir, étonné de cet abandon, dont il ne soupçonne pas les motifs, mais convaincu que c'est l'Ange exterminateur qui désigne à son bras sa victime, reprend avec le roi son étrange entretien.

—Puisque, dit-il, le fer est l'arbitre souverain des démêlés entre l'Europe et l'Asie, ne serait-il pas de la haute sagesse d'un héros tel que toi, d'empêcher une effusion inutile de sang humain?

— Jeune guerrier, je ne saurais t'entendre.

— On appelle dans ton Europe, *Jugement de Dieu*, un combat singulier, destiné à suppléer à l'insuffisance des preuves légales, dans les grands délits qui attaquent l'ordre social.

Si, dans cette irruption de l'Europe sur l'Asie, on simplifiait les résultats de la grande querelle qui les divise; si, pour empêcher le fléau de la guerre de désoler l'espèce humaine, on invoquait le jugement de Dieu?

— Je ne refusai jamais de défendre la cause du ciel avec mon épée; mais jamais il ne s'est présenté de monarque pour se mesurer avec moi.

— Tout Chevalier que le ciel avoue, devient, sur les champs d'honneur, l'égal des monarques.

— Ainsi, l'émeute de mes soldats n'est pas sans fondement : ce n'est pas pour négocier avec moi que tu es entré dans ma tente; tu ne viens point me porter des paroles de paix de la part du Sultan de la Montagne?

— Mon souverain, que précède la terreur et que suit la mort, croit qu'on ne dissipe la masse des ennemis de Dieu qu'en en abattant les têtes. Mais, quelque droit qu'il me donne sur ta vie, je respecte trop ta valeur, pour ne pas raisonner mon obéissance; et je viens te combattre et non t'assassiner. —

En ce moment, Louis, toujours calme au milieu des dangers qui menacent sa vie, regarde Kondemir, avec ces mêmes yeux qui

étonnèrent autrefois le Cimbre chargé de tuer Marius; et, découvrant sa poitrine cicatrisée de blessures : Jeune insensé, dit-il, oserais-tu frapper un roi qui vient de t'accueillir, et sans la générosité duquel déjà tu ne serais plus ? —

On se rappelle qu'Orondate avait exigé de l'Arabe, de ne remplir les vues du Sultan de la Montagne que sous deux conditions : l'une, que Louis découvrirait son sein ; et l'autre, que son compagnon d'armes lui dirait de frapper. La première clause semblait accomplie ; aussi le jeune illuminé, la tête en proie à son délire religieux, croyant voir étinceler le glaive de l'Ange exterminateur sur un nouveau Sennachérib, dans un mouvement involontaire où sa belle ame n'avait point de part, venait de tirer de son fourreau le poignard sacré qui avait touché la tombe de Mahomet; et, l'œil égaré, le visage pâle et livide, attendait, dans le silence de l'inquiétude, que son frère d'armes lui donnât l'ordre de frapper. Cette attitude violente amena un tableau plein d'intérêt. A peine le roi avait-il fait disparaître sa cotte d'armes pour présenter son sein au poignard, que le sénéchal de Champagne, jusqu'alors personnage muet dans cette scène terrible, s'élance avec la promptitude de l'éclair entre lui et Kondemir,

comme pour recevoir à la place de son prince le coup qui lui était destiné. En même temps, Tige de Myrte, au lieu de donner le signal convenu, jette son épée aux pieds de Louis, en disant : C'est ainsi que se montrent les Chevaliers d'Orondate; ils reçoivent la mort des héros, et ne la leur donnent jamais.

C'est au milieu de ce beau mouvement que les guerriers, qui composaient le conseil de guerre, reparaissent dans la tente. Kondemir n'avait pas attendu leur retour pour céder au cri de la Nature, bien antérieur à celui du fanatisme; et, laissant échapper son poignard, il couvrait de ses mains son visage, empreint des traces du remords. Cependant les nobles Paladins, animés par ce spectacle, le combinant peut-être avec l'émeute des hommes d'armes qu'ils venaient d'appaiser, commençaient à entourer les deux Chevaliers d'Orondate, et, dans leurs imprécations guerrières, menaçaient de faire tomber leurs têtes. Louis, non moins grand après le péril, que brave quand il fallait l'affronter, s'approche de Tige de Myrte; et l'embrassant avec une émotion qui n'était pas incompatible avec la dignité : *Respectez cet Ange du ciel*, dit-il, *c'est mon libérateur.* En même temps, il leur fait lire quelques lignes

de la lettre d'Orondate. Tout le monde s'incline devant le héros de vingt ans : on lui rend son épée ; et tel est l'effet des regards pleins de feu qu'il lance de toutes parts, qu'il n'est personne dans l'assemblée qui n'envie au roi le plaisir de l'embrasser.

Il s'agissait de décider du sort de Kondemir : il avait réellement tiré son poignard, et cette arme tombée à ses pieds attestait son délit. Louis décida que le juge du coupable serait son frère d'armes ; et, plein de confiance dans la loyauté des lois de la Chevalerie, il promit de ne point appeler de la sentence.

L'Arabe, désarmé, fut conduit un moment hors de la tente sous la sauve-garde du sénéchal de Champagne ; et Tige de Myrte, assise à côté du roi, s'exprima ainsi :

« Kondemir n'était pas né pour être l'instrument passif des volontés d'un Sultan de » Masiath : il a l'ame forte, et il se serait conservé digne de votre estime, s'il n'avait jamais aimé.

» C'est l'amour qui, en remplissant sa tête de » fantômes, l'a préparé aux illusions dangereuses de la crédulité. La fièvre des sens l'a » conduit par degrés à celle de l'entendement. » Pour se dérober à ce qu'il appelait les piéges

» d'une amante, il s'est précipité lui-même » dans ceux du Sultan de la Montagne.

» Encore, voyez comme il a ennobli le crime » du despote, dont il s'est fait le complice. Il » n'a point voulu frapper dans l'ombre des » coups, dont sa vertu aurait à rougir; il n'a » cherché qu'à combattre un grand homme, » qu'il avait ordre d'assassiner.

» Ne croyez pas qu'en défendant ce jeune » insensé, qu'Orondate m'avait chargé de sur- » veiller, l'amitié m'en impose. Je connais » mieux que personne ses passions impétueu- » ses; moi-même, j'ai été sur le point d'en être » la victime, et long-temps la vengeance a fait » couler dans mon ame ses poisons; mais enfin » je ne dois pas confondre les délits contre les » droits éternels des nations, dont on a tenté » de le rendre coupable, avec les offenses d'un » ordre subalterne dont j'aurais à me plaindre. » Sous l'aspect d'envoyé du Sultan de la Mon- » tagne, je dois défendre sa vie; sous celui » d'ennemi éternel de mon repos, je puis jurer » sa mort.

» Sous quelque point de vue, illustre mo- » narque, que tu envisages cet instant de délire, » suivi de longs remords, si tu trouves Kon- » demir moins coupable qu'égaré, j'implore

» ta justice : si tu le ranges dans la classe des » assassins, j'invoque ta clémence, et je te » demande sa grâce. »

Louis, surpris, plus que jamais, de tant de présence d'esprit dans un âge où l'on se connaît à peine, ne répond à Tige de Myrte qu'en lui serrant la main, et fait inviter le sénéchal de Champagne à lui ramener Kondemir.

Jeune Ismaélien, dit-il, le ciel a prononcé par la bouche de ton frère d'armes; tu es libre, va annoncer à ton roi combien la morale a mis de distance entre son culte et le mien. Il voulait m'assassiner; et moi, maître de tous les défilés qui servent de clef à son empire, je révoque l'ordre d'en faire la conquête.

Comme le conseil de guerre témoignait sa surprise de tant de générosités, le Connétable reçut l'ordre de lire la réponse du monarque à Orondate; réponse écrite avant même qu'on pût soupçonner le crime de Kondemir : Je ne pouvais, ajouta le prince, refuser ce témoignage d'estime à la vertu d'un Sage, qui a consacré sa vie au bonheur du monde. Au reste, j'avais consulté l'intérêt de mon armée, en donnant ma parole de faire évacuer les défilés du Liban, et ce n'est pas une injure personnelle qui doit m'engager à la révoquer.

Il ne restait plus qu'à remettre à Kondemir son armure. Le roi voulait que le même paladin qui lui avait sauvé le jour, lui rendît l'exercice de la Chevalerie; Tige de Myrte reçut du roi la cotte d'armes, le casque, la lance et l'épée, et les présenta, avec une fierté mêlée de grâces, à l'Arabe à genoux, qui était loin de soupçonner la main long-temps chérie, de qui il tenait tant de bienfaits. Quand il s'agit de rendre le poignard sacré de Timour, je le garde pour moi, dit la Sultane, j'en ferai un usage qui l'ennoblira aux yeux de la Raison. Non, s'écria avec émotion Kondemir, il faut que ta générosité soit entière. Je suis revenu du délire de la crédulité; mais il me reste le délire de l'amour, et je trouverai mon bonheur à m'y livrer tout entier. Digne ami de Louis et d'Orondate, remets-moi ce fer pour me venger de Tige de Myrte. — De Tige de Myrte ! repart le prétendu paladin : eh bien ! j'y consens; mais c'est à condition que, si cet objet de tes premiers feux n'est point coupable, ce sera à toi de mourir.

CHAPITRE XX.

Lutte orageuse de l'amour d'Adine contre la constance d'Ariel.

Adine était sur le point de reprendre, dans Masiath, son rôle de souveraine. On a vu la part active qu'elle avait prise aux troubles du sérail de Timour : elle n'avait point été étrangère à la conspiration contre Louis. Orondate lui-même, entraîné par l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, semblait l'initier dans les détails mystérieux de ses hautes entreprises. C'était une de ces femmes à grand caractère, dont le besoin d'agir est l'élément, qui, jetées au milieu des événemens tumultueux de la politique, y coopèrent par la force de leur génie, souvent sans se mettre en spectacle, et quelquefois sans s'en douter; qui sont des Égeries, quand il s'agit d'aider un Numa à donner à Rome une religion; ou des Aspasies, quand elles trouvent un Périclès, qui se repose sur elles du soin de gouverner le Péloponèse.

Mais ces grandes explosions d'un caractère né ambitieux, ne se manifestent d'ordinaire

chez les femmes, qu'à l'époque où les passions, qui tiennent de plus près à la nature, cessent d'être en effervescence. Adine n'avait que vingt ans; et le besoin de se créer une domination, cédait à un autre bien plus impérieux à cet âge, celui d'aimer. La beauté d'Ariel, depuis quelques jours, avait subjugué ses sens. Soupçonnant qu'elle avait été prévenue par Bouton de Rose, elle avait tenté, dans un entretien artificieux, de mettre un frein à une passion qui la contrariait, en faisant entendre qu'entre deux amans condamnés à ne jamais se voir, elle devait s'éteindre faute d'aliment. Le goût apparent de l'Adonis pour Tige de Myrte lui avait paru un obstacle moins dangereux, parce qu'il était manifeste que le cœur de la Sultane, subjugué par un premier sentiment, ne lui appartenait plus : cependant, redoutant toujours l'effet de ses charmes, elle avait eu l'adresse de les voiler également aux yeux d'Ariel et de Kondemir. L'aventure de l'évanouissement dans la rotonde, après la cérémonie où Orondate arma les deux Chevaliers, pouvait jeter quelques doutes sur l'efficacité de ce moyen. La scène du Pont d'Arimane qui la suivit, était même de nature à en prouver l'impuissance; mais il en naissait toujours pour Adine une idée con-

solatrice : c'est que l'amant de Bouton de Rose, se surprenant à voir Tige de Myrte avec quelque complaisance, pouvait donner a sa première amie une autre rivale; c'est qu'avec des sens aussi faciles à s'embraser, le cœur le plus ingénu se livre sans le savoir à toute beauté adroite qui en entreprend la conquête.

Telles étaient les craintes et les espérances d'Adine, quand, le soleil sur son déclin ne faisant plus que dorer de ses rayons éteints les pics du Liban, elle rencontra Ariel dans un bosquet d'acacias, situé derrière le pavillon des Colombes, et entouré d'un taillis inaccessible, dont l'entrée, jusqu'à ce moment, n'avait été connue que d'elle et d'Orondate.

Lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de l'Ange de l'Orient, elle feignit de retourner sur ses pas; et comme celui-ci la suivait avec sa légèreté naturelle, semblable à la Galatée de Virgile, elle se cachait maladroitement derrière des arbres trop petits pour la voiler, voulant à la fois se dérober à des regards dangereux et les rencontrer; ce jeu se prolongea quelque temps, grâce à la timidité franche et non étudiée d'Ariel. Quand Adine eut atteint une grotte naturelle, où l'eau la

plus limpide s'échappait par filets des fentes d'un rocher, pour former le plus champêtre des bassins, elle parut succomber de lassitude, s'assit le visage dans ses mains, et sembla inviter, par un sourire qui lui échappa, l'être céleste qui la poursuivait, à partager son lit de repos.

—Pourquoi me fuir, séduisante Adine? As-tu oublié que ma destinée est entre tes mains; que, de l'interprétation que tu donneras aux vers envoyés par Bouton de Rose, dépend le bonheur où j'aspire, ou mon éternelle infortune?

— On peut oublier tout cela, quand on regarde Ariel.

— Ainsi, cette amitié tendre, que tu me témoignais la nuit de mon arrivée dans le pavillon aux Colombes, aurait disparu à l'avénement de la lumière! Tu aurais cru ma reconnaissance trop faible, pour la mettre à l'épreuve par le plus grand des bienfaits!

— Ariel en jugerait mieux s'il lisait avec plus de soin dans mon ame sensible. Je n'ai pas perdu un seul instant de vue le service qu'il m'a cru capable de lui rendre; déjà j'ai réussi au-delà de mes espérances, et je me suis mise en état d'interpréter l'Oracle, en opérant

la double métamorphose de Bouton de Rose en Tige de Myrte et de Tige de Myrte en Bouton de Rose.

— Pardonne, charmante enchanteresse, à d'injustes soupçons; oui, je reconnais ta belle ame; tu vas sans doute achever ton ouvrage: je serai heureux, et je le serai par tes soins, ce qui sera pour moi une double jouissance.

— Oui, c'est ainsi que marchent les imaginations de quinze ans; à peine a-t-on fait un pas, qu'on se croit au bout de la carrière. Pour moi, qui ai un peu plus d'expérience du cœur humain, je ne suis pas si pressée d'arriver: des services du genre de celui qu'on sollicite, demandent des préliminaires qui mettent à leur aise et l'être qui est obligé et celui qui oblige. Par exemple, les replis des deux cœurs doivent s'ouvrir d'eux-mêmes, avant que l'intérêt qu'on inspire, ou la reconnaissance, en forme un devoir: or, j'ai bien le secret d'Ariel, mais Ariel n'a pas le mien.

— Il n'a tenu qu'à Adine de ne pas me faire un tel reproche. Mes yeux lui ont demandé vingt fois qu'elle m'expliquât comment, avec une jambe inégale, elle marchait si lestement; quel rapport il y avait entre la couleur africaine de son visage et son règne sur les Georgiennes

d'un sérail; surtout, par quelle magie son cœur de vingt ans s'alliait en elle avec les rides apparentes de la vieillesse.

— Ces contradictions m'amusaient. J'aimais à voir le plus beau jeune homme de l'Orient passer tout-à-coup du dégoût à l'enthousiasme, me chasser de son asile nocturne, et me porter avec émotion sur son lit de repos, me croire, dans la même heure, l'aïeule de Médée et la fille d'Aspasie.

— Il est vrai que, quand je t'entendais parler avec cette voix touchante que l'homme sensible ne sent jamais résonner impunément au fond de son cœur; quand, te croyant évanouie, je pressais de mes mains émues les formes heureuses de ce corps, dont la nature semblait avoir éternisé l'adolescence, je me croyais transporté dans l'Élysée de la Grèce, ou dans le paradis de Mahomet; mais je jetais un regard sur toi, alors le charme disparaissait, et je me trouvais seul avec moi-même.

— Ainsi, tout ce qui empêche Ariel de conserver l'intérêt que je lui inspire vient de la couleur de mon visage; si j'avais la blancheur de son teint, il me donnerait une place dans son cœur, à côté de Tige de Myrte et de Bouton de Rose.

— Eh ! pourquoi réunir ces deux noms, quand ma sensibilité les sépare ? Tige de Myrte n'est qu'une infortunée, qu'il faut rendre au bonheur....., et ensuite oublier.

— Oublier, Ariel !..... Quelle est donc cette branche de myrte que je vois entrelacée sur ton écharpe avec un bouton de rose ? ..... Tu rougis ! Ah ! la beauté reconnaissante, dont on est le dieu tutélaire, ne s'oublie jamais ! —

Les deux personnages avaient besoin de respirer un peu, Ariel, surtout, que son second bouquet semblait accuser d'infidélité ; Adine se leva la première, et proposa de monter au-dessus de la grotte pour jouir encore quelque temps de la beauté du soir et des derniers rayons de la lumière. L'Ange de l'Orient, pendant la route, essaya de balbutier quelques mots d'explication ; il déclara ne tenir la branche de myrte que de Buisson-Ardent qui la lui avait remise au Pont d'Arimane. Cette excuse n'était pas faite pour le réconcilier avec Adine, qui savait mieux que personne l'identité du Paladin avec l'amante de Kondemir ; mais celle-ci, satisfaite de savoir que, malgré un premier sentiment, le cœur d'Ariel semblait de nature à pouvoir être subjugué, ne voulut pas appuyer, par délicatesse, sur sa

découverte, et changea habilement d'entretien.

On fut assez long-temps à monter au-dessus de la grotte, à cause des sinuosités de la route. Adine, dans l'intervalle, chercha à gagner de plus en plus la confiance d'Ariel, en lui parlant, avec un intérêt étudié, de Bouton de Rose. Personne, disait-elle, ne connaît mieux que moi cet enfant de la nature; dès qu'elle entra dans Masiath, elle s'ouvrit à moi avec une ingénuité bien rare dans une beauté qui allait devenir ma rivale. Touchée de tant de confiance, je lui fis part de mes secrets avec un épanchement qui semblait lui demander la communication de tous les siens, et bientôt ce secret passa de ses lèvres dans mon cœur.

Ariel était ému; il pressait, sans le savoir, la main d'Adine, qui, partageant sa sensibilité, commençait à désespérer moins de sa conquête. Enfin, on arriva au sommet de la grotte; et là, appuyés contre des troncs de jeunes cèdres, on observa quelque temps en silence l'effet magique du clair-obscur du firmament et la dégradation insensible de lumière, qui amenait le sommeil fugitif de la nature.

Cette terrasse était adossée à un rocher entr'ouvert, qui cachait un monument de l'art,

ouvrage du génie d'Orondate, digne de figurer à côté de la Grotte aux Merveilles.

On se rappelle un voyage du philosophe, entrepris dans une des retraites les plus sauvages et les plus inaccessibles du Liban, pour éclaircir quelques doutes sur l'origine d'Ariel: il n'avait pas attendu cette époque, pour consacrer dans ses domaines le souvenir d'un lien qui long-temps lui fut cher. Il y avait sur les flancs de la Montagne une immense ouverture, parallèle au cône renversé des Cascades, et creusée, comme lui, par les torrens dans l'intérieur du roc. Cette ouverture, l'ouvrage sans doute d'une onde rapide qui n'exerçait son action que dans la direction horizontale, formait une espèce d'ellipse, d'environ cinquante pieds de large, sur six cents dans la direction de son grand foyer. Orondate, qui avait tiré le plan de la grande enceinte de rochers, en fit faire l'imitation la plus parfaite qui lui fut possible, dans la salle elliptique de granit, et il y réussit au point de faire illusion aux yeux vulgaires, qui n'auraient pas calculé les proportions et les distances.

Adine, à qui il importait de ne pénétrer que graduellement dans le cœur d'Ariel, ne

se pressa pas de l'introduire dans l'asile mystérieux d'Orondate.

Ariel, dit-elle, n'avait point de nom quand il apparut à Bouton de Rose; comme le Ciel lui avait donné le port brillant de l'Ange, sa physionomie enchanteresse, et sinon ses ailes, du moins sa légèreté, celle-ci jugea à propos de lui en conférer le nom..... Eh bien! suis-je instruite? la sensible Adine ne fait-elle pas un seul être avec Bouton de Rose ?

Ariel avoua qu'Adine avait eu la confiance de l'objet qui lui était le plus cher, et qu'elle en était digne; mais il ajouta, à demi-voix, que Bouton de Rose n'avait jamais pu imaginer qu'en lui donnant le nom d'Ange, elle ferait de ses ailes le symbole de la légèreté.

Adine, voyant qu'Ariel ne se justifiait qu'à demi-voix du délit d'inconstance, dont elle désirait tant de le rendre coupable, fit une nouvelle tentative pour le subjuguer : J'ai, dit-elle, d'autres secrets à épancher dans le sein du fils d'Orondate; mais c'est à une condition qui justifiera mon peu de réserve : il faut nous transporter au moment de l'apparition de l'Ange dans l'enceinte circulaire de rochers.

Ariel sentait battre son cœur avec une force qui, jusqu'alors, lui avait été inconnue.

Oui, ajouta l'enchanteresse, il faut, par une illusion heureuse, nous transporter à ce berceau de l'amour le plus pur; je dis *nous*, parce que je suis désormais identifiée avec l'amie de mon cœur : quand le charme aura opéré, Ariel ne verra plus que Bouton de Rose dans Adine, et Adine ne verra plus que l'Ange dans Ariel.

L'Adolescent ne savait où la magicienne voulait en venir ; mais il avait besoin d'elle pour interpréter l'Oracle ; mais l'idée de se voir transporter au moment qui marquait le plus dans l'histoire de sa vie, fascinait ses sens ; qui sait même si le sentiment vague du plaisir, dont son imagination se berçait, ne lui fermait pas les yeux sur le danger? Quoi qu'il en soit, pressé par Adine de remplir son attente, il lui promit, si elle lui offrait l'ame de Bouton de Rose, de ne voir en elle que Bouton de Rose.

Adine, sans balancer, prend la main d'Ariel, et l'introduit, par un défilé, sous un vestibule en rocailles, qui le mène à l'enceinte elliptique de granit, exécutée par ordre d'Orondate.

Tout était fait dans ce lieu enchanté pour perpétuer l'illusion dont Adine voulait profiter pour le succès de ses feux. Comme la partie supérieure était parfaitement découverte, on

y distinguait, à l'aide de la lumière mourante du crépuscule, tous les objets que l'architecte avait tenté d'imiter. Ici, était la grotte où Ariel avait reçu la vie, avec l'inscription hyéroglyphique que le Sage avait essayé vainement de déchiffrer; plus loin, le réduit sauvage d'où la biche sortait pour venir l'allaiter. Au milieu de l'enceinte, on avait creusé le lit d'un ruisseau, qui promenait par mille détours son onde argentée sur l'émail des fleurs; on n'avait oublié ni les palmiers qui lui servaient de bordure, ni la petite péninsule où était située la chaumière de l'esclave : il ne manquait à l'imitation parfaite que l'ame de Bouton de Rose, ame que l'adroite Adine se flattait bien de posséder sans la tenir de la Métempsycose.

Ariel était dans l'extase ; il allait s'asseoir sur la roche où avait été déposé son berceau; il entrait dans la chaumière pour chercher son esclave ; il appelait, dans le réduit sauvage, la biche qui l'avait allaité. Adine, pour ajouter à l'intérêt de cette situation, le mena sous les palmiers, vis-à-vis de la péninsule, et parcourut un moment les sinuosités du ruisseau, comme si elle cherchait l'arbre de l'entrevue. Une rougeur subite, qui vint colorer tout-à-coup le beau front d'Ariel, indiqua à l'enchan-

teresse qu'elle n'était pas loin du palmier qu'elle cherchait, et elle s'y assit, dans l'attitude la plus séduisante que l'envie de plaire puisse imaginer, quand on est contraint d'appeler l'art pour suppléer aux grâces naïves et modestes de l'amour.

Oui, dit Ariel, le prestige est à son comble : c'est ici que je vis, pour la première fois, l'objet charmant dont je suis idolâtre ; elle était assise, plongée dans une douce rêverie, le coude appuyé sur le bord de ce canal. Voilà l'arbre qui lui prêtait son ombrage ; je le reconnais à la hauteur de sa tige, à la régularité de ses branches, et, encore plus, au nom enchanteur que j'ai gravé sur son écorce. Par quelle merveille m'a-t-on conduit précisément au pied de ce palmier ? car certainement Bouton de Rose n'avait pas le même intérêt que moi à graver sa forme dans sa mémoire ; et quand elle en aurait fait la confidence à l'amie de son cœur, celle-ci, sur la désignation la plus vague, n'aurait pu le rencontrer au milieu de tant d'arbres de la même espèce, auxquels la nature a donné le même jet de croissance, et, si j'ose le dire, la même physionomie.

—C'est que peut-être je suis plus que l'amie de Bouton de Rose.

—Voilà une idée bien bizarre, mais dont il ne sera peut-être pas impossible de justifier la bizarrerie; car, à ne considérer que les formes du corps, la légèreté de la taille et la coupe du visage, la nature a mis un rapport singulier de ressemblance entre Adine et Bouton de Rose. Ce rapport est tel que, si le ciseau de l'artiste les faisait respirer sur le même bloc de marbre, je serais tenté de les prendre pour les deux sœurs.

—Le moment n'est pas encore venu de faire approuver, à la raison même, ce parallèle. Revenons à la première entrevue de l'Ange avec Bouton de Rose.

—Avant de la voir, j'étais calme comme le jour qui allait s'éteindre. Quand je la vis, un trouble inconnu s'empara de mes sens; mais cette situation, toute pénible qu'elle était, ne laissait pas que d'offrir des jouissances.

—Je le sais, mais ce que l'Ange n'a jamais su, c'est que Bouton de Rose partagea bientôt son trouble, après avoir partagé sa sérénité.

—Quoi! Adine sait cela?

—Il n'y a plus ici ni d'Adine ni d'Ariel; il est convenu entre leurs deux cœurs qu'il ne s'y trouverait que l'Ange et Bouton de Rose.

—Oui, j'aime à le répéter, l'enchanteresse

qui façonne à son gré mon imagination, me fait rencontrer dans l'élégance de sa taille, dans ses pieds légers, dans la coupe heureuse de son sein, peut-être dans le sentiment qui vivifie ses regards, les charmes les plus intéressans de Bouton de Rose; mais enfin le prestige n'est pas entier. A moins que de faire tout-à-fait divorce avec mes sens, je ne saurais me persuader que le visage d'ébène que je vois soit le teint d'albâtre, que j'ai tant admiré dans Bouton de Rose.

— Il y aurait des merveilles plus grandes encore que l'étendue approfondie de la nature pourrait persuader à la raison; mais enfin, puisque celle de l'Ange n'est pas encore assez aguerrie, je veux bien condescendre un moment à sa faiblesse. Voici un voile grec que j'avais pris pour rompre les feux du soleil; je vais en fixer l'extrémité sur ma tête, et m'en envelopper jusqu'à ce que la nuit, se répandant sur tous les êtres qui nous environnent, semble couvrir du même crêpe le visage que l'on dédaigne et celui que l'on adore.

—En effet, ce nouveau talisman n'est pas sans pouvoir; car tout ce qu'il ôte à la réalité, il l'ajoute à l'illusion. J'étais à mon aise, quand je pouvais comparer l'être séduisant que je

vois, avec l'être parfait dont mon souvenir m'offre l'image; je ne le suis plus depuis que, le voile confondant l'un et l'autre, mon ame abusée erre du modèle à la copie, et de la copie au modèle.

—Oh! si l'Ange aidait un peu à ma sensibilité; s'il parlait aujourd'hui à Bouton de Rose avec une ame aussi expansive que la nuit de l'entrevue, qui sait si, à force de vivifier l'être qui peut avoir avec lui un langage commun, il parviendrait à distinguer la copie du modèle?

—Il était difficile que Bouton de Rose ne m'inspirât pas l'intérêt le plus tendre : il y avait entre nous une sympathie de destinée; elle était infortunée comme moi.

—Je le suis dès le berceau, et je n'ai cessé de l'être, que la nuit où un Ange m'apparut dans le pavillon des Colombes.

—Bouton de Rose avait la même origine que moi; elle descendait des Châtillon et des Lusignan : et moi, si j'en juge par l'épée, les écussons et les autres décorations de Chevalerie trouvées dans mon berceau, je dois le jour à quelque héros des Croisades.

—L'Ange vient de dévoiler le secret de ma naissance. Dans la dernière proscription des Croisés, qui eut lieu lors de l'invasion des

Corasmins, ma mère, alliée aux souverains de l'Europe, erra long-temps de forêt en forêt, de caverne en caverne, me portant dans son sein, et ne rencontrant pas d'asile assez sûr pour me faire goûter sans danger les bienfaits de la lumière ; enfin, je naquis sous un rocher ; et, quand la source du lait qui prolongeait mes jours fut tarie, je n'eus long-temps que des dattes sauvages pour me nourrir, et les larmes de ma mère pour m'abreuver.

— Tant de conformité avec mon sort me rend rêveur malgré moi. Le désert où naquit mon amie était-il aussi sauvage que le site dont ce lieu représente l'image ?

—C'est lui-même.

— Quoi ! il se pourrait que tu fus née dans cette retraite inaccessible du Liban !

—La roche, où tu es venu t'asseoir un moment, a été mon berceau ; j'ai été baignée, à ma naissance, dans l'onde du ruisseau qui coule à nos pieds ; dans les beaux jours de l'été, ma mère suspendait la corbeille de fleurs où j'étais déposée, aux rameaux de ce palmier, qui nous couvre de son ombrage.

—Je me surprends à croire entendre Bouton de Rose..... Continue.

—Au bout de cinq ans, ma mère mourut,

et je restais orpheline, n'ayant près de moi ni biche pour me nourrir, ni esclave pour me surveiller.

— Pardon, céleste enchanteresse ; mais combien s'est-il écoulé de temps depuis cette époque?

— Quinze ans.

— Quinze ans ! ainsi, je naissais quand le Ciel te condamnait à mourir.

— Orondate entrait dans l'enceinte de rochers, quand ma mère rendit les derniers soupirs. Il me prit dans ses bras, me réchauffa, soit de son haleine, soit du feu de ses baisers, et me porta, malgré les glaces de l'âge, dans sa Grotte aux Merveilles.

— Oh ! combien ces souvenirs, qui me retracent notre commune origine, me sont chers !... Mais je vois que la nuit, en épaississant ses ombres, va me dérober jusqu'au plaisir de te voir : écarte ce voile qui t'empêche de respirer à ton aise, et que ta voix touchante porte librement jusqu'à mon cœur le récit de tes aventures.

— Cependant Orondate cherchait des lumières précises sur mon origine ; je ne pouvais lui en donner dans un âge aussi tendre. Enfin, je me ressouvins que, peu de jours avant de perdre

ma mère, elle me prit dans ses bras, et me dit, avec une expression de douleur qu'elle s'efforçait en vain de dissimuler : *Ma fille, ton Dieu et le mien, m'appelle dans son sein : si tu me survis, lis tes devoirs dans ces caractères inconnus, qu'un tyran, qui ne m'est que trop cher, vient de tracer; et apprends, en rougissant, que le bienfaiteur de ta mère lui a donné la mort.* Elle me montrait en même temps des espèces d'hiéroglyphes, sculptés sans art sur un petit obélisque de la grotte; le Sage a été vingt fois les étudier sur le lieu même; mais, tout versé qu'il est dans les langues primitives de l'Orient, le sens de ces caractères a, jusqu'ici, échappé à son intelligence. Enfin, il a pris le parti tout récemment de les transcrire ici, et c'est le premier objet qui s'est présenté à tes regards, quand je t'ai introduit dans ce séjour d'enchantement.

— Chaque mot qui t'échappe ajoute, dirai-je à mon trouble, dirai-je à ma félicité : nous avons donc la même patrie; le même Dieu tutélaire nous sert de père : quels autres nœuds plus touchans aurions-nous à désirer pour nous unir?

— L'Ange de l'Orient oublie de parler à Bouton de Rose.

— Je parle à l'Être de la nature, qui semble le plus fait par son ame pour la rappeler; mais Bouton de Rose est dans Masiath, et, grâce à un despotisme oppresseur, un monde entier nous sépare.

— Oui, Bouton de Rose, qui règne sur Timour, peut être dans Masiath; mais Bouton de Rose, qui ne veut régner que sur l'être que son cœur a choisi, ne respire-t-elle pas sous ces palmiers, où un jour il lui apparut? Ne l'appelle-t-elle pas du nom d'*Ange*, qu'il tient de sa tendresse? Ne lui tend-elle pas une main tremblante, qu'il fut trop heureux de presser sur son cœur?

— Eh bien! ce ne sera pas vainement qu'une main si chère appellera ma reconnaissance: vois comme j'obéis à l'impulsion qu'elle donne à mon cœur, comme je la baigne des larmes du sentiment.... Adine est-elle contente?

— Que dis-tu? Adine commande à Timour, et Bouton de Rose promet ici de n'obéir qu'à toi. —

L'épreuve était trop forte pour une volonté de quinze ans, que des sens faciles à émouvoir modifient à leur gré. Ariel était sur le point de donner à Adine le nom tant désiré de Bouton de Rose: peut-être même que, tombant d'illu-

sions en illusions, il l'aurait prise un moment pour sa rivale, lorsque heureusement il sentit la main de l'Enchanteresse se porter vers son écharpe pour en détacher les deux bouquets. Ce mouvement entr'ouvrit le bandeau qu'il avait sur les yeux; il abandonna à Adine la branche de myrte, mais il défendit avec assez de chaleur le bouton de rose, pour qu'on n'osât pas en poursuivre la conquête.

Cependant la nuit était profonde; à peine distinguait-on un arbre d'un rocher; le ruisseau même ne se faisait reconnaître que par son murmure, au travers des racines de palmiers. Adine proposa elle-même de descendre; elle remit dans les mains de l'Ange du Liban un voile désormais inutile à l'illusion de ses sens; et, se soutenant de son bras, elle reprit à pas lents le chemin du pavillon des Colombes.

La route fut longue : Adine cherchait à prolonger le bonheur d'illusion que son imagination avait créé, pour rendre plus vif celui des sens qu'elle espérait de goûter : la moindre rocaille qu'elle rencontrait sur ses pas la faisait chanceler; ce qui lui donnait l'occasion de porter sa main sur le cœur d'Ariel, qui palpitait plus fortement à son approche. Dans un moment plus critique encore, où l'écharpe de

l'Ange s'était embarrassée autour de la branche d'un saule d'Orient; celui-ci ayant fait un faux pas, la Sultane suivit son guide dans sa chute, et se trouva naturellement dans ses bras. On pense bien que cette position était favorable, pour prouver qu'un corps, dont les formes étaient aussi arrondies, n'avait rien des rides de la vieillesse. Aussi, Adine chercha, par une maladresse heureuse, à la prolonger le plus qu'il lui fut possible; et, quand Ariel l'eut relevée, il se trouva, malgré lui, si ému, qu'il demanda à sa compagne, non moins agitée, la permission de s'asseoir un moment.

Adine s'attendait que ses charmes appréciés seraient mis en parallèle avec ceux de Bouton de Rose. Mais Ariel, en respirant un moment, avait eu le temps de se reconnaître. Il ne parla que de la chaleur brûlante qu'on éprouvait cette nuit, au plus léger mouvement qu'on se permettait; et la Sultane, quoiqu'elle se dit un peu blessée, reprit son bras pour continuer sa route.

Arrivée à l'entrée de la grotte inférieure, où nous avons vu qu'une source transparente s'échappait mystérieusement des fentes du rocher pour former au bas un assez large bassin, Adine s'arrête à son tour. C'est le Samielh, dit-

elle, qui vient sans doute embraser le Liban du reste des feux dont il a consumé le Grand-Désert; je ne saurais résister à son atteinte. D'ailleurs, je crois qu'une roche m'a blessée dans ma chute; je voudrais étancher le peu de sang qui coule de ma plaie. Ne pourrais-je pas me plonger un moment dans ce bassin pour échapper à l'incendie de l'atmosphère? La nuit profonde qui nous entoure m'assure que ce bain, où je resterai invisible, ne fera éprouver à personne le sort d'Actéon.

La Sultane n'attendit pas la réponse qu'elle demandait. Elle se dépouilla en silence du vêtement léger qui la couvrait, et entra dans l'onde, comme la Mythologie grecque nous dit que Vénus en sortit, c'est-à-dire, n'ayant pour voile qu'une main timide et les tresses de sa longue chevelure.

Nous avons vu précédemment qu'introduite dans le laboratoire d'Orondate, Adine avait reçu de ce Sage divers flacons d'essences précieuses, destinées à rendre à un corps, qui ne tenait pas de l'âge, son dépérissement, sa vigueur et sa beauté. L'Enchanteresse, après avoir lavé quelque temps ses mains et son visage avec l'eau du bassin où elle était plongée, fit, des essences du Vieillard, l'usage que son

envie de plaire lui indiquait ; et, immobile ensuite dans l'onde, dont son haleine même ne troublait pas la surface, elle attendit en silence l'effet de sa métamorphose.

Cependant Ariel, qui était resté timidement à la porte de la grotte, s'inquiète bientôt de ne pas entendre le plus léger mouvement des eaux dans le bassin. L'idée de la blessure dont Adine s'était plainte, en entrant dans le bain, lui faisait appréhender qu'elle ne fût évanouie ; il s'approche à petit bruit, et, s'inclinant vers son invisible amie, il l'appelle avec émotion du nom d'*Adine ;* on ne lui fait aucune réponse. Alors son trouble augmente ; il tremble que ses alarmes n'aient quelque fondement, et déjà il tend la main vers l'onde paisible pour en retirer le corps inanimé de la Sultane, lorsque son bouton de rose, que ce mouvement tendait à détacher de son écharpe et qu'il se hâta de retenir, fut le talisman qui le sauva de ce nouveau danger. Il réfléchit que le silence d'Adine venait peut-être de ce qu'il l'avait nommée de ce nom qui importunait sa tendresse ; et, faisant effort sur lui-même, pour réparer des torts qu'il n'avait pas : Celeste image de Bouton de Rose, dit-il, je n'entends point ta voix touchante : le cours même de ton haleine semble

suspendu : dissipe mes inquiétudes, et apprends-moi l'état de ta blessure.

Adine n'avait pu, à cause de l'obscurité profonde, discerner les divers mouvemens d'Ariel; mais, telle est la magie de l'amour, qu'elle les avait devinés tous. Éclairée par sa réserve, elle tenta de se rapprocher, en l'adoptant, de Bouton de Rose, et de faire ainsi un second pas dans l'ame de son vainqueur.

L'Ange du Liban, dit-elle, ne s'est pas trompé sur le motif de mon silence. Tout ce qui tient à l'enceinte de roches est plein de Bouton de Rose, et son nom est le seul qu'on doit se permettre d'y prononcer.

Quant à ma blessure, elle n'est rien; je ne m'en étais pas aperçue, quand l'Amant de Bouton de Rose m'adoucit ma chute, et je l'oublie tout-à-fait en ce moment qu'il semble s'en alarmer.

Ariel, plus tranquille, s'assit sur un fragment de granit, qui se trouvait à quelques pas du bassin. Il croyait qu'on lui dirait d'approcher, il le désirait peut-être. Adine, qui sûrement le désirait encore plus, ne le demanda pas. Elle était trop adroite pour compromettre sa victoire, en ne la faisant dépendre que d'un moment d'ivresse; tandis qu'en ménageant un

cœur, qui ne s'ouvrait encore qu'à la nature, elle pouvait l'obtenir à la fois et de la fièvre des sens et de la délicatesse.

—Je remercie la nuit qui nous couvre, disait Adine, de ce que j'ai pu, en ta présence, appaiser dans cette onde le feu qui me dévore. Sans ce voile propice, qui met un frein à la témérité des regards, je n'aurais jamais osé les défier, et le souffle embrasé du Samielh m'aurait ôté la vie.

—Telle eût été la réserve de Bouton de Rose; et, malgré mes désirs, je n'y aurais vu qu'un charme de plus.

—Quoi! jamais tes yeux n'entrevirent d'autres charmes dans ton amante que ceux qu'elle exposait?

—Je les soupçonnais tous; et, grâce à mon imagination, elle n'y perdait rien.

—L'Ange a prononcé, et Bouton de Rose saura être toujours elle-même.—

Adine avait prononcé ces derniers mots d'un ton assez extraordinaire, pour qu'Ariel y soupçonnât du chagrin. Comme il restait morne et pensif, l'Enchanteresse s'empressa de détruire cette impression, en lui adressant, avec grâce, un de ces éloges vagues et insignifians qui n'ont de prix que par le ton qu'on y met et

le sentiment qu'on y attache. Celui-ci s'approche involontairement pour la remercier; alors Adine demande, mais avec timidité, sa main pour l'aider à sortir du réservoir. Un pareil service, grâce à la nuit profonde, augmentée encore par les nuages livides qui s'amoncelaient sur l'horizon, n'avait rien qui pût alarmer l'innocence. L'Ange s'y prêta avec grâce; et, contre toute espérance, ces deux mains, dont les battemens précipités du pouls annonçaient un sang en effervescence, ne se pressèrent pas assez pour qu'un témoin indifférent pût y reconnaître le langage de l'amour. Adine, sortie du bain, chercha à tâtons le fond de la grotte, pour s'y essuyer avec ses vêtemens; et Ariel revint s'asseoir sur le bloc de granit, d'où il pouvait contempler le ciel et observer l'approche de l'orage.

Cependant Adine ne pouvait sans danger, ou du moins sans perdre le fruit de son bain, revêtir la robe humide dont elle venait de faire un autre usage; elle la déposa, avec les flacons d'Orondate, dans un réduit de la grotte, et résolut de se couvrir avec le voile grec dont elle avait fait Ariel dépositaire.

Il ne faut pas croire que le voile grec ou le *Macrame* soit une de ces écharpes légères, plus

faites pour éveiller les désirs que pour leur servir de frein, un de ces tissus transparens d'impératrices courtisanes, que Juvénal appelait des *Brouillards;* ils étaient assez amples pour couvrir le corps entier, de la tête à la naissance des brodequins, du moins quand on n'avait pas quelque raison secrète pour y laisser des interstices. D'ailleurs, le tissu serré qu'on y employait était de nature à déconcerter l'imagination la plus facile à s'embraser. Adine ainsi vêtue, et se sauvant de bonne foi des inadvertances, pouvait être, même en plein jour, plus décente que ces Lacédémoniennes, dont on disait qu'elles n'étaient voilées que des regards de l'homme de bien.

L'embarras était d'avoir ce voile. Lorsque Adine avait demandé le secours d'Ariel pour sortir du réservoir, elle était, pour ainsi dire, vêtue de l'eau qui l'environnait, et sa main, qu'elle présentait, était la seule partie de son corps que l'Ange pouvait atteindre ; mais ici la position semblait infiniment plus délicate. Aussi nue que les beautés grecques qui servaient de modèles à Xeuxis et à Protogène, elle n'opposait aucune sorte de barrière ni aux attentats de la force, ni à la fougue des désirs; il pouvait se faire que l'Adolescent, en cher-

chant dans l'ombre une main qu'on devait lui tendre, rencontrât le col enchanteur de Léda, ou, ce qui était infiniment plus dangereux, le marbre animé de la gorge d'Aspasie. Un instinct naturel à l'innocence vint encore le sauver des piéges tendus par l'Amour. Ariel, appelé pour présenter le voile, le tenait dans sa main gauche, roulé sur lui-même, et, de la droite étendue, cherchait Adine dans l'intérieur de la grotte. Le hasard voulut que le voile, qui, par ses plis, formait un volume, rencontrât d'abord le corps d'Adine; celle-ci poussa un cri faible, qui ne tenait qu'à moitié de l'effroi. L'Ange à l'instant laisse tomber, avec sa timidité naturelle, son dépôt aux pieds de l'Enchanteresse, et retourne sur son siége de granit, contempler l'orage naissant, et rêver de Bouton de Rose.

Il était temps que cette scène critique se dénouât; car à peine Adine, couverte entièrement de son voile, était-elle parvenue à côté du bloc de granit, qu'un éclair terrible, lancé du plus noir des nuages, vint illuminer tout l'intérieur de la grotte. L'histoire dit qu'Adine regretta de n'avoir pas attendu quelques minutes pour appeler Ariel; et qu'Ariel, de son côté, pour avoir un plus grand sacrifice à faire

à Bouton de Rose, regretta de n'avoir pas présenté le voile au moment de l'éclair.

Cependant les nuages continuaient à s'entasser; un vent impétueux faisait mugir les cèdres, ébranlés jusque dans leurs racines : il était temps d'arriver au pavillon des Colombes. Adine, occupée à contenir de ses mains, couvertes elles-mêmes, son voile fugitif, qui tendait sans cesse à s'échapper, ne pouvait s'aider des bras d'Ariel; elle marchait en silence derrière lui, suivant ses traces au bruit de ses pas, lorsque tout-à-coup on entend un affreux coup de tonnerre, dont les sinistres roulemens sont répétés par tous les échos des montagnes; la Sultane éperdue chancelle, et tombe au pied d'un acacia; Ariel veut l'aider à se relever : Non, dit-elle d'une voix éteinte, la force m'abandonne; je sens trop qu'en quittant la grotte sauvage qui m'a vue naître, j'ai cessé d'être Bouton de Rose..... du moins pour l'Ange qui m'apparut..... et il ne me reste plus qu'à mourir.

Ariel essaya, par des mots de la plus touchante expression, de lui donner de la confiance; ce fut en vain : elle était réellement sans force; le tonnerre et l'amour l'avaient également anéantie. Cependant la tempête

s'élevait à son dernier degré de violence ; les nuages, grossis de toutes les eaux de l'atmosphère, étaient sur le point de les vomir sur les flancs des montagnes. Le jeune héros prend à l'instant son parti ; il place dans ses bras Adine, qu'il suppose à demi évanouie, et la porte enveloppée dans son voile, cherchant à éviter la rencontre des arbres qui pouvaient la blesser, et ne dirigeant sa route qu'à la lueur effrayante des éclairs. La Sultane était trop pleine de sa terreur pour sentir tout le prix d'une telle situation ; elle ne parut même recouvrer tout-à-fait sa connaissance que quand, déposée dans la rotonde d'Orondate, elle sentit qu'un pouvoir magique l'enlevait, avec l'amant de Bouton de Rose, dans le pavillon des Colombes.

Cependant Ariel, épuisé par la chaleur, par la tension de ses nerfs, en portant long-temps son amie dans ses bras, semblait succomber à la fatigue ; son teint décoloré annonçait le repos ; mais pouvait-il, à quinze ans, en trouver auprès d'Adine à demi-nue, auprès d'Adine qui, pour mieux le séduire, prenait l'ame et le nom de Bouton de Rose ?

Adine était en effet à ses genoux, lui prodiguant les expressions de la plus douce re-

connaissance, le sollicitant de se jeter sur le lit en corbeille pour réparer ses forces, et promettant de le veiller avec la plus tendre sollicitude jusqu'à la fin de l'orage.

Ariel, après avoir long-temps combattu, se laissa enfin persuader; il réunit une pile de coussins pour servir de siége à Adine; et, montant ensuite sur la corbeille, il eut, avec la Sultane, cet entretien :

ARIEL.

Il y avait plus de sérénité et dans le ciel et dans mon cœur la première nuit où Adine, sortant de ce cèdre enchanté, vint, avec les grâces de son esprit, achever la douce séduction qu'elle avait commencée avec la mélodie de sa voix. Adine, est-ce encore toi qui, depuis la chute du jour, occupes si délicieusement ma pensée, en me parlant de Bouton de Rose?

ADINE.

Je croyais Adine dans Masiath, occupée, suivant les vers de l'Oracle, à gouverner Timour; mais, puisque l'Ange en fait jouer le rôle à Bouton de Rose, il faut bien que celle-ci se prête à l'illusion, jusqu'à ce qu'elle re-

prenne sa place dans un cœur où elle n'aurait jamais dû cesser de régner.

ARIEL.

Quoi ! sérieusement, Adine voudrait me prouver qu'elle est, à cette heure, occupée dans les jardins de Timour à soudoyer des ennemis aux Croisés, et à tourmenter des rivales !

ADINE.

Pourquoi ne le prouverais-je pas? Est-ce qu'il est quelque chose d'impossible à la baguette d'Orondate? Il me semble que, depuis que nous habitons la Grotte aux Merveilles, nous devrions être un peu aguerris aux métamorphoses; mais laissons cette Adine, qui n'amène ici que les tempêtes, et revenons à Bouton de Rose, qui donne à tout ce qui l'environne sa sérénité. Dis-moi, quand je t'ai conduit dans l'enceinte magique de rochers, quand je me suis assise avec toi sur les bords du ruisseau, où ta biche se désaltérait; quand je respirais l'air respiré par toi, le jour heureux où le nom d'*Ange* te fut donné, me prenais-tu simplement pour Adine? N'y avait-il rien dans ton être, qui t'avertît de la présence d'un objet

plus cher: et ton cœur battait-il d'une manière aussi égale que lorsque, du fond de mon cèdre, je chantais les erreurs et les piéges de l'Amour?

ARIEL.

Je ne dissimulerai pas qu'au moment où l'illusion était la plus forte, il s'en est fallu de bien peu de chose que mon idolâtrie pour Bouton de Rose ne m'amenât à lui être infidèle.

ADINE.

Eh! pourquoi lui être infidèle? ne préfère-t-elle pas son Ange à Timour; et ce simple pavillon, où elle pourrait rendre le premier heureux, au plus beau trône de l'univers?

ARIEL.

Qui? Bouton de Rose!

ADINE.

Oui, moi.

ARIEL.

Toi! comme tu te plais à me faire embrasser les nuages d'Ixion!..... Mais il me semble que l'orage redouble. Entends-tu la pluie

tomber en torrens, et nos cèdres s'écrouler des hauteurs, sillonnés sans doute par la foudre?

ADINE.

Tout ce fracas des élémens m'alarme moins; je me crois ici en sûreté contre la nature.... que ne le suis-je de même contre mon cœur!

ARIEL.

Il semble que la chaleur augmente dans ce pavillon avec l'orage; je ne respire qu'un air embrasé: mes vêtemens sont inondés de sueur; tout, jusqu'à cette écharpe, nouée avec quelque force autour de ma ceinture, est un poids qui m'écrase.

ADINE.

Ariel est libre de se dépouiller d'une partie des vêtemens qui l'importunent; n'eût-il qu'un voile aérien, il n'en ressemblerait que plus à l'Ange, dont il est l'image. Pour moi, je n'ai pas attendu que l'atmosphère fût en feu pour me précautionner contre ses influences; ce Macrame, dont mes mains étendent les plis pour que tout mon corps en demeure enveloppé, est en ce moment le seul habillement qui me reste; encore je regrette d'en avoir

d'autre que l'onde qui m'entourait dans la grotte.

ARIEL.

Mon cœur, prêt à défaillir, m'inviterait à imiter mon amie; mais il faudrait d'abord dépouiller l'écharpe, où est attaché le talisman de Bouton de Rose; et un instinct que je ne puis définir semble m'arrêter.

ADINE.

Ce talisman n'a déjà plus de force; la tige de la fleur se courbe, le calice se dessèche, la feuille se décolore.

ARIEL.

C'est l'effet du poids de ton corps, quand je t'ai emportée dans mes bras.

ADINE.

C'est l'effet du temps, dont l'action insensible dénature tout, depuis la fleur dont on se pare, jusqu'à la tendresse dont on s'honore. Je me doute bien que le talisman aurait plus de puissance, si l'objet dont il rappelle le souvenir n'était pas condamné à une absence

éternelle qui, dans la langue de l'amour, est synonyme de la mort.

ARIEL.

Absence éternelle ! mort ! ces mots m'affligent. Était-ce à l'être sensible, qui prend tant d'ascendant sur mon cœur, à les prononcer ?

ADINE.

C'est d'une voix plus faible que l'Ange m'adresse ces reproches; son teint devient plus pâle, ses yeux plus ternes ; qu'attend-il pour alléger le poids importun de ses vêtemens? S'il a besoin de ma défense pour m'estimer, j'ai encore plus besoin de son attention pour m'entendre.

ARIEL.

Ce coup de tonnerre me décide..... me voilà sans écharpe..... Pardonne, Bouton de Rose, la fleur qui te représente est à mes pieds; mais toi, tu es toujours dans mon cœur.

ADINE.

Tu n'as éloigné qu'une image flétrie qui la dégrade, mais elle-même sera bientôt devant toi.

ARIEL.

Que dis-tu ? O tendre amie ! répète-moi encore ce mot charmant ! Quoi ! je reverrais Bouton de Rose !

ADINE.

Peut-être avant la fin de l'orage.

ARIEL.

Je ne sais, mais depuis un moment je te vois avec plus d'intérêt ; les mots que tu m'adresses ont une éloquence plus persuasive : le voile même qui dérobe à mes yeux ton visage semble, dans l'enchantement où je suis, te donner plus d'analogie avec Bouton de Rose.... Mais tu te joues peut-être de ma sensibilité ; les jardins enchantés de Masiath ne s'ouvrent pas ainsi à la voix de l'Amour : le Sultan qui y règne est trop clairvoyant pour laisser échapper sa victime.

ADINE.

L'Ange du Liban connaît-il Timour ?

ARIEL.

Je sais qu'il est généreux, et qu'il tient sa générosité d'Orondate.

ADINE.

Timour tient aussi de lui sa toute-puissance. Tu sais, par l'Oracle, combien une certaine Adine a influé sur le caractère et la destinée de Tige de Myrte; le Sultan fait plus encore: il a l'art, en conservant les cœurs, de metamorphoser les visages.

ARIEL.

Quoi! il pourrait vieillir à son gré un visage de quinze ans, en noircir l'albâtre, en décolorer les roses!

ADINE.

C'est ainsi qu'il punit la beauté qui l'offense.... Fils d'Orondate, tu te rappelles l'adroite Africaine qui tenta une nuit, dans ce même pavillon, d'attirer, par son ame, un cœur qu'elle repoussait par sa difformité.

ARIEL.

Cette Adine n'est jamais sortie de mon souvenir; j'ai même la faiblesse de trouver quelques charmes au piége qu'elle tend à ma crédulité.

ADINE.

Eh bien! Bouton de Rose aura eu la délicatesse de préférer Ariel à Timour, et le despote se sera peut-être vengé en donnant le visage d'Adine à Bouton de Rose.

ARIEL.

Cruelle Adine, que dis-tu?

ADINE.

Je ne m'offense plus du nom d'Adine; le temps s'approche où tu reconnaîtras qu'elle ne fait qu'un avec Bouton de Rose.

ARIEL.

Je ne sais si je dors ou si je veille; mais, mes sens fussent-ils bercés par l'erreur d'un songe, telle est ma faiblesse, que j'ai encore peur de me réveiller.

ADINE.

Rassemble, Ariel, toutes les circonstances de tes amours, et vois si le prodige que je te laisse entrevoir n'aurait pas quelque vraisemblance. Vous vous êtes rencontrés tous deux

dans l'enceinte circulaire des rochers; tous deux vous n'aviez que quinze ans; tous deux vous avez fait parler vos yeux et vos cœurs à la fois : y a-t-il l'ombre de probabilité que l'être le plus aimant (car le plus faible est toujours le plus sensible) eût laissé écouler un si long intervalle de temps, sans faire connaître à l'autre qu'il ne saurait être oublié ? Au contraire, tout s'explique par la métamorphose. Supposons un moment que Bouton de Rose, après de vains efforts pour correspondre avec l'Ange qui lui était apparu, punie par le Sultan de Masiath du délit sublime de sa fidélité, ait été rendue à Orondate; il me semble qu'instruite de la présence d'Ariel dans le séjour qu'elle habita, il lui convenait de tirer parti de son nom et de sa figure d'Adine, pour voir s'il était toujours digne d'elle; de là, la romance sur un bouton de rose; de là sa persévérance à se faire rivale d'elle-même; de là tous les secrets épanchés aujourd'hui sous les palmiers..... Mon ami est ému; ce n'est qu'une hypothèse, du moins : qui sait si je ne parle pas à la simple imagination, si tout ici n'est pas problématique, excepté l'amour de Bouton de Rose, ou, si l'on veut, d'Adine pour Ariel ?

ARIEL.

Non, c'est trop me laisser dans une perplexité fatale; si tout ceci n'est qu'une illusion, il faut avoir la franchise de m'en faire l'aveu; si un pouvoir magique influe sur ma destinée, il ne suffit pas d'entr'ouvrir le bandeau qui couvre mes yeux, il faut le déchirer tout-à-fait..... Adine, Bouton de Rose, qui que tu sois, fais cesser mon incertitude, et donne-moi ou la vie ou la mort.

ADINE.

Si j'étais Ariel, il me suffirait de lire, dans ce sens, les vers de l'Oracle, pour y trouver quelques traits de lumière.

ARIEL.

L'idée est heureuse; oui, je vais les lire : mais, d'après l'Oracle même, c'est à toi de les interpréter.

Je me suis dit souvent : Prends les conseils d'Adine,
Prends-les avant l'aurore et sur la fin du jour.

ADINE.

Eh! qu'a conseillé jusqu'ici Adine à Bouton de Rose, c'est-à-dire à elle-même, si ce n'est d'aimer Ariel?

ARIEL.

Un Ange est-il reçu dans un certain séjour ?
La Vieille, dans son cœur, pénètre à la sourdine,
Et change en infidèle un amant sans détour.

ADINE.

Voilà l'histoire fidelle de ce qui nous arrive; Ariel est l'*Ange :* il a été *reçu* dans le *séjour* des Colombes; Bouton de Rose, punie par Timour, est devenue *Vieille* dans un instant; c'est au milieu de la nuit, et *à la sourdine*, qu'elle a tenté de *pénétrer dans le cœur* de l'amant, que tout lui disait d'éprouver; les choses aimables qu'Ariel a dites sous les palmiers et dans la grotte des bains, la générosité avec laquelle il l'a transportée ici dans ses bras, le plaisir qu'il inspire encore et celui qu'il promet annoncent assez que, s'il croit n'avoir entretenu qu'Adine, celui-ci a réussi *à faire un infidèle d'un amant sans détour.*

ARIEL.

Combien ce rapprochement me rendrait coupable, s'il était possible que j'eusse pu méconnaître l'objet plein de charmes, qui, sous quelque forme qu'il m'apparaisse, sera toujours

en contact avec tous les points de mon existence ! Mais, continuons un examen qui pique ma curiosité.

ADINE.

Non; c'est à moi à parcourir l'écrit de Kondemir. Le moment n'est pas venu d'interpréter les vers de l'Oracle, et il ne faut s'arrêter que sur ceux qui sont analogues à notre situation actuelle :

Respectons la vieillesse et la métamorphose.

Ariel les a respectées toutes deux. Il ne soupçonnait pas qu'un sein de quinze ans pût palpiter sous un visage plein de rides; et le teint rebutant d'une Éthiopienne le dissuadait d'arrêter ses regards sur la ceinture de Vénus :

L'une, au plus grand des Rois, livre Bouton de Rose.

Ariel, qui connaît Orondate, qui sait que ce Sage du monde primitif donne des lois aux Souverains et n'en reçoit jamais, voit sans doute en lui *le plus grand des Rois,* dont parle l'Oracle ; et c'est évidemment la feinte vieillesse *de Bouton de Rose,* qui a engagé le Sultan à la livrer dans ses mains. Les despotes de l'Asie

jouissent seuls de la beauté qu'ils achètent, et ne livrent que leurs victimes :

L'autre jette Psyché dans les bras de l'Amour.

L'Ange du Liban est trop instruit de la Mythologie grecque, pour ne pas savoir que Psyché, dans le cours de ses infortunes, ouvrit une boîte infernale qui noircit son visage, et que ce fut cette métamorphose même qui contribua à la *jeter dans les bras de l'Amour.*

Eh bien ! l'Oracle est-il accompli ? Psyché, tremblante, sera-t-elle enfin reconnue de l'Amour ?

ARIEL.

Eh ! comment te répondre ? me connais-je moi-même ? Vois de quel présage sinistre cet orage, toujours croissant, semble frapper un moment, qui devait être le plus beau de notre vie. Le ciel est tout en feu, la foudre environne cet asile, et semble désigner nos têtes.

ADINE.

Il ne tiendrait qu'à Ariel que la foudre éclairât mon bonheur en frappant ma tête.

ARIEL.

Le ciel semble s'appaiser un moment, et je

me trouve assez calme pour interroger mon cœur.... O toi qui me subjugues ou par ton amour ou par tes enchantemens; toi que je n'ose nommer pour ne blesser ni ta fierté ni ma délicatesse, daigne éclairer un dernier doute. S'il est vrai que Bouton de Rose ne soit devenue Adine que par l'effet magique d'une métamorphose, elle conservera sans doute tous les charmes qui sont indépendans de la difformité de son visage; par exemple, sa belle chevelure qu'elle ne partageait qu'avec la Vénus Anadyomène servira, malgré les fureurs de Timour, à la faire reconnaître.

ADINE.

Ariel peut en juger par lui-même; je vais entr'ouvrir la partie de mon voile qui couvre le derrière de ma tête.

ARIEL.

Oui, voilà ces beaux cheveux qui tombaient en ondoyant sur la ceinture de Bouton de Rose, et qui, dans sa nudité même, auraient protégé son innocence; mais, si le Sultan, pour la punir, lui fait subir le sort de Psyché, j'aime à croire que le reste de son corps ne partage pas la noirceur factice de son visage.

ADINE.

Il est encore facile de satisfaire Ariel, je vais marcher devant lui.

ARIEL.

Tout ce que je vois me confond ! Rien n'efface en effet la blancheur de ce pied et sa légèreté : ainsi devait paraître celui de Bouton de Rose, quand elle le posait avec timidité sur le sable d'un ruisseau en sortant du bain.

ADINE.

Eh bien ! Ange de l'Orient, tu soupires, tu hésites encore ?

ARIEL.

Pardon, céleste amie; car je crains encore de te donner un nom que toutes les puissances de mon ame appellent et repoussent à la fois. Si tu es l'être parfait dont je ne te croyais que l'image, combien j'aurais à maudire ce Timour, qui t'a punie de la manière la plus outrageante pour ma sensibilité ! Car, enfin, quand ton corps sera embelli de tout l'éclat et de toutes les grâces de ton printemps, ton visage conservera sa noirceur, et peut-être les rides de la

vieillesse : le charme de t'entendre sera affaibli par la douleur de te voir. En vain ta voix touchante viendra porter un désordre séducteur dans mes sens, je ne pourrai me résoudre à aller chercher ton ame errante sur tes lèvres flétries et décolorées. Toi-même, à mon approche, quel serait ton supplice ?

ADINE.

Eh bien ! je suppose qu'on prolonge la peine d'une amante qui ne fut coupable que pour toi ; un voile étendu sur sa tête servira alors à l'illusion de tout ce qui l'environne. Ne voyant plus son visage que tu as proscrit, tu ne seras plus blessé par l'aspect de la triste Adine, et tu jouiras des grâces de la jeunesse, et surtout de l'ame expansive de Bouton de Rose ; et moi, cachée derrière ce voile, ne lisant qu'à la dérobée dans les regards que tu m'adresses, les regrets qu'ils interprètent, disputant avec toi de sensibilité sans compromettre d'autre repos que le mien, jouissant à la fois et de ta tendresse et des pleurs qu'elle me fait répandre ; je me croirai plus heureuse du bonheur tranquille que je te procurerai par mes sacrifices, que d'un abandon d'amour qui compromettrait ma délicatesse.

ARIEL.

Ce langage touchant de la générosité achève de me persuader. Oh ! que tu sais bien, céleste Enchanteresse, trouver la route de mon cœur ! livre-moi une des mains qui appartiennent à Bouton de Rose : que je la couvre des baisers de la reconnaissance... O ciel ! quelle blancheur ! quel éclat !... Timour a-t-il réparé sur elle le délit de sa vengeance ?..... Dieux ! si Psyché avait eu sa grâce entière !.. si sa tête, que rien n'égala jamais....

ADINE.

Quoi ! Adine, confondue alors avec Bouton de Rose....

ARIEL.

Je ne me possède plus : approche cette main divine sur mon cœur, et, dans ses palpitations précipitées, entends ma réponse.

Il était difficile que la victoire d'Adine parût plus complète. Ariel, les yeux ivres d'amour, était sur le point de tomber à ses genoux : il tenait serrée contre son cœur une main qu'on abandonnait à sa tendresse. La Sultane, de son côté, dont la respiration brûlante annonçait la fougue des désirs, ne retenait plus que d'un

bras incertain le dernier voile qui servait de rempart à ses charmes, lorsque tout-à-coup un éclair épouvantable fend un nuage livide étendu sur le Pavillon des Colombes. La fenêtre s'ouvre avec fracas, et la foudre qui éclate vient embraser les cèdres factices qui portaient, sur leurs racines entrelacées, le lit en corbeilles; à l'instant, Adine, qui se croit frappée, laisse échapper son voile de sa main défaillante, et tombe sans connaissance, la tête renversée sur le sein d'Ariel.

Il est difficile d'exprimer le ravissement du fils d'Orondate, quand il vit dans ses bras la Beauté qui lui représentait son amante avec son visage de lys et de roses, son sein d'albâtre, et son corps, modelé sur celui des Grâces, découvert jusqu'à la ceinture. Il resta un moment en extase, sans songer à démêler si l'objet que ses yeux dévoraient de ses baisers, était Adine ou Bouton de Rose; et qui sait jusqu'où ses quinze ans lui auraient fait pardonner d'être infidèle, lorsqu'un nouvel incident vint augmenter l'embarras des deux personnages ?

Au moment où Ariel soulevait un peu la tête d'Adine, pour lui assurer le point d'appui de son cœur, où la Sultane, revenue à elle-même, entr'ouvrait un œil éteint, qu'elle dirigeait vers

l'objet de son idolâtrie, le plafond de la rotonde inférieure s'était abaissé, et le siége mécanique avait déposé, au milieu du pavillon, trois personnes également inquiètes de l'incendie des cèdres et des ravages de la foudre : c'étaient Kondemir, Tige de Myrte et Orondate.

CHAPITRE XXI.

Complots contre le Soudan d'Égypte, et sa mort.

Ariel, divin Ariel, que vas-tu devenir dans cet asile à demi-embrasé, lorsque, profanant de tes désirs le sein enchanteur de la beauté, que tu prends pour Bouton de Rose, tu te trouves en présence de trois spectateurs dont ta vertu doit craindre les regards ? Que dira Kondemir de l'apparente infidélité de son ami ? Que dira surtout Tige de Myrte, qui aurait tant désiré d'être l'objet de cette infidélité ? Adine, toute triomphante qu'elle est, ne le dispute-t-elle pas d'embarras avec tous ces personnages ? La position est on ne peut plus critique ; l'intérêt du cœur semble à son comble, ainsi que celui de la curiosité. Voyons com-

ment cette intrigue attachante va se dénouer.

Ainsi parle le lecteur ; j'en suis ravi, ainsi que l'Auteur original que j'interprète, et nous nous transportons tous deux dans les jardins du Sultan de la Montagne.

Timour n'avait pas tardé à être instruit, par les colombes d'Orondate, de ce qui s'était passé dans la tente de Louis, lorsque l'Arabe, qu'il avait armé du poignard de la religion, avait tenté de l'assassiner ; la grandeur d'ame du Monarque lui avait un moment rendu la sienne, et il s'était félicité de ce que la désobéissance de Kondemir lui avait sauvé un remords. Mais bientôt les nouvelles conquêtes des Croisés rallumèrent ses projets de vengeance; et, non moins irrité contre le Soudan d'Égypte, Almoadan, qui s'était mal défendu, que contre Louis, qu'il accusait d'avoir abusé de sa victoire, il projeta de les immoler tous deux à la sûreté de ses sujets et au repos de l'Asie.

Almoadan, qu'Orondate ne protégea pas, et qui n'eut pas affaire à des ennemis aussi généreux que Tige de Myrte et Kondemir, ne tarda pas à être désigné au poignard des Ismaéliens.

Cet Almoadan, fils de Mélech Salah, et héritier de sa couronne, était un prince de

vingt-cinq ans, beau comme Alcibiade, et brave comme lui dans les champs de bataille. Exilé, vers la fin du règne précédent, dans la Mésopotamie, il y avait occupé ses loisirs à tracer les plans de ses futures conquêtes; et les États du Sultan de Masiath n'avaient pas été oubliés dans le dénombrement. Mais une cause secrète, que Timour était loin d'avouer, appelait surtout sa vengeance; c'était Almoadan, qui, dans un voyage en Chypre, devenu ivre d'amour pour Bouton de Rose, avait tenté de l'enlever; on ajoute même que, présomptueux comme tous les Princes, à qui le sexe ne refuse rien, à peine monté sur le trône de l'Égypte, il avait fait part à ses courtisans des lettres qu'il n'avait point écrites à la Sultane, et des espérances qu'elle ne lui avait point données. Les despotes de l'Asie, quand ils descendent à aimer, ne pardonnent jamais de pareilles injures; et Timour jura dans son cœur la mort de son rival.

Parmi les gardes d'Almoadan était le brigand qui avait enlevé Bouton de Rose dans la vallée inaccessible du Liban, et qui, le jour même de cette expédition odieuse, instruit que sa propre sœur venait d'être déshonorée par son maître, au lieu de conduire sa jeune cap-

tive à Alexandrie, avait préféré de la vendre aux Eunuques du Sultan de la Montagne. Octar, c'est le nom de ce garde, fut corrompu par Timour, à qui il promit la tête du Soudan d'Égypte, s'il voulait lui rendre sa sœur et lui céder, à son choix, une des beautés de son sérail.

Il eût été difficile au conjuré de remplir sa promesse, si Almoadan avait eu autour de lui des guerriers, du courage et de la loyauté des hommes d'armes de Louis IX. Malheureusement, Mélech-Salah, son père, avait créé une milice terrible des Mammelucks, vil ramas d'esclaves achetés dans les Cours les plus corrompues de l'Asie, accoutumés à vendre leur bravoure sans principes à tout perturbateur assez riche pour l'acheter, et qui, appelés à soutenir la dynastie régnante, ne croyaient devoir faire usage de leurs cimeterres que pour faire les rois ou pour les assassiner.

Tel est l'inconvénient éternel des Gouvernemens militaires, que des despotes insensés se permettent d'organiser; ils s'en servent pour appesantir leur sceptre d'airain sur des peuples qui murmurent, et ils ne voient pas qu'ils se nuisent autant qu'aux infortunés qu'ils oppriment. Ce Gouvernement contre nature est un

poignard à double tranchant, qui, tiré de son fourreau par des mains maladroites, réagit sur le tyran après avoir frappé l'esclave.

Le péril était d'autant plus grand pour le fils de Mélech-Salah, que, parmi les Mammelucks attachés à sa garde, et qui, par la nature de leur place, lui semblaient le plus dévoués, il y avait des Ismaéliens de la Propagande du Sultan de la Montagne, complices naturels de tout conspirateur qui viendrait, en son nom, attenter à la vie de l'infortuné, ou le dépouiller de sa couronne.

La première tentative d'Octar répondit mal à son attente; il avait fait engager Almoadan, par le Capitaine de ses gardes, à venir, avec trois Ismaéliens qui connaissaient les défilés du Liban et de l'Anti-Liban, reconnaître un poste inaccessible pour servir de retraite à ses troupes en cas de désavantage. Les sujets de Timour, de concert avec lui, l'égarèrent, et le Prince se trouva devant la porte entr'ouverte de la galerie souterraine, qui conduisait à la fameuse esplanade. Comme sa bravoure naturelle ne lui faisait apercevoir un danger que pour lui apprendre à le braver, il proposa lui-même à ses guides de parcourir le défilé de roches pour en découvrir les issues; les

Ismaéliens y consentirent : deux d'entre eux, placés en avant, se chargèrent de sonder la galerie; le Soudan les suivit à quelque distance, et le troisième conjuré ferma la marche. Pour le Capitaine des gardes, il eut ordre de rester avec Octar, et les hommes d'armes qu'il commandait, à la porte du défilé, pour en défendre les approches. Les complices d'Octar ne tentèrent rien dans la route, parce que Almoadan avait à la main son cimeterre, et qu'eux-mêmes étaient désarmés; mais, arrivés à la fatale esplanade, sur un signal que se donnent les deux premiers conjurés, et dont le sens sinistre était aisé à interpréter, le Prince les prévient, fait tomber avec son cimeterre la tête de celui qui l'approchait de plus près, et force l'autre à se précipiter au fond de l'abîme. Le dernier Ismaélien n'attendit pas son supplice; il aperçut, en fuyant, une de ces ouvertures destinées à éclairer la galerie qui servait de repaire aux aigles et aux vautours; et, y passant avec peine son corps à demi-nu, il se jeta sur les pointes de rochers qui bordaient la base de l'esplanade; son sang vint jaillir jusque sur la tête d'Octar, qui pâlit pour la première fois, mais sans connaître le remords.

Almoadan, arrivé seul à la porte du défilé, s'entoure de ses hommes d'armes dont la fidélité lui était le plus connue, et appelle son Capitaine des gardes; celui-ci, qui était à son premier crime, change de couleur; et, sur ce seul indice, le Soudan fait tomber sa tête. Octar, que l'infortuné était loin de soupçonner, obtient sa dépouille et sa place.

L'ami de Timour, devenu Capitaine des gardes, ne changea rien à ses projets de vengeance; seulement, sur les conseils du Sultan de Masiath, il ne voulut pas leur donner leur exécution avant d'en avoir assuré la maturité. Dans l'intervalle, Almoadan défit les Croisés, fit prisonnier le Roi de France; et le Sultan de la Montagne, toujours persuadé, par les refus obstinés de Bouton de Rose, que le Soudan était son rival préféré, n'ayant pu pardonner à ce Prince sa défaite, lui pardonna encore moins ses victoires.

Ce fut la sœur même d'Octar, violée par Almoadan dans une orgie royale, presque au milieu de ses convives, qui se chargea de venger son honneur par la mort du Prince immoral qui le lui avait ravi. Timour, versé dans l'art des Locuste et des Médée, composa lui-même le poison; et, par un raffinement digne

des vengeances de l'amour, il força Bouton de Rose elle-même à l'envoyer, de sa part, à l'ancienne victime du Soudan; il est vrai qu'il déguisa à la Sultane l'atrocité de cette trame, en donnant à sa préparation infernale le nom de *breuvage de l'immortalité.*

Cependant Bouton de Rose connaissait trop Timour pour ne pas craindre d'être, en cette occasion, la complice involontaire de ses attentats. Quoique Almoadan l'eût offensée dans le temps qu'il n'était que Prince royal, elle était loin de désirer sa mort; elle prit donc le parti, dans le cas où ses alarmes seraient fondées, de rendre inutile la perfidie du Sultan de Masiath. Le Soudan aimait beaucoup la littérature arabe, dont il faisait ses délices. La jeune amie d'Ariel trouva le moyen de lui faire parvenir un prétendu fragment du *Jardin des Roses*, par le fameux Saadi, où étaient en tête ces vers :

Tu règnes; tu te vois au printemps de ton âge,
Brillant d'amour, de force et de santé;
Borne là tes désirs pour ta félicité :
Vivre toujours, n'est pas le vœu d'un Sage;
Si la fraude au double visage
Te berce d'un espoir tant de fois avorté,
Tremble de ta crédulité :
La mort peut naître du breuvage
Qui t'offre l'immortalité.

Almoadan ne comprit pas d'abord le sens de l'énigme; mais un jour qu'il revenait d'une expédition, couvert de sang et harassé de fatigue, voyant la sœur d'Octar lui présenter, pour le rafraîchir, une coupe où elle prétendait avoir renfermé le breuvage de l'immortalité, l'épigramme du Jardin des Roses lui revint dans la mémoire; il alla chercher son fragment, et le présenta à l'Egyptienne pour qu'elle en fît la lecture, se flattant bien, si la coupe n'offrait que du poison, que l'effroi trahirait le secret de sa perfidie. L'épreuve réussit; la sœur d'Octar pâlit, et fut jugée. Alors le Soudan, dissimulant, avec un art naturel aux despotes, ses justes fureurs, dit, d'un ton d'intérêt, à la coupable qu'il connaissait sa tendresse pour lui, et qu'il voulait partager à la fois avec elle et le trône qui lui devait être transmis, et l'immortalité dont on lui offrait la jouissance. En même temps, et sans attendre sa réponse, d'une main il place une couronne sur sa tête, et, de l'autre, il lui présente la coupe fatale. La jeune Africaine avait un grand caractère; résolue à se venger de son oppresseur, même après avoir cessé d'être, elle avala, avec l'intrépidité d'une héroïne, la plus grande partie du breuvage, et tendit le reste à Almoadan, qui, trompé par

cette feinte sérénité, portait déjà la coupe sur ses lèvres, quand l'Egyptienne tomba en convulsions, poussa un cri de désespoir, et mourut.

Octar avait des intelligences dans le sérail de son Souverain. Instruit de la mort de sa sœur, il va soulever les Mammelucks, et les introduit dans le palais. L'infortuné Soudan, qui croyait le complot avorté par l'empoisonnement de celle qui le dirigeait, était alors à table, se livrant à une joie insensée, et croyant que tous ses ennemis murmuraient vainement dans la poussière. Les conjurés pénètrent dans la salle du festin, et environnent les convives. Le chef de cette cohorte, dont l'emploi était de porter l'épée de son monarque pour le défendre, la tire de son fourreau pour l'en frapper. A ce signal, les Mammelucks fondent sur lui de toutes parts; le Prince, comme nous l'avons vu, était jeune et vigoureux : il se fait un passage, le cimeterre en main, sur les corps mourans de ses meurtriers, et se sauve dans une des tours de son palais : les complices d'Octar l'y poursuivent la torche à la main, et embrasent l'édifice. Almoadan, toujours plus grand que le malheur qui le poursuit, s'appuie sur la poutre ardente d'une fenêtre qui s'écroule, et se jette tout armé dans le Nil;

là, son étoile l'abandonne. Comme on lui lançait de tous les points du rivage une grêle de flèches, il y en eut une qui l'atteignit à la tempe, et il expira. Octar, qui avait eu le plus à craindre de sa vengeance, se distingua alors par sa férocité : il se jeta dans les flots pour saisir le corps sanglant de sa victime, l'amena à bord; et l'ayant fendu en deux, lui arracha le cœur. Ainsi se terminent les révolutions en Orient, quand la terreur qu'on reçoit et qu'on inspire est le premier ressort des Gouvernemens, quand elle éteint la morale dans l'ame du despote et dans celles des esclaves.

Louis IX, prisonnier des Egyptiens, était alors, avec sa Noblesse et les Princes de sa maison, dans Pharescout, où il attendait que ses farouches vainqueurs décidassent de sa destinée. Octar entre tout-à-coup dans sa tente: et lui présentant la tête mutilée d'Almoadan : *Quel sera*, dit-il, *le prix de ta reconnaissance, pour t'avoir défait de l'ennemi qui avait juré ta mort?—Un coup de poignard*, répond le Héros, *si je n'étais désarmé.*

L'assassin du Soudan, plus sûr d'être récompensé dans Masiath, prit froidement, sa tête à la main, la route des Etats du Sultan de la Montagne.

CHAPITRE XXII.

Épreuves inattendues pour la sensibilité de Bouton de Rose.

Pendant que cette scène tragique se passait dans la Babylone du Nil, Bouton de Rose, dans le plus magnifique des pavillons de Masiath, entourée des Jeux et des Ris, supérieure, sans le savoir, aux beautés plus régulières qui partageaient sa brillante captivité, s'abandonnait à cet ennui si naturel à une Européenne, qui ne voit qu'un maître à qui elle puisse annoncer qu'elle a quinze ans; elle ne retrouvait son ame et sa gaîté qu'auprès de son tableau, car elle le possédait encore; et Timour, tout jaloux qu'il était, respectait dans ses mains cette propriété du génie. Un jour qu'elle conversait à son ordinaire avec l'Ange du paysage, et que ses yeux animés annonçaient qu'elle pressentait sa réponse, le Sultan se montre tout-à-coup; une humeur sombre était peinte sur son visage : il se voyait rongé de chagrin de ce que Kondemir ne lui avait pas apporté la tête de Louis, ni Octar celle

d'Almoadan; et ce chagrin, il n'avait pas la force de le dissimuler, même dans les asiles de son sérail, qu'il ne consacrait qu'au plaisir. A la vue de l'extase où il aperçoit la Sultane, devant le beau jeune homme qu'elle a dessiné, tous ses soupçons renaissent; il s'approche d'un air piqué; et regardant tour à tour l'artiste et le tableau : Cet Adonis, dit-il, semble respirer sur la toile; on dirait qu'il vient de parler à Bouton de Rose.

— Oui, tel est l'enthousiasme que donne l'amour des arts, qu'on ne peut les cultiver sans les identifier avec son ouvrage; l'ame alors est en correspondance avec les êtres même inanimés, auxquels le pinceau vient de donner la vie; et, si c'est une belle nature qu'on vient de rendre, l'illusion va jusqu'à être en scène avec elle, et à l'interroger.

— Bouton de Rose interroge souvent le principal personnage de son tableau : on dirait que le beau idéal n'a pas été consulté seul dans sa composition.

— Cette espèce d'Apollon est ce qu'il y a de mieux dans le paysage; il est tout simple qu'il arrête plus volontiers mes regards.

—On dit que Pygmalion devint amoureux de sa statue.

—Si j'étais Pygmalion, cet Apollon serait vivifié.

—Voilà un mot prononcé avec bien de la chaleur.

— Je serais plus calme, peut-être, si cet Apollon n'était pas l'ouvrage de mes mains.

— Ecoute, Bouton de Rose, je vais te rendre confidente de ma pensée. Depuis l'exil de Tige de Myrte, je t'ai donné la toute-puissance dans mon sérail et sur mon cœur; cependant, tu n'as accueilli mes bienfaits que de la plus froide reconnaissance : tu parais dédaigner le nom de *Favorite;* je te trouve toujours placée entre mon amour et un tableau. Sans me ravaler à une jalousie qui, en t'humiliant, serait indigne de nous deux, il me semble que cette peinture a droit de m'alarmer. Avant ton enlèvement par Octar, tu connus, m'a-t-on dit, dans l'île de Chypre, un Apollon dont toutes les beautés de l'Asie auraient brigué l'hommage.

—Je ne l'ai jamais dissimulé. Almoadan me vit dans une fête publique, me demanda, non aux auteurs de mes jours, mais à moi-même; et, sur mon refus, trama avec audace le crime de mon enlèvement.

— Cet Almoadan ne demanda jamais en

vain le cœur d'une femme ; car il était beau, et fils de Roi.

—Est-ce que les Rois aiment plus que les autres hommes ?

—Ils partagent d'ordinaire leurs cœurs entre la beauté qui les subjugue et les peuples qu'ils gouvernent.

— Cela est fort mal : un Roi se doit tout entier à son Empire, ou il ne mérite pas d'être Roi. Pour moi, si j'avais eu la faiblesse de me laisser surprendre par la beauté d'un Almoadan, je lui aurais dit : Mon cœur est trop haut pour souffrir de partage ; choisis entre tes peuples et ton amante ; et si tu hésites un moment, tu n'es digne ni du trône ni de mon cœur.

—Ainsi me parlait Tige de Myrte, quand elle conspirait contre moi. Je suis loin, Bouton de Rose, de te comparer avec cette Sultane ; mais enfin ton idolâtrie pour ce paysage alarme ma tendresse. Si la scène que tu as représentée n'était qu'une réminiscence !... tu changes de visage..... Si la tête de cette grande figure était celle d'Almoadan !...

— Je respire !... eh ! tu crois, Timour, que j'avais un grand intérêt à conserver dans ma

mémoire la tête d'un oppresseur que je ne connaissais que par ses outrages !

— Je crois tout d'une femme que je voulais associer à mon trône, et qui refuse mes bienfaits; mais ne pense pas que mon caractère altier se prête à des dédains qui me déshonorent. Si j'ai un rival, ta résistance l'accuse et le condamne : contemple toi-même dans la peinture le personnage, sur lequel tes regards s'arrêtent toujours avec tant de complaisance; ton pinceau l'a placé entre les deux extrémités de la vie, entre l'instant où il vit la lumière et celui où il doit la perdre; eh bien ! mon juste courroux a pesé ses destinées ! Et, dans ce moment même où je parle, mon rival, heureux ou rejeté, est plus près de sa tombe que de son berceau.

— Avec quel calme Timour m'entretient d'un crime, que, peut-être, il prépare !

— Ce calme, si l'histoire lui en donne le nom, aura été préparé par Bouton de Rose.

— Par moi, barbare ! tu associerais mon ame paisible à tes haines cruelles ! tu ferais, de l'enfant de la nature, l'instrument d'un assassinat !

— On dirait, à l'audace avec laquelle Bouton de Rose brave un maître, qu'elle prend un

grand intérêt à une vie que proscrivent également et ma politique et mon amour.

— J'ignore encore ce que c'est que l'amour, mais j'ai une ame sensible; et un instinct sacré, plus fort que toute la politique des Rois, me fait prendre un grand intérêt à tout infortuné qu'on assassine.

— Si Bouton de Rose avait avec moi toute la franchise qu'annoncent son âge et son caractère, elle ne protégerait pas, de sa seule humanité, l'être dangereux qui a provoqué mon courroux.

— Quels regards tu me lances, Timour! On dirait qu'ils vont chercher en moi mon arrière-pensée, qui, heureusement pour mon repos, ne s'y cacha jamais.

— Au reste, Bouton de Rose s'alarmerait vainement sur la destinée de son Apollon; n'a-t-elle pas prévenu les effets terribles de mon ressentiment?

— Qui? moi, Sultan!

— Ne lui as-tu pas fait transmettre le breuvage de l'immortalité?

— Ah! barbare, je le vois, tu as empoisonné Almoadan!—

En ce moment, la portière du pavillon s'ouvre, et le premier Eunuque, entraînant

Timour à l'embrasure d'une fenêtre, lui annonce à demi-voix l'arrivée d'Octar, et lui fait le récit rapide des événemens qui avaient amené la fin tragique du Soudan d'Égypte. Le Sultan l'écoute dans le silence d'une joie féroce qu'il s'efforce en vain de dissimuler. Le discours de l'Eunuque terminé, il lui ordonne d'introduire Octar; celui-ci arrive, et présente la tête sanglante d'Almoadan qu'il tenait par les tresses de sa longue chevelure. Jette-la, dit Timour, aux pieds de Bouton de Rose, c'est à elle de voir si elle ressemble à la tête de son tableau.

La jeune Sultane, qui, pendant l'entretien animé de l'Eunuque, avait eu le temps de préparer son ame à cet abominable spectacle, se contenta de détourner les yeux; et composant son visage : Seigneur, dit-elle, ce ne sont pas là les dons que je devais tenir de votre tendresse; si le Soudan d'Égypte vous a offensé, sa mort cruelle vous venge assez. Ne prolongez pas votre haine au-delà de la tombe, et que cette tête sanglante apportée par Octar aille rejoindre le corps de l'infortuné Almoadan dans la dernière demeure de ses ancêtres.

Timour s'attendait peu à une réponse aussi modérée de la part de la beauté touchante dont il venait d'éprouver le courage; et il en conclut

sans peine qu'elle ne lui avait point donné un rival heureux dans Almoadan. Rougissant alors des terribles résultats de sa jalousie, il ordonne à l'Eunuque de couvrir d'un voile la tête du Soudan, et s'approche avec calme de Bouton de Rose, qui avait toujours les yeux fixés sur son tableau. Cette tête d'Apollon, dit-il, rappellera toujours à ce que j'aime des souvenirs sinistres, qu'il est de notre intérêt commun d'oublier à jamais. Si j'ai quelque pouvoir sur l'esprit de l'Enchanteresse à qui je veux unir ma destinée, elle lui substituera une tête peu faite pour alarmer ma tendresse, une tête dont le modèle moins puisé dans le beau idéal laissera reposer, sur la vérité de ses détails, des regards dont rien ne trouble l'innocence. Bouton de Rose m'entend : je n'exige point de sa bouche un aveu dont la pudeur s'intimide. Mais qu'elle prenne le pinceau, et la tête qu'elle fera respirer sur cette toile, désignera l'objet qu'elle veut rendre heureux.

Cependant le violent effort que la Sultane avait fait sur elle-même, pour ne point laisser apercevoir son indignation à l'aspect de l'effroyable trophée d'Octar, avait influé sur la délicatesse de ses organes : son front avait pâli, ses yeux étaient devenus ternes, et l'incarnat

de ses joues s'était décoloré. Au moment où le Sultan lui proposa indirectement de substituer sa tête à celle de l'objet chéri qu'elle n'osait avouer, elle perdit tout-à-fait connaissance, et tomba au pied de son chevalet, sur la partie du tapis qui portait les traces sanglantes de la dépouille d'Almoadan.

Timour, plus ému que jamais, se précipite dans ses bras, écarte son voile; et, oubliant qu'il n'était pas seul dans le pavillon, tente, pour rendre plus libre la respiration de Bouton de Rose, de détacher les rubans qui captivent son sein, de ce sein façonné pour l'amour, qu'aucun homme n'avait encore profané de ses regards. Déjà une des tresses était dénouée; déjà un cou d'albâtre, offert à la lumière, faisait pressentir les charmes d'un ordre supérieur qui allaient le suivre, lorsqu'Octar s'avançant ivre de désirs : Arrête, Timour, s'écrie-t-il, tu m'as promis deux gages de ta reconnaissance, si je t'apportais la tête d'Almoadan, la liberté de ma sœur, et une beauté à mon choix parmi les Sultanes de ton sérail. Ma sœur n'est plus; mais le reste de notre traité n'en a que plus de force. Je te somme de ta parole : j'ai assez vu l'objet enchanteur que tu as eu l'imprudence de dévoiler. Mon choix est fixé désormais; et,

si cette foi sacrée qu'un Arabe ne viola jamais, conserve quelque empire dans Masiath, je n'aurai point délivré en vain l'Égypte de son tyran, et Bouton de Rose est à moi.

CHAPITRE XXIII.

Visite d'Orondate à l'Académie de la Babylone d'Egypte. Séance mémorable du Phtha-Cneph. Statuts d'une Académie cosmopolite.

Les Historiens Arabes sont de grands despotes en littérature. En vain leur représente-t-on qu'il y a un art de faire un livre, comme de bâtir une maison, ou d'organiser une République. Du haut de leur puissance d'opinion, ils sourient avec dédain sur votre critique, et n'y répondent que par cette sentence : *J'écris, lisez : car tel est mon bon plaisir.*

Il y aurait un bon moyen d'abattre un peu les fumées de cet orgueil; ce serait de ne pas lire des ouvrages tracés ainsi, d'après les formules arbitraires d'un arrêt de Conseil d'État, ou d'un diplome de Chancellerie. Mais com-

ment se défendre ici d'un petit intérêt de curiosité? Notre auteur vient de mettre Bouton de Rose dans un danger qui menace son honneur, et peut-être sa vie. Quelques chapitres auparavant, il a placé Ariel dans une position non moins critique; il a voulu que l'être le mieux organisé de la nature restât sans désirs devant une amante à demi-nue, ou qu'il devînt infidèle. Tel est le charme qui accompagne Ariel et Bouton de Rose, qu'on ne les rencontre jamais sur une route, sans avoir envie d'achever avec eux leur voyage. Laissons-nous donc encore guider par le fantasque Arabe, dont l'imagination se joue de la nôtre; et dans l'espérance de retrouver dans quelque Caravanserai l'Ange de l'Orient et la Sultane du tableau, allons, s'il est nécessaire, nous ennuyer quelques heures à l'Académie.

Cependant, malgré l'indulgence du lecteur, il lui faut un fil pour se guider dans le labyrinthe de faits qui constituent l'Histoire de Tige de Myrte et de Bouton de Rose; et ce fil est la connaissance du rapport qui peut exister entre la Propagande de Timour, chargée d'assassiner les Rois, et une société littéraire destinée à éclairer les hommes. Ici, mon Arabe a une complaisance qui semble contraster avec

son orgueil, et je me félicite d'être son interprète.

On se rappelle sans doute que, dans le voyage qu'Orondate fit avec Ariel dans l'enceinte circulaire des rochers, pour éclaircir un problème sur l'origine de l'Ange du Liban, il rencontra dans la grotte une espèce d'obélisque de la forme de l'Aiguille de Cléopâtre, entièrement chargé d'hiéroglyques, et qu'il en traça le dessin avec la fidélité la plus scrupuleuse, pour arriver quelque jour à leur intelligence. Le Sage primitif, tout versé qu'il était dans les caractères des premiers monumens du globe, ne put jamais déchiffrer ceux de l'obélisque; et, comme avec le talent de l'homme supérieur il en avait la modestie, il se proposa d'aller consulter, dans Babylone, un de ses anciens disciples, qui était alors président de l'Académie.

Vers la même époque, Adine avait été chargée d'interpréter la réponse énigmatique de Bouton de Rose à Ariel, et n'avait pas été plus heureuse qu'Orondate, ce qui ne laissait pas que de lui donner quelque chagrin; car, quand la beauté cherche à plaire à l'objet dont elle est éprise, elle ne veut pas, lors-

qu'elle tient sa destinée dans ses mains, paraître manquer d'intelligence.

Dans cet état de choses, Orondate et Adine mirent leurs intérêts en commun; et le premier, profitant de la liberté que lui laissait le voyage de Tige de Myrte et de Kondemir dans le camp de Louis IX, monta sur un dromadaire qui avait la légèreté de l'éclair, et se rendit dans la capitale de l'Empire d'Almoadan.

Cette capitale était Masr, située sur la rive orientale du Nil, et répondant, par l'emplacement, à l'antique Babylone d'Egypte, qui avait jeté quelque éclat sous les Ptolémées. Masr n'était que le nom populaire; tout ce qui avait recueilli les derniers rayons de lumière, dans l'Egypte dégénérée, lui conservait le nom de Babylone; et ce nom, qui rappelait de grands souvenirs, se soutint encore l'an 358 de l'Hégire (959 de l'ère de l'Europe moderne), lorsque Kaïrah fut fondé sur une partie de ses ruines; ce Kaïrah, dont notre grammaire désorganisatrice a fait le Grand-Caire. Au reste, que nous importent et Masr, et Kaïrah, et le Grand-Caire, quand il s'agit d'une séance d'Académie, qui ne peut s'ouvrir que dans une ville, foyer de lumières, telle que Babylone, Athènes, Rome ou Bénarès?

La salle de la première des sociétés littéraires de l'Egypte venait de s'ouvrir, quand le Sage primitif s'y présenta; il ne s'y trouvait encore qu'un petit Egyptien, très-obscur dans le monde littéraire, mais très-connu dans le monde politique, qui s'était glissé parmi les hommes de génie en les protégeant; c'était ce qu'on appelait dans le langage franc du peuple, un *Grand inutile*, ou, si l'on veut, un *Honoraire;* il faisait beaucoup de bruit dans la salle, quoiqu'il fût tout seul, et il semblait se plaindre aux fauteuils, qu'il plaçait et déplaçait sans motif, de ce que le peu d'exactitude des membres lui faisait perdre le temps de représenter.

A la vue d'Orondate, le petit Egyptien devient plus calme; il monte sur un tabouret pour relever sa mince stature, et là il attend, du haut de sa grandeur d'emprunt, que l'étranger lui adresse sa prière. Ce bizarre tableau amena un moment de silence, pendant lequel l'Honoraire toisa le Vieillard, et le Vieillard jugea l'Honoraire; ensuite il s'établit entre eux ce petit entretien.

— C'est ici que se tiennent les séances de l'Académie?

—Vieillard, tu te trompes : il n'y a point d'Académie.

—Jeune homme, je ne te comprends pas; cette métropole de l'Egypte n'est-elle pas bâtie sur les ruines d'une seconde Babylone, qui hérita de la philosophie et des arts de la Babylone des Belus et des Sémiramis?

— Les Savans, qui viennent dîner à mon hôtel, me l'ont dit quelquefois.

—La Société littéraire, qui s'y établit dans l'origine, n'a-t-elle pas communiqué, par le contact des lumières, avec les Académies d'Athènes, de Bénarès et de Samarcande?

—Je crois que les Mémoires qui constatent cette correspondance sont dans ma bibliothèque.

— Les ouvrages des hommes de génie Egyptiens, qui ont été les rivaux des prêtres de l'antique Memphis, des Sages de Bénarès, et des grands-hommes du siècle d'Alexandre, ne sont-ils pas dans toutes les bouches? les noms de leurs auteurs, associés à la gloire de la Patrie, n'en partagent-ils pas l'immortalité?

—J'entends ceux de mes collègues, qui lisent pour moi, me le répéter sans cesse.

—Ainsi tu as pour collègues des Académiciens, et il n'y a point d'Académie?

—On dirait, Vieillard, que le monde que tu habites est étranger pour toi : quoi! tu ne sais pas que le Soudan a confié la surintendance des lumières à une douzaine d'Emirs de Mammelucs ; que ces Emirs, les plus libres des Africains, ont voulu faire partager aux gens de lettres leur indépendance, et que le premier acte de leur pouvoir tutélaire a été l'anéantissement de l'Académie?

—Pardon; mais je ne croyais pas que le résultat d'un pouvoir tutélaire fût l'anéantissement.

— Oh! nous n'avons anéanti que le nom ; nous avons conservé la chose.

—Fort bien, si ce nom a quelque chose en soi d'essentiellement opposé à l'ordre social ; car, s'il ne répugne pas plus à la morale qu'à la grammaire, malgré les édits de vos Emirs Mammelucs, en lisant les écrits immortels des Académiciens, on se rappellera toujours l'Académie.

—Vieillard, je te l'ai dit, c'est un délit de prononcer ici le nom d'Académie.

—Je respecte les lois du pays qui me protège, même quand ma philanthropie en désirerait la révision ; ainsi je ne prononcerai plus un nom qui offense vos Emirs : mais puis-je

savoir comment on désigne la Société littéraire de l'Egypte, dont je viens avec confiance consulter les lumières ?

—Son nom est gravé en lettres d'or sur le vestibule de la salle, où elle tient ses séances.

— L'âge a affaibli ma vue, et j'avais pris, en entrant, cette inscription pour un hiéroglyphe.

—On appelle la Société illustre qui va s'assembler ici, le PHTHA-CNEPH.

—Le Phtha-Cneph! voilà un mot qui a bien peu d'harmonie; il semble aussi difficile à prononcer, que peu favorable à entrer dans les élémens d'une langue universelle.

— C'est la faute des esprits vulgaires, qui n'ont pas le courage d'innover, qui préfèrent les plaisirs de l'oreille à ceux de l'entendement, qui invoquent le goût, quand il ne s'agit que de donner à l'opinion publique de l'énergie.

—Je m'apprivoiserai peut-être avec le Phtha-Cneph, quand il aura étendu la carrière de l'esprit humain, quand il aura la renommée du corps dont il s'est approprié les dépouilles.

—Le nom même qui te blesse en est le gage; car le *Cneph*, dans notre langue primitive, désigne le dieu du bien, et le *Phtha*, le génie de la lumière.

—Je conçois qu'éclairer et faire le bien doivent être la devise des gens de lettres; mais enfin les paisibles Philosophes de l'Athènes de Périclès, qui se rassemblaient dans les jardins d'Académus, faisaient aussi quelque bien aux hommes, soit par l'exemple de leur vie, soit par les lumières, dont leurs ouvrages semblaient le foyer : je ne vois donc pas pourquoi on a substitué, au nom sonore et sans faste, dont leurs disciples s'honorent depuis plus de quinze siècles, une dénomination un peu barbare, qui ne saurait être adoptée que dans les fanges du Delta ou dans les sables de la Thébaïde.

—Vieillard, je veux bien te dire à l'oreille le vrai motif qui a donné à l'Egypte un Phtha-Cneph; c'est que la Société littéraire, qu'il a remplacée, n'était pas assez libre aux yeux des Emirs qui nous gouvernent.

—Quoi! les jardins d'Académus ne favorisaient pas assez la liberté publique; ces jardins qui naquirent, quand la démocratie de Solon se trouva consolidée par les victoires de Platée, de Marathon et des Thermopyles; où Platon apprenait à démasquer la tyrannie de Denys de Syracuse; où Démosthène foudroyait avec sa brûlante éloquence Philippe de Macédoine;

où Phocion, après avoir défendu soixante ans l'indépendance de sa Patrie avec son épée, la protégeait encore contre des lois de sang en buvant la ciguë de Socrate?

— Toutes ces anecdotes sont peu présentes à ma mémoire; un homme tel que moi fait des édits et non des livres; mais ce qui me semble bien démontré, c'est que les Sociétés littéraires, nées de tes jardins d'Académus, avaient depuis long-temps des formes serviles, qui ne pouvaient être adoptées par nos Emirs, puisqu'elles avaient été sanctionnées par des Pharaons.

—Des formes serviles doivent être détruites par-tout, parce qu'elles compromettent la dignité de l'homme; mais ces formes, repoussées en tout temps par les vrais successeurs des Démosthène et des Phocion, n'ont rien de commun avec les jardins d'Académus, berceau de la république éternelle des lettres; d'ailleurs, la vraie liberté, celle qui marche entre la morale et les lois, cherche moins à anéantir des noms flétris qu'à leur rendre leur premier éclat; elle ne proscrit pas le nom d'homme, parce que Cambyse et Néron l'ont porté, mais elle lui imprime un tel sceau de grandeur, qu'il puisse être regardé comme le premier des

titres par un Aristide, un Codrus et un Marc-Aurèle.

Pendant cette discussion, les membres du Phtha-Cneph se rassemblaient. Le Président, à la vue d'Orondate, jette un cri de surprise, le nomme à ses collègues, et court se précipiter dans ses bras. A ce nom du Sage par excellence, nom qui rappelait l'union si rare du génie et de la vertu, les membres lettrés de l'assemblée font un cercle autour du Vieillard, et le conjurent de rectifier, dans sa sagesse, les Statuts qu'ils viennent de recevoir des Emirs. Le Président profite de ce moment d'enthousiasme, et propose à Orondate de tenir la séance à sa place : les Honoraires murmurent, et demandent si cet étranger est du parti des Emirs qui ont imaginé le Phtha-Cneph ; mais les gens de lettres ayant répondu unanimement qu'il était du parti des lumières et de la vérité, les murmures sont étouffés par les applaudissemens, et le Sage est porté en triomphe au fauteuil.

Orondate commença par faire connaître l'objet de sa visite ; il déposa sur le bureau la lettre de Bouton de Rose, ainsi que le dessin fidèlement tracé du petit obélisque chargé d'hiéroglyphes, et pria les hommes les plus

versés dans les antiquités égyptiennes de fixer à cet égard ses incertitudes.

Le hasard avait placé auprès du Sage un Eunuque du Soudan de Damas, qui avait écrit un traité sur l'amour. Comme il avait passé une partie de sa vie dans le sérail de son Souverain, il connaissait toutes les ruses des favorites, pour assurer le succès de leurs secrètes correspondances. En parcourant le billet en vers de la Sultane de Masiath, il devina sans peine le sens de l'énigme : alors il se contenta de plier mystérieurement le papier ; et, se courbant vers l'oreille du Vieillard : Orondate, dit-il, remets cette espèce d'oracle à la beauté à qui elle est adressée ; dis-lui d'en étudier le pli, et elle arrivera d'elle-même à son intelligence.

Les caractères mystérieux du dessin de l'obélisque donnèrent un peu plus d'embarras à interpréter : trois comités furent nommés successivement, dans la séance, pour en faire leur rapport, et les trois comités échouèrent. Le Phtha-Cneph allait donc décider souverainement que les hiéroglyphes étaient un jeu de l'imagination de l'artiste qui les avait tracés, lorsqu'un savant, dont les cheveux avaient blanchi dans les antiquités grecques, inspiré tout d'un coup comme par le génie de Socrate,

vole à la bibliothèque, y prend ce recueil de poésies fugitives qu'on connaît sous le nom d'*Anthologie de Méléagre ;* et, confrontant d'antiques épigrammes avec les hiéroglyphes de l'obélisque : Je crois, dit-il, être sur la voie de la découverte, mais c'est à Orondate seul à en juger : voici les poètes grecs recueillis par Méléagre ; je l'invite à y lire les Opuscules de Simmias.

Et dans le cas, ajouta le Varron de la Babylone d'Egypte, où le poète de l'Anthologie grecque laisserait encore quelques nuages autour du monument littéraire à déchiffrer, voici une petite Bible Copte qui mettra peut-être notre illustre interprète sur la voie. Une Bible ne semble guère faite pour servir de passe-port à l'Amour; mais nous sommes dans le pays des merveilles, et il n'est pas plus étonnant d'expliquer des hiéroglyphes avec le Pentateuque, que de voir un Sage, contemporain du Déluge, présider, trois mille ans après, dans notre Babylone, une séance d'Académie.

Il ne restait plus au Sage primitif qu'à répondre à la confiance du Phtha-Cneph, en lui donnant ses lumières sur le plan de son organisation ; il le fit avec un courage qui déplut

un moment, mais qu'on lui pardonna sans peine, à cause du ton modeste avec lequel il voila sa supériorité.

« En me plaçant, mes amis, à votre tête, » en me consultant sur les lois qui vous or- » ganisent, et dont je viens d'entendre la » lecture, vous n'avez pas voulu, sans doute, » rendre hommage à mon génie, mais seu- » lement à ma longue expérience.

» Je n'ai point, vous le savez, l'esprit dé- » sapprobateur. Les générations, à force de » se succéder devant moi, m'ont guéri d'une » haine pour les choses, qui ne pouvait se » concilier avec mon amour raisonné pour » les hommes. J'ai tant vu de vérités politi- » ques déchirer la terre, et de préjugés bril- » lans en faire le bonheur, que, depuis long- » temps renfermé dans les limites du doute, » je ne critique ni n'admire plus rien.

» Quelle que soit l'éloquence qu'on fasse » valoir, et les sophismes qu'on accumule, » pour me faire prendre une opinion pro- » noncée sur de nouvelles institutions, j'at- » tends avec calme les résultats de leur in- » fluence sur les mœurs publiques pour les » apprécier. Veut-on ne jamais errer sur les » grandes innovations introduites dans l'ordre

» social? qu'on juge de l'arbre par ses fruits.
» C'est un cèdre bon à cultiver, s'il protège
» contre la fureur des vents; c'est un mancenil-
» lier bon à abattre, si l'on s'empoisonne sous
» son ombrage.

» Votre Phtha-Cneph a été fondé au milieu
» des orages, lorsque le jeune Almoadan,
» tenant le gouvernail d'une main faible et
» inhabile, l'Egypte déchirée au dedans par ses
» Emirs, avait encore à lutter au dehors con-
» tre l'épidémie des Croisades. Cependant,
» quoique soumis à une législation de circons-
» tances, le code qui vous organise porte un
» grand caractère de justice et d'amour des
» lumières; il peut faire quelque bien à la
» société célèbre qui l'adopte, et sûrement il
» fait un grand honneur à l'intelligence des
» Emirs qui en ont fait une des bases de leur
» gouvernement.

» Il était beau, au milieu des ruines du corps
» politique, de songer à régénérer un corps
» littéraire que personne n'avait eu le droit
» de détruire.

» Il était grand d'y appeler l'homme de
» génie, de quelque bord qu'il eût combattu,
» parce que des opinions contradictoires,
» pourvu qu'elles soient toutes pacifiques,

» peuvent, par le jaillissement de lumières
» qui résulte de leur choc, amener également
» l'harmonie et le bonheur parmi les hommes.

» C'était surtout une belle conception, d'a-
» voir réuni sous la même organisation les
» branches divisées des connaissances humai-
» nes, afin de donner de l'unité à cette grande
» machine, afin de concentrer un foyer de
» lumières, qui perdait de son effet quand on
» en laissait diverger les rayons.

» Toutes ces institutions sont marquées au
» coin d'une haute sagesse; elles attesteront,
» sous un autre ordre de choses, si l'incons-
» tance des hommes l'amenait, le bon esprit
» de ceux qui les ont imaginées; elles ren-
» dront chers les auteurs du Phtha-Cneph aux
» philosophes même qui voudraient revivifier
» les jardins d'Académus.

» Maintenant, mes amis, puisque vous me
» commandez d'avoir une opinion sur les Sta-
» tuts d'une société littéraire qui voudrait aller
» par la liberté à la gloire, et faire servir sa
» gloire à maintenir la liberté, voici ce qu'ima-
» ginerait peut-être un esprit affranchi de tout
» préjugé, qui ne parlerait pas à ses contem-
» porains, mais aux hommes de tous les âges;

» qui ne songerait ni à fonder un Phtha-Cneph
» ni à le renverser.

» Je me représenterais cette société comme
» un centre de réunion entre tous les hommes
» éclairés, quel que soit le point du globe
» qu'ils habitent; comme la métropole de la
» République littéraire, qui, si elle est bien
» organisée, doit être une République uni-
» verselle.

» Je désirerais que cette métropole n'appar-
» tînt pas toujours exclusivement à la même
» nation; car la nature qui, comme le soleil,
» promène successivement ses bienfaits, ne
» fixe pas sur la même contrée ses âges régéné-
» rateurs. Elle n'intervertit pas l'ordre éternel
» pour l'apparition des hommes de génie, afin
» d'obéir à la vanité d'un peuple, ou au des-
» potisme d'un gouvernement.

» C'est l'avénement seul d'un siècle de lu-
» mières, qui semble devoir déterminer la po-
» sition géographique de la capitale de l'em-
» pire littéraire. Il est évident que, dans les
» temps primitifs, où les Assyriens étonnaient
» l'Asie par les monumens qu'ils élevaient, par
» les conquêtes que leurs astronomes faisaient
» dans le firmament, cette capitale devait être
» la première Babylone. Les Brames, les plus

» pacifiques des philosophes, la transférèrent » ensuite à Bénarès, Périclès à Athènes, Au- » guste à Rome, et quelques Ptolémées à » Alexandrie. Vos Emirs aujourd'hui la fixent » dans la Babylone du Nil, mais elle ne s'y » maintiendra qu'autant que le reste du monde » littéraire, restant frappé de stérilité, le sol » de l'Égypte continuera à être fertile en grands » hommes.

» De ce que la grande association des gens » de lettres doit embrasser toutes les contrées, » où le génie semble indigène, il en résulte » que le nom qui la désigne doit être harmo- » nieux, pour entrer sans peine dans toutes » les langues, pour ne point heurter le goût » des peuples en se faisant naturaliser dans » leur grammaire.

» Une conséquence bien plus importante » encore, c'est que de vaines rivalités natio- » nales ne fassent pas exclure des étrangers, » dont un peuple dominateur mettrait seul le » génie en problème. Térence, quoique l'ami » des Scipion, devait être de l'Académie de » Carthage. Longin, tout sujet qu'il était de » Zénobie, devait siéger dans le Portique de » Rome, avec les émules des Virgile, des » Tacite et des Marc-Aurèle.

» C'est surtout en temps de guerre, que les » adoptions littéraires sembleraient devoir se » multiplier. Car, si la politique divise les » hommes, c'est à la raison et aux lumières à » les rapprocher. Une Société d'hommes de » lettres n'étant, par ses principes, en guerre » avec personne, doit être considérée comme » ces vaisseaux à pavillon neutre, qui voguent » sur toutes les mers, exerçant partout leur » bienveillance, et l'éprouvant à leur tour; » j'ajouterais même qu'au milieu des discordes » sanglantes qui déchirent les Empires, les » correspondances des Membres de la grande » Académie devraient être protégées plus que » jamais, parce qu'elles prépareraient les voies » à la paix, sans compromettre ni la condes- » cendance des vaincus, ni la vanité des vain- » queurs.

» Ces bases, une fois jetées, les statuts se » présentent d'eux-mêmes; ils seront bons, dès » qu'ils ne contrarieront point le grand prin- » cipe, que la grande Académie n'appartient » point à telle ou telle patrie, mais à la réunion » de toutes les patries, c'est-à-dire au genre » humain.

» Quand les Elémens de cette grande Ins- » titution sociale auront été rédigés, et que,

» par une correspondance suivie avec toutes » les nations éclairées du globe, on connaîtra » quels sont les hommes sur lesquels l'opinion » publique se prononce, le peuple dominateur, » qui mérite d'avoir dans son sein la Métro- » pole Littéraire, songera à fonder ses Co- » lonies.

» Et quand toutes ces Colonies, ayant adopté » le même plan primordial et la même série » de travaux, commenceront à marcher, elles » donneront leur suffrage pour confirmer ou » changer le siége de la Métropole. »

Orondate en était à cette partie de son discours, quand un tumulte effrayant, occasionné par l'apparition subite d'une cohorte de Mammelucks, armés de lances et de cimeterres, vint glacer tous les esprits, et condamner l'Orateur au silence.

L'Emir Bondocdar était à la tête de la cohorte. Ce Bondocdar, simple soldat de fortune, mais qui, à force de talent, devint, dans la suite, Souverain de l'Égypte, avait trempé avec Octar, son ami, dans la conjuration contre Almoadan; et tout le monde le savait, excepté Orondate. Pendant que les soldats entouraient les siéges du Phtha-Cneph, cet Emir se fit apporter un fauteuil élevé, et se plaça en face

du Président : ce mouvement en amena un autre. Tous les Honoraires, c'est-à-dire, les Membres non lettrés, qui ne tenaient pas leur adoption de leur génie, mais de la protection du Gouvernement, allèrent former un groupe auprès de Bondocdar. Pour les gens de lettres, ils coururent se ranger auprès d'Orondate; et, comme les deux divisions étaient fortement prononcées, la salle présentait les apparences de deux Académies.

Bondocdar parla le premier : Vous voyez, dit-il, autour de moi, les libérateurs de l'Égypte : Almoadan a rompu le pacte social, et il a vécu.

Un léger murmure d'applaudissemens se fait entendre au sein des Honoraires : le silence d'une indignation concentrée se fait remarquer parmi les gens de lettres.

Octar et moi, ajoute l'Emir, nous tenions nos pleins pouvoirs du fléau éternel des tyrans de l'Asie, du Sultan de la Montagne; il a prononcé la sentence, et nous l'avons exécutée.

Les Honoraires rapprochent leurs siéges du fauteuil de l'orateur qui les préside : les gens de lettres voudraient n'avoir ni siéges ni président.

Mais, continue le représentant des Mamme-

lucks, cette capitale est en feu. On nous demande compte du sang que l'amour du bien public nous a fait répandre, et je viens demander au corps le plus éclairé de l'Empire un manifeste qui renferme mon apologie.

Les gens de lettres restent les yeux fixés vers la terre; les Honoraires, la tête haute et assiégeant l'orateur de leurs regards, semblent solliciter la faveur d'écrire le manifeste.

Cependant Bondocdar, qui avait plus besoin d'être justifié par le talent que par le zèle, s'adresse à Orondate, et l'interpelle avec autorité de lui donner une réponse. Celui-ci, qui la lit dans le majestueux silence des hommes vénérables qui l'environnent, ne se refuse pas à être leur interprète.

« Emir, dit-il, l'honneur que tu fais au Phtha-» Cneph semble l'écraser. Il ne s'attendait pas » à voir ce cortège de soldats au milieu du » paisible sanctuaire de lumières; il doutait » s'il y avait une langue commune entre le » conquérant qui frappe et le philosophe qui » médite, entre l'homme fort de son audace » qui renverse les trônes et l'homme fort de sa » vertueuse obscurité, qui dénonce ces révo-» lutions sanglantes à l'histoire.

» Dans une circonstance à peu près pareille,

» un Soudan de Rome, nommé *Néron*, pro-
» posa autrefois à un Sage, nommé *Sénèque*,
» digne d'être de toutes les Académies, de
» faire l'apologie d'un meurtre qui révoltait la
» nature et les lois. Le Sage obéit, et la pos-
» térité, après tant de siècles, lui reproche
» encore d'avoir attendu d'autres désastres,
» pour apprendre à mourir.

» Crois-moi, Emir, il est des événemens dans
» la politique, sur lesquels il ne faut consulter
» d'abord que son audace, et dont il ne faut
» chercher ensuite l'apologie que dans sa vic-
» toire.

» Ou ton meurtre, effet de la réaction de la
» plus atroce des tyrannies, a rendu l'Égypte
» à la morale et au bonheur, et alors il n'a
» pas besoin d'apologie; ou il n'est que l'effet
» d'une conjuration, qui tend à substituer un
» despotisme à un autre, et alors toute apolo-
» gie du Phtha-Cneph ne servira qu'à prouver
» que tu as trouvé dans son sein des complices.

» Emir, j'ai quelquefois donné de bons con-
» seils aux Rois de l'Asie. Le Sultan de la Mon-
» tagne lui-même, en me confiant pendant
» trois ans le soin de sa destinée, n'a pas à me
» reprocher de l'avoir placé entre ses passions
» et sa gloire; je te le dirai donc avec fran-

» chise : les révolutions ne se justifient point
» par les causes, mais par les résultats. As-tu
» à te reprocher un grand délit? ne nous con-
» sulte pas pour en faire un acte de vertu, car
» les élémens de la morale sont inaltérables;
» mais cherche avec nous le mode de le ré-
» parer : rends l'Égypte heureuse, et le meurtre
» d'Almoadan sera oublié. »

Bondocdar, tout féroce qu'on le représentait, avait de ces élans de grandeur d'ame, que donnent de temps en temps les mœurs simples et l'éducation agreste de la nature. La vieillesse vénérable d'Orondate, la vérité qui sortait de sa bouche avec quelque ménagement, mais sans perdre de son austérité, le suffrage des gens de lettres, tout, jusqu'au murmure bassement adulateur des Honoraires, l'éclaira sur l'indiscrétion de sa demande; il descendit de son siége, alla embrasser le Vieillard, et dit en sortant aux Mammelucks : Mes amis, c'était avant la révolution que ce Sage devait être consulté. Quoi qu'il en soit, elle est faite; tâchons de la rendre utile, moi, en faisant aimer dans l'intérieur le nouveau Gouvernement; vous, en le faisant respecter au dehors par l'anéantissement de la Croisade. Si mes lois protègent l'Égypte, si vos victoires l'honorent,

nous n'avons pas besoin d'apologie, et le règne d'Almoadan ne sera point regretté.

Bondocdar et les Mammelucks étaient sortis depuis long-temps, et un silence d'étonnement régnait encore dans le Phtha-Cneph; Orondate en avait profité pour se recueillir. Ensuite, quand il vit tout le monde disposé à l'entendre, il proposa de leur faire part de l'esprit dans lequel les statuts seraient dressés, si on le faisait Législateur de son Académie universelle.

DES STATUTS DE L'ACADÉMIE COSMOPOLITE.

Ier.

L'Académie Cosmopolite appartient, non à un peuple dominateur, mais au genre humain.

II.

Elle est destinée à propager les arts, les sciences et les lumières; à donner des points de contact entre la religion primordiale et les cultes émanés des hommes, surtout à conserver dans toute son intégrité la morale, sans laquelle il n'y a point de gouvernement.

III.

La Métropole de cette Académie sera celle qui procure un siècle de lumières. Il y aura

tous les cent ans des États-Généraux Littéraires, qui statueront s'il faut conserver ou changer cette Métropole.

IV.

Cette Métropole aura le droit de fonder des Colonies, partout où l'exigera le progrès des connaissances et la perfectibilité de l'entendement humain.

V.

Les Colonies seront autorisées à nommer des Correspondans isolés dans l'etendue de leur ressort, pourvu que leurs élections obtiennent l'agrément de la Métropole.

VI.

Les premiers fondemens de la grande Académie, ainsi jetés, on fera concourir, mais volontairement, les Membres qui la constituent, à la composition d'un ouvrage élémentaire, qui, en conciliant avec le régulateur de la morale toutes les politiques variées des peuples, serve à établir une langue commune entre la Société Cosmopolite et les Gouvernemens.

VII.

Ce livre élémentaire, qui doit être regardé comme la Constitution de l'Académie, sera

présenté à la sanction de toutes les Puissances, pour constater à la fois ses droits et ses devoirs.

VIII.

Quelles que soient les opinions qu'on tient de l'expérience des siècles et des lumières, chaque Membre, dans tout ce qui ne blessera point la morale universelle, adoptera en public le culte de la patrie qui l'a vu naître, obéira à la Constitution qui le protège, et servira le Souverain que sa Nation lui a donné.

IX.

Les droits de l'Académie sont, d'être en paix avec tous les peuples dont la politique consacre les guerres, de voir ses Membres parcourir les continens et les mers du globe, sans autre sauve-garde que le diplome de leur élection, et de diriger, avec toute la liberté du courage et de la vertu, l'opinion publique, vers tout ce qui tend, soit à agrandir le dépôt précieux des connaissances, soit à mettre l'homme en paix avec lui-même, avec l'ordonnateur des mondes et avec le genre humain.

X.

Le nombre des Membres de l'Académie n'est point fixé; il dépend de l'impulsion donnée

au génie par les siècles de lumières. Il est des époques, telles que l'intervalle qui s'écoula entre le règne républicain de Périclès et le passage des Métropoles Grecques, sous la tyrannie romaine où la Société Littéraire pouvait compter à la fois quatre-vingts hommes célèbres dans son sein; il en est d'autres, telles que les temps de barbarie qui se sont étendus depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avénement d'Aaron-Raschild et de Charlemagne, où, à peine dix hommes à grands talens auraient pu la constituer. En général, il me semble que jamais la nature, qui tend vers son dépérissement, ne sera désormais assez riche pour créer à la fois, sur la surface du globe, cent hommes dignes par leurs lumières d'occuper le burin de l'Histoire. Ainsi, l'on peut statuer que le nombre des Académiciens ne s'élèvera jamais à plus de cent; et que, quand la marche rétrograde vers l'antique barbarie, les réduira au-dessous de dix, il n'y aura plus d'Académie.

XI.

Le principe qui empêche de déterminer le nombre des Membres de la grande Académie Cosmopolite, s'oppose aussi à la division cons-

tante et déterminée des parties qui la constituent, et que j'appelle les petites Académies. Car il n'est pas donné à un Législateur de maintenir toujours la nature dans les mêmes proportions, quand sa mobilité la porte, tantôt à s'étendre, tantôt à se circonscrire. Il est des temps, comme le siècle des premiers Césars, où la Poésie, l'Éloquence et l'Histoire conduisant à tout, la moitié de l'Académie Cosmopolite devait être concentrée dans l'Académie secondaire des Belles-Lettres; je conçois d'autres époques, comme celles de l'invasion des Barbares et des Croisades, où des opinions désastreuses se propageant, grâce à l'empire de la force, sur la plus grande partie du globe, il faudrait effacer de la grande Académie la division de la morale.

XII.

En admettant toutes ces Académies partielles, qui servent à classer les connaissances humaines et à donner plus de profondeur aux travaux des Membres qui les composent, je désirerais qu'on n'y fît pas entrer des divisions arbitraires et faiblement prononcées. Par exemple, je serais tenté de rejeter celle de votre Phtha-Cneph,

qui s'intitule l'*Analyse des pierres qui entrent dans la composition des Pyramides* (*a*).

XIII.

Les grandes divisions sont annoncées par l'arbre généalogique des sciences, et par le besoin d'améliorer l'espèce humaine : me pardonnera-t-on, en les classant, d'admettre le fameux nombre septénaire de Pythagore ?

L'Académie de Morale, qui embrasserait toutes les Théologies philosophiques ou populaires du globe et toutes ses Religions ;

L'Académie de l'Histoire avec ses deux branches collatérales de la Géographie et de la Chronologie ;

L'Académie des Sciences sociales qui renfermerait la Politique, la Législation, l'Éco-

(*a*) Des critiques qui connaissent tout, excepté le livre qu'ils analysent, ont dit, lors de la première apparition de Tige de Myrte et de Bouton de Rose en France, que cette *analyse des pierres* désignait nécessairement une section d'une de nos Académies révolutionnaires qui avait pour titre : *Analyse des sensations et des idées;* mais de quel Arabe tient-on cette anecdote ? et si un Arabe du Grand-Désert l'a donnée en secret à quelque Iman de la Mecque, pourquoi en fait-on, dans la Babylone française, le secret de la comédie ?

nomie rurale, le Commerce et les Manufactures ;

L'Académie des Sciences exactes, consacrée aux Mathématiques, à la théorie des Arts mécaniques et à l'Astronomie ;

L'Académie de Physique, dont dépendraient l'Histoire naturelle, la Botanique, la Minéralogie, la Chimie et la Médecine ;

L'Académie des Belles-Lettres qui embrasse la Grammaire, les Langues, la Poésie, l'Art Oratoire et les Antiquités ;

Enfin, l'Académie des Arts qui a la Peinture, la Sculpture, l'Architecture et la Musique dans sa dépendance.

XIV.

Les sept Académies, émanées de la grande, ne sont pas essentiellement toutes en exercice. Il y a des temps où le défaut de sujets, propres à remplir les places, peut en paralyser une ou plusieurs. Alors la Métropole annonce que telle Académie est vacante; ce qui est une invitation aux gens de lettres, nés avec quelque génie, de se créer les talens destinés à la revivifier.

XV.

Une Académie, dérivée de la grande, ne

saurait être composée de plus de vingt Membres, ni se trouver réduite à moins de cinq. Dans le dernier cas, la Société étant dissoute, les gens de lettres qui lui survivraient, seraient incorporés, en qualité de *surnuméraires*, dans l'Académie la plus correspondante à la nature de leurs travaux.

XVI.

Tout homme de lettres, qui a du génie et qui l'a manifesté par un ouvrage, a droit à l'Académie Cosmopolite, quel que soit le pays qu'il habite, le culte qu'il adopte, et le gouvernement qui le protège : sa nomination ne demande de sa part aucune sorte de démarche. Si l'opinion publique s'est prononcée sur son talent, son ouvrage est examiné par celle des Académies qui est son juge le plus naturel; et, dans le cas de la réunion des suffrages, le nom de l'Auteur et le titre du livre, avec l'analyse du rapport, restent affichés trois mois sur une colonne. Au bout de ce temps, l'élection se consomme dans une réunion de toutes les Académies.

XVII.

On ne peut nommer un Académicien sur les espérances qu'il donne, ni sur son zèle à

protéger les arts, ni sur la faveur dont il jouit auprès des Gouvernemens; il lui faut, auprès de ses contemporains, un titre que la postérité confirme, et ce titre ne saurait être qu'un excellent ouvrage.

XVIII.

On n'exigera d'un Académicien d'autre résidence que celle que lui indiquera le désir de servir son pays et l'amour de la gloire : Platon était censé dans Athènes, quand il apprenait à régner à Denys de Syracuse; Xénophon, quand il exécutait la fameuse retraite des dix mille; Homère, le grand Homère, quand, pauvre et aveugle, il allait dans l'Asie mineure trafiquer, en échange d'alimens, de l'immortalité de son Iliade.

XIX.

C'est aux divers Souverains à récompenser, soit dans la métropole, soit dans les colonies, les hommes de lettres de la grande Académie qui ont payé leur tribut à la patrie par de bons ouvrages. Ces honoraires, appréciés à la fois par l'amour de l'ordre et par la grandeur d'ame, doivent se trouver dans un juste milieu entre le besoin qui flétrit et le luxe qui abuse; ils doivent

être appuyés sur des fonds inamovibles, et leur distribution annuelle ne cesser qu'à la mort du Titulaire. Sur la masse totale de ces honoraires, il sera prélevé une somme particulière pour les besoins extraordinaires de la vieillesse, pour l'achat des livres ou instrumens des arts à distribuer, et pour pensionner ceux des membres des colonies qui n'auraient aucune part aux bienfaits de leur Gouvernement.

XX.

Le titre d'Académicien ne se perd qu'à la mort du Titulaire. Si son personnel est vicieux, il reste en présence de la loi, qui a le pouvoir de le punir; son Corps même a le droit de l'inviter à disparaître de ses séances, jusqu'à ce que son délit soit réparé; mais là se borne la vindicte publique, soit de la part de l'Académie, soit de la part des Gouvernemens. On peut frapper l'homme, mais l'Académicien doit être respecté ; l'immortalité qui résulte d'un ouvrage de génie ne saurait s'anéantir. Sénèque n'en est pas moins Sénèque pour avoir fait l'apologie d'un parricide; Aristophane n'en est pas moins Aristophane pour avoir préparé par ses Nuées le supplice de Socrate.

Cette lecture des Statuts de l'Académie cosmopolite termina la séance du Phtha-Cneph : on se doute bien qu'elle fit naître un partage d'opinions; les gens de lettres, qu'une pareille institution ramenait à leur dignité primitive, applaudirent dans un silence majestueux, et avec le calme expressif du sentiment. Pour les Honoraires, qu'elle replongeait dans leur antique nullité, ils murmurèrent avec une indécence assez bruyante, pour être sur le point d'étouffer les applaudissemens; mais le courage tranquille du grand nombre ne céda point à l'audace de la minorité : il s'ensuivit donc une scission marquée. Les membres de la nomination des Emirs proposèrent de tenir désormais le Phtha-Cneph dans la salle à manger du palais de Bondocdar; et ceux du choix de l'opinion publique, de regarder la bibliothèque des anciens Pharaons comme le sanctuaire naturel de l'Académie.

CHAPITRE XXIV.

Séance Académique d'un autre Ordre à la Bibliothèque des Pharaons.

ORONDATE, un demi-siècle avant la fatale Croisade de Louis IX, avait revivifié dans la Babylone du Nil la Bibliothèque des Pharaons, que, lors du désastre de celle d'Alexandrie, sous le règne du calife Omar, la philosophie, exilée du sol de l'Egypte, avait été contrainte d'ensevelir dans les caisses des momies, ou dans les galeries souterraines des pyramides; il fut tenté de revoir cette basilique solitaire, que le Gouvernement n'avait consenti à faire rouvrir que depuis l'institution du Phtha-Cneph : les Académiciens, gens de lettres, de Babylone, se firent un devoir de l'y accompagner; et le long de la route, ils ne s'entretinrent que de l'invasion, à main armée, de Bondocdar, qui avait amené la scission des deux Académies.

Le monument de la Bibliothèque des Pharaons, isolé au centre d'une grande place, formé tout entier de blocs énormes de granit, et ne recevant de jour que par sa partie supérieure, se

trouvait, par sa situation, à l'abri des incendies, et avait échappé, par la difficulté d'entamer sa masse, soit au brigandage des Arabes, soit à la dévastation qui marche toujours à la suite de ces héros brillans, mais terribles, qu'on appelle des conquérans, et qui ne vont à la gloire que par des ruines.

Tous les manuscrits en papyrus Égyptien, toutes les dépouilles tirées des trois règnes de la Nature, tous les petits monumens de l'industrie grecque, qu'on avait pu recueillir sous la dynastie des Ptolémées, étaient rangés dans l'ordre scientifique qu'avait imaginé le Sage du Liban, et, grâce à l'insouciance des Mammelucks, n'avaient pas même été déplacés.

La Bibliothèque présentait la forme d'un ellipse. A un de ses foyers, on remarquait une espèce de tombeau construit de pierres diaphanes, qui permettaient de voir dans l'intérieur la momie, supérieurement conservée, d'Hermès, l'inventeur des arts en Egypte; l'autre était occupé par une petite chapelle hexagone, et soutenue par des colonnes de marbre rouge dans le goût de ce petit monument de la moderne Athènes, qu'on appelle la *Lanterne de Démosthène*. On voyait sur l'autel des cases en bois de cèdre, qui renfermaient

les oracles antiques des prêtres de Thèbes ou d'Héliopolis.

Non loin de la momie d'Hermès se trouvait un fauteuil de bois incorruptible, dont les quatre pieds se terminaient par des sphynx d'or chargés d'hiéroglyphes. L'ancien président du Phtha-Cneph le traîna, malgré sa masse, au centre de l'ellipse, força Orondate de s'y asseoir; ensuite les Académiens se partagèrent les coussins sacrés, répandus dans les interstices de la colonnade intérieure du monument, se rangèrent en demi-cercle autour de lui, et l'invitèrent à ouvrir une séance non moins mémorable que celle qui avait si mal commencé et si bien fini pour Bondocdar.

« Mes amis, dit le Sage primitif, je ne puis » remplir votre attente; vous n'êtes point en » nombre compétent : ce n'est point à votre » président temporaire à violer les lois qui » vous organisent. Je vais vous contrister ; » mais votre gloire m'est plus chère que vos » applaudissemens : daignez m'écouter un mo- » ment.

» Vos Honoraires ont manqué à la délica- » tesse, sans doute; mais, tant que j'aurai » quelque ascendant sur vous, vous ne vous » en séparerez pas; vous n'éleverez pas dans

» le temple paisible des Arts autel contre au-
» tel : vous n'abjurerez pas le Phtha-Cneph,
» qui vous a reçus dans son sein, pour ériger,
» contre lui et contre le Gouvernement, un
» simulacre d'Académie.

» Que vous importe d'être désignés sous
» un nom peu sonore, et dont vos oreilles
» s'offensent? En êtes-vous moins les succes-
» seurs légitimes de ces grands hommes de
» la Grèce antique, qui parlaient la plus har-
» monieuse des langues, et dont les Sociétés
» savantes se sont liées à la vôtre par l'inter-
» mède des gardiens de la Bibliothèque d'A-
» lexandrie ?

» Vous vous plaignez des divisions inexactes
» de votre Phtha-Cneph ; vous oubliez donc
» que vos fondateurs n'étaient pas des Péri-
» clès ou des Platon, mais de simples Emirs
» de Mammelucks. Un jour viendra que, con-
» tens de gouverner l'Egypte, ces Emirs lais-
» seront aux gens de lettres le soin de régir
» l'opinion : alors le Phtha-Cneph, mieux
» classé, parce qu'il l'aura été par lui-même,
» ne verra point quelques vices élémentaires
» de son institution contrarier son essor vers
» le bien public et vers l'immortalité.

» Vous semblez blessés de ce que vos Ho-

» noraires vous oppriment, ou, ce qui est bien
» plus odieux encore, vous protègent : pré-
» venez l'oppression, en vous tenant à une
» distance respectueuse de l'homme qui n'est
» que puissant, en ne recherchant sa société,
» ni ne la fuyant. Pour la protection, elle ne
» pèse sur l'homme de lettres que quand il a
» la faiblesse d'en sentir le besoin. Quelle que
» soit à cet égard la théorie du despotisme,
» le pouvoir, quand il marche adroitement à
» ses fins, peut se mettre un moment de ni-
» veau avec le génie; mais, à la longue, c'est
» toujours le génie qui protège le pouvoir.

» Je vais, mes amis, vous étonner encore
» plus : toute supérieure que peut paraître mon
» Académie cosmopolite à votre Phtha-Cneph,
» elle n'est point faite pour ces momens de
» troubles et d'orages, où l'Afrique et l'Eu-
» rope sont en feu ; où la religion du Christ
» défie, dans un combat à mort, le culte de
» Mahomet ; où les trônes se renversent, et
» menacent d'engloutir, dans leurs débris,
» les arts, le goût et la raison. Faibles ro-
» seaux de la philosophie et de la littérature,
» cachez-vous sous les cèdres des monarchies
» et des républiques, et ne les défiez pas : en
» ces temps de désastres, vous êtes moins

» nécessaires au monde par vos lumières que » par votre existence ; qu'il sache seulement » que vous respirez, et il ne désespérera pas » de l'amélioration des hommes.

» Si les Emirs qui ont imaginé le Phtha-» Cneph avaient eu la franchise de Solon, ils » auraient dit à l'Egypte ce que ce premier » des législateurs dit à Athènes : Je ne vous » ai pas donné des institutions essentiellement » bonnes, mais seulement celles que vous » pouviez supporter.

» Un jour viendra que la paix, sans laquelle » tout ordre social est suspendu, couvrira de » son ombre cette terre antique que le Nil a » engendrée et qu'il fertilise ; alors le nom du » Phtha-Cneph disparaîtra, aussi bien que les » vices de son organisation élémentaire qui le » déparent : on le refondra, ainsi que mon Aca-» démie cosmopolite, dans le creuset de la » raison, et il en résultera une Société littéraire, » qui ne fera rougir ni les membres qui la » composent, ni le public, ni le Gouverne-» ment. »

Un applaudissement long et prolongé, qui partait du cœur plutôt que des mains, annonça à Orondate que, du moment qu'on parle la langue de la vérité à des hommes organisés

pour l'entendre, tous les petits intérêts individuels s'anéantissent; les beaux génies de la Babylone du Nil sentirent s'effacer de leur mémoire l'offense de leurs Honoraires, et ne songèrent plus qu'à la gloire de l'Académie.

Ce beau mouvement n'échappa pas au Sage primitif, et il résolut d'en profiter pour le triomphe de sa philanthropie.

« Il ne suffit pas, mes amis, ajouta-t-il, de » ne pas plus vous sentir blessés des offenses de » vos Honoraires, que Théodose ne le fut des » pierres qu'on jetait à ses statues ; il faut » encore avoir le courage de les rappeler dans » votre sein. J'ai écrit à cet effet un billet, fait » pour parler au cœur magnanime de Bon- » docdar, et ma raison me dit que vous ne » me désavouerez pas.

» Une fois réunis dans cet édifice vénérable, » vous appellerez dans votre sein le Prince, » qui n'a pas cru descendre en vous priant » d'épouser sa gloire; vous lui demanderez » sa sanction pour vous régénérer vous-mêmes; » et, s'il y adhère, vous et lui vous acquerrez » un nouveau titre à l'immortalité.

» Les bases de cette régénération sont très- » simples; il faut partir, non de ce que furent » dans des temps heureux Périclès, Platon et

» Anaxagore, non de ce que vous serez un » jour, si votre Compagnie acquiert toute la » maturité que lui promettent son zèle et ses » lumières, mais de ce que vous êtes en ce » moment où, dans le silence de la morale, » l'épée seule protège ou anéantit toutes les » existences.

» Ne considérons ici ni le Phtha-Cneph, » ni mon Académie cosmopolite; la constitu- » tion littéraire de vos Emirs est, à quelques » égards, un défi fait à la raison humaine : » celle que j'ai voulu vous donner en est peut- » être l'exagération; il ne faut ni l'une ni » l'autre, si vous voulez être en paix avec » vous-mêmes et avec tout ce qui vous envi- » ronne.

» Et comme ce code, tout provisoire qu'il » est, doit, pour enchaîner des hommes li- » bres, former une espèce de religion, il ne » faut le tenir ni des Emirs ni de moi : sup- » posons-le descendu du ciel; et telle est, sans » doute, son origine, puisque le plan que je » vais soumettre à votre sagesse appartient, » dans son idée génératrice, au plus grand » des héros des temps modernes, à un Sou- » verain qui a gouverné, il y a quatre cent » cinquante ans, l'Europe, avec son génie

» encore plus qu'avec son épée, à l'invincible » Charlemagne.

» Vous connaissez tous cette belle lettre » d'Alcuin à ce grand homme, que l'histoire » nous a conservée, et où il est dit en propres » termes : *Il ne tiendra pas à vous et à moi* » *que nous ne fassions de la capitale de votre* » *Empire une seconde Athènes.* — L'Athènes » française, toute barbare qu'elle était dans son » germe, commença par l'institution tutélaire » des jardins d'Académus.

» Ce fut dans son propre palais que Charle- » magne établit sa belle réunion d'hommes de » lettres, de savans, et de philosophes; il avait » l'oreille trop sensible à l'harmonie, pour em- » prunter des langues barbares une dénomi- » nation aussi étrange que celle de Phtha- » Cneph; il tira de la source la plus pure et le » nom et la chose, et voulut que sa Société » littéraire s'appelât *une Académie.*

» Le premier membre de cette Académie » libre fut un Honoraire; et vous me pardon- » nerez sans doute cette observation, qui a » l'air de vous contrarier, quand vous saurez » quel était cet Honoraire : c'était Charlemagne.

» Charlemagne déposait son pouvoir, quand » il venait s'éclairer dans son Académie, et il

» y venait très-souvent. Il aspirait à descendre
» du trône de l'Europe, pour s'entretenir avec
» des Sages modestes dont il avait fait ses
» égaux. J'ai toujours conseillé aux Rois dignes
» de l'être de goûter cette espèce de jouis-
» sance.

» Comme les titres de *Souverain*, de *Ma-*
» *jesté* pouvaient effaroucher les Muses qu'il
» appelait à vivifier son Empire, il avait invité
» les membres de son Académie à prendre des
» noms analogues à leurs genres de connais-
» sances ; l'un s'appelait *Pindare ;* l'autre,
» *Homère ;* un troisième, *Euclide ;* pour lui,
» il s'était laissé donner le nom de *David*,
» non qu'il prétendît à devenir Prophète, un
» héros même ne l'est pas dans son pays, mais
» parce qu'il avait versifié des hymnes, et qu'il
» était Roi.

» Toutes les branches des connaissances
» humaines étaient cultivées dans l'Académie
» de Charlemagne, en particulier la gram-
» maire, les antiquités, la poésie, l'éloquence,
» les mathématiques et l'astronomie ; il n'ex-
» cluait aucun grand talent, car ayant tout
» créé dans son vaste Empire, son coup d'œil
» générateur devait tout embrasser.

» Tous ces faits se trouvent littéralement

» dans les Mémoires du temps, et surtout dans » les œuvres d'Alcuin et d'Eginhart, l'histo- » riographe de Charlemagne ; et il est probable » que si les fondateurs du Phtha-Cneph les » avaient soupçonnés, ils auraient eu le bon » esprit de fonder sur ses bases une Académie » qui aurait défié le temps, au lieu de bâtir, » sur le sable des révolutions, un édifice lit- » téraire qui, par son nom et l'amalgame de » ses matériaux, était frappé de mort avant » que de naître.

» Mais ce que personne ne sait, c'est que » Charlemagne réduisit lui-même en quelques » articles les Statuts de son Académie, qu'il » envoya au célèbre Aaron Rachild, le Pé- » riclès des Arabes, pour avoir son suffrage. » Le Calife, mécontent du mauvais latin dans » lequel l'ouvrage était écrit, le traduisit en » arabe, fit un petit nombre de changemens » heureux dans sa version, et renvoya l'ori- » ginal au héros de l'Occident. Je vous ap- » porte ce manuscrit précieux, tiré de ma » bibliothèque du Mont-Liban : c'est un hom- » mage que ma raison et mon cœur font à la » fois à votre Académie. »

STATUTS DE L'ACADÉMIE DE CHARLEMAGNE, *traduits de l'Arabe d'AARON RACHILD.*

Ier.

J'ai tenté de donner une morale pure (*a*) à mon Empire, et j'ai choisi dans son sein des hommes éclairés pour en être les régulateurs et les interprètes; j'ai désiré aussi que tous les talens supérieurs imprimassent, par leur réunion, un grand caractère à mon règne; car rien ne laisse de traces sur ce globe, si ce n'est les monumens du génie et de la vérité. D'après ces principes, j'institue, au centre

(*a*) Il y avait dans le texte de Charlemagne, au lieu de ces mots, ceux de *religion du Christ*. Le Calife, soit qu'il se proposât d'établir à Bagdad une Académie qui aurait alors propagé la *religion de Mahomet*, soit que, s'élevant à des conceptions plus générales, il pensât qu'une réunion d'hommes, dépositaires de tous les genres d'instruction publique, ne devait point être enchaînée par des institutions locales, eut le bon esprit de substituer à des cultes, nés dans le temps, la source même dont ils émanent. Telle est l'origine de cette interprétation philosophique, dont il faut bien se garder de faire un crime a la mémoire d'Aaron Rachild, un des monarques les plus absolus de l'Asie, et qui légitima son despotisme par ses lumières.

de mes Etats, un corps d'élite qui, tant que l'adulation ne dépravera pas mon ame, sera pour moi et pour mes peuples la pensée du Gouvernement.

II.

Ce corps d'élite sera composé d'hommes appelés à gouverner et d'hommes faits pour éclairer les gouvernemens : il tirera son nom de la contrée où naquit le premier siècle de lumières, et s'appellera *Académie.*

III.

Ayant plus besoin que personne de consulter l'opinion publique sur le mode de rendre l'Europe heureuse et de faire chérir ma mémoire, j'établirai l'Académie dans mon palais : c'est dans la même rotonde où je tiens mon Conseil d'État, que je tiendrai mon Conseil de lumières.

IV.

Je désire que l'Académie, pour faire tout le bien que j'ai droit d'en attendre, soit aussi libre que moi-même; je n'interdis rien à ses Membres dans l'essor raisonné de leur intelligence, si ce n'est la faculté de me louer.

V.

Pour conserver l'égalité académique, le corps assemblé déférera, d'après l'opinion publique, à chacun de ses Membres, un nom antique, destiné à désigner le genre de ses succès ou de ses travaux. Alors, Homère, Sophocle, Démosthène ou Xénophon se trouveront naturellement, dans l'Académie que j'institue, les égaux des Rois, comme ils l'étaient du temps des vainqueurs de Salamine et de Marathon. Moi-même, je donnerai l'exemple de cette égalité dans mon Conseil des lumières, en m'y rendant sans gardes, en n'affectant aucune place prédominante, et en ne le protégeant pas.

VI.

Ce corps d'élite sera partagé en trois divisions : l'une consacrée aux connaissances utiles qui améliorent l'ordre social, l'autre aux arts brillans qui émanent de l'imagination, et la dernière aux sciences de fait qui embrassent la théorie des règnes de la Nature. Ces trois divisions seront représentées par l'Académie de Morale, l'Académie de Littérature et l'Académie des Sciences (*a*).

(*a*) On ne doit pas s'étonner si les arts ne trouvent point de place dans cette énumération ; ils étaient à

VII.

L'Académie de Morale a dans son domaine les cultes philosophiques ou populaires (*a*), les connaissances sociales, telles que la politique ou la législation, et l'Histoire qui part de ce que les hommes ont été pour leur apprendre ce qu'ils doivent devenir.

VIII.

L'Académie de Littérature a proprement le génie pour apanage; car l'imagination qui crée tout, qui vivifie tout, donne à tout l'immortalité (*b*). Elle embrasse la grammaire raisonnée des langues, la critique dans les antiquités,

leur berceau sous le règne de Charlemagne : ce n'est qu'au siècle des Médicis qu'on commença à soupçonner qu'on pouvait peindre une Transfiguration, sculpter un Moïse, élever une basilique de Saint-Pierre, et être en même temps de grands hommes.

(*a*) Ces mots, *philosophiques* ou *populaires*, sont soulignés dans la version arabe; il est bien évident qu'ils ne se trouvaient pas dans l'original latin de Charlemagne.

(*b*) Cette phrase est toute entière d'Aaron Rachild. Charlemagne, qui avait un bon esprit, mais rien de l'imagination orientale, n'aurait pu l'écrire.

pourvu qu'elle ne soit ni aride ni minutieuse, la poésie et l'art oratoire.

IX.

L'Académie des Sciences est consacrée à la théorie des Arts, à l'Histoire naturelle, aux Mathématiques et à l'Astronomie.

X.

L'Académie de Morale est la seule dont il semble qu'un esprit désorganisateur puisse abuser : ainsi, toutes les trois ayant les mêmes droits, celle-ci seule demande à être circonscrite dans un cercle de devoirs.

XI.

Le culte d'un Empire, une fois épuré, une fois devenu tolérant (*a*), ne saurait plus être discuté par une Académie : il importe à la tranquillité publique qu'il y ait une ligne de démarcation bien prononcée entre les régulateurs de la morale et les ministres de la religion.

(*a*) Ce mot, souligné dans l'Arabe, n'a pu être écrit ni par Aaron Rachild ni par Charlemagne ; je le soupçonne sorti de la plume d'Orondate.

XII.

La raison appelle les mêmes limites dans les sciences qui sont du ressort des gouvernemens : les théories générales appartiennent à tout le monde, et ne peuvent offenser personne. Quant à la politique appliquée à l'administration de mon Empire, il me semble nécessaire que des novateurs, quelque pures que soient leurs intentions, n'étouffent pas dans son germe le bien que je médite de faire à soixante millions d'hommes. J'appelle à cet égard tous les conseils et toutes les lumières; mais j'invite mes collègues, dans l'Académie que je fonde, à ne les adresser qu'à moi seul, et à attendre mon aveu pour les répandre. Ainsi se prononcèrent, dans ce même Empire Romain dont le fardeau m'a été en partie imposé, Vespasien, Trajan et Marc-Aurèle que je n'égalerai jamais.

XIII.

L'Histoire même ne doit point, à cet égard, se dérober à mon active vigilance. Comme cette Histoire n'est rien sans la vérité, et que cette vérité importune peut effaroucher les hommes faibles qui m'entourent, et peut-être moi-même, si jamais l'adulation tentait de me

pervertir, j'invite les Historiographes de mon Académie à consigner le bien que j'ai tenté de faire dans le cours de mon règne, et le mal qui m'est échappé dans des mémoires secrets qui seront renfermés dans le tombeau de mes aïeux, et sous la garde des ministres des autels. Quand je cesserai d'être, ces mémoires seront ouverts, publiés, et l'opinion publique fera le procès à ma cendre, comme dans l'Égypte des Pharaons.

XIV.

Telles sont les seules chaînes que j'impose à un corps d'élite, qui ne peut donner l'essor à sa pensée, que quand elle jouit de toute son indépendance. Si, contre mon attente, des esprits inquiets et perturbateurs se permettaient de s'affranchir de ces chaînes, mon Conseil d'État se verrait obligé d'infirmer ce qui aurait eu la sanction de mon Conseil des lumières.

XV.

Les trois divisions de Morale, de Littérature et des Sciences formeront dans le faisceau des connaissances humaines un tout indivisible. Aucune d'elles n'aura de prééminence, ne tirera de l'ordre numérique, qui sert à les dési-

gner, un titre de supériorité. Chacune siégera à part dans la rotonde du palais et à des jours différens, pour suivre le cours particulier de ses travaux ; mais elles se réuniront tous les mois dans le même local, pour se faire part de leurs découvertes et donner une sanction à leur publicité. Les trois compagnies isolées auront, comme il a été dit, les noms d'*Académie de Morale*, d'*Académie de Littérature* et d'*Académie des Sciences*. Mais quand elles seront réunies, il en résultera une *Académie Impériale*.

XVI.

Cependant l'égalité de priviléges n'entraîne pas l'égalité de talens. Lorsque des hommes de lettres auront un grand nom, et que des Honoraires auront rendu de grands services, il est juste qu'ils jouissent vivans de toute leur gloire. De cette nouvelle manière d'envisager les Académiciens, il résulte une nouvelle classification dans les Académies.

XVII.

L'Académicien Honoraire dont les talens politiques ajoutent à la gloire de l'Empire, l'Académicien lettré dont le génie est fait pour

traverser tous les âges, méritent des honneurs d'opinion qui, sans blesser l'égalité, encouragent ceux qui les prendraient pour modèles à faire de grandes choses. Il sera donc érigé au centre de la rotonde du Conseil des lumières un obélisque proportionné à la hauteur de l'édifice, où seront gravés en lettres d'or les services de l'un et les titres des ouvrages de l'autre, d'après la simple formule qui va suivre. — *Gelon a aboli les sacrifices humains dans Carthage. — Xénophon a exécuté et écrit la Retraite des Dix Mille. — Homère a créé l'Iliade. — Sophocle a donné OEdipe à Colonne. — Démosthène a composé la Harangue de la Couronne. — Platon offre sa République aux Gouvernemens.* Ces mots suffisent à la gloire, et c'est avilir un grand homme que d'y ajouter des éloges.

XVIII.

Du moment qu'il y aura dix noms transcrits sur l'obélisque, il naîtra une puissance d'opinion formée des dix Académiciens qu'ils désignent, et cette puissance s'appellera l'*Académie Française.*

XIX.

L'Académie Française, hors de ses séances,

communiquera immédiatement avec le trône. C'est dans son sein que seront choisis les Ministres de l'Instruction publique, les Conservateurs en chef des Arts, et les Présidens temporaires soit de l'Académie Impériale, soit des Académies partielles de Morale, des Sciences et de Littérature.

XX.

Tous les dix ans, chaque Académie partielle épurera ce Code de lois en respectant ses bases : leur travail sera soumis à la révision de l'Académie Impériale, et recevra une dernière sanction de l'Académie Française.

A cette même époque décennale, l'obélisque lui-même sera épuré, et le travail passera par les trois degrés de révision des statuts. Si la faveur, la dégradation des lumières ou la perversité de l'opinion publique avaient fait inscrire sur le monument des noms peu faits pour l'immortalité, ils seront effacés, mais uniquement après la mort des titulaires. Aucune puissance n'a le droit de priver l'homme de lettres vivant du sentiment de sa mémoire (*a*).

(*a*) Il est difficile de ne pas reconnaître Aaron Rachild dans cette phrase, qui n'est ni dans le style simple de la loi, ni dans l'esprit de Charlemagne.

Mon vœu est qu'il n'y ait d'autre inscription sur la base de l'obélisque que celle-ci : *Charles, empereur d'Occident, a érigé ce faible monument, pour encourager la propagation des connaissances humaines, qu'il lui eût été bien plus doux de cultiver en hommes de lettres que de protéger en roi.*

Cette lecture fut écoutée avec le plus vif intérêt, et il n'y eut point d'Académicien lettré du Phtha-Cneph qui, rétrogradant par la pensée de quatre siècles et demi dans les âges antérieurs, ne désirât d'avoir été du Conseil des lumières de Charlemagne.

Cependant Orondate, qui ne voulait point présider un fragment d'Académie, se leva, vint payer un tribut d'hommages à la dépouille d'Hermès, le patriarche de toutes les Sociétés littéraires du globe, et se mit ensuite à compulser, avec les Savans de la Babylone du Nil, ces registres des vieilles fourberies sacerdotales, qu'on appelle *des Oracles.*

Les dix-neuf-vingtièmes de ces feuilles de Sybilles regardaient le culte religieux; on y parlait des triomphes d'Osiris sur Typhon; on y dévouait aux dieux infernaux le philosophe qui s'aviserait de jeter des doutes sur l'immor-

talité d'Apis, ou qui refuserait de l'encens au dieu Crocodile.

Orondate, qui connaissait parfaitement tous les manuscrits des Prophètes de l'ancienne monarchie des Pharaons, tira d'une case secrète une longue feuille de papyrus, où on lisait dans la langue sacrée une espèce d'oracle, moitié religieux, moitié philosophique, qui annonçait, dans des siècles infiniment postérieurs, l'avénement au trône d'Egypte d'un héros guerrier qui ressemblait, sinon de face, du moins de profil, à l'heureux Bondocdar.

L'auteur, prêtre de l'ancienne Memphis, s'appelait, dans la langue anti-harmonique des anciens Egyptiens, *Misphragmouth*. Son oracle, partagé en versets de peu d'étendue, avait un faible rapport, par le style et par la simplicité des mœurs des âges primitifs, avec un chapitre de Tobie ou d'Ezéchiel.

« Non loin de l'anse du Nil où Osarsiph » (Moïse) fut sauvé des eaux par la fille d'un » Pharaon, fleurira un homme de la maison » de Nembrod, *Puissant chasseur devant* » *Jehovah*, dont la race se multipliera comme » le sable du Grand-Désert, ou les vagues qui, » dans l'immensité des siècles, viendront se » briser sur les rives de la mer Rouge.

» Ce héros, dès son adolescence, tentera » de faire parler de lui les peuples barbares » comme les peuples civilisés. Emule des Se- » sac et des Cosrou, il franchira, l'épée à la » main, la barrière des Apennins, du Liban » et de l'Atlas; il viendra même s'asseoir, plein » de gloire, sur le sol embrasé des Pyramides.

» De son talent naîtront ses succès; car sans » génie il n'y a point d'étoile. Après avoir été » soldat comme Rustan, il deviendra mo- » narque comme Sesac. Dès-lors, avec plus » de moyens, il aura plus de triomphes; les » armées fuiront devant lui, comme les va- » peurs du matin devant l'astre de la lumière. » Puisse-t-il, instruit, comme il doit l'être, des » principes de la vraie gloire, s'arrêter, dans » ses conquêtes, aux colonnes d'Alcide, et » ne songer à subjuguer un continent que » pour l'entourer de lumières et le pacifier. »

Voilà un portrait, dit le Sage primitif, auquel il ne manque qu'une tête. En ce moment, les portes de la bibliothèque des Pharaons roulent avec fracas sur leurs gonds d'airain; Orondate jette l'oracle de Misphragmouth sur la tombe d'Hermès, et s'approche du péristyle : c'était Bondocdar qui entrait dans l'édifice,

conduisant à sa suite les Honoraires de l'Académie.

Ce guerrier célèbre, qui tenait dans sa main la destinée de l'Egypte, mais à qui les succès de la révolte d'Octar avaient donné bien moins de puissance que son naturel ne lui donnait de magnanimité, avait réfléchi qu'il avait manqué ce jour-là à la République des Lettres, en entourant de soldats armés le sanctuaire paisible du Phtha-Cneph, et que, malgré les remords que lui avait inspirés la courageuse opposition d'Orondate, ce délit de gouvernement n'avait point été assez solennellement réparé. Instruit que l'élite de l'Académie s'était rendue, avec le Sage du Liban, à l'édifice sacré d'Hermès, il vint s'y présenter sans gardes, et accompagné d'un seul enfant, beau comme l'Amour, qu'il appelait l'*Ange de Masiath*, et qui portait caché, sous une touffe de roses naissantes, son bâton de commandement. Sa grande ame avait deviné un moyen bien plus sûr encore d'être bien reçu; c'était d'étouffer toutes les semences de discordes du Phtha-Cneph, en ménageant une réunion des Honoraires avec leurs respectables collègues les gens de lettres, dans la bibliothèque des Pharaons.

« Mes amis, dit-il au corps littéraire présidé

» par Orondate, vous m'avez donné, par » votre vertueuse résistance, une grande le- » çon. Les Emirs, qui gouvernent sous mon » nom, voulaient vous en punir; moi, qui ai » la toute-puissance, je viens vous en remercier.

» Je sens que, puisque l'empire né de la » force n'est que le résultat d'une grande usur- » pation, il faut que l'homme fort se fasse par- » donner ses attentats heureux, en cédant à » l'influence paisible des lumières.

» Entourez donc de vos lumières ce trône, » conquis sur Almoadan, qui essaie ses forces; » montrez-moi la loi quand je m'en écarte; » divinisez la morale, quand l'influence des » événemens m'entraîne à l'anéantir; et que » je vous trouve sans cesse entre l'erreur et » moi, lorsqu'abusant d'un pouvoir que je n'ai » pas raisonné, je cesserai de faire le bonheur » des hommes. »

Le silence de l'enthousiasme régnait dans l'assemblée; car l'enthousiasme est aussi calme dans les hommes éclairés, qu'il est bruyant dans la multitude. Quand Bondocdar s'aperçut du grand effet qu'avait produit son discours, il couronna son ouvrage en se retournant avec majesté du côté des Honoraires, qui, debout à quelque distance du Prince,

attendaient avec une sorte d'inquiétude le dénouement de cette scène de magnanimité, et leur enjoignit de se joindre à la majorité de l'Académie que présidait Orondate, parce que le Conseil d'Etat venait de statuer que désormais il n'y aurait plus de Phtha-Cneph, et que le corps illustre qui le remplaçait tiendrait ses séances dans la bibliothèque des Pharaons.

Les Gens de Lettres reçurent les transfuges avec un abandon de sensibilité, qui rétablit tout d'un coup l'harmonie. Bondocdar, ému lui-même, ne tarda pas à s'apercevoir que l'Académie réunie formait un cercle dont lui-même occupait le centre; il dit alors qu'en entrant dans cette basilique il avait déposé tout l'orgueil du pouvoir, et qu'il s'honorerait d'être l'égal des dispensateurs de la gloire, s'il en était jugé digne par la nouvelle Académie.

Orondate vint l'embrasser pour toute réponse, et lui présenta la médaille d'or qui servait de diplome. A l'instant, Bondocdar confia son petit Amour au Sage paimitif, qui n'avait cessé de jeter sur cet enfant des regards pleins d'intérêt, et alla se placer sur un des coussins les moins apparens, pour rendre à ses collègues la liberté nécessaire pour la suite de leurs travaux.

La séance touchait à sa fin, quand Bondocdar, à qui on avait fait lire la lettre mystérieuse de Bouton de Rose, présentée le matin au Phtha-Cneph, fit tomber adroitement l'entretien sur cette Sultane de Masiath, dont la renommée avait déjà fait parvenir en Egypte les grâces, les talens, et surtout la haute sagesse. Et moi aussi, dit le Prince, je sais des traits étonnans de cette héroïne de l'amour et de la raison, et je les tiens de la bouche naïve de cet enfant, qui s'applaudit, au moment où je parle, d'être caressé par Orondate.

Tous les regards se fixèrent alors sur l'Ange de Masiath, qui, assis sur les genoux du Sage du Liban, ne voyait que lui dans la Bibliothèque.

Je viens, continua Bondocdar, de conclure un traité avec Timour; j'en ai exigé des ôtages, et il m'a envoyé des guerriers, des Eunuques, et ce petit Ange qui sert de Page à Bouton de Rose : les guerriers conviennent à ma politique, les Eunuques à mon sérail; mais ce jeune Amour n'est utile qu'à la Sultane, dont on vient de faire un si grand éloge. Je vais me hâter de le renvoyer : ce sera une espèce d'Ambassadeur qui me mettra en correspondance avec cette merveille de

l'Asie; il m'a parlé avec feu du génie de sa maîtresse : il l'entretiendra, avec la même chaleur, de mon admiration pour le bien qu'elle fait à son pays, et, j'ose le dire, de ma reconnaissance.

Personne ne connaît mieux que moi Bouton de Rose, dit alors un des Poètes les plus renommés de la Babylone du Nil, car elle a brisé les fers de mon père, fait prisonnier de guerre par Timour, et je n'eus besoin que d'un quatrain en arabe pour obtenir cette faveur. Laissez-moi un moment me recueillir, et mon cœur, plein d'elle, ne tardera pas à improviser son éloge.

« Bouton de Rose semble le chef-d'œuvre » de la Nature : elle est belle sans le savoir, » et Souveraine sans le vouloir.

» A peine vit-on poindre le bouton vermeil » de son sein, que tout ce qui a une ame et » des sens, dans la monarchie de Timour, » s'empressa de les créer en elle. Cette hé- » roïne de l'Orient est née la plus douce, » mais la moins faible des femmes; elle résiste » toujours en paraissant toujours céder. Lors- » que ses yeux ne peuvent dire que *oui*, son » cœur ne sait dire que *non*. Les hommes

» devant elle conservent des désirs, et elle » s'instruit par là à régner.

» Sois célèbre entre toutes les femmes, » céleste Bouton de Rose, toi qui apprends » à ton sexe que le seul moyen de maintenir » à ses pieds les maîtres du monde, c'est de » ne jamais les rendre tout-à-fait maîtres de » son cœur !

» Je vois Bouton de Rose, à peine dans » son adolescence, s'instruire dans tous les » arts dont notre Hermès donna les élémens, » conduire de sa main le ciseau du sculpteur, » échauffer de son goût les plans de l'archi- » tecte, vivifier elle-même de son pinceau la » toile où la tête de son Ange est empreinte. » Tous les Artistes viennent étaler devant elle » leurs chefs-d'œuvre ; l'auréole de lumière » qui les couronne fait rejaillir ses rayons sur » sa tête, et elle serait la première femme de » l'univers, si elle n'avait pas succédé à Tige » de Myrte.

» Tige de Myrte et Bouton de Rose, fem- » mes incomparables qui fûtes toujours amies, » lorsque l'adulation des rois vous faisait tou- » jours rivales, vous naquîtes toutes deux avec » cette sensibilité exquise, qui donne une nou- » velle intensité aux jouissances; toutes deux

» vous arrivâtes, par une route différente, à » l'admiration de vos contemporains, et vos » deux noms parviendront aux âges futurs » enlacés dans le même chiffre de gloire. Si » j'étais le conquérant de l'Asie, je voudrais » mourir pour Tige de Myrte, et vivre avec » Bouton de Rose. »

Le nom de Tige de Myrte, dit Bondocdar, n'est parvenu jusqu'à moi que par l'éclat de son supplice. Quant à Bouton de Rose, si, entraîné invinciblement vers la gloire, je pouvais descendre à aimer, j'oserais la disputer dans Masiath au Souverain qui la tyrannise peut-être, et arriver, par la conquête de son trône, au cœur de sa maîtresse.

La déclamation de l'hymne du Poète improvisateur ayant terminé la séance académique, Orondate tira à l'écart, du côté de la tombe d'Hermès, l'Ange de Masiath. Cet Ange était le même Chérubin, que nous avons vu, dans la Grotte aux Merveilles, éveiller l'Amour dans les cœurs de Zeni et d'Atanc, avant que la Nature eût ouvert à ces beautés naissantes les portes du plaisir. Il était entré dans ce séjour enchanté et en était sorti sans avoir vu Orondate. Celui-ci, loin des regards qui pouvaient l'importuner, embrassa l'Ange de Masiath, sur

lequel un instinct indéfinissable de plaisir tenait ses regards arrêtés : Être céleste, dit-il, plus je te contemple, plus je m'assure que tu as les traits d'un héros de l'Amour, que j'ai le bonheur de posséder dans ma retraite. La Nature vous a donné à tous deux le même son de voix, une expression aussi touchante dans les yeux, et une égale physionomie. Dis-moi, connais-tu Ariel? serais-tu son frère? Pourrais-tu me donner quelques lumières sur son origine ?

L'enfant répondit avec ingénuité que, fils d'une Houri du Paradis de Timour, il ne se connaissait point de frère ; mais que, puisqu'on mettait un si grand intérêt à des recherches sur Ariel, il emploierait, pour les faire faire dans Masiath, une sorte de crédit qu'il avait sur Bouton de Rose.

L'entretien tomba alors sur Bouton de Rose. Le Vieillard parla d'elle avec un sentiment si expressif, que le petit Amour, convaincu qu'il n'y avait aucun danger à s'ouvrir, lui demanda à son tour un service ; c'était de faire parvenir un billet de sa maîtresse à un Sage du Liban, qui se nommait *Orondate*.

Orondate est devant toi, dit le Vieillard, et il donna à l'enfant un baiser tel que la tendresse

paternelle lui en faisait quelquefois donner à Ariel.

Le petit Ange de Masiath tire alors de son sein un billet de Bouton de Rose, où celle-ci, dans la crainte que son message ne fût intercepté, n'avait écrit que ces mots : *Je recommande au premier des Sages l'être céleste qui ressemble au porteur de ce billet. Cet Ange du Liban pourra s'enorgueillir un jour de nommer encore Orondate son père, lorsque Dieu et l'Amour lui auront fait reconnaître le sien.*

Orondate ne répondit à l'enfant que par une larme délicieuse qu'il laissa tomber sur sa main, et que celui-ci sembla recueillir par un baiser. Retourne auprès de Bouton de Rose, dit le Vieillard attendri; tu lui diras que j'ai lu dans son cœur, et que cette larme que je verse sur toi est ma réponse.

Un moment après, Orondate, craignant que son émotion ne donnât à penser à Bondocdar, se leva, rendit le dépôt charmant qu'on lui avait confié, et alla se perdre au milieu de l'Académie.

Bondocdar, avant de sortir, alla se prosterner devant la tombe d'Hermès; il vit sur le marbre l'Oracle de Misphragmouth, qu'Orondate y avait jeté, et qu'on s'empressa de lui

traduire : le Prince l'écouta avec un calme qui semblait tenir de l'indifférence : Vous n'êtes donc pas, dit le Sage, le héros annoncé par l'Oracle ? — Une fois le monde subjugué, répondit Bondocdar, je craindrais d'être obligé de conquérir les étoiles.

Ce dialogue était à peine terminé, que Bondocdar, qui s'amusait à parcourir toutes les cases des Prophéties, rencontra, dans un anneau presque imperceptible, un billet de l'écriture de Misphragmouth, mais en caractères Samskretans, qu'on ne connaît plus que dans un coin de l'Asie. Comme ce Général avait été long-temps à Bénarès, cette langue sacrée ne lui était point étrangère ; et Orondate l'ayant prié de traduire l'Oracle, il y lut ces mots :

Viens, Soldat de fortune, ennobli par la loi,
Achève ici le cours de tes miracles,
En déchiffrant ces vers qui ne sont que pour toi.
L'Egypte un jour te donnera sa foi,
Et tu joindras, en vertu des Oracles,
Le talent de régner au malheur d'être Roi.

Bondocdar rougit, Orondate soupira, quelques Honoraires s'agenouillèrent, et ainsi se termina la séance d'Académie.

CHAPITRE XXV.

Traits de lumières sur le petit Obélisque à hiéroglyphes.

ORONDATE, je te remercie de m'avoir fait voyager un moment sur le sol de l'Egypte, si cher aux arts, imprégné de cinquante siècles de lumières, mais qui a bien plus de droit aux hommages de la raison, par les ouvrages d'Hermès et les voyages philosophiques de Platon et de Pythagore, que par la lourde magnificence de ses Sphynx et de ses Pyramides.

Je te remercie de m'avoir introduit dans ce Phtha-Cneph de la Babylone du Nil, tout antiharmonique qu'est son nom, parce que j'y ai rencontré quelques hommes de génie, dont le moule me semblait brisé en Egypte, depuis que le despotisme des Califes avait anéanti, dans Alexandrie, la première des bibliothèques du globe.

Je te remercie encore plus de m'avoir tracé le plan de l'Académie de Charlemagne, et celui d'une Académie universelle, destinée à

éclairer l'homme en masse et à l'améliorer, tandis que les fondateurs des Sociétés Littéraires ne songent ordinairement qu'à acheter leur célébrité éphémère, en tirant de son obscurité l'État qu'ils asservissent, et en jetant un voile adroit sur les crimes de leur gouvernement.

Le lecteur croit peut-être que tel est le tribut de reconnaissance de l'ancien Président du Phtha-Cneph pour la présence d'esprit d'Orondate, quand il se vit interpellé par Bondocdar; il se trompe, car, dans cet ouvrage, les incidens qui se présentent naturellement à l'esprit sont toujours ceux qui entrent le moins dans sa contexture. Mon Arabe, le plus fantasque des hommes de lettres, remercie, en son nom, le Sage du Liban, pour une raison secrète qu'il ne dit pas, pour n'avoir pas mis plus de deux heures à l'ennuyer dans une séance d'Académie.

Cependant Orondate, satisfait de Bondocdar, de l'Académie qu'il avait fait succéder au Phtha-Cneph, et peut-être de lui-même, retournait paisiblement dans sa petite Colonie. A l'approche d'un défilé du Liban, qui se trouvait à peu de distance de l'enceinte circulaire de rochers, il voit avec effroi qu'un

bloc de granit, détaché d'une des montagnes qui le dominait, s'était précipité dans la route, entraînant avec lui des cèdres vieux de mille ans, des troupeaux et des cabanes, et obstruait tellement le passage, qu'il semblait impossible de le franchir. Arrivé avec son dromadaire au lieu même du désastre, sa terreur redouble par les cris qu'il entend : c'était la petite cohorte d'Egyptiens chargée de ramener le charmant ôtage de Bondocdar à Bouton de Rose, qui, s'étant rencontrée au milieu du défilé lorsque la roche s'écroulait, appelait à son secours pour l'aider à surmonter les troncs d'arbres et les décombres amoncelés à une grande hauteur autour d'elle. Le danger était d'autant plus grand que, renfermés depuis plusieurs heures dans cette espèce de précipice, ces infortunés avaient à lutter contre le poids de la chaleur, la fatigue et la faim, et que si la nuit les surprenait avec l'orage dans cette affreuse solitude, assoupis par l'épuisement de leurs forces, ils couraient risque de ne jamais se réveiller.

Orondate d'abord ne devina pas quels étaient les malheureux que la chute de la roche retenait emprisonnés dans la fondrière ; il entendait leurs cris, il distinguait leurs signaux d'alarmes, mais la hauteur des débris l'em-

pêchait de les voir eux-mêmes; au reste, peu lui importait qui ils pouvaient être, lorsque leurs cris de douleur, qui résonnaient jusqu'au fond de ses entrailles, lui apprenaient que c'étaient des hommes. Pendant que le cœur déchiré, mais la tête calme, il avisait aux moyens d'être le dieu tutélaire de ces étrangers, il aperçoit une main enfantine qui passait avec effort au travers d'un branchage. A l'instant, il coupe les rameaux environnans, fabrique une ouverture à laquelle il donne un point d'appui vertical, afin que la masse des terres supérieures ne l'affaisse pas, et vient à bout d'assurer un passage au corps entier de l'enfant, qui, à peine libre, vient, l'œil humide des larmes de la reconnaissance, se jeter dans ses bras. Malgré ses doigts déchirés, son habit en lambeaux, et la fange qui déshonorait son visage, il était aisé de reconnaître le jeune ôtage de Bondocdar : ce fut lui qui apprit à son bienfaiteur comment un cèdre entier qui, en tombant, était resté suspendu sur les deux murs de rochers du défilé, avait servi de voûte aux Egyptiens pour échapper à la mort ; il ajouta qu'à la vue de leurs vains efforts pour se faire jour au travers des ruines, il avait essayé d'introduire son corps souple et d'un

petit volume dans les interstices des arbres ; pour aller à la découverte ; son travail pénible avait duré près d'une heure ; et comme heureusement il avait exigé plus d'adresse que de vigueur, tous les obstacles s'étaient trouvés vaincus, jusqu'au moment où se présenta la dernière barrière.

Le Vieillard du Liban, transporté de joie, comme s'il avait sauvé son propre fils du naufrage, le presse avec attendrissement sur son sein vénérable ; ensuite il le lave dans une fontaine d'eau limpide qui filtrait entre des fleurs sauvages, à la naissance du défilé ; et, montant avec lui sur son dromadaire, il va, par une route connue de lui seul, chercher, à une faible distance, une famille nombreuse de cultivateurs, dont le cœur et les bras lui étaient dévoués, pour les engager à ouvrir une issue au travers de la fondrière, aux malheureux satellites de Bondocdar.

Son attente fut remplie au gré de sa sensibilité. Tous les membres de cette famille patriarchale ; depuis le chef jusqu'aux enfans de la troisième génération, partirent chargés de leviers, de cordages et d'instrumens, afin de sauver les Egyptiens ; mais, quel que fût leur zèle, il fallait un temps considérable pour

arracher les arbres et déblayer les décombres d'un pareil abîme. Orondate réfléchit qu'avant que l'ouvrage fût terminé, il aurait le temps d'éclaircir quelques doutes sur l'Ange de Masiath, qui avait une ressemblance si parfaite avec Ariel, et, par contre-coup, sur Ariel lui-même. Il reprit donc son Amour à demi-nu dans ses bras; et, chargé de ce précieux fardeau, il poursuivit sa route sur son quadrupède asiatique, jusqu'à l'enceinte circulaire de rochers, qui, toute muette qu'elle était pour les êtres qui ne savaient pas l'interroger, n'en renfermait pas moins les secrets de la maison d'Adine et d'Ariel.

Le Vieillard n'attendit pas qu'il fût arrivé à l'Obélisque chargé d'hiéroglyphes, pour tenter de tirer quelques traits de lumière de la bouche franche et naïve du Page de Bouton de Rose.

Aimable enfant, dit-il, plus je considère ton port, tes grâces, le feu divin qui pétille dans tes yeux, plus il me semble que le ciel est ta terre natale?

—Il est vrai que je suis né dans le Paradis dont Timour est le dieu suprême.

—Combien ta mère devait s'énorgueillir de t'avoir donné le jour!

— J'ai peu connu cette mère si tendre, que j'aurais tant aimée ; mais tant qu'elle vécut, j'étais sans cesse dans ses bras; elle s'ennuyait un peu dans son Paradis, et ce n'était que dans mes caresses qu'elle retrouvait sa gaîté.

—Et à quel âge, mon fils, as-tu perdu ce premier des biens, pour l'être qui a reçu un cœur de la Nature?

—Elle entrait dans sa douzième année quand elle devint mère, et j'achevais ma cinquième quand le Dieu de Mahomet la retira dans son sein.

—Pardonne à ma curiosité, aimable enfant, mais l'intérêt que je te porte en ennoblit la cause; dis-moi, avais-tu, avec ta mère, cette ressemblance de traits, de regards et de voix qui, dans les familles où le sang se conserve pur, annonce une même origine ?

— Cette ressemblance, disait-on, était si parfaite, que, si j'avais eu quelques années de plus, on nous aurait pris pour deux enfans jumeaux; ma mère, à cette espèce de prodige, en ajoutait un autre : elle attestait que ce jeu de la Nature (c'est ainsi qu'elle l'appelait) semblait héréditaire dans sa famille; elle était née elle-même d'une jeune Beauté, de qui elle tenait une conformité singulière dans les

traits, et qui, s'étant mariée deux fois, avait communiqué à un enfant d'un second lit ses yeux, son ame et sa physionomie. —

C'est en s'entretenant ainsi avec le petit Ange de Masiath, que le Sage du Liban entra dans l'enceinte circulaire de rochers, devenue depuis tant d'années le foyer d'un si grand nombre de merveilles.

L'enfant, en parcourant les bords enchantés du ruisseau, la cabane de la chèvre et la grotte de l'obélisque, ne parut point ému : tout ce spectacle ne parlait qu'à ses yeux, et non à son ame ; il lui était difficile, puisqu'il n'était sorti qu'une fois de l'enceinte des jardins de Timour, de lire dans cette solitude muette les titres de sa généalogie.

Orondate eut beau frapper, par tous les moyens que son intelligence lui dicta, les sens et la mémoire de cette image vivante d'Ariel ; quelque génie qu'il parût y déployer, il ne put jamais tirer de ses aveux aucun trait de lumière, qui lui servît à concilier cette ressemblance parfaite avec l'identité de leur origine.

Un seul mot pouvait le mettre sur la voie ; il échappa au jeune ôtage de Bondocdar de dire que sa mère avait été tirée d'un désert qui avait des rochers pour murailles, quand on

la fit entrer dans le Paradis de Masiath ; mais ce mot n'offrait qu'un résultat bien vague, surtout quand on savait, par l'histoire secrète du temps, qu'après l'invasion des Corasmins et le sac de Jérusalem, cette enceinte de rochers était devenue l'asile de presque toutes les tiges de la haute noblesse de l'Europe.

Cependant une heure entière s'était écoulée dans ce petit voyage d'Orondate ; son cœur sensible lui rappela alors le péril des Egyptiens de la suite de Bondocdar, et il se hâta de retourner vers le défilé. Sa présence ne fut point inutile pour réchauffer le zèle des cultivateurs, que de longues fatigues infructueuses commençaient à affaiblir ; il fit déblayer les décombres sur un nouveau plan, et enfin on arriva sous le cèdre, dont la position transversale avait sauvé la vie aux infortunés.

Ce travail dura encore long-temps ; et dans les intervalles où sa présence était moins nécessaire pour diriger les ouvriers, il se remit à converser avec Chérubin pour dissiper, s'il était possible, les nuages entassés sur sa généalogie.

Tu m'as fait entendre, céleste enfant, dit Orondate, que ta mère était née dans l'enceinte circulaire de rochers, qui servit long-temps

d'asile aux héros infortunés des Croisades : mais cette mère tendre ne pouvait avoir de secrets pour toi : elle a dû t'initier dans le mystère de ta naissance, et, en te rendant d'illustres ancêtres, sauver de l'oubli une postérité faite pour en perpétuer la gloire.

— Ma mère fut enlevée à trois ans pour être ensevelie toute vivante dans le tombeau brillant, qu'on appelle le *Paradis de Mesiath* : à peine connaissait-elle son nom ; et si elle l'a su, elle a dû bien vite l'oublier. Lorsqu'on devient Ange ou bien Houri dans cet Élysée musulman, on fait divorce avec la Nature, et on n'adopte que des dénominations tirées du Coran ou du Pentateuque : ma mère était Esther ; l'Ange qu'elle épousa à quinze ans, Raphaël ; et moi, Chérubin. Il n'y a dans toute cette généalogie aérienne ni écussons, ni armoiries, ni titres de noblesse.

— Mais enfin la céleste Esther avait pu, pendant trente mois au moins, s'entendre désigner par un nom profane : un nom, qui sort avec un sourire de la voix enchanteresse d'une mère, et qui va retentir dans le cœur de sa fille, n'est pas de nature à être oublié : ingénieux Chérubin, descends un peu dans ta mémoire et éclaire-moi.

— La grammaire de notre langue religieuse semble toute tirée du firmament : cependant ma mère, dans les momens d'ennuis que lui donnait son apothéose, descendait quelquefois à se complaire dans des idées terrestres : elle chantait alors de sa voix mélodieuse, mais sans témoins, des airs d'Europe qu'elle appelait *des Romances;* et quand, par hasard, les noms d'Adèle, et surtout de Laure, s'y rencontraient, je la voyais tressaillir, soit d'effroi, soit de volupté, au point d'en perdre connaissance.

— Ton ingénuité, charmant frère d'Ariel, me serait bien plus précieuse, si elle était accompagnée de quelque monument symbolique, qui pût me conduire à l'interprétation de la grande énigme de ton origine. Dis-moi, quand Esther fut enlevée de l'enceinte de rochers, où probablement elle avait reçu le jour, n'avait-elle pas quelque vêtement, quelque bijou qui pût indiquer les premiers chaînons de sa généalogie ?

— Ma mère fut mise dans un état de nudité absolue par ses ravisseurs, quand elle entra dans Masiath : on ne lui laissa que deux bracelets d'or, qu'elle défendit de ses mains dé-

licates, avec un courage qui lui valut le suffrage et les caresses de Timour.

— Et ces bracelets ?

— Je les ai baisés cent fois : ma mère, en mourant, en entoura mes faibles mains, et me recommanda, par respect pour sa mémoire, de ne jamais m'en dessaisir, si ce n'est à la voix d'un père.

—Eh bien, mon fils !... si, par intérêt pour la destinée.... pour la mienne, peut-être, je te priais de me les confier jusqu'au lever de la prochaine Aurore.....?

— Mon fils! que ce mot est cher à mon cœur !.... Oui, peut-être les caractères inconnus qui les accompagnent, et dont ma mère elle-même n'avait pas les élémens, n'échapperaient pas à votre intelligence..... Cependant mon serment à ma mère mourante..... Mon père, il me vient une idée : ces bracelets sont enfermés dans une tresse de ma longue chevelure, que je voile à tous les regards;... si votre œil vigilant en faisait la recherche ! Il vous importe autant qu'à moi, puisque vous m'avez sauvé la vie, que ce trésor ne se soit pas égaré dans la chute du cèdre qui nous a enveloppés de ses décombres.

— Ingénieux Chérubin ! je t'entends, et les vœux de ton cœur seront accomplis.... Oui, le voilà ce dépôt sacré : avec quel art il est comprimé par les tresses qui l'environnent ! Jamais il ne sortit rien d'aussi parfait de l'art de Minerve..... Mais en le déroulant, je vois deux portraits d'un fini qui m'étonne, c'est évidemment un ouvrage de l'Europe.... Oui, plus je les contemple, plus il me semble que Chérubin en fut le modèle..... Non, voilà un sein qui s'élève : c'est une Vénus que l'artiste a voulu peindre. Mais pourquoi deux portraits de la même tête ? Tout cela me confond.... Et cette inscription dans une langue inconnue, que je vois se développer sur les rubans qui les accompagnent !... Mon fils ! à combien de nouveaux titres tu vas me devenir cher, si mon pressentiment se justifie ! —

Pendant ce dialogue, le déblaiement du défilé avait achevé de s'opérer : les Égyptiens, devenus libres, embrassèrent les genoux de leur libérateur, qui leur remit, non sans un surcroît d'attendrissement, le charmant Page de Bouton de Rose : ensuite il déposa les bracelets dans son sein, et reprit sur son dromadaire la route de la Grotte aux Merveilles.

L'auguste Vieillard, de retour dans ses

foyers, n'eut rien de plus pressé que de partir des données qu'on lui avait fait entrevoir, pour résoudre le problême des hiéroglyphes : c'était précisément la nuit orageuse, où Adine avait mis toute sa sensibilité en génie pour séduire Ariel. Les feux croisés des éclairs, la chute des cèdres dans les abîmes, le fracas du tonnerre, n'influèrent en rien sur sa contemplation ; il était comme Archimède, qui calculait la Cycloïde, quand un Soldat de Rome vint lui trancher la tête.

Il avait dans sa bibliothèque les grammaires de toutes les anciennes langues orientales ; il confronta avec leurs caractères ceux de son moderne monument ; ensuite il mit ces derniers en regard avec les hiéroglyphes de l'obélisque de Ramessès, traduits par Hermapion, et qui n'en sont que plus obscurs encore ; sa dernière ressource fut la Bible Copte, que le Varron du Phhta-Cneph lui avait proposé de consulter. Il ne s'attendait à aucun résultat, et il fut agréablement trompé, quand, en parcourant le premier chapitre de la Genèse, il vit la plupart de ses doutes s'éclaircir. Le Copte est une espèce d'écriture cursive, en partie grecque et en partie égyptienne, qui ne tient des deux langues que pour les défigurer : cette

écriture, à quelques variations près, était la même que celle du petit obélisque d'Orondate; et il était tout simple en effet que les héros infortunés des Croisades eussent choisi une langue sacrée, à peine connue des hommes qui la parlaient, pour transmettre sans péril à leurs familles le souvenir de leurs longues infortunes. Le sage primitif, après avoir dressé péniblement l'alphabet de cet Égyptien bâtard, interpréta avec assez de facilité son manuscrit; ensuite il se mit à traduire son ouvrage en arabe; et, malgré l'absurdité apparente que présentait la version littérale de la première et de la troisième strophe, contre l'ordinaire des traducteurs, il ne voulut pas en savoir plus que son original.

Voici cette version d'Orondate. Il faut observer que le sens en paraissait d'autant plus mystérieux, qu'il ne pouvait s'y rencontrer ni point ni virgule, ni aucun des signes imaginés par le grammairien philosophe pour ajouter du corps à la pensée primitive de l'hiéroglyphe.

Sous ce rocher enfans si chers réduit sauvage
Ma jeune Adèle un Roi pervers a vu le jour
Cinq ans après forgea vos fers dans ce séjour
Il lui naquit mais l'univers pour l'esclavage
Un frère beau plaint ses revers comme l'amour.

Taris surtout tes pleurs toi qui ne peux m'entendre
Bel Ange de mes soins objet sublime et tendre
Tes baisers de la mort n'ont pas su me défendre
Mais ce marbre du moins quelque jour peut t'apprendre
Que du sang des Héros le ciel te fit descendre

Près de Mainfroy enfant des bois mort de poison
Dans mon printemps prends cette croix le sort m'appelle
O toi l'appui que sous tes lois de ma maison
Mon fils à Dieu plus de vingt Rois resta fidèle
Et rends ta sœur luttent d'exploits à sa raison.

Mais si le sort contraire
Trahissait ton ardeur
Proscrit tombé dans la misère
En perdant tout garde l'honneur
L'honneur dirige une vertu guerriere
Et veille encore à la garde d'un cœur
L'honneur dans les combats dira quel est ton père
Et l'honneur en amour dira quelle est ta sœur.

A la lecture raisonnée de cette traduction, il était évident que l'inscription symbolique était divisée en quatre parties, dont la seconde et la quatrième présentaient un sens clair, pour qui connaissait les longs malheurs de la famille royale de Lusignan ; mais la première et la troisième semblaient inexplicables, à moins que, d'après les conseils de l'Académicien du Phtha-Cneph, on n'y attachât la clef que présentait le livre de Simmias.

Ce Simmias, un des Poètes anacréontiques de l'Antologie grecque de Méléagre, s'était amusé à figurer, par la coupe de ses vers, tantôt une lyre, tantôt un vase : ce jeu d'esprit, qui suppose une grande difficulté vaincue, trouvait grâce auprès des gens de goût, quand l'effort du poète ne nuisait point à la facilité des vers. A cet égard, Simmias ne s'était point montré au-dessous de lui-même ; et on lui faisait l'honneur, chez les anciens, de chanter quelquefois, à la fin d'un repas, ses stances figurées, quand on avait épuisé toutes les odes d'Anacréon.

Il ne fut pas difficile à Oroudate de partir de la débauche d'esprit de Simmias, pour arriver à l'interprétation de l'écriture symbolique du poème qu'il venait de traduire. L'au-

teur original avait laissé dans le berceau d'Ariel une croix brodée sur un fragment de casaque: le mot de *croix* se trouvait dans l'inscription même. Ainsi, il était manifeste qu'une Lusignan, fille et épouse des héros de la Croisade, avait adopté le type de sa religion, pour se faire reconnaître au dernier rejeton de sa race, lorsque, dans un temps moins orageux, cette reconnaissance ne deviendrait pas l'arrêt de son supplice.

En conciliant ce type du culte religieux des Lusignan avec le mécanisme des vers du Poète de l'Antologie, on arrivait nécessairement à deux résultats : l'un, qu'il fallait prendre de l'écriture symbolique de l'obélisque tout ce qui pouvait former une croix avec son support; l'autre que, si quelques vers du monument se trouvaient alors mutilés, il fallait chercher dans les lambeaux même un sens qui ne répugnât pas à la raison.

La première opération se fit sans peine; et voici les vers qui entrèrent dans la figure de la Croix :

Enfans si chers,
Un Roi pervers
Forgea vos fers;
Mais l'Univers
Plaint vos revers.

Taris surtout tes pleurs, toi qui ne peux m'entendre,
Bel Ange, de mes soins objet sublime et tendre :
Tes baisers, de la mort n'ont pas su me défendre;
Mais ce marbre du moins quelque jour peut t'apprendre
Que du sang des Héros le ciel te fit descendre.

Enfans des bois,
Prends cette croix :
Qué sous tes lois
Plus de vingt Rois
Luttent d'exploits.

Mais, si le sort contraire
Trahissait ton ardeur,
Proscrit, tombé dans la misère,
En perdant tout, garde l'honneur:
L'honneur dirige une vertu guerrière,
Et veille encore à la garde d'un cœur :
L'honneur, dans les combats, dira quel fut ton père,
Et l'honneur, en amour, dira quelle est ta sœur.

Orondate, qui prenait le plus grand intérêt à la destinée d'Adine et d'Ariel, fut aussi satisfait de sa découverte que le grand géomètre de Syracuse, quand il résolut le problème de la Couronne ; cependant il ne l'imita pas dans son enthousiasme, et ne sortit pas tout nu de son bain en s'écriant : *Je l'ai trouvé.* De pareilles distractions s'allieraient mal avec l'imagination glacée d'un Vieillard, surtout si ce Vieillard était le législateur des hommes et s'appelait Orondate.

Pour ne rien laisser à désirer sur le succès de l'interprétation, il restait à examiner si les mots qui précédaient dans l'original, ou qui suivaient les petites branches de la croix, formaient un sens qui ne répugnât pas à la raison ; et l'attente du Sage fut parfaitement remplie, car on trouvait les vers suivans en réunissant les hémistiches :

Sous ce rocher, réduit sauvage,
Ma jeune Adèle a vu le jour ;
Cinq ans après, dans ce séjour,
Il lui naquit, pour l'esclavage,
Un frère beau comme l'Amour.

Près de Mainfroy, mort de poison,
Dans mon printemps le Sort m'appelle.
O toi! l'appui de ma maison,
Mon fils, à Dieu reste fidèle,
Et rends ta sœur à sa raison.

Une partie de la généalogie que cherchait le sage du Liban se trouvait dans l'inscription de ce petit obélisque : Adine et Ariel étaient évidemment de la maison d'un des héros des Croisades, et cette découverte se liait naturellement dans son esprit avec quelques anecdotes qui ne pouvaient être échappées de sa mémoire.

A l'époque de l'invasion des Corasmins dans la Palestine, nous avons vu que presque toute la haute Noblesse de l'Europe avait été passée au fil de l'épée : le peu de Chrétiens qui avaient échappé à ce désastre de la Croisade, n'avaient sauvé leur vie qu'en croyant au Dieu de Mahomet, qui leur avait semblé plus puissant que le Dieu des Chrétiens : seulement un petit nombre d'entre eux, qui, par honneur encore plus que par religion, n'avaient pas voulu acheter une existence importune par l'apostasie, s'étaient sauvés dans des retraites

inaccessibles aux hommes, jusqu'à ce que la proscription sanglante qui pesait sur eux tombât en désuétude : du nombre de ces illustres victimes était la mère d'Adine et d'Ariel : son étoile heureuse ou malheureuse l'ayant conduite dans l'enceinte circulaire de rochers, elle y vécut un grand nombre d'années, n'osant franchir cette espèce de barrière de la nature, parce que les satellites du monarque Musulman gardaient avec soin les défilés du Liban.

L'héroïne, dans son fatal abandon, trouva probablement dans Mainfroy un époux, qui consentit à partager sa déplorable destinée, et c'est alors qu'elle devint mère successivement d'une nouvelle Adèle, plus connue sous le nom d'*Adine* et d'Ariel.

L'histoire du poison qui fit perir Mainfroy, et qui n'avait aucun rapport avec la fin tragique du jeune Orondate, époux d'une autre Adèle, n'était point écrite avec ses détails sur le marbre du monument ; et le vieillard se proposa d'interroger à cet égard Adine, qui, quoiqu'elle n'eût à cette époque que cinq ans, pouvait, à cause de son genie prématuré, lui procurer sur cet événement tragique au moins des demi-lumières.

Quant aux vers de l'Obélisque qui faisaient

allusion à l'égarement de la raison de cette intéressante orpheline, Orondate se rappela très-bien que, quand il la tira de l'enceinte de rochers, pour la conduire dans la Grotte aux Merveilles et l'adopter, elle avait des absences d'esprit et des convulsions, effet vraisemblable d'un breuvage vénéneux qu'elle avait partagé avec son père. Le Sage, quoiqu'il ne raisonnât que d'après un simple calcul de probabilités, se promit de tirer parti de cette circonstance, pour arrêter les progrès de la passion naissante d'Adine pour Ariel : car il y aurait eu trop de danger, vu la secousse violente qu'il aurait donnée à cette ame de feu, de lui apprendre tout d'un coup que la nature n'avait jeté son cœur au-devant de l'être le plus parfait, que pour la conduire à l'inceste.

Au reste, tous les traits de lumière qu'Orondate tenait, soit de sa Bible Copte, soit des Opuscules de Simmias, n'entr'ouvraient pas le coin du voile étendu sur sa propre généalogie : il était bien évident que ni Adine, ni Ariel, nés parmi les roches sauvages du Liban, ne devaient le jour à l'Adèle, épouse du jeune Orondate, devenue mère sur les marches, pour ainsi dire, du trône : d'ailleurs les

époques ne se rapportaient pas, et, d'après les lois sociales, il n'y a point de paternité sans chronologie.

Toutes les contradictions qu'Orondate éprouvait dans le débrouillement de la plus obscure des généalogies, piquaient singulièrement sa curiosité, non qu'il fût curieux à la manière du vulgaire des hommes, c'est-à-dire pour prendre un grand intérêt à de petites choses, mais parce que la solution de l'énigme tenait à tout ce qui lui faisait chérir la vie, à sa passion raisonnée d'être le bienfaiteur des hommes.

C'est en tâchant de classer dans sa tête toutes ces idées que les êtres superficiels auraient trouvé un peu disparates, qu'Orondate, au bruit de la foudre, dont il soupçonna les ravages, par l'embrasement du pavillon des Colombes, appela Tige de Myrte et Kondemir, et monta avec eux dans l'appartement d'Ariel.

Ariel, céleste créature dont le cœur était organisé pour Bouton de Rose, c'est-à-dire pour la pudeur et la vertu, que vas-tu devenir lorsque trois des personnages, dont tu dois craindre le plus les regards, vont te rencontrer entre les bras d'Adine à demi-nue, et

d'Adine que le sommeil et l'espoir du plaisir mettent hors d'état de se défendre : ici je dois tenter de redoubler d'intérêt, à mesure que le lecteur redoublera de curiosité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

AVANT-PROPOS de l'Éditeur, *Page* 1
Préface de l'Auteur Arabe. 21
Nouveaux Préliminaires de l'Éditeur. 29

TIGE DE MYRTE ET BOUTON DE ROSE.

CHAPITRE Ier. *Notions préliminaires sur quelques-uns des Personnages.* 49
CHAP. II.—*Idées premières qu'on saisit, sans les chercher, sur un des Héros de cette Histoire.* 85
CHAP. III. — *Série d'Événemens merveilleux, pour ceux qui croient aux Merveilles.* 99
CHAP. IV. — *Entretien sur un Bouton de Rose.* 114
CHAP. V.—*On commence à connaître les noms des Personnages.* 125
CHAP. VI. — *Quelques doutes levés sur l'histoire d'Ariel.* 135

CHAP. VII.—*Visite inattendue du Sultan de la Montagne.* Page 142

CHAP. VIII.—*Entretien de trois Enfans qui ne se sont jamais vus, et qui ne se reverront guère qu'au dénouement.* 152

CHAP. IX.—*Le Sultan monte au pavillon des Colombes. Traits échappés sur l'histoire d'Adine.* 166

CHAP. X.—*Du Pont d'Arimane. Entrée de Tige de Myrte dans la Grotte aux Merveilles.* 174

CHAP. XI.—*Petite digression sur le tonnerre.* 192

CHAP. XII.—*Piéges tendus à la crédulité de Kondemir. Troubles dans le sérail de Masiath.* 207

CHAP. XIII.—*Histoire de Bouton de Rose.* 219

CHAP. XIV.—*Puissance donnée à Adine. Ses tentatives heureuses pour changer Tige de Myrte en Bouton de Rose.* 229

CHAP. XV.—*Epreuves pour les cœurs d'Ariel et de Kondemir.* 250

CHAP. XVI.—*Tige de Myrte et Kondemir entrent dans un Ordre de Chevalerie.* 260

CHAP. XVII.—*Par quels degrés le caractère sauvage de Tige de Myrte passe à Bouton de Rose.* 281

491

CHAP. XVIII.—*Retour critique de Tige de Myrte au pont d'Arimane.* Page 296

CHAP. XIX.—*Conjuration pour l'assassinat de Louis IX.* 306

CHAP. XX.—*Lutte orageuse de l'amour d'Adine contre la constance d'Ariel.* 321

CHAP. XXI.—*Complots contre le Soudan d'Égypte, et sa mort.* 371

CHAP. XXII.—*Épreuves inattendues pour la sensibilité de Bouton de Rose.* 382

CHAP. XXIII.—*Visite d'Orondate à l'Académie de la Babylone d'Egypte. Séance mémorable du Phtha-Cneph. Statuts d'une Académie cosmopolite.* 391

CHAP. XXIV.—*Séance Académique d'un autre Ordre à la Bibliothèque des Pharaons.* 426

CHAP. XXV.—*Traits de lumières sur le petit Obélisque à hiéroglyphes.* 460

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.